

Herman Melville

*Taiïpi*



Bibliothèque numérique Ali Ben Salah



Herman Melville



## Taipi

Roman autobiographique

Traduit de l'anglais par Théo Varlet et Francis Ledoux

1952



**KOTOBONLINE**

Livres pour Tous

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

à

LEMUEL SHAW Président de la Cour suprême de l'Etat de  
Massachusetts

ce petit ouvrage est affectueusement dédié par l'auteur

## PRÉFACE

Plus de trois ans se sont écoulés depuis les événements racontés dans ce volume. L'auteur a passé l'intervalle, à l'exception des tout derniers mois, ballotté par les flots du vaste océan. Les marins sont les seuls humains qui, de nos jours, voient encore quelque chose qui touche à la poignante aventure ; ils se sentent aussi à l'aise, au milieu de choses qui paraîtraient aux pantouflards étranges et romanesques, que dans une veste bien usée aux coudes. Et pourtant, en dépit de cette familiarité qu'ont les marins avec les aventures curieuses de toute sorte, les péripéties faisant l'objet des pages qui vont suivre ont, débitées avec art, non seulement soulagé l'ennui de bien des quarts de nuit, mais aussi fréquemment suscité la plus chaleureuse des sympathies chez les compagnons de bord de l'auteur. Il a donc été amené à penser que son histoire ne manquerait pas d'intéresser tels qui sont moins accoutumés que les marins à la vie d'aventures.

On remarquera que, dans sa description des gens curieux et intéressants qu'il fut amené à rencontrer, l'auteur traite principalement de leurs singularités les plus manifestes, et que, dans la relation de leurs mœurs, il se retient la plupart du temps de se lancer dans des explications sur l'origine ou la raison d'être de ces coutumes. Etant donné que ceux-ci écrivent sur leurs voyages parmi les peuplades barbares ont tendance à se montrer assez prolixes en ces matières, il juge à propos de faire allusion à ce qu'on pourrait considérer comme une coupable omission. Personne ne saurait être plus conscient de ses insuffisances à ce propos, comme à bien d'autres, que l'auteur lui-même. Mais il est bien certain que, lorsqu'on aura compris les circonstances très particulières dans lesquelles il se trouvait, on excusera toutes ces omissions.

Dans bon nombre des récits publiés, on attache une grande importance aux dates ; mais comme l'auteur perdit toute notion des jours de la semaine durant tout le temps des événements ici rapportés, il espère que le lecteur aura la charité de passer par-dessus ses manquements sur ce point.

Pour les mots polynésiens employés dans ce volume – hormis le cas où l'orthographe a déjà été déterminée par d'autres – on a adopté celle qui semblerait la plus propre à rendre leur son à des oreilles étrangères. Dans plusieurs ouvrages décrivant les îles du Pacifique, un grand nombre des plus belles combinaisons de sons vocaux se sont trouvées perdues pour le lecteur par suite de la trop grande attention qu'on a portée aux règles ordinaires de l'orthographe.

Quelques passages des chapitres suivants pourront paraître assez durs pour une certaine catégorie révérende d'hommes, bien que la relation de leurs faits et gestes dans les différentes parties du globe – ils nous sont généralement rapportés de leur propre main – leur attire très généralement et souvent à fort juste titre de grands éloges. On verra cependant que ces passages sont basés sur des faits qui n'admettent aucune contradiction, et qui sont venus à la connaissance immédiate de l'auteur. Il est impossible d'éluder les conclusions qui s'ensuivent et, en les formulant, il ne s'est laissé entraîner par aucune animosité personnelle soit envers les individus eux-mêmes, soit à l'égard de cette glorieuse cause, qui n'a pas toujours été servie par les agissements de certains de ses avocats.

Le grand intérêt suscité en Amérique, en Angleterre et, en fait, dans le monde entier par les importants événements qui se sont déroulés dernièrement aux îles Sandwich, Marquises et de la Société suffira à justifier, pense-t-il, quelques autres digressions qui seraient autrement inexcusables.

Certaines choses dans ce récit paraîtront étranges, peut-être même absolument incompréhensibles, au lecteur ; mais elles ne le seront certes pas plus que pour l'auteur lui-même à l'époque. Celui-ci les a rapportées telles exactement qu'elles sont arrivées, et laisse à chacun la liberté de se former là-dessus une opinion personnelle, certain que son vif désir de dire la vérité sans fard lui gagnera la confiance du lecteur.

## CHAPITRE PREMIER

En mer. – On aspire au rivage. – Un navire qui a le mal de terre. – Destination des navigateurs. – Les Marquises. – Aventure de la femme d'un missionnaire au milieu des sauvages. – Anecdote caractéristique de la Reine de Nuku-Hiva.

Six mois au large ! Oui, lecteur, figurez-vous six mois passés sans voir la terre, à poursuivre le cachalot sous le dévorant soleil de la Ligne, six mois à danser sur les lames du Pacifique infini, et toujours rien que le ciel au-dessus de vous, et la mer alentour ! Depuis des semaines nos provisions fraîches sont entièrement épuisées. Plus une seule patate, plus un igname. Ces superbes régimes de bananes qui ornaient au début notre gaillard d'arrière ont, hélas ! disparu ; et les oranges délicieuses, qui pendaient à nos hunes et à nos agrès, c'en est fait d'elles aussi. Tout cela s'en est allé, et il ne nous reste plus que des salaisons et du biscuit.

Oh ! vous autres, passagers des cabines de luxe, qui faites tant d'histoires pour avoir mis quatorze jours à traverser l'Atlantique ; vous qui racontez avec tant de pathétique les privations et les épreuves endurées à la mer, quand, après une journée passée à prendre votre petit déjeuner, puis le déjeuner, suivi d'un dîner à cinq services, à bavarder, à jouer au whist et à boire du punch au champagne, votre sort affreux a consisté à vous voir enfermer dans de petites cabines d'érable et d'acajou, à y dormir dix heures d'affilée sans rien pour vous déranger que « ces vauriens de mathurins, qui crient et marchent si pesamment là-haut » – que diriez-vous donc de nos six mois hors de vue de toute terre ?

Ah ! que ne donnerais-je pour reposer mes yeux sur un brin d'herbe, pour humer le relent d'une poignée de terre grasse !... N'y a-t-il donc plus rien de frais autour de nous ? plus rien de vert ? Si fait, l'intérieur de nos bastingages est peint en vert ; mais ce vert est d'un ton ignoble et dégoûtant, comme si rien de ce qui ressemble à de la verdure ne pouvait subsister aussi

démessurément loin de terre. L'écorce même du bois qui nous sert de combustible a été rongée et dévorée par le porc du capitaine ; et cela depuis si longtemps que le porc lui-même a été mangé à son tour.

La cage à poules ne contient plus qu'un seul pensionnaire, un jeune coq jadis allègre et fringant, qui paraissait si bien parmi son timide harem. Voyez-le à cette heure, mélancolique, debout toute la journée sur la même patte. Il se détourne avec horreur du grain moisi qu'on lui jette, et de l'eau croupie de son augette. Il pleure sans doute les compagnes qui lui ont été littéralement une à une arrachées et qu'il n'a plus jamais revues. Mais ses jours de deuil sont comptés ; car Mungo, notre cuisinier nègre, me disait hier que la sentence fatale a été prononcée, et le pauvre Pedro condamné. Son corps émacié sera servi dimanche prochain sur la table du capitaine, et bien avant le soir il sera enseveli, selon les rites habituels, sous le gilet de ce digne personnage. Croirait-on qu'il existe quelqu'un d'assez cruel pour souhaiter la décapitation de l'infortuné Pedro ? Et pourtant c'est un fait : les matelots, en égoïstes, ne cessent de prier pour le trépas de cet infortuné volatile. D'après eux, le capitaine refusera de mettre le cap sur la terre aussi longtemps qu'il aura en perspective un repas de chair fraîche. Ce malheureux volatile peut seul le lui fournir ; et dès qu'il sera consommé, le capitaine reviendra à la raison. Je ne te veux pas de mal, Pierre, mais comme aussi bien tu es destiné, tôt ou tard, à subir le sort de ta race, et puisque la fin de ta vie doit être le signal de notre délivrance, oui, je l'avoue, je souhaite qu'on te coupe la gorge à l'instant même, tant est grand mon désir de revoir la terre des vivants ! Notre vieux navire lui-même languit de contempler encore une fois la terre à travers ses écubiers, et Jack Lewis a dit la vérité l'autre jour quand le capitaine lui reprochait de mal gouverner.

« Voyez-vous, capitaine Vangs, répliqua Jack sans se gêner, je suis aussi bon timonier que n'importe qui ; mais il n'y a plus moyen à présent de diriger ce vieil ami. Nous ne pouvons plus le maintenir près et plein, Cap'taine : on a beau le surveiller, il abat sous le vent ; et alors, Cap'taine, si je ramène la barre tout doucement et tâche pour ainsi dire de le flatter pour le ramener à son devoir, il se rebiffe, et de plus belle ; et tout cela, c'est parce qu'il sait que la terre est sous le vent, Cap'taine, et il ne veut plus aller au vent. »

Eh oui, Jack, pourquoi donc le voudrait-il ? chacune des pièces de bois

qui le composent n'a-t-elle pas poussé sur terre et n'a-t-elle pas comme nous sa sensibilité ?

Pauvre vieux navire ! Son seul aspect marque son souhait, tant il a l'air piteux ! La peinture de ses flancs, brûlée par le soleil, est craquelée et boursouflée. Il traîne derrière lui des varechs ; un hideux amas de coquillages hérissés revêt son étambot ; et, chaque fois qu'une lame le soulève, il montre son doublage de cuivre arraché ou pendant par lambeaux déchiquetés.

Pauvre vieux navire ! je le répète : durant six mois il n'a cessé de rouler et tanguer, sans un instant de répit. Mais courage, mon vieux, j'espère te voir bientôt à un jet de biscuit de la joyeuse terre, et balançant en paix, mouillé dans une crique verte et à l'abri des vents tempétueux.

Hourra ! les gars ! C'est chose décidée : la semaine prochaine nous faisons route vers les Marquises ! Les Marquises ! Quelles étranges visions d'exotisme évoque ce seul nom ! Aimables houris, festins cannibales, bosquets de cocotiers, récifs de corail, chefs tatoués, et temples de bambou ; vais ensoleillés où pousse l'arbre à pain, pirogues sculptées dansant sur les brasillantes eaux bleues, farouches sous-bois gardés par d'effroyables idoles, rites païens et sacrifices humains !

Tels furent les aperçus singulièrement mêlés qui me hantèrent au cours de notre traversée depuis les lieux de pêche. J'éprouvais une irrésistible curiosité de voir ces îles, dont les voyageurs d'autrefois nous ont fait un tableau si enchanteur.

Bien qu'il figure parmi les premières découvertes des Européens dans les mers du Sud, puisqu'il a été visité pour la première fois en 1595, le groupe d'îles vers lequel nous nous dirigeons n'en est pas moins aujourd'hui encore occupé par des êtres qui ont gardé leur originalité et leur barbarie primitives. Les missionnaires, dans leur œuvre pie, n'ont fait que côtoyer leurs aimables rivages et les ont laissés à leurs idoles de bois et de pierre. Un singulier intérêt s'attache à la découverte de ces îles. Lorsqu'il les vit surgir du sein des eaux comme un décor de féerie, le navigateur espagnol Mendanna, qui faisait route à la recherche d'un Eldorado, crut un instant que son beau rêve s'était réalisé. En l'honneur du marquis de Mendoza, vice-roi du Pérou, qui avait pris l'expédition sous son égide, il leur donna pour nom le titre de son maître,



et à son retour publia leur beauté, dans un récit confus et merveilleux. Mais ces îles, non troublées durant des années, retombèrent à leur obscurité première, et c'est depuis peu seulement qu'on est renseigné à leur sujet.

Il y avait bien, tous les demi-siècles, quelque aventureux coureur de mer qui venait interrompre leur repos ; il s'émerveillait alors du spectacle insolite et se serait volontiers attribué la gloire d'une nouvelle découverte.

Nous ne possédons encore que peu de détails sur ce groupe si intéressant, et les récits de voyages aux mers du Sud se bornent à le mentionner brièvement. Cook, dans ses circumnavigations répétées autour du globe, ne fit guère que toucher à ses rivages, et tout ce que nous en savons provient de quelques relations plus générales. Parmi celles-ci, il en est deux qui ont droit à une attention particulière. Il paraît que le Journal de Croisière de la Frégate américaine « Essex » dans le Pacifique durant la dernière guerre contient des détails intéressants sur les indigènes ; mais c'est un ouvrage que je n'ai jamais eu l'occasion de feuilleter. Stewart, aumônier de l'avisio américain Vincennes, a également consacré au même objet une partie de son livre, intitulé Voyage dans les Mers du Sud.

Dans les toutes dernières années, des vaisseaux américains et anglais appartenant aux grandes pêcheries de baleines du Pacifique ont parfois relâché dans le havre spacieux que possède l'une de ces îles, afin de renouveler leurs provisions ; mais une crainte des indigènes, inspirée par le souvenir du sort tragique qu'ils ont infligé à trop de blancs, détournait leurs équipages de se mêler suffisamment à la population pour obtenir quelque aperçu détaillé de ses coutumes et de ses mœurs.

Il semble que les missionnaires protestants aient désespéré de tirer ces îles du paganisme. Le traitement qu'ils reçurent de la part des indigènes fut dans tous les cas de nature à intimider les plus audacieux d'entre eux. Ellis donne dans ses Etudes polynésiennes d'intéressantes relations des tentatives infructueuses que fit la Mission de Tahiti pour établir une filiale dans certaines îles de l'archipel. Peu de temps avant ma visite aux Marquises, il se passa, en liaison avec ces efforts, un incident assez amusant que je ne puis m'empêcher de rapporter.

Un intrépide missionnaire, qui ne se laissait pas intimider par l'échec de

tous les essais tentés jusqu'alors pour gagner les sauvages et qui avait grande confiance en l'efficacité d'une influence féminine, leur amena sa jeune et belle femme ; c'était la première blanche qui fût jamais venue jusqu'à leurs rivages. Les insulaires commencèrent par contempler avec une admiration muette un aussi extraordinaire prodige, et semblèrent enclins à le considérer comme quelque nouvelle divinité. Mais au bout de peu de temps, familiarisés avec son charmant aspect et jaloux des étoffes qui enveloppaient sa silhouette, ils cherchèrent à percer le calicot du voile sacré ; dans l'assouvissement de leur curiosité, ils dépassèrent alors les limites de la bienséance au point d'offenser profondément le sens du décorum de la dame. Une fois qu'ils se furent assurés de son sexe, leur idolâtrie se mua en mépris ; et il n'y eut plus d'outrage que les sauvages ne déversassent sur elle, exaspérés comme ils l'étaient par la tromperie qu'ils supposaient avoir été exercée à leurs dépens. À la grande horreur de son époux affectionné, elle se vit dépouiller de ses vêtements, et on lui fit bien comprendre qu'elle ne pourrait plus poursuivre impunément sa fraude. La douceur évangélique de la dame n'était pas suffisante pour lui permettre d'endurer une telle épreuve ; aussi, craignant des indécences plus poussées, obligea-t-elle son mari à renoncer à son entreprise, et ils retournèrent ensemble à Tahiti.

Ce n'est pas d'une telle timidité dans l'exhibition de ses charmes que fit preuve la reine de l'île elle-même, cette si belle épouse de Moouanna, roi de Nuku-Hiva. Deux ou trois ans après les aventures narrées dans ce volume, j'eus l'occasion, naviguant sur un vaisseau de guerre, de faire relâche dans ces îles. Il y avait alors quelque temps que les Français avaient pris possession des Marquises et ils se vantaient déjà des effets bénéfiques de leur administration, tels qu'on pouvait les discerner dans le comportement des indigènes. À vrai dire, au cours d'un de leurs efforts pour réformer les mœurs, ils en avaient bien massacré cent cinquante à Ouitihou – mais passons – À l'époque dont je parle, l'escadre française se rassemblait dans la baie de Nuku-Hiva et, au cours d'une entrevue entre les commandants de ces navires et notre digne Commodore, les premiers suggérèrent qu'en tant que bâtiment-commandant de l'escadre américaine, nous recevions à notre bord, en grande pompe, la visite du couple royal. L'officier fit aussi remarquer, avec une satisfaction évidente, que sous la direction des Français le roi et la reine s'étaient assimilé une notion appropriée de leur haute position, et qu'à toutes

les cérémonies ils se conduisaient avec toute la dignité qui convenait. Tous les préparatifs nécessaires furent donc faits à notre bord pour offrir à Leurs Majestés une réception en tout point digne de leur rang.

Par un brillant après-midi, on vit un youyou gaiement pavoisé déborder d'une des frégates françaises et se diriger droit sur notre coupée. À la poupe étaient étendus Moouanna et son épouse. Tandis qu'ils approchaient, nous leur rendîmes tous les honneurs dus à la royauté – nous montâmes les vergues, tirâmes des salves, fîmes tout un prodigieux vacarme.

Ils grimpèrent à l'échelle de coupée, furent reçus chapeau bas par le Commodore et, alors qu'ils passaient le long de la plage arrière, les soldats de marine présentèrent les armes tandis que la musique attaquait le Roi des Iles Cannibales. Jusque-là, tout allait bien. Les officiers français, tout pleins d'entrain, souriaient en faisant force simagrées ; ils étaient enchantés du comportement discret de ces distingués personnages.

L'aspect de ceux-ci avait certes été combiné en vue de produire un maximum d'effet. Sa Majesté était parée d'un magnifique uniforme militaire, tout raide de galons et de broderies d'or, tandis que son crâne rasé se dissimulait sous un immense chapeau bas aux ondulantes plumes d'autruche. Son apparence clochait cependant sur un léger point : une large tache de tatouage s'étendait en travers de toute sa figure, en prolongement des yeux, et lui donnait l'air de porter une énorme paire de lunettes ; or un monarque avec des lunettes évoque des idées comiques. Mais c'est dans la parure de l'aimable personne qu'était sa sombre épouse que les tailleurs du bord avaient déployé tout le goût qui caractérise leur pays. Elle était revêtue d'un éclatant tissu de drap écarlate, bordé de soie jaune, qui, s'arrêtant un peu en dessous des genoux, révélait ses jambes nues agrémentées de tatouages en spirales et ressemblant ainsi à deux colonnes trajanes en miniature. Sur sa tête était un turban plein de fantaisie, en velours pourpre rehaussé de ramages d'argent, et surmonté d'une aigrette de plumes bigarrées.

L'équipage au complet, tassé le long du passavant pour jouir du spectacle, attira bientôt l'attention de la reine. Elle remarqua entre tous un vieux loup de mer, dont les bras et jambes nus et le poitrail à l'air portaient autant d'inscriptions à l'encre de Chine que le couvercle d'un sarcophage égyptien. Nonobstant toutes les suggestions et remontrances discrètes des officiers

français, elle s'approcha immédiatement de l'homme, écarta encore un peu plus l'ouverture de sa chemise de couil, roula pour les relever les jambes de ses larges pantalons, et resta béante d'admiration devant les piqûres bleues et vermillon vif ainsi révélées. Elle s'accrochait au gars, le caressait en exprimant son ravissement par des exclamations impétueuses et des gestes variés. On peut aisément se représenter l'embarras où se trouvaient les Gaulois polis devant cet événement imprévu ; mais pensez à leur consternation quand, tout à coup, Sa Majesté, désireuse d'exhiber les hiéroglyphes qui décoraient son propre corps si charmant, se pencha un instant en avant, puis, faisant volte-face, retroussa ses jupes, exposant ainsi une vue dont les Français atterrés se détournèrent précipitamment ; dégringolant dans leur canot, ils s'empressèrent de fuir la scène d'un si révoltant désastre.

## CHAPITRE II

Traversée depuis les lieux de pêche jusqu'aux Marquises. – On somnole à bord. – Scènes des mers du Sud. – Terre ! – Nous découvrons l'escadre française à l'ancre dans la baie de Nuku-Hiva. – Un singulier pilote. – Escorte de pirogues. – Flottille de noix de coco. – Des visiteuses à la nage. – Elles prennent d'assaut la Dolly. – Ce qui en résulte.

Je n'oublierai jamais les dix-huit ou vingt jours durant lesquels les doux alizés nous entraînaient silencieusement vers les îles. À la poursuite du cachalot, nous étions arrivés sur la Ligne, à quelque 20° dans l'ouest des Galápagos ; aussi, une fois notre route établie, nous suffit-il de brasser carré et de garder le vent arrière, après quoi le bateau et la brise établie se chargèrent du reste. Jamais le timonier ne vexa ce vieil ami en lui faisant par trop sentir le gouvernail ; au contraire, les membres confortablement calés contre la barre, il somnolait à longueur de journée. Fidèle à sa tâche, la Dolly suivait le cap indiqué ; et, telles ces personnes qui font toujours mieux lorsqu'on les laisse livrées à elles-mêmes, elle allait son petit bonhomme de chemin comme un vétéran des mers – qu'elle était.

Quelle période exquise de nonchalante oisiveté, tandis que nous glissions ainsi sur les eaux ! Nous n'avions rien à faire, et cela s'accordait à merveille avec notre peu d'inclination au travail. Nous abandonnâmes le poste d'équipage pour le gaillard d'avant, où une tente fut disposée, à l'abri de laquelle nous dormions, mangions et paressions tout le long du jour. Tous semblaient être sous l'influence d'un narcotique. Même les officiers de l'arrière, à qui leur devoir interdit formellement de s'asseoir durant leurs quarts en haut, s'efforçaient en vain de se maintenir sur leurs quilles ; et il leur fallait chaque fois recourir au même compromis, qui consistait à s'accouder sur la lisse en jetant par-dessus bord un regard vague. De lire, il n'en était pas question : il suffisait de prendre un livre en main pour s'endormir instantanément.



En dépit de mes efforts, je cédaï fréquemment à la torpeur générale ; parfois, cependant, je parvenais à rompre le charme et à savourer la beauté du spectacle qui m'entourait. Le ciel se développait, vide à l'infini et du bleu le plus pur, sauf aux abords de l'horizon, où persistait un mince voile de nuées pâles, immuables de forme et de couleur. La longue houle du Pacifique arrivait en roulant de son rythme de chant funèbre, tout hérissée de minuscules vaguelettes qui étincelaient au soleil. De temps à autre, un banc de poissons volants, effarouchés par le rejaillissement de l'eau sous l'étrave, s'élançait dans l'air, pour retomber presque aussitôt dans la mer, telle une pluie d'argent. Et puis on voyait le superbe albicore aux flancs scintillants tourner autour de la mâture ; souvent après avoir décrit dans sa descente un long arc, il disparaissait à la surface des flots. Au loin, la baleine lançait son jet puissant, et plus près le requin rôdeur, cet abject chemineau des mers, s'avancait en tapinois, et à distance respectueuse, nous considérait d'un œil torve. Parfois, à notre approche, quelque difforme monstre des abîmes qui flottait à la surface s'enfonçait dans les eaux bleues, où il s'évanouissait à nos regards. Mais le trait le plus frappant de ce spectacle était le silence presque ininterrompu qui régnait dans le ciel et sur les eaux. Le souffle d'un épaulard ou le clapotis du taille-mer étaient à peu près les seuls bruits.

Aux approches de la terre, je saluai avec joie l'apparition d'innombrables oiseaux marins, qui à grands cris tournoyaient en spirale, accompagnant le navire et se posant parfois sur nos vergues et nos cordages. Cet individu à l'air de flibustier, fort bien nommé « faucon des vaisseaux », avec son bec rouge sang et son plumage de corbeau, venait parfois tracer autour de nous des cercles concentriques, qui se rapprochaient au point que nous pouvions nettement discerner les étranges éclairs de ses yeux ; alors, comme satisfait de son observation, il repartait d'un coup d'aile pour disparaître à notre vue. D'autres signes dénotèrent bientôt la proximité de l'île, et l'heureuse nouvelle qu'elle était en vue ne tarda pas à descendre des hauteurs, dans ce cri modulé qui réjouit le cœur du matelot : « Terre ! »

Le capitaine, jaillissant de sa cabine sur le pont, beugla jovialement pour réclamer sa longue-vue ; le second, d'une voix encore plus forte, lança à la vigie de hune un formidable : « Quelle distance ? » La tête crépue du coq nègre parut à la porte de la cuisine, et Maître-d'Equipage, le chien, bondit sur le plat-bord, en aboyant avec fureur... La terre ! Oui, elle était bien là. Une

silhouette déchiquetée, d'un bleu presque insaisissable, montrait les contours élançés des hauts pics de Nuku-Hiva.

Bien qu'on la considère généralement comme une des Marquises, cette île passe auprès de quelques navigateurs pour faire partie d'un groupe distinct qui, sous le nom d'archipel Washington, comprend les trois îles de Ua-Huka, Ua-Pu et Nuku-Hiva. Elles forment un triangle et sont comprises entre les parallèles 8° 38' et 9° 32' de latitude sud, et entre 139° 20' et 140° 10' de longitude à l'ouest du méridien de Greenwich. Pour savoir combien il est peu légitime de les regarder comme formant un groupe distinct, il suffit de considérer qu'elles sont situées à proximité immédiate des autres îles, c'est-à-dire à moins d'un degré dans leur nord-ouest ; que leurs habitants parlent le dialecte marquesan, et que leurs lois, leur religion et leurs coutumes générales sont identiques. La seule raison qui puisse les avoir fait ainsi arbitrairement distinguer est le fait singulier que leur existence resta totalement ignorée du monde jusqu'en l'année 1791, où elles furent découvertes par le capitaine Ingraham, de Boston, Massachusetts, presque deux siècles après la découverte de leurs voisines par l'agent du vice-roi espagnol. Je suivrai néanmoins l'exemple de la plupart des voyageurs et les considérerai comme faisant partie des Marquises.

Nuku-Hiva est la plus importante de ces îles, et c'est à peu près la seule où les navires aient l'habitude de relâcher ; c'est là que, durant la dernière guerre entre l'Angleterre et les Etats-Unis, le hardi capitaine Porter vint radouber ses vaisseaux, avant de courir sus à la nombreuse flotte de baleiniers qui croisait alors dans les mers avoisinantes sous le pavillon ennemi. L'île a environ vingt milles de long, sur une largeur à peu près égale. Sa périphérie offre trois bons ports, dont le plus vaste et le meilleur est nommé Tai-o-Hae par la peuplade qui vit dans ses alentours, et Massachusetts Bay par le capitaine Porter. Chez les tribus ennemies qui occupent les rivages des autres baies, elle est plus connue sous le nom même de l'île – c'est-à-dire Nuku-Hiva – que lui donnent aussi la plupart des voyageurs. Ses habitants se sont quelque peu dépravés, par suite de leur récent commerce avec les Européens ; mais en ce qui regarde leurs mœurs nationales et leur façon de vivre en général, ils ont conservé leur caractère primitif, et sont toujours à peu près dans le même état de nature où les virent tout d'abord les blancs. Les clans ennemis, fixés dans les parties les plus reculées de l'île, et qui ne fréquentent

presque jamais les blancs, ont gardé immuables leurs coutumes depuis tout le temps qu'on les connaît.

C'est dans la baie de Nuku-Hiva que nous voulions chercher un mouillage. La silhouette des montagnes nous était apparue vers le coucher du soleil ; si bien qu'après avoir couru toute la nuit avec une brise très faible, nous nous trouvâmes le lendemain matin à proximité immédiate de l'île ; mais la baie en question étant située du côté opposé, il nous fallut poursuivre notre route en longeant la côte à quelque distance, ce qui nous permit d'entrevoir au passage des vallées fleuries, de profonds ravins, des cascades et des bois onduleux, cachés par l'avancée des promontoires rocheux qui l'un après l'autre découvraient à nos yeux émerveillés un nouveau sujet d'admiration.

Ceux qui visitent les mers du Sud pour la première fois sont généralement déçus par l'aspect que présentent les îles vues de la mer. D'après les notions plus ou moins vagues que nous nous faisons de leur beauté, on se les représente assez bien comme des plaines chatoyantes aux molles ondulations, ombragées de bosquets délicieux et arrosées par des ruisseaux murmurants, et l'on s'imagine que l'ensemble du pays s'élève à peine au-dessus de l'océan. La réalité est tout autre : un rivage âpre et rocheux, dont le ressac bat les hautes falaises ; çà et là de profondes baies, où s'aperçoivent des vallées aux bois épais, que séparent des éperons de montagnes revêtus de buissons clairsemés, et qui rejoignent vers l'intérieur un dédale de hauts mornes crevassés ; voilà les traits principaux de ces îles.

Vers midi, nous atteignîmes enfin l'entrée du havre, et doublant le dernier promontoire, nous pénétrâmes dans la baie de Nuku-Hiva. Nulle description n'est capable de rendre sa beauté ; et d'ailleurs cette beauté fut alors perdue pour moi, car ce qui attira mes regards ce fut le pavillon tricolore de la France, flottant à l'arrière de six bâtiments dont les coques noires et les flancs hérissés proclamaient le caractère guerrier. On eût dit, à les voir se balancer dans cette aimable baie, que les vertes éminences du rivage, les dominant de leur sérénité, réprouvaient leur aspect farouche. À mes yeux, rien ne pouvait être plus déplacé que la présence de ces navires ; mais nous sûmes bientôt ce qu'ils faisaient là. Le vice-amiral Du Petit-Thouars venait de prendre possession de tout l'archipel au nom de l'invincible nation française.

Cette nouvelle nous fut communiquée par un personnage des plus singuliers, un authentique vagabond des mers du Sud, qui vint dans une baleinière se ranger contre notre flanc, dès notre entrée dans la baie. Mais une fois à l'échelle de coupée, il fallut pour le hisser à bord l'aide de plusieurs hommes de bonne volonté, car notre visiteur en était à ce sympathique degré de l'ivresse qui rend à la fois aimable et maladroit. Bien que tout à fait hors d'état de se tenir debout, ou de mouvoir son individu sur le pont, il n'en offrit pas moins avec magnanimité ses services en qualité de pilote pour mener le navire jusqu'à un bon et sûr mouillage. Notre capitaine, qui se méfiait un peu de ses aptitudes à cet égard, se refusait à le prendre pour ce qu'il disait, mais notre gentleman était bien résolu à jouer son rôle ; avec beaucoup d'efforts il réussit à grimper dans la baleinière du côté du vent, où il se tint ferme à un étai, puis il se mit en devoir de donner ses commandements avec une volubilité prodigieuse et des gestes fort originaux. Bien entendu, personne ne lui obéit ; mais comme il était impossible de le faire taire, ce fut avec ce grotesque individu en train de gesticuler que nous défilâmes devant les navires de l'escadre, à la vue de tous les officiers français.

Nous sûmes plus tard que notre excentrique ami était un ex-lieutenant de la marine anglaise. Ayant déshonoré son pavillon par quelque méfait dans l'un des grands ports du continent, il avait déserté, et passé plusieurs années à errer parmi les îles du Pacifique ; enfin, se trouvant par hasard à Nuku-Hiva lors de la prise de possession des lieux par les Français, il avait été nommé pilote du port par les nouvelles autorités.

Tandis que nous avançons lentement dans la baie, de nombreuses pirogues se détachèrent des rivages circonvoisins, et nous nous trouvâmes bientôt au milieu de toute une flottille, dont les sauvages occupants se démenaient pour monter à notre bord, se bousculant les uns et les autres dans leurs vaines tentatives. Parfois les balanciers, qui dépassaient de leurs légères embarcations mal dirigées, s'accrochaient et s'emmêlaient dans l'eau, au risque de faire chavirer les pirogues, et il s'ensuivait des scènes de confusion indescriptibles. C'était la première fois que j'entendais ou voyais de telles clameurs et des gesticulations aussi véhémentes. On eût dit que les insulaires étaient sur le point de se sauter à la gorge, alors qu'ils s'occupaient en toute amitié à dégager leurs canots.

Eparses entre les pirogues, flottaient des quantités de noix de coco rassemblées en groupes circulaires et s'élevant ou s'abaissant à chaque ondulation. Par un moyen inexplicable, toutes ces noix de coco se dirigeaient lentement mais régulièrement vers le navire. Comme je me penchais par-dessus bord avec curiosité, cherchant à pénétrer le mystère de leur mouvement, un groupe de beaucoup en avance sur les autres attira mon attention. Il avait à son centre un objet que je pris d'abord aussi pour une noix de coco ; mais celle-ci était bien le plus extraordinaire spécimen du genre que j'eusse encore vu. Elle ne cessait de tourner et de danser parmi les autres de la façon la plus insolite et quand elle fut plus proche, je lui trouvai une curieuse ressemblance avec le crâne brun et rasé de l'un quelconque des sauvages. Bientôt s'y révéla une paire d'yeux, et la vérité m'apparut : ce que je prenais pour un fruit était tout bonnement la tête d'un indigène qui avait adopté ce moyen peu banal d'amener ses produits au marché. Les noix de coco étaient reliées les unes aux autres par des lambeaux de l'enveloppe fibreuse à demi arrachés de la coque et grossièrement noués ensemble. Leur propriétaire, passant sa tête au milieu du tout, propulsait dans l'eau son collier de cocos en nageant des pieds sous la surface.

Je m'étonnai un peu de découvrir que, parmi les nombreux indigènes qui nous entouraient, il n'y avait pas une seule femme. J'ignorais alors cette particularité, qu'en vertu du tabou, l'usage des pirogues, dans toutes les parties de l'île, est rigoureusement interdit au sexe, pour qui c'est la mort sans phrases que d'être vu pénétrant dans l'un d'eux, fût-il même à sec sur le rivage ; aussi, une dame marquesane, qui voyage par eau, est-elle forcée de recourir aux propres pagaies naturelles de son gracieux individu.

Nous étions arrivés à un mille et demi à peu près du fond de la baie, quand plusieurs insulaires, qui avaient enfin réussi à gagner le bord, au risque de couler leurs pirogues, nous désignèrent dans l'eau, en avant du navire, une singulière agitation. Je l'attribuai tout d'abord à un banc de poissons folâtrant à la surface, mais nos sauvages nous affirmèrent qu'elle était due à un banc de « vahinés » (jeunes filles) qui s'en venaient ainsi du rivage à notre rencontre. Comme elles se rapprochaient, je distinguai bientôt les formes des nageuses : le bras droit levé, elles maintenaient hors de l'eau leur pagne de tapa, et leurs longues chevelures noires traînaient dans leur sillage. On eût cru voir autant de sirènes et ce fut d'ailleurs en sirènes qu'elles se comportèrent.



Nous étions encore à quelque distance du rivage, et le navire courait sur son erre avec lenteur, lorsque nous arrivâmes au beau milieu de ces nymphes nageuses. Elles nous abordèrent de toutes parts : les unes, s'agrippant aux cadènes, bondissaient dans les porte-haubans ; d'autres, au risque d'être précipitées sous le navire en marche, attrapaient les sous-barbes, et enroulant leurs souples corps autour des cordages, restaient suspendues en l'air. Finalement, toutes réussirent à escalader la muraille du bâtiment, où elles s'accrochèrent toutes ruisselantes et reluisantes du bain. Leurs chevelures d'un noir de jais répandues sur leurs épaules voilaient, à demi leur entière nudité ; et elles restaient là, débordantes d'une gaieté de primitives, à échanger des rires joyeux et à babiller avec un entrain inouï. Et cependant, loin de rester inactives, chacune d'elles aidait sa voisine à réparer le désordre de sa toilette. Leurs boucles luxuriantes, tordues et réduites au plus petit volume possible, étaient libérées de l'élément liquide, leur personne entière séchée avec soin et, grâce à une petite coquille ronde qui passait de main en main, frottée d'une huile parfumée. Pour compléter leurs atours, une bande de tapa blanc, ajustée à plis lâches autour de leur taille, leur formait une pudique ceinture. Ainsi parées, elles cessèrent d'hésiter, et sautant avec adresse par-dessus les bastingages, elles se répandirent, folâtres, sur le pont. La plupart s'en allèrent à l'avant, se percher sur les rambardes ou sur l'extrémité du beaupré, tandis que les autres s'asseyaient sur la lisse ou s'étendaient de tout leur long sur les canots.

Quel spectacle pour nous autres marins privés de femmes ! Comment nous défendre contre une si terrible tentation ? Qui donc aurait eu l'idée de balancer par-dessus bord ces êtres si ingénus, alors qu'ils avaient nagé des milles pour nous accueillir ?

Leur apparition me stupéfia complètement : leur extrême jeunesse, leur teint d'un léger brun cuivré, leurs traits délicats et leurs formes d'une grâce indicible, leurs membres au galbe délicat, et leurs allures dénuées d'affectation, me semblaient aussi étranges qu'admirables.

La Dolly était bel et bien capturée et j'avoue que jamais navire ne fut emporté d'assaut par un parti d'abordage aussi brillant et irrésistible. Le bâtiment pris, nous ne pûmes faire autrement que de nous constituer prisonniers, et pour tout le temps qu'elle resta dans la baie, la Dolly, non

moins que son équipage, fut complètement au pouvoir des sirènes.

Dans la soirée, une fois l'ancre jetée, le pont fut illuminé à l'aide de falots, et cette pittoresque troupe de sylphides parées de fleurs et vêtues de robes en tapa bigarré nous donna un bal de haut goût. Ces femmes ont pour la danse une véritable passion, et lorsqu'elles s'y livrent, leur grâce sauvage et leur entrain surpassent tout ce que j'ai jamais vu. Les danses des Marquesanes sont toutes d'une extrême beauté, mais il s'en dégage un caractère d'effrénée lascivité que je n'ose essayer de décrire.

Notre navire fut dès lors entièrement livré à toute espèce de débauche et d'excès. Pas la moindre barrière ne s'interposa entre les désirs déchaînés de l'équipage et leur assouvissement sans limites. La plus grossière licence, avec la plus honteuse ivrognerie, ne cessèrent pour ainsi dire d'y régner, durant tout le temps de son séjour... Hélas ! pauvres sauvages, exposés à l'influence néfaste d'exemples aussi dissolvants ! Leur naïveté confiante se laisse volontiers induire à tous les vices, et leur perdition que déplore l'humanité leur est alors infligée sans remords par les civilisateurs européens. Trois fois heureux sont-ils, ceux qui, habitant une île encore ignorée au milieu de l'océan, n'ont jamais subi le contact démoralisant des blancs !

## CHAPITRE III

Les récentes opérations des Français aux Marquises. – Prudente conduite de l'amiral. – Sensation produite par l'arrivée des étrangers. – Les insulaires voient leur premier cheval. – Réflexions. – Misérable subterfuge des Français. – Digression sur Tahiti. – Mainmise de l'amiral sur l'île. – Courageuse conduite d'une Anglaise.

Ce fut à l'été de 1842 que nous arrivâmes aux îles ; les Français en avaient alors pris possession depuis plusieurs semaines. Ils avaient, durant ce laps de temps, inspecté certains des principaux endroits du groupe et débarqué en divers points environ cinq cents hommes de troupe. Ceux-ci étaient occupés à édifier des ouvrages de défense et autres mesures de protection contre les attaques des indigènes, dont on pouvait s'attendre à tout moment qu'ils se livrassent à une hostilité ouverte. Les insulaires considéraient avec des sentiments mêlés de crainte et de haine ces gens qui s'étaient si cavalièrement approprié leurs rivages. Ils les détestaient cordialement ; mais les impulsions de leur ressentiment se trouvaient neutralisées par leur peur des batteries flottantes, qui gardaient leurs fatals canons ostensiblement pointés, non sur des fortifications ou des redoutes, mais sur une poignée de cabanes de bambou, abritées sous un bosquet de cocotiers ! C'était sans doute un vaillant, mais certes non moins prudent guerrier que ce vice-amiral Du Petit-Thouars susnommé. Quatre lourdes frégates armées à couple et trois corvettes pour soumettre par intimidation quelques païens tout nus ! Soixante-huit canons pour abattre des huttes en rameaux de cocotiers et des fusées Congreve pour mettre le feu à quelques hangars à pirogues !

À Nuku-Hiva, on avait débarqué une centaine de soldats. Ils étaient cantonnés dans des tentes faites de vieilles voiles et d'espars de rechange, et dressées dans les limites d'une redoute armée de quelques pièces de neuf et entourée d'un fossé. Un jour sur deux, on faisait sortir ces troupes en ordre de bataille sur un terrain plat du voisinage, et là, durant des heures, on leur

faisait faire toutes sortes d'évolutions militaires au milieu d'un grand concours de naturels, qui contemplaient ce spectacle avec une admiration sauvage et une non moins sauvage haine à l'égard des acteurs. Un régiment de la Vieille Garde, passé en revue un jour d'été sur les Champs-Élysées, n'aurait su faire une exhibition plus impeccablement correcte. On aurait dit que les officiers venaient de sortir de leur emballage parisien leurs uniformes tout resplendissants de l'or des galons et des broderies, comme pour éblouir par là les insulaires.

La sensation produite par la présence des étrangers n'avait en rien diminué à l'époque de notre arrivée aux îles. Les naturels continuaient à s'attrouper en nombre aux alentours du campement, et observaient avec la plus vive curiosité tout ce qui s'y passait. Une forge dressée à l'abri d'un bosquet près de la plage attirait une telle foule qu'il fallait tous les efforts des sentinelles pour maintenir la multitude curieuse à une distance qui permît aux forgerons d'exécuter leur travail. Mais rien ne soulevait autant d'admiration qu'un cheval, amené de Valparaíso par un des vaisseaux de l'escadre, l'Achille. Cet animal, remarquablement beau, avait été transporté à terre et logé, en guise d'écurie, dans une hutte de branchages à l'intérieur de l'enceinte fortifiée. On le sortait de temps à autre, et quelque officier le montait, gaiement caparaçonné, pour un temps de galop sur le sable tassé de la plage. Ce spectacle ne manquait pas d'être salué de chaleureux applaudissements et le « Poua-ki Nou-i » (grand cochon) était unanimement considéré par les insulaires comme le plus extraordinaire spécimen de zoologie qu'ils eussent jamais observé.

L'expédition des Marquises avait appareillé de Brest au printemps de 1842, et le secret de sa destination n'était connu que de son seul commandant. On ne saurait s'étonner que ceux qui complotaient une si insigne violation des droits de l'humanité aient tenté d'en voiler l'énormité aux yeux du monde. Et pourtant, en dépit de leur conduite inique en cette matière comme en bien d'autres, les Français se sont toujours targués d'être la plus humaine et la plus civilisée de toutes les nations. D'où l'on peut déduire qu'un haut degré de raffinement ne suffit pas après tout à maîtriser nos mauvais penchants ; si on jugeait de la civilisation sur certains de ses résultats, il semblerait peut-être meilleur pour ce qu'il est convenu d'appeler le monde barbare de rester inchangé.

Un exemple des subterfuges éhontés à l'abri desquels les Français se tiennent prêts à défendre toute atrocité qu'ils jugeraient bon de commettre au cours de l'assujettissement des Marquesans vaut bien d'être rapporté. Sous quelque assez pauvre prétexte, le roi de Nuku-Hiva, Moouanna, dont les envahisseurs se sont concilié les bonnes grâces à force de présents extravagants et qu'ils font mouvoir comme un vulgaire pantin, a été établi souverain légitime de l'île entière et gouverne par ordre les divers clans, qui depuis des générations se considèrent comme des peuples distincts. C'est pour rétablir dans toutes les dignités supposées de ses ancêtres ce prince si fort lésé que les étrangers ont, avec désintéressement, fait tout ce voyage depuis la France lointaine : ils sont résolus à ce que son titre soit reconnu. Qu'une seule tribu refuse d'admettre l'autorité des Français en se prosternant devant le chapeau galonné de Moouanna, elle n'aura plus qu'à subir les conséquences de son obstination. C'est sous le couvert d'un tel prétexte qu'ont été perpétrés les indignités et les massacres de la merveilleuse Tahiti, Reine des mers du Sud.

Pour accomplir cette piraterie, le vice-amiral Du Petit-Thouars, laissant le reste de son escadre aux Marquises – alors occupées par ses troupes depuis cinq mois –, mit à la voile à bord de la frégate Reine-Blanche à destination de l'île condamnée.

À son arrivée, il exigea, à titre d'indemnité pour les prétendues insultes envers le pavillon de son pays, quelque vingt ou trente mille dollars, qui devaient lui être remis séance tenante ; faute de paiement, il débarquerait et prendrait possession de la place.

Aussitôt au mouillage, la frégate s'embossa dans la rade circulaire de Papeete, canons largués, équipage aux postes de combat et le travers présenté à la malheureuse ville ; cependant que ses nombreux canots, rangés le long de ses flancs, étaient tout prêts pour un débarquement sous la protection des batteries. Elle maintint cette attitude belliqueuse durant plusieurs jours, tandis que se déroulaient des négociations officielles et que l'île était livrée à l'angoisse. Bon nombre des Tahitiens furent tout d'abord enclins à recourir aux armes pour repousser l'envahisseur de leurs rivages ; mais ce furent des conseils plus pacifiques et plus faibles qui prévalurent. L'infortunée reine Pomaré, impuissante à détourner la menace de la calamité, terrifiée par



l'arrogance de l'insolent Français et finalement réduite au désespoir, s'enfuit une nuit en pirogue et gagna Emio.

Je ne puis omettre de raconter un exemple d'héroïsme féminin qui eut lieu durant que la panique continuait à régner.

Dans le jardin du fameux missionnaire-consul Pritchard, alors parti pour Londres, le pavillon consulaire de Grande-Bretagne flottait, comme toujours durant la journée, au haut d'un grand mât planté à quelques mètres de la plage et en pleine vue de la frégate. Un officier vint un matin à la tête d'une escouade se présenter à la véranda de la maison de M. Pritchard et demanda, en un anglais approximatif, à voir la maîtresse de maison. Cette respectable dame fit bientôt son apparition et le Français poli, après un de ses plus aimables saluts et tout en jouant gracieusement avec les aiguillettes qui dansaient sur sa poitrine, entreprit sur un ton courtois de s'acquitter de sa mission. « L'amiral désirait que le drapeau fût amené. Il espérait qu'on y consentirait volontiers. Ses hommes étaient tout prêts à s'en charger. – Vous direz à votre pirate de maître, répliqua la courageuse Anglaise le doigt tendu vers le mât, que s'il veut amener ces couleurs, il devra venir le faire lui-même ; je ne tolérerai pas que quiconque d'autre le fasse. » La dame salua alors avec hauteur, et se retira à l'intérieur de la maison. Tout en s'en retournant lentement, l'officier déconfit leva les yeux vers le drapeau, et s'aperçut que la drisse servant à le hisser à sa place menait du haut du mât, par-dessus la pelouse, à une fenêtre de la maison où se tenait la dame qu'il venait de quitter et qui était tranquillement occupée à tricoter. Le pavillon fut-il amené ? M<sup>me</sup> Pritchard a des raisons de croire que non ; et il est vraisemblable que le vice-amiral Du Petit-Thouars est du même avis.

## CHAPITRE IV

Etat des affaires à bord du navire. – Contenu de son garde-manger. – Durée des croisières dans les mers du Sud. – Un baleinier fantôme. – Résolution d'abandonner le navire. – La baie de Nuku-Hiva. – Les Taïpis. – Invasion de leur vallée par Porter. – Le vallon de Taï-o-Hae. – Entrevue du vieux roi et de l'amiral français.

Notre navire était depuis peu de jours dans la baie de Nuku-Hiva lorsque je pris la résolution de l'abandonner. Si mes motifs d'en venir à cette extrémité furent nombreux et valables, on peut le déduire de ce fait que je préférais risquer ma vie parmi les sauvages de l'île plutôt que de subir un autre voyage à bord de la Dolly. Pour employer l'expression concise et nette des marins, j'avais décidé de « désertier ». Or, comme la signification qui s'attache à ce mot n'est pas précisément flatteuse pour l'individu auquel il s'applique, il convient, pour mon honneur, que je donne l'explication de ma conduite.

Lors de mon embarquement sur la Dolly, j'avais signé, comme de juste, le règlement du navire et m'étais de mon plein gré engagé et légalement obligé à servir en une qualité déterminée pour la durée du voyage. Sauf circonstances particulières, j'étais donc obligé de remplir les conventions. Mais dans tous les contrats, si l'une des parties manque à son rôle stipulé, l'autre n'est-elle pas ipso facto dégagée de sa contrainte ? Qui donc pourrait répondre à cette question autrement que par l'affirmative ?

Ce principe bien établi, je l'applique au cas particulier en question. À d'innombrables reprises, les clauses non seulement tacites mais stipulées du règlement avaient été violées de la part du navire sur lequel je servais. La tyrannie régnait à son bord ; les maladies étaient négligées de façon inhumaine ; les provisions distribuées en quantité insuffisante, et ses campagnes de pêche prolongées démesurément.

Comme l'auteur de ces abus était le capitaine, on ne pouvait s'attendre à

le voir y remédier, ni modifier sa conduite, laquelle était arbitraire et violente à l'excès. Sa seule réplique à toute plainte ou réclamation était... un bon coup de barre d'aspect, argument décisif qui réduisait au silence la partie lésée.

À qui donc demander justice ? Tout comme l'équité, nous avons laissé la loi de l'autre côté du cap ; et par malheur, à quelques exceptions près, notre équipage se composait d'un ramas de tristes et lâches hères, divisés entre eux, et d'accord uniquement pour subir sans résistance la tyrannie absolue du capitaine. C'eût été folie pure de supposer que deux ou trois d'entre eux, non soutenus par les autres, pouvaient tenter de mettre un terme à ses sévices. Ils n'auraient abouti qu'à attirer sur eux-mêmes la vindicte particulière de ce « maître après Dieu », et sur leurs compagnons des -épreuves nouvelles.

Malgré tout, ces maux eussent été encore à peu près supportables si nous avions eu l'espérance de nous en voir bientôt délivrés par le terme accompli de notre servitude. Mais quelle amère perspective nous attendait de ce côté ! La longueur des campagnes de pêche au-delà du cap Horn est proverbiale, et leur durée dépasse fréquemment quatre ou cinq ans.

De ces jeunes gens aux longs cheveux et au cou nu qui, sous l'influence réunie de leurs goûts vagabonds et de la misère, s'embarquent à Nantucket pour faire une excursion de plaisance dans le Pacifique et sont à cette occasion munis par leurs tendres mères de lait en bouteille, beaucoup ne reviennent qu'à l'état de très respectables gentlemen d'un certain âge.

À eux seuls les préparatifs faits pour une de ces expéditions suffiraient à vous effrayer. Comme le bâtiment n'emporte pas de cargaison, sa cale est remplie de vivres destinés à la consommation du bord. Les armateurs, qui officient comme chefs de gamelle pour le voyage, fournissent le garde-manger d'une quantité de bonnes choses. De fins morceaux de bœuf et de porc, taillés selon les principes scientifiques dans toutes les parties de l'animal, et présentant toutes les formes et dimensions imaginables, sont mis dans du sel et emmagasinés par pleins barils ; ils offrent d'ailleurs une infinie variété dans leurs divers degrés de dureté et dans le détail de leurs proportions salines. D'excellente vieille eau, conservée en de robustes citernes d'une capacité de six barils, est allouée chaque jour à raison de deux pintes par homme du bord ; en outre, une copieuse réserve de biscuit de mer, préalablement réduit à l'état de pétrification en vue de le préserver tant de la

moisissure que de la consommation par les moyens habituels, est également offerte à la nourriture et au plaisir gastronomique de l'équipage.

Mais quelle que soit la qualité des mets figurant au menu, c'est avec une abondance quasi incroyable qu'on les entasse à bord d'un baleinier. Maintes fois, lorsque nous avons l'occasion de pénétrer dans la cale, le cœur m'a manqué, à voir les étages superposés de caisses et de barils, dont le contenu se trouvait entièrement destiné à être en temps opportun absorbé par l'équipage.

En règle générale, un navire malchanceux dans sa rencontre des baleines continue sa croisière à leur poursuite jusqu'à ce qu'il lui reste à peine assez de provisions pour regagner son port d'attache ; il s'en retourne alors sans histoires en se débrouillant au mieux pour rejoindre ses amis. Il y a pourtant des exemples où cet obstacle matériel à la prolongation ultérieure de la campagne est lui-même surmonté par des capitaines résolus : en quelque port du Chili ou du Pérou, ils échangent indûment contre un nouveau stock de provisions les fruits de pénibles labeurs, et reprennent la croisière avec plus de zèle et de persévérance que jamais. C'est en vain que l'armateur, par des lettres pressantes, enjoint à son mandataire pour son propre salut de mettre le cap sur le port d'attache, et le supplie de ramener un bâtiment qu'il n'arrive pas à garnir. À d'autres ! le capitaine en a fait le vœu : il emplira son navire de bonne huile de cachalot ; faute de quoi il ne reverra plus les rivages yankees.

On m'a raconté l'histoire de ce baleinier qui, après bien des années d'absence, fut considéré comme perdu. Les dernières nouvelles qu'on en avait eues étaient une vague rumeur suivant laquelle il aurait touché terre dans une de ces îles instables du lointain Pacifique, dont les bizarres vagabondages sont soigneusement reportés dans chaque nouvelle édition des cartes des mers du Sud. Cependant, après une longue période, on reparla de la Persévérance – c'était là son nom – comme se trouvant au voisinage du bout du monde, à croiser aussi tranquillement que si de rien n'était, les voiles toutes rapiécées et ralinguées, les espars reclampés au moyen de fragments de vieilles douves et les agrès noués et épissés en tout sens. Son équipage se composait d'une vingtaine de vieux loups de mer vénérables, qui avaient l'air échappés de quelque maison de retraite et pouvaient tout juste clopiner çà et

là sur le pont. L'extrémité de tous les cordages mobiles, à l'exception des drisses de signaux et des hale-bas d'artimon, était passée dans des galoches, qui les rattachaient au cabestan ou au guindeau ; de sorte qu'il n'y avait aucune vergue qui ne fût brassée, aucune voile qui ne fût établie sans l'assistance de la machinerie. La coque était tout incrustée de bernacles, qui la recouvraient entièrement. Trois requins familiers suivaient son sillage, et s'approchaient chaque jour pour se régaler du contenu du seau du coq qu'on leur jetait par-dessus bord. Une grande nuée d'albicores lui tenait toujours compagnie.

Voilà ce que j'entendis au sujet de ce navire, et le souvenir ne cessait de m'en hanter l'esprit ; ce qu'il advint de lui, je ne l'ai jamais su ; en tout cas, il n'est jamais revenu à son port d'attache, et j'incline à croire qu'il continue à virer régulièrement toutes les douze heures au large de l'île des Bougres ou du pic de la Queue du Diable.

Après cela, quand j'aurai ajouté que notre croisière ne disait pour ainsi dire que de commencer, puisque nous n'étions partis que depuis quinze mois et que même alors on nous hélait pour nous demander les nouvelles, comme à de nouveaux arrivés, le lecteur concevra aisément que la perspective de l'avenir n'était guère encourageante. De plus, j'avais toujours eu le pressentiment que nous ferions un voyage malheureux, et mes craintes se trouvaient jusque-là confirmées par les événements.

Au reste, c'est peut-être ici le lieu de déclarer, sur ma foi d'honnête homme que, malgré que plus de trois années se soient écoulées depuis que je quittai ce même navire, il vogue toujours dans le Pacifique et, il y a seulement quelques jours, j'ai lu dans les gazettes qu'il relâchait aux îles Sandwich avant de faire route sur le Japon.

Mais je reprends mon récit. Placé donc en cette situation, sans nul espoir d'amender mon sort en restant à bord de la Dolly, je me résolus à la quitter sans plus attendre. Certes, il était peu glorieux de m'évader subrepticement d'auprès de ceux qui m'avaient infligé des maux et des injures dont je ne pouvais tirer vengeance ; mais comme ce moyen était la seule alternative qui me fût ouverte, je ne pouvais éviter de l'employer. Ma résolution prise, je me mis en devoir de recueillir tous les renseignements possibles concernant l'île et ses habitants, afin de dresser en conséquence mes plans d'évasion. Le



résultat de mon enquête, que je vais exposer, rendra plus intelligible la suite de mon récit.

La baie de Nuku-Hiva, dans laquelle nous étions alors mouillés, est une étendue d'eau en forme approximative de fer à cheval. Sa circonférence peut être de neuf milles. On y accède de la mer par une passe étroite, flanquée de chaque côté par deux petits îlots jumeaux qui élèvent leur cône à la hauteur d'environ cinq cents pieds. À partir de là, le rivage s'éloigne de droite et de gauche et décrit un vaste demi-cercle.

Depuis le bord de l'eau, la terre s'élève uniformément de tous côtés, par de vertes pentes, si bien qu'aux versants doucement ondulés et d'altitude médiocre, succèdent pour finir des mornes orgueilleux et grandioses, dont les silhouettes bleues bouchent la vue tout à la ronde. Rehaussant la beauté de ces rives, des ravins profonds et romantiques, dont les extrémités supérieures se perdent parmi l'ombre des sommets, viennent y aboutir à des intervalles presque réguliers, comme s'ils irradiaient d'un centre commun. Au fond de chacune de ces petites vallées coule un torrent limpide, qui çà et là prend l'aspect d'une grêle cascade, puis se déroule en une course invisible, pour réapparaître sous forme de chutes d'eau plus larges et bruyantes et va se jeter enfin comme à regret dans la mer.

Les cases des naturels, faites de bambous jaunes élégamment tressés en une sorte de vannerie et recouvertes avec les longues feuilles du palmiste, s'éparpillent au hasard le long de ces vallées, sous les ramures ombreuses des cocotiers.

Rien de plus imposant que le spectacle de cette baie. Vue de notre navire à l'ancre au milieu du havre, avec les profonds ravins qui rayaient ses parois comme d'énormes fissures dues au ravage du temps, on eût dit les ruines d'un vaste amphithéâtre naturel. Maintes fois, confondu d'admiration à cette vue, j'ai presque regretté qu'un paysage aussi enchanteur fût relégué en ces mers lointaines, où il a si peu l'occasion de frapper les yeux d'un véritable amant de la nature.

Outre cette baie, se découpent dans le littoral de l'île plusieurs anses considérables où aboutissent des vallées spacieuses et verdoyantes. Ces dernières sont toutes habitées par des tribus distinctes de sauvages qui parlent

des dialectes voisins d'une même langue et suivent une religion et des lois communes, mais ne s'en sont pas moins voué les unes aux autres depuis des temps immémoriaux une haine héréditaire. Les montagnes qui les séparent, hautes en général de deux à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer, limitent géographiquement les territoires de chacune de ces tribus ennemies, qui ne les franchissent pour ainsi dire jamais en dehors des expéditions de guerre ou de maraude. Juste adjacente à Nuku-Hiva, dont la séparent uniquement les montagnes que l'on voit de la rade, se trouve la riante vallée de Hapaa, dont les occupants entretiennent les relations les plus cordiales avec les gens de Nuku-Hiva. Au-delà de Hapaa, c'est la superbe vallée des Taïpis, redoutés des deux tribus et leurs ennemis irréductibles.

Ces illustres guerriers inspirent aux autres insulaires un effroi indicible. Leur nom seul épouvante ; car le mot Taïpi, en dialecte marquesan, signifie amateur de chair humaine. Il est assez singulier que ce titre leur ait été exclusivement réservé, les naturels de tout ce groupe étant d'incorrigibles cannibales. Peut-être a-t-on voulu, par cette appellation, marquer la férocité particulière du clan, et lui infliger une flétrissure spéciale.

Ces mêmes Taïpis jouissent par tout le monde insulaire d'une renommée prodigieuse. Les natifs de Nuku-Hiva se plaisaient à décrire par gestes à notre équipage leurs horribles hauts faits, et ils nous exhibaient les traces des blessures qu'ils avaient reçues d'eux en de farouches combats. À terre, croyant nous faire peur, ils nous désignaient l'un d'entre eux comme étant un Taïpi, et ils s'étonnaient fort de ne pas nous voir fuir à toutes jambes, après une révélation aussi effroyable. Il était très drôle également de les voir se défendre avec chaleur de toute velléité d'anthropophagie, alors qu'ils dénonçaient leurs ennemis – les Taïpis – comme d'invétérés mangeurs de chair humaine ; mais j'aurai plus loin l'occasion de revenir sur cette particularité.

Malgré ma conviction que les habitants de notre baie étaient d'aussi avérés cannibales que n'importe laquelle des autres tribus de l'île, je n'en éprouvais pas moins une antipathie véhémement et des plus injustifiées à l'égard des susdits Taïpis. Avant même de visiter les Marquises, j'avais oui conter des anecdotes révoltantes sur ces sauvages, et je gardais encore toute fraîche à la mémoire l'aventure arrivée au patron de la Catherine. Quelques

mois plus tôt à peine, comme il s'était aventuré imprudemment dans cette baie avec un canot en vue de faire du troc, les naturels se saisirent de lui, l'emportèrent dans leur vallée, et il n'eût pas échappé à une mort cruelle sans l'intervention d'une jeune fille qui le fit évader de nuit et regagner Nuku-Hiva par la côte.

Je savais aussi l'histoire d'un navire anglais qui, plusieurs années auparavant, après une longue croisière, cherchait à pénétrer dans la baie de Nuku-Hiva. Arrivé à deux ou trois milles de la terre, il fut abordé par une grande pirogue chargée de naturels qui lui proposèrent de le mener à destination. Le capitaine, ignorant la topographie de l'île, accueillit avec joie cette offre ; et la pirogue se mit en route, suivie par le navire. On arriva bientôt dans un havre spacieux où l'on jeta l'ancre à l'abri d'une haute falaise. La nuit venue, les perfides Taïpis, qui avaient ainsi entraîné dans leur baie fatale l'infortuné bâtiment, l'envahirent par centaines et, à un signal donné, massacrèrent tout ce qui se trouvait à bord.

Je n'oublierai jamais la réflexion que fit quelqu'un de l'équipage alors que, nous rendant à Nuku-Hiva, nous passions lentement devant l'entrée de cette baie. Comme nous contemplions le long du bastingage ces promontoires verdoyants, Ned, le doigt tendu vers la perfide vallée, s'écria : « Là ! Voyez Taïpi. Ah ! ces cannibales sanguinaires, quel repas ne feraient-ils pas de nous s'il nous prenait fantaisie de descendre à terre ! Mais il paraît qu'ils n'aiment pas la chair de marin, c'est trop salé. Dis donc, vieux, qu'est-ce que tu penserais si on te vidait là, hein ? » Je n'aurais jamais pensé, tandis que je frissonnais à cette idée que, bien peu de semaines après, je me trouverais effectivement prisonnier dans cette même vallée.

Les Français, bien qu'ils aient hissé en grande pompe leurs couleurs durant quelques heures en tous les points principaux du groupe d'îles, ne s'étaient pas encore rendus à la baie de Taïpi, car ils prévoyaient une résistance féroce de la part des sauvages qui y résidaient et ils désiraient l'éviter, pour le moment tout au moins. Peut-être, en adoptant cette politique peu habituelle de leur part, n'étaient-ils pas peu influencés par le souvenir de la réception belliqueuse réservée par les Taïpis aux forces du capitaine Porter, lorsque, vers l'an 1814, ce valeureux et parfait officier tenta de soumettre le clan pour la seule satisfaction de la haine mortelle que portaient à celui-ci les

alliés de Nuku-Hiva et Hapaa.

J'ai entendu dire qu'en cette occasion un fort important détachement de marins et de soldats de marine de la frégate Essex, accompagné d'au moins deux mille guerriers de Hapaa et Nuku-Hiva, débarqua de bateaux et de pirogues à l'entrée de la baie ; après avoir un peu remonté la vallée, ils rencontrèrent la plus vive résistance de la part des habitants. Bien qu'au prix de lourdes pertes, les Taïpis disputèrent vaillamment chaque pouce de terrain et, après de durs combats, obligèrent les assaillants à se retirer et à abandonner leur projet de conquête.

Les envahisseurs, au cours de leur retraite vers la mer, se consolèrent de leur échec en mettant le feu à toutes les habitations et à tous les temples qu'ils rencontrèrent ; une longue blessure de ruines fumantes défigura la vallée jusque-là si riante, proclamant à la face des païens qui y résidaient l'esprit régnant dans le cœur des soldats chrétiens. Qui s'étonnerait, après de telles atrocités infligées sans aucune provocation, de la haine mortelle portée par les Taïpis à tout étranger ?

C'est ainsi que ceux que nous appelons « sauvages » sont amenés à mériter ce titre. Lorsque les habitants de quelque île retirée aperçoivent pour la première fois la « grande pirogue » des Européens roulant sur les flots bleus vers leurs rivages, ils se précipitent en foule sur la plage et se tiennent là les bras ouverts prêts à embrasser les étrangers. Fatale embrassade ! Ils serrent sur leur poitrine les vipères dont la morsure empoisonnera toutes leurs joies ; et leur tendance innée à l'amour est bientôt convertie en la plus amère des haines.

Les énormités perpétrées dans les mers du Sud sur certains des insulaires inoffensifs dépassent presque l'entendement. Il est rare qu'on entende parler de ces choses chez nous ; elles se passent à l'autre bout du monde, en des lieux perdus et il n'y a personne pour les révéler. Mais il n'empêche que, dans le Pacifique, on pourrait suivre à la trace, d'île en île, plus d'un petit navire marchand, par la série de vols, de rapt, de crimes accomplis de sang-froid et dont l'iniquité mériterait à leurs coupables carcasses d'être entraînées au plus profond de l'océan.

Il arrive bien parfois que de vagues rapports soient faits là-dessus, mais,

du coin de l'âtre, on les censure froidement comme mensongers, impolitiques, d'une sévérité inutile, et dangereuse pour les équipages des autres navires. Comme on réagit différemment lorsqu'on lit la description haute en couleur du massacre de l'équipage du Hobomak par les Fidjiens ; comme on sympathise avec les malheureuses victimes et avec quelle horreur ne regarde-t-on pas ces diaboliques païens qui, après tout, n'ont fait que se venger des mauvais traitements qu'ils ont subis sans aucune provocation de leur part. Nous n'aspérons qu'à les châtier, nous équipons des vaisseaux de guerre qui parcourront des milliers de milles d'océan à seule fin d'infliger aux offenseurs une punition sommaire. En arrivant à destination, la soldatesque incendiera, massacrera, ravagera, suivant la teneur des instructions écrites, et en quittant la scène de ses dévastations, en appellera à la Chrétienté entière pour qu'elle applaudisse à son courage et à sa justice.

Combien souvent ce terme de « sauvages » est-il employé à faux ! Jusqu'à présent, aucun voyageur, aucun explorateur n'a jamais pu trouver quelqu'un qui le méritât véritablement. Ils ont découvert des païens et des barbares qu'ils ont exaspérés par d'horribles cruautés au point d'en faire des sauvages. On peut affirmer sans crainte de contradiction que, dans tous les cas où des crimes ont été commis par des Polynésiens, ce sont les Européens qui à un moment ou à un autre ont été les agresseurs et que la nature cruelle et sanguinaire de certains insulaires doit être surtout attribuée à l'influence de tels exemples.

Mais revenons à notre sujet. Etant donné l'hostilité mutuelle des différentes tribus que j'ai mentionnées, les régions montagneuses séparant leurs territoires respectifs restent entièrement inhabitées ; les naturels vivent invariablement dans les vallées, afin d'être à l'abri des razzias de leurs ennemis qui restent à l'affût le long des frontières, tout prêts à couper la retraite à celui qui s'aventurerait imprudemment ou à exécuter quelque descente sur les habitants d'une case isolée. Il m'est souvent arrivé de rencontrer des vieillards qui, de ce fait, n'avaient jamais dépassé les confins de leur vallée natale ; certains d'entre eux n'avaient même jamais grimpé durant tout le cours de leur existence jusqu'à mi-chemin de la montagne ; ils n'avaient donc qu'une très vague idée de l'aspect de toute autre partie de l'île, bien que la totalité de celle-ci n'excede pas soixante milles de circonférence. L'exiguïté de l'espace dans lequel certains membres de ces

clans passent leur existence entière paraît presque incroyable.

La vallée de Taïoa nous en donnera un curieux exemple. La partie habitée ne dépasse pas en longueur quatre milles, tandis que sa largeur va d'un demi-mille à moins d'un quart. La falaise rocheuse et couverte de plantes grimpantes qui la borde d'un côté s'élève presque perpendiculairement jusqu'à une hauteur d'au moins quinze cents pieds ; mais l'autre côté contraste de manière frappante avec ce décor ; il est fait d'herbages étagés en terrasses successives et fleuries. Enfermée entre ces prodigieuses barrières, la vallée serait entièrement séparée du reste du monde n'était l'accès qu'on y a de la mer à un bout et un étroit défilé à l'autre.

L'impression que me produisit ce lieu merveilleux lorsque je le vis pour la première fois ne s'effacera jamais de ma mémoire.

J'étais venu de Nuku-Hiva par mer avec la baleinière, et nous entrâmes dans la baie de Taï-o-Hae en plein milieu de la journée. La chaleur avait été intense durant que nous flottions sur la longue houle sans vagues de l'océan, car il n'y avait que fort peu de brise. Les rais du soleil avaient dardé sur nous toute leur fureur et, pour ajouter à notre inconfort, nous avions omis de nous munir au départ d'une provision d'eau. Cette chaleur associée à la soif me rendait tellement impatient de débarquer que, lorsque enfin nous glissâmes vers le rivage, je me tenais debout à la proue, prêt à m'élancer. Comme le canot, poussé en avant par trois ou quatre vigoureux coups de rames, échouait les deux tiers de sa longueur sur la plage, je sautai au milieu d'un groupe de jeunes sauvages qui se tenaient là pour nous faire un accueil cordial. Je bondis à travers l'espace découvert bordant la mer ; ils se mirent à mes trousses en vociférant comme des démons et je m'enfonçai, tel un plongeur, sous les ombrages du premier bosquet qui s'offrait.

Quelle sensation délicieuse ! J'avais l'impression de flotter dans quelque élément nouveau, tandis que toutes sortes de sonorités aquatiques, glouglous, murmures, ruissellements, résonnaient à mes oreilles. On dira ce qu'on voudra de l'influence rafraîchissante d'un bain froid, mais, croyez-moi, rien ne vaut pour quelqu'un qui est en nage les bains d'ombre de Taï-o-Hae, sous les cocotiers, au sein de cette délicieuse atmosphère de fraîcheur qui les entoure.

Comment décrire le paysage sur lequel se posa mon regard lorsque je le contemplai du milieu de cette verdoyante retraite ? L'étroite vallée, encaissée entre ses parois drapées de plantes et recouverte d'une dentelle de branches entrelacées, presque entièrement dissimulée par des masses de verts feuillages, semblait de l'endroit où je me tenais quelque immense bosquet s'étalant à ma vue ; mais à mesure que j'avancai, elle s'élargit insensiblement pour se changer en la plus ravissante vallée que mon regard ait jamais admirée.

Il arriva que, le jour même où je me trouvais à Taï-o-Hae, l'amiral français vint en grande pompe de Nuku-Hiva, à la tête de tous les navires composant son escadre, pour prendre officiellement possession de la place. Il resta dans la vallée environ deux heures, durant lesquelles il tint une cérémonieuse conférence avec le roi.

Le souverain patriarcal de Taï-o-Hae était un homme d'âge fort avancé ; mais bien que les ans eussent courbé sa personne et l'eussent rendu presque décrépité, sa stature gigantesque gardait toute sa grandeur et sa majesté originales. Il approcha lentement et avec une peine évidente, en soutenant ses pas chancelants du lourd javelot qu'il tenait à la main ; il était suivi d'un groupe de chefs à la barbe grise, sur l'un desquels il s'appuyait de temps à autre. L'amiral s'avança, tête nue et la main tendue, tandis que le vieux roi le saluait en brandissant majestueusement son arme. Aussitôt après, se tinrent côte à côte ces représentants des deux extrémités opposées de l'échelle sociale : le magnifique Français, civilisé jusqu'au bout des ongles, et le pauvre sauvage tatoué. C'étaient deux hommes grands et de noble allure ; mais par ailleurs, quel éclatant contraste ! Du Petit-Thouars exhibait sur sa personne tous les ornements afférents à son grade. Il portait la redingote richement décorée d'amiral, la casquette galonnée et sur sa poitrine brillaient de multiples rubans et crachats ; tandis que le simple insulaire se montrait dans toute sa nudité naturelle, hormis un léger pagne autour des reins.

Je pensais à la distance incommensurable qui séparait ces deux êtres. En l'un on pouvait voir le résultat des longs siècles de civilisation et de raffinements progressifs qui ont graduellement transformé la simple créature en une apparente réplique de tout ce qui est grand et élevé ; à côté de cela, l'autre, dans le même temps, n'avait pas avancé d'un pas sur la route du



progrès. « Et pourtant, me disais-je, insensible comme il l'est à des milliers de besoins et exempt de soucis harcelants, le sauvage n'est-il pas après tout le plus heureux des deux ? » Telles étaient les pensées qui me venaient à l'esprit, tandis que je contemplais le curieux spectacle se déroulant devant moi. C'était en vérité impressionnant, et j'avais peu de chance d'oublier la scène. Je me représente encore distinctement chaque détail : les épais ombrages sous lesquels eut lieu l'entrevue, l'opulente végétation tropicale qui l'entourait, le groupe pittoresque formé par la foule mêlée de la troupe et des indigènes, et même le régime de bananes dorées que je tenais à ce moment à la main et dont je grignotais de temps à autre les fruits tout en me faisant les susdites réflexions philosophiques.

## CHAPITRE V

Réflexions préalables à ma tentative d'évasion. – Toby, un matelot de mes amis, veut tenter l'aventure. – Dernière nuit à bord.

Ayant pris la ferme résolution de quitter le navire en secret et m'étant procuré au sujet de la baie tous les renseignements que je pouvais obtenir dans ma situation, je retournais maintenant délibérément dans ma tête tous les plans d'évasion qui se présentaient, car j'étais déterminé à agir avec toute la prudence possible dans cette tentative où un échec serait suivi de tant de désagréables conséquences. L'idée d'être repris et ignominieusement ramené à bord me répugnait si invinciblement que j'étais résolu à ne m'exposer par aucune mesure hâtive ou imprudente à une telle éventualité.

Notre digne capitaine, qui professait une si paternelle sollicitude pour le bien-être de l'équipage, ne consentirait pas volontiers, je le savais, à ce que l'un de ses meilleurs matelots affrontât les périls d'un séjour parmi les indigènes de cette île barbare ; et j'étais assuré que, dans le cas de ma disparition, son inquiétude paternelle le pousserait à offrir, en guise de récompense pour ma capture, des yards et des yards de calicot. Il irait même peut-être jusqu'à évaluer mes services au prix d'un mousquet, auquel cas j'étais parfaitement certain que toute la population de la baie, excitée par la perspective d'une si éblouissante largesse, serait immédiatement à mes trousses.

M'étant assuré du fait susdit, que les insulaires, pour des motifs de prudence, habitaient entièrement dans le fond des vallées et fréquentaient le moins possible les points plus élevés du rivage, sauf au cas d'une expédition de guerre ou de maraude, je conclus que, si je parvenais à gagner les montagnes sans être vu, je pourrais sans difficulté y séjourner, en me nourrissant des fruits que j'y trouverais, jusqu'au départ du navire, événement dont je ne pourrais manquer d'être aussitôt instruit, puisque de mon poste dominant ma vue s'étendrait sur toute la rade.

L'idée me séduisait beaucoup. Elle semblait unir toutes les facilités de réalisation à des joies appréciables encore que modestes ; car ne serait-il pas suave de contempler ce maudit vieux sabot d'une altitude de quelque mille pieds, et d'opposer un verdoyant paysage au souvenir de son pont étroit et de son poste ténébreux ! Cette seule imagination m'était un réconfort ; et je me voyais déjà au sommet de la montagne, installé sous un cocotier, avec un régime de bananes à ma portée, critiquant les évolutions du navire en train de sortir du havre.

Il y avait bien à ces agréables perspectives un revers assez fâcheux : à savoir la possibilité de rencontrer un parti de fourrageurs de ces sanguinaires Taïpis, dont l'appétit, aiguïlé encore par l'air frais des hauteurs, pourrait bien les pousser à me dévorer. Ce point de vue, je dois le dire, m'était des plus désagréables.

Je frissonnais à l'idée qu'un groupe de ces gourmets dénaturés pourrait se mettre en tête de servir en un joyeux repas un pauvre diable comme moi, qui n'aurait aucun moyen de s'échapper ni de se défendre ; quoi qu'il en soit, je n'y pouvais rien. Je n'aurais su prétendre mener à bien mon projet sans courir quelques risques, et je me jugeais capable d'éviter ces cannibales, grâce aux nombreuses cachettes que je trouverais dans la montagne. D'ailleurs j'avais dix chances contre une pour qu'aucun d'entre eux ne quittât sa retraite.

Je n'avais nulle intention de communiquer mon dessein de quitter le navire à aucun de mes compagnons de bord et encore moins d'engager l'un d'entre eux à m'accompagner dans ma fuite. Mais un soir que je me trouvais sur le pont à retourner dans mon esprit divers plans d'évasion, j'avisai un homme de l'équipage accoudé aux lisses et plongé en apparence dans une profonde rêverie. C'était un jeune homme de mon âge, qui m'inspirait beaucoup de sympathie ; et Toby – car il se faisait appeler ainsi parmi nous, et il refusa toujours de nous dire son vrai nom – Toby en était digne. Actif, complaisant, d'un courage indomptable, il se montrait singulièrement libre et hardi dans l'expression de ses sentiments. J'avais eu plus d'une fois l'occasion de le tirer d'ennuis où cette franchise l'avait conduit ; et je ne sais si c'était à cause de cela ou d'une certaine communauté de sentiments qu'il avait toujours semblé préférer ma compagnie. Nous avons passé ensemble bien des quarts et, pour tromper la monotonie des heures, bavardé, chanté,

raconté des histoires, entremêlant le tout de maintes imprécations contre le triste sort qui était notre partage à tous les deux.

D'évidence, Toby avait, comme moi, vécu dans un monde plus relevé et sa conversation trahissait parfois ce fait, encore qu'il s'efforçât de le dissimuler. Il appartenait à cette catégorie d'errants qui se rencontrent parfois sur mer, et qui ne parlent jamais de leur origine ni de leur pays. Ils parcourent le monde comme sous l'impulsion d'un occulte destin qu'il leur est impossible d'éviter.

Le seul aspect de Toby était bien fait pour m'attirer vers lui, car tandis que la majorité de l'équipage était aussi grossière de corps que d'esprit, Toby était doué d'un extérieur particulièrement séduisant. Vêtu de sa vareuse bleue et de son large pantalon, c'était le matelot le plus élégant qui jamais arpenta un pont. Il était d'une taille au-dessous de la moyenne et d'une apparence frêle, mais aussi d'une agilité extraordinaire. Son teint naturellement foncé avait bruni encore sous l'influence du soleil tropical, et son épaisse chevelure de jais, qu'il ramenait sur ses tempes, mettait encore plus d'ombre dans ses grands yeux noirs. C'était un homme singulièrement obstiné, pensif et mélancolique, voire parfois morose. Il était par ailleurs d'un caractère ardent et assez vif qui, lorsqu'on l'excitait un peu trop, le mettait dans un état proche du délire.

Il est curieux de constater l'autorité que peut prendre un esprit profondément passionné sur des créatures plus faibles. J'ai vu un gars musculeux, et qui ne manquait d'ordinaire pas de courage, trembler bel et bien devant ce mince adolescent alors que celui-ci se trouvait dans une de ses crises de fureur. Mais ces paroxysmes se produisaient rarement et mon camarade au grand cœur y épuisait d'un coup la bile dont les individus d'un tempérament plus calme se débarrassent par une continuelle impatience devant les petits ennuis de chaque jour.

On ne voyait jamais Toby rire, j'entends rire avec abandon, aux éclats. Il souriait bien parfois, à vrai dire, et son ironie sèche et sarcastique faisait d'autant mieux ressortir l'imperturbable gravité de son ton et de ses gestes.

J'avais remarqué naguère que sa mélancolie s'était beaucoup accrue, et, depuis notre arrivée dans l'île, je le voyais fréquemment considérer le rivage

avec désolation, tandis que le reste de l'équipage s'amusait en bas. J'étais assuré qu'il détestait cordialement le navire, et je croyais que, si une bonne chance d'évasion se présentait à lui, il la saisirait volontiers. Mais la tentative était si périlleuse dans le lieu où nous nous trouvions pour lors, que je me croyais le seul individu à bord capable d'y songer. Je me trompais.

Lorsque j'aperçus Toby accoudé, comme je l'ai dit plus haut, contre la lisse et plongé dans ses pensées, je me figurai aussitôt que l'objet de ses méditations pouvait bien ressembler à celui des miennes. Et dans ce cas, pensai-je, n'était-il pas tout désigné comme associé de mon aventure ? Qui sait si je ne serais pas contraint de rester caché dans les montagnes durant des semaines ? Et alors, un compagnon ne me serait-il pas d'un grand secours ?

Ces réflexions me traversèrent rapidement l'esprit, et je m'étonnai de n'avoir pas encore envisagé l'affaire sous ce jour. Mais il n'était pas trop tard. D'une tape sur l'épaule, je tirai Toby de sa rêverie ; je le trouvai mûr pour l'entreprise, et il fallut très peu de mots pour nous mettre d'accord. Au bout d'une heure, nous avons réglé tous les préliminaires et dressé notre plan d'action. Puis nous scellâmes le pacte d'une solide poignée de main et pour éviter les soupçons, regagnâmes chacun notre hamac, afin de passer notre dernière nuit à bord de la Dolly.

Le lendemain, la bordée de tribord, à laquelle nous appartenions tous les deux, devait être libre de se rendre à terre ; nous résolûmes de profiter de la permission, et sitôt débarqués, de nous séparer des autres matelots sans éveiller leurs soupçons, et de nous diriger tout droit vers les montagnes. Leurs sommets vus du navire paraissaient inaccessibles, mais çà et là des contreforts en pente et reliés aux cimes s'allongeaient presque jusqu'à la mer, pour former ces vallées en éventail que j'ai décrites plus haut. L'une de ces crêtes, d'aspect plus praticable que les autres, nous tenta : elle nous mènerait, croyions-nous, sur le versant opposé. Avant de quitter le bord, nous notâmes donc avec soin sa disposition et sa direction, afin de ne pas risquer de la manquer, une fois à terre.

Dans tout ceci, le principal objet que nous avons en vue était de nous dissimuler jusqu'au départ du bâtiment, puis de courir notre chance quant à l'accueil que nous réserveraient les indigènes de Nuku-Hiva, et après être restés sur l'île aussi longtemps que le séjour nous plairait, de la quitter à la

première occasion favorable.

## CHAPITRE VI

Un spécimen d'art oratoire naval. – Critique des matelots. – La fuite vers les montagnes.

Le lendemain de bonne heure, la bordée de tribord fut rassemblée sur le gaillard d'arrière, et notre digne capitaine, du haut de la passerelle, nous harangua en ces termes :

« Voyons, les gars, puisque nous venons de faire six mois de croisière et que nous avons terminé à peu près tout notre travail dans ce port, vous devez avoir envie d'aller à terre. Je le comprends et j'ai l'intention de vous donner la liberté pour aujourd'hui ; aussi, vous pouvez aller vous préparer dès que vous voudrez. Mais retenez bien ceci, je vous donne la liberté parce que je suppose qu'autrement vous grogneriez comme un tas de vieilles barbes ; à part ça, si vous voulez mon avis, tout un chacun restera à bord et se gardera bien d'aller se coller dans les pattes de ces bougres de cannibales. Oui, les gars, je vous parie dix contre un que, si vous allez à terre, il vous arrivera quelque sale histoire et alors, vous serez foutus ; car si ces salopards tatoués vous trouvent un peu trop loin dans leurs vallées, vous serez coincés – ça, vous pouvez en être sûrs. Des tas de blancs sont descendus à terre ici, et on ne les a plus jamais revus. Tenez, la Didon, par exemple, est venue ici il y a deux ans, et a envoyé en liberté une bordée ; on n'a plus rien su de ces hommes pendant huit jours, – les naturels juraient qu'ils ne savaient pas où ils étaient, – et il n'en est revenu à bord que trois, dont l'un avec la physionomie abîmée pour la vie, car ces maudits païens lui avaient tatoué une large bande tout en travers de la figure. Mais cela ne sert à rien avec vous de parler, car vous irez quand même, je le vois bien ; alors tout ce que j'ai à vous dire, c'est qu'il ne faudra pas venir me le reprocher, si les indigènes vous mettent en gibelotte. Il vous reste d'ailleurs une chance de leur échapper, en ayant soin de ne pas vous éloigner trop du camp français et d'être de retour à bord avant le coucher du soleil. Rappelez-vous toujours ça, si vous oubliez tout ce que j'ai dit d'autre. Et maintenant, allez à l'avant vous mettre en



tenue, et attendez le signal. À huit heures, la baleinière sera prête à vous emmener et que le Seigneur ait pitié de vous ! » Tandis qu'ils écoutaient cette harangue, des sentiments divers se peignaient sur les visages des tribordais ; mais lorsqu'elle eut pris fin, tous se dirigèrent vers le gaillard d'avant, où nous nous occupâmes aussitôt de nous apprêter pour les vacances dont augurait si bien le capitaine. Durant ces préparatifs, son discours fit l'objet de commentaires assez peu retenus ; et l'un des nôtres, après l'avoir qualifié de « bougre de vieux menteur qui chicanait aux gens quelques heures de liberté », lança dans un juron : « Mais cause toujours, ma vieille, tu ne me feras pas lâcher mon congé, car j'irai à terre même si chaque caillou du rivage était un charbon ardent, chaque baguette une broche, et si les cannibales étaient prêts à me faire rôtir au débarqué. »

Tout le monde se proclama du même avis, et nous résolûmes qu'en dépit des sinistres radotages du capitaine, nous nous paierions une journée admirable.

Mais Toby et moi nous avions à jouer notre jeu particulier, et nous profitâmes de la confusion qui règne toujours dans l'équipage d'un navire au moment d'aller à terre pour échanger quelques mots et compléter nos dispositions. Comme notre but était de gagner les montagnes aussi promptement que possible, nous décidâmes de ne nous encombrer d'aucun superflu, et tandis que les autres s'attifaient avec un certain souci d'élégance, nous nous contentâmes de mettre de solides pantalons neufs, des souliers de fatigue et d'épais maillots du Havre, ce qui, avec un chapeau de Paita, fut tout notre équipement.

Comme nos camarades s'en étonnaient, Toby s'écria avec son sérieux impayable que les autres étaient libres de faire comme il leur plaisait, mais que lui, en attendant, gardait ses bons effets pour aller à terre sur le continent espagnol, où un foulard bien noué autour du cou d'un matelot ne passe pas inaperçu ; mais qu'avec une bande de païens sans culottes il n'irait pas fouiller dans le fond de son coffre pour faire-plaisir à ces cocos-là, et que même il avait presque envie de se montrer parmi eux en peau lui aussi. Les hommes rirent de ce qu'ils crurent être encore une de ses idées à part, et nous évitâmes ainsi leurs soupçons.

On s'étonnera peut-être que nous nous soyons ainsi défiés de nos

camarades ; mais il y en avait parmi eux plusieurs qui, s'ils avaient eu la moindre idée de notre projet, seraient allés sur-le-champ le dénoncer au capitaine dans le misérable espoir d'une récompense.

Sur le coup des huit heures, on donna aux permissionnaires l'ordre d'embarquer. Je restai le dernier dans le poste d'équipage pour y jeter un suprême coup d'œil, et j'allais monter sur le pont, lorsque mes yeux rencontrèrent par hasard le sac à pain et le plat de bœuf qui contenaient les restes de notre hâtif repas. Comme je comptais exclusivement sur les produits de l'île pour nous sustenter au cours de nos vagabondages, je n'avais pas encore songé à me munir de vivres pour notre expédition ; mais je ne pus résister à la tentation d'emprunter un déjeuner aux reliefs que j'avais devant moi. Je pris donc une double poignée de biscuits en morceaux et les enfournai dans le sein de mon maillot, ample réceptacle où j'avais déjà emmagasiné plusieurs livres de tabac et quelques yards de cotonnades, grâce à quoi je comptais acheter la bienveillance des indigènes lorsque nous nous montrerions à eux après le départ du bâtiment.

Ce dernier ajout à mon stock me faisait par-devant une grosse bosse, que je réduisis un peu en répartissant les biscuits autour de ma taille, et en distribuant les rouleaux de tabac dans les plis de mon vêtement.

À peine avais-je terminé ces préparatifs que je m'entendis appeler par une douzaine de voix. Je m'élançai sur le pont, et trouvai toute la troupe installée dans la baleinière et impatiente de démarrer. Je me laissai glisser par-dessus bord et m'assis, avec le reste de la bordée, à l'arrière, tandis que les pauvres bâbordais paraient leurs avirons et se mettaient en devoir de nous porter à terre.

C'était alors la saison des pluies sur les îles, et dès le début de la matinée le ciel nous avait menacés d'une de ces grosses averses fréquentes durant cette période. À peine avions-nous quitté le bord que de larges gouttes se mirent à éclabousser l'eau et, lorsque nous débarquâmes, il pleuvait à torrents. Nous courûmes nous réfugier sous un vaste hangar à pirogues, tout proche du rivage, et laissâmes passer la première furie de la bourrasque.

Mais elle ne cessait point ; et le roulement monotone de la pluie sur le toit exerça peu à peu son influence soporifique sur les matelots ; ils s'étendirent

ça et là sur les longues pirogues de guerre, bavardèrent quelques instants, puis s'endormirent.

C'était pour Toby et moi l'occasion attendue, et nous en profitâmes au plus vite, en nous glissant hors de l'abri et nous enfonçant dans les profondeurs d'un bois qui s'étendait par-derrière. Après dix minutes d'une course rapide, nous arrivâmes sur un terrain découvert, d'où nous apercevions, vaguement profilée à travers la buée de l'averse tropicale, l'arête que nous avions l'intention d'escalader. Sa distance nous parut être d'un peu plus d'un mille. Pour y aller tout droit il eût fallu traverser une partie assez peuplée du rivage ; mais dans notre désir d'éviter les naturels et de gagner la montagne sans encombre, nous résolûmes de nous en écarter le plus possible, en faisant un détour à travers des buissons assez étendus.

La grosse pluie, qui tombait toujours sans discontinuer, favorisait notre dessein, car elle retenait les indigènes sous leur toit et nous empêchait d'en rencontrer quelqu'un par hasard. Nos lourds maillots furent bientôt complètement imbibés d'eau, et leur poids, ajouté à celui des objets qu'ils renfermaient, gênait sérieusement notre marche. Mais ce n'était pas l'heure de nous attarder, alors qu'à tout moment nous risquions d'être surpris par une bande de sauvages, ce qui nous eût forcés dès le début d'abandonner notre entreprise.

Nous avions à peine échangé deux syllabes depuis notre sortie du hangar à pirogues, mais en arrivant à une nouvelle trouée dans le bois, qui nous permit de revoir l'arête en face de nous, je pris Toby par le bras, et lui désignant le profil de la pente et des hauteurs qui la terminaient, je lui dis à voix basse :

— Et maintenant, Toby, plus un mot, plus un regard en arrière, jusqu'à ce que nous soyons arrivés sur ce sommet là-bas ; ainsi donc, assez lambiné, allons de l'avant de toutes nos forces, et d'ici quelques heures nous pourrons rire à notre aise. Tu es le plus léger et le plus souple : mène le train, je te suivrai.

— Entendu, vieux frère, répondit Toby ; mais rappelle-toi que nous jouons serré, et qu'il s'agit de ne pas nous quitter.

Et à ces mots, bondissant comme un jeune cabri, il sauta un ruisseau qui

nous barrait le chemin, et se remit à avancer d'un pas rapide.

Arrivés à quelque distance de l'arête, nous nous trouvâmes devant un amas de grands roseaux jaunes, qui poussaient aussi dru que possible, et aussi roides et revêches que des barres d'acier. Nous vîmes avec ennui qu'ils s'étendaient jusqu'à mi-hauteur de l'élévation que nous voulions gravir.

Tout d'abord, nous cherchâmes autour de nous un chemin plus praticable ; mais il nous apparut vite que notre unique ressource était de pénétrer tant bien que mal cette forêt de cannes. L'ordre de marche fut modifié, et comme j'étais le plus vigoureux, je pris la tête, en vue de nous frayer un passage, cependant que Toby passait à l'arrière-garde.

À deux ou trois reprises je tentai de m'insinuer entre les roseaux, et à force de les refouler et de les courber, je progressai quelque peu ; mais je me faisais l'effet d'une grenouille-taureau cherchant à s'insinuer entre les dents d'un peigne. J'y renonçai.

Quasi frénétique de rencontrer un obstacle si peu attendu, je me ruai contre lui en désespoir de cause, brisant et renversant les cannes sous mon choc, puis reprenant l'équilibre je réitérai la manœuvre avec un effet analogue. Après vingt minutes de cet exercice violent, j'étais presque à bout de forces, mais nous avons progressé dans l'obstacle. Toby, qui avait recueilli les fruits de mes labeurs en se tenant sur mes talons, m'offrit alors de jouer à son tour le rôle de pionnier, et passa aussitôt devant afin de m'accorder un peu de répit. Mais comme sa mince carrure ne lui permettait de faire qu'un piètre travail, je fus bien vite contraint de reprendre ma place.

Nous peinions, ruisselants de sueur, les membres écorchés et meurtris par les éclats de cannes brisées, et nous étions arrivés peut-être au milieu du fourré, lorsque la pluie cessa tout à coup, et l'air devint autour de nous immobile et étouffant au-delà de toute expression. Grâce à leur élasticité, les roseaux se remettaient rapidement de la pression passagère de nos corps, et se redressaient dans leur situation primitive, si bien qu'ils se refermaient sur nous au fur et à mesure de notre avance, et qu'ils empêchaient la circulation du peu d'air qui nous eût autrement atteints. De plus, leur grande hauteur nous bouchait complètement la vue des alentours, et nous nous demandions si nous n'avions pas suivi une fausse direction.

Epuisé par mes peines incessantes et tout haletant, je me sentais complètement incapable de tout effort supplémentaire. Je relevai la manche de mon maillot et la pressai pour en faire sortir l'humidité, que je fis goûter dans ma bouche desséchée. Mais le peu que j'en tirai ne me soulagea guère, et je sombrai un moment dans une sorte de maussade apathie, dont je fus tiré par Toby ; celui-ci venait d'imaginer un plan pour nous tirer de la nasse dans laquelle nous nous étions fourrés.

Il taillait vigoureusement autour de lui avec son couteau à gaine, élaguant les cannes à droite et à gauche, tel un moissonneur, et il eut bientôt défriché toute une petite étendue autour de nous. Cette vue me ranima et, saisissant mon propre couteau, je me mis à couper et à tailler sans miséricorde. Mais hélas ! plus nous avançons, plus les roseaux devenaient gros et grands ; ils semblaient ne devoir pas avoir de fin.

Je commençais à croire que sans une paire d'ailes nous ne viendrions jamais à bout de ce traquenard, lorsque tout à coup j'aperçus à ma droite un rai de lumière entre les roseaux. Je communiquai l'heureuse nouvelle à Toby, nous reprîmes notre besogne avec une ardeur raffermie, et ouvrant en hâte un passage dans cette direction, nous nous trouvâmes enfin hors d'inquiétude et dans le voisinage immédiat de l'arête.

Après quelques minutes de repos, nous entreprîmes l'ascension, et une courte mais rude escalade nous mit en peu de temps presque au sommet. Toutefois, au lieu de suivre la crête, où nous aurions été en vue des vallées inférieures, dont les indigènes auraient pu aisément nous barrer le passage s'ils l'avaient voulu, nous avançâmes avec prudence sur un versant, rampant à quatre pattes dans l'herbe qui nous abritait des regards.

Après une heure de ce fâcheux mode de locomotion, nous nous redressâmes et poursuivîmes hardiment notre route sur l'arête même.

Cet éperon détaché des hauteurs environnant la baie s'élevait à angle aigu des vallées de sa base et présentait, à l'exception de quelques pentes arides, l'aspect d'un vaste plan incliné, qui s'abaissait vers la mer. Nous l'avions escaladé presque à sa terminaison et à son point le plus bas et, à cette heure, nous le suivions vers les montagnes nettement profilées au bout de son étroite crête, qui était recouverte d'un moelleux tapis de verdure et n'avait en bien

des endroits que quelques pieds de large.

Enchantés du succès qui favorisait jusque-là notre entreprise, et ranimés par l'air vif des hauteurs, nous cheminions allègrement le long de l'arête, lorsque soudain, des vallées inférieures que nous dominions des deux côtés, s'élevèrent les clameurs lointaines des naturels ; ils venaient d'apercevoir nos silhouettes qui, pour eux, se détachaient nettement sur le ciel.

Un coup d'œil jeté dans ces vallées nous montra leurs sauvages habitants qui couraient çà et là, comme pris de panique. De notre situation élevée, ils ne nous apparaissaient pas plus gros que des pygmées, auprès de leurs cases lilliputiennes, et nous éprouvions un sentiment de sécurité à nous dire que, s'ils se mettaient à notre poursuite, celle-ci, grâce à notre avance, serait tout à fait vaine, à moins qu'ils ne nous suivissent jusque dans les montagnes, où nous savions qu'ils ne tenaient guère à s'aventurer.

Nous crûmes néanmoins préférable de ne pas perdre de temps ; et nous nous mîmes à filer le long de la crête jusqu'à ce que nous nous trouvâmes brusquement devant une falaise abrupte qui nous parut tout d'abord opposer une barrière infranchissable à notre course. Cependant, à force de pénibles escalades et au risque de nous rompre le cou, nous arrivâmes à surmonter cet obstacle et poursuivîmes notre fuite avec une célérité égale.

Nous avons quitté le rivage au début de la matinée ; après une ascension ininterrompue malgré la difficulté et le danger et durant laquelle pas une fois nous n'avions retourné la tête vers la mer, nous nous trouvâmes, environ trois heures avant le coucher du soleil, sur le sommet d'une immense falaise surplombante formée de roches basaltiques, et qui semblait être le point culminant de l'île. Nous devons être à plus de trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et le paysage que l'on découvrait de cette hauteur était admirable.

La baie solitaire de Nuku-Hiva, piquetée par les coques noires des bâtiments de l'escadre française, s'étalait au bas d'une rangée circulaire de hauteurs dont les flancs verdoyants, creusés de gorges profondes, ou parsemés de riantes vallées, composaient la vue la plus exquise que j'aie jamais contemplée ; et quand je vivrais cent ans, je n'oublierai jamais le sentiment d'admiration que j'éprouvai alors.

## CHAPITRE VII

L'autre côté de la montagne. – Déception. – Inventaire des objets apportés du navire. – On divise le stock de pain. – Aspect qu'offre l'intérieur de l'île. – Une découverte. – Ravin et cascades. – Une nuit d'insomnie. – Ma maladie. – Un paysage marquesan.

Ma curiosité, en ce qui concerne l'aspect du pays que nous devons trouver de l'autre côté des montagnes, n'était pas médiocrement excitée ; et je supposais comme Toby qu'aussitôt parvenus au sommet, rien ne nous empêcherait de voir les grandes baies de Hapaa et de Taïpi reposant à nos pieds d'un côté, tout comme Nuku-Hiva s'étalerait de l'autre. Mais en cela nous fûmes déçus. Au lieu de voir la montagne que nous venions d'escalader s'abaisser dans la direction opposée en vallées larges et spacieuses, il semblait que le pays gardât son altitude générale, coupée seulement par une succession d'arêtes et de creux intermédiaires, qui s'étendaient devant nous à perte de vue.

Sur leurs flancs escarpés recouverts de la plus brillante verdure, des bosquets agitaient çà et là leurs rameaux d'essences variées ; mais parmi celles-ci nous ne reconnaissons aucun de ces arbres sur les fruits desquels nous avons compté avec tant d'assurance.

Cette découverte imprévue menaçait de ruiner nos plans, car il ne fallait pas songer à redescendre du côté de Nuku-Hiva pour chercher à nous procurer des vivres. Si nous étions obligés, pour ce faire, de revenir sur nos pas, il y avait de grandes chances que nous rencontrerions les indigènes ; dans ce cas, en admettant qu'ils ne nous fassent rien de pire, ils ne manqueraient pas de nous ramener au navire, afin de gagner la récompense en calicot et colifichets que le capitaine avait, sans aucun doute, offerte pour les inciter à nous capturer.

Que faire ? La Dolly ne partirait guère avant une dizaine de jours. Comment nous sustenter jusque-là ? Et je regrettai amèrement notre incurie à

nous pourvoir d'une provision de biscuit, comme il eût été si facile. Tout piteux, je m'avisai alors de la maigre poignée de pain que j'avais fourrée dans le sein de mon maillot, et j'éprouvai le désir de voir dans quel état ce pain se trouvait après les vicissitudes que lui avait infligées notre ascension de la montagne. Je proposai donc à Toby d'examiner ensemble les divers objets que nous avons apportés du navire. Dans cette intention, nous nous assîmes sur l'herbe, et curieux de voir si mon compagnon avait judicieusement rempli son maillot, – qui paraissait aussi bien garni que le mien, – je le priai de commencer la séance en exhibant son contenu.

Ayant donc plongé la main dans ce vaste réceptacle, il en ramena d'abord environ une livre de tabac, dont les parties constitutives adhéraient encore ensemble, mais dont la surface était revêtue de parcelles molles de biscuit. Ce tabac était trempé à croire qu'on venait de le retirer du tréfonds de la mer. Mais une substance d'aussi peu de valeur dans notre situation actuelle ne retint guère mon attention, dès que j'eus discerné l'indice qu'elle donnait de la prévoyance de Toby à se munir pour notre expédition d'une réserve de nourriture.

Je lui demandai bien vite quelle quantité il en avait apporté. Fouillant à nouveau dans son maillot, il en sortit une petite poignée de quelque chose de si mou, de si pâteux, de couleur si indéterminable que, durant un bon moment, nous nous demandâmes par quel processus un si dégoûtant amalgame s'était trouvé engendré là. Je ne puis le décrire que comme un magma de pain détrempe et de parcelles de tabac, qui, par l'effet conjugué de la sueur et de la pluie, avait été réduit à l'état pâteux. Mais toute répugnante qu'elle eût été en d'autres temps, je regardai alors cette masse pâteuse comme un trésor inestimable et me mis en devoir de la transférer soigneusement sur une large feuille cueillie à un buisson voisin. Toby m'informa que, le matin, il avait placé dans son sein deux biscuits entiers en vue de les grignoter à l'occasion durant notre fuite. C'étaient ceux-ci qui étaient maintenant réduits en cette équivoque substance que je venais de placer sur la feuille.

Une autre plongée dans le maillot mit au jour quatre ou cinq yards de calicot imprimé, dont le joli dessin était quelque peu détérioré par des taches jaunes dues au tabac qu'il avait côtoyé. Toby, en tirant lentement et pouce par pouce ce calicot de son sein, me fit songer à un prestidigitateur exécutant le



tour du ruban sans fin. La trouvaille suivante fut piètre, car elle consistait en une petite trousse de matelot, avec fil, aiguilles, etc. ; vint ensuite une boîte à rasoir, à laquelle succédèrent deux ou trois carottes de tabac noir, repêchées tout au fond du réceptacle désormais vide. Ces divers articles recensés, je tirai les quelques objets que j'avais moi-même apportés.

Comme on pouvait l'augurer d'après l'aspect des provisions de bouche de mon compagnon, je trouvai les miennes dans un état déplorable et réduites à un volume qui n'aurait pas fourni une demi-douzaine de bouchées à un homme doué d'appétit et assez amateur de tabac pour consentir à en avaler. Quelques miettes de pain, avec une brasse ou deux de cotonnade, et plusieurs livres de « rôles » de choix, composaient tout mon avoir.

Ayant réuni les divers objets hétéroclites de notre stock, nous en fîmes un seul balluchon compact destiné à être porté à tour de rôle. Mais les restes lamentables du biscuit furent traités de façon moins sommaire : les circonstances aléatoires où nous nous trouvions nous forçaient à les regarder comme une ressource d'où dépendait très probablement le succès de notre aventure. Après une brève discussion au cours de laquelle nous exprimâmes aussi bien l'un que l'autre notre ferme résolution de ne pas descendre à la baie jusqu'à ce que le départ du navire fût chose accomplie, je proposai à mon camarade de diviser notre réserve de pain, toute minime qu'elle fût, en six parts égales, dont chacune fournirait la ration d'un jour pour nous deux. Il y consentit. Je pris donc à mon cou mon foulard de soie et l'ayant divisé, à l'aide de mon coutelas, en six fragments égaux, je me mis en devoir d'effectuer la répartition.

Par un excès de délicatesse que je jugeai intempestif, Toby voulut d'abord séparer de la masse spongieuse les moindres parcelles de tabac qui s'y incorporaient ; mais je protestai contre cette mesure, d'autant que par là notre provision se fût trouvée de beaucoup diminuée.

La division opérée, nous découvrîmes que la ration d'un jour pour deux représentait tout au plus la valeur d'une cuillerée à soupe. Chaque part fut aussitôt enrobée dans son morceau de soie, et le tout réuni en un seul paquet, que je confiai avec maintes injonctions de fidélité à la garde de Toby. Pour le reste de ce jour-là, comme nous avons eu à déjeuner le matin, nous décidâmes de n'y pas toucher ; après quoi nous nous relevâmes et nous

mêmes en quête d'un abri pour la nuit, qui s'annonçait noire et tempétueuse.

Il n'y avait pas d'endroit propice aux environs ; aussi tournant le dos à Nuku-Hiva, nos partîmes explorer les régions inconnues qui se trouvaient de l'autre côté de la montagne.

Dans cette direction, aussi loin que s'étendait la vue, aucun signe de vie, rien n'apparaissait qui dénotât même la résidence fugitive de l'homme. Le paysage entier semblait une solitude vierge, comme si l'intérieur de l'île fût resté inhabité depuis l'aube de la création. En nous avançant dans ce désert, nos voix résonnaient étrangement à nos oreilles, comme si nuls accents humains n'avaient encore troublé le formidable silence de ces lieux, que rompait seul le murmure lointain des cascades.

Toutefois, notre déception de ne point trouver les fruits variés dont nous comptions nous repaître durant notre séjour dans ces solitudes s'atténuait beaucoup à la pensée que par là même nous étions moins exposés à faire la rencontre des sauvages, lesquels, nous le savions, demeuraient toujours à l'ombre des arbres qui leur fournissaient la nourriture.

Nous vaguions, jetant dans chaque buisson des regards avides, lorsque enfin, après avoir escaladé l'une des nombreuses arêtes qui coupaient le terrain, je vis devant moi dans l'herbe comme un vague sentier tracé, qui semblait suivre le sommet de l'arête et descendre avec elle dans un profond ravin situé à un demi-mille en avant.

Robinson Crusoé, à la vue de l'empreinte dans le sable, ne dut pas éprouver plus de surprise que nous devant cette malencontreuse découverte. Mon premier mouvement fut de battre en retraite au plus vite, et de porter nos pas dans une autre direction ; mais la curiosité de voir où conduisait cette piste nous engageait à poursuivre. Nous continuâmes donc d'avancer sur le sentier, qui devenait de plus en plus net et qui nous mena pour finir au bord du ravin, où il cessait brusquement.

— Et alors, dit Toby, en se penchant sur l'abîme, tous ceux qui prennent ce sentier font le saut ici, hein ?

— Je pense plutôt, lui répondis-je, qu'ils le quittent pour descendre. Qu'en dis-tu ? Essayons-nous ?

— Mais que diantre comptes-tu trouver au fond de ce gouffre, sinon de nous casser le cou ? Ce trou est plus noir que la calé du navire, et le rugissement de ces cascades est fait pour nous mettre la cervelle en capilotade.

— Allons donc, Toby, répliquai-je en riant, il y a sûrement quelque chose à voir par là, c'est certain, sinon il n'y aurait pas de sentier, et je suis décidé à m'en rendre compte.

— Ma parole, tu es impayable, s'exclama Toby. Si tu vas mettre le nez dans tout ce qui se rencontrera par ici de nature à exciter ta curiosité, tu auras joliment vite fait de te casser la tête. Au beau milieu de tes explorations, tu vas infailliblement aller donner en plein dans une bande de sauvages, ce qui manquera de charme pour toi. Ecoute-moi plutôt, et changeons de cap ; d'ailleurs il se fait tard et ce serait le moment de jeter l'ancre pour la nuit.

— C'est bien mon intention, répliquai-je ; mais je pense que ce ravin nous conviendra parfaitement, car il est spacieux, loin de tout, bien irrigué, et nous y trouverons un abri contre la pluie.

— Ouais ! et contre le sommeil aussi ; et par la même occasion il nous procurera des rhumatismes et une bonne bronchite, s'écria Toby, fort peu attiré par la perspective.

— À ton aise, mon gars, lui dis-je, puisque tu refuses de m'accompagner, j'irai seul. Tu me reverras dans la matinée.

Et m'avançant au bord de la falaise où il se tenait, je me mis en devoir de descendre au moyen des racines qui garnissaient presque chaque anfractuosité du rocher. Comme je l'avais prévu, Toby, oubliant ses répugnances, suivit mon exemple, et s'élançant de roc en roc avec l'agilité d'un écureuil, eut vite fait de me dépasser et d'aller atterrir au fond alors que j'étais à peine arrivé aux deux tiers de la descente.

Le paysage que nous découvrions alors est un de ceux que je n'oublierai jamais. Cinq torrents écumeux, grossis et rendus bourbeux par les récentes pluies, se précipitaient par un nombre égal de ravins pour réunir leurs eaux en une chute vertigineuse de près de quatre-vingts pieds, et tombaient avec un fracas formidable dans une profonde vasque noire creusée parmi les sombres rocs. De là, leur masse confondue s'élançait par un étroit pertuis en pente qui

semblait s'enfoncer dans les entrailles mêmes du globe. Par-dessus nos têtes, aux parois du ravin saillaient de grosses racines d'arbres toutes mouillées d'embruns, que faisaient vibrer les ébranlements produits par la cataracte.

C'était l'heure du couchant ; la faible et incertaine lumière, qui avait peine à percer jusqu'à ces cavernes et profondeurs boisées, leur donnait un aspect plus étrange encore et nous rappelait que, dans bien peu de temps, nous nous trouverions dans l'obscurité totale.

Dès qu'un regard sur ce décor eut satisfait ma curiosité, je me pris à me demander comment il se faisait que ce que nous avions pris pour un sentier nous ait mené en un lieu si singulier et je commençai à me dire que j'avais dû me tromper en supposant qu'il s'agissait d'un chemin tracé par les insulaires. C'était là une réflexion plutôt plaisante en ce qu'elle diminuait notre crainte de tomber accidentellement sur quelques-uns d'entre eux ; j'en vins à la conclusion que nous ne pouvions trouver meilleure cachette que cet endroit si fortuitement découvert. Toby fut également de cet avis et nous nous mîmes donc à rassembler les branchages épars aux alentours, afin de construire une hutte pour y passer la nuit. Nous fûmes obligés de l'édifier tout contre le pied de la chute, car la masse des eaux atteignait presque les deux flancs de la gorge. Nous employâmes les derniers instants du jour à couvrir notre hutte d'une sorte de graminée à larges feuilles qui croissait dans toutes les fissures du ravin. Notre hutte, si elle méritait ce nom, consistait en cinq ou six branches à peu près droites appuyées obliquement contre l'abrupte paroi de roc et dont les bouts inférieurs reposaient à un pied du torrent. Non sans peine, nous nous glissâmes dans cet espace ouvert, et y étendîmes tant bien que mal nos membres fatigués.

Oublierai-je jamais cette nuit affreuse ! Quant au pauvre Toby, ce fut à peine si j'en pus tirer un mot. Entendre sa voix m'eût été un réconfort ; mais il resta toute la nuit à grelotter comme un paralytique, les genoux ramenés sous le menton et le dos appuyé à la paroi ruisselante du rocher. Au cours de cette nuit de misère, tout parut se coaliser pour rendre plus complète notre détresse. La pluie tombait à torrents, si bien que notre humble abri n'était que pure dérision. En vain je m'efforçai d'éviter les ruisseaux qui, sans arrêt, se déversaient sur moi ; si j'abritais un côté de ma personne, j'en exposais un autre, et l'eau trouvait toujours quelque nouvelle issue par où nous inonder.

J'ai reçu plus d'une douche au cours de mon existence et je n'y attachais, en général, que peu d'importance ; mais l'accumulation des horreurs qui s'acharnèrent contre nous cette nuit-là, le froid mortel qui régnait en ce lieu, les épouvantables ténèbres et le triste sentiment de l'abandon où nous étions faillirent avoir raison de moi.

On se doutera bien que nous ne nous attardâmes pas le lendemain matin ; dès l'instant où je pus discerner la plus faible apparence de jour, je secouai mon compagnon et lui annonçai le lever du soleil. Le pauvre Toby redressa la tête, et au bout d'un moment me dit, d'une voix éteinte :

— Alors, camarade, c'est que nos fanaux sont éteints, car je vois encore moins clair les yeux ouverts que quand ils étaient fermés.

— Qu'est-ce que tu racontes, m'écriai-je ; tu n'es pas encore réveillé.

— Réveillé ! lança Toby furieux ; moi réveillé ! tu as l'air de vouloir dire que j'ai dormi, hein ? Comme si on pouvait dormir dans cet endroit infernal !

Tandis que je présentais mes excuses à mon ami pour avoir mal interprété son silence, l'obscurité se dissipa petit à petit, et nous sortîmes de notre bauge. La pluie avait cessé, mais tout ce qui nous entourait ruisselait d'humidité. Nous nous dépouillâmes de nos vêtements pour les tordre et les sécher tant bien que mal ; au moyen de frictions énergiques, nous parvînmes à rappeler la circulation dans nos membres engourdis ; après avoir procédé à nos ablutions dans le ruisseau et remis nos vêtements encore humides, nous commençâmes à trouver qu'il serait bon de rompre notre long jeûne, car il y avait maintenant vingt-quatre heures que nous n'avions goûté à aucune nourriture. En conséquence, nous nous assîmes sur un bloc de rocher et, tirant la ration de la journée, procédâmes à sa répartition. L'ayant d'abord scindée en deux parties égales, dont l'une fut soigneusement réservée pour notre repas du soir, nous divisâmes encore le reste aussi équitablement que possible, et tirâmes au sort à qui choisirait le premier. Le morceau qui m'échut aurait pu tenir sur l'ongle de mon petit doigt ; je fis néanmoins en sorte qu'il s'écoulât dix bonnes minutes jusqu'au moment où j'en avalai la dernière miette. L'adage est bien vrai qui dit qu'« un bon appétit est la meilleure des sauces ». Il y avait à ce petit morceau un goût, une saveur qu'en d'autres circonstances la plus délicate des viandes n'aurait jamais pu

m'apporter. Une copieuse rasade de l'onde pure qui coulait à mes pieds compléta le repas ; après quoi nous nous levâmes, sensiblement restaurés et prêts à toute occurrence.

Nous examinâmes alors soigneusement la gorge dans laquelle nous avions passé la nuit. Après avoir traversé le ruisseau et gagné l'autre côté de l'étang que j'ai mentionné plus haut, nous trouvâmes des preuves qu'un visiteur avait dû venir bien peu de temps avant notre arrivée. Un examen plus poussé nous convainquit que l'endroit était même régulièrement fréquenté ; comme certains indices nous le firent conjecturer par la suite, les sauvages avaient coutume d'y venir chercher une certaine racine dont ils composaient un onguent.

Cette découverte nous poussa immédiatement à abandonner ce lieu, qui ne nous avait offert aucun motif d'attachement si ce n'est une promesse de sécurité. Comme nous cherchions partout autour de nous un chemin pour remonter, nous repérâmes enfin une partie du roc qui nous parut praticable et une demi-heure de labeur nous ramena au sommet de cette même falaise d'où nous avions dévalé le soir précédent.

Je déclarai alors à Toby qu'au lieu d'errer à l'aventure, ce qui nous exposait continuellement à être découverts, il nous fallait choisir une résidence fixe pour aussi longtemps que dureraient nos vivres, y ériger une habitation, et nous conduire avec toute la prudence et la circonspection possibles. Mon camarade approuva mon idée, et nous nous occupâmes de mettre ce plan à exécution.

Dans ce but, après avoir exploré sans succès un petit ravin tout proche, nous franchîmes plusieurs des arêtes dont j'ai parlé plus haut ; et vers midi nous étions occupés à gravir une longue pente ascendante sans avoir encore rien découvert qui répondît à notre désir. Mais des nuages bas et pesants annonçaient un grain proche, et nous nous hâtâmes de gagner un fourré d'épais buissons qui semblaient terminer la longue montée. Nous nous jetâmes sous cet abri et, nous enfouissant complètement dans l'herbe haute qui poussait alentour, attendîmes l'averse.

Elle ne vint pas aussi vite que prévu et, au bout de quelques minutes, mon compagnon dormait à poings fermés. J'étais précisément sur le point de

m'abandonner aussi à une heureuse inconscience, lorsque la pluie s'abattit avec une violence qui excluait toute velléité de sommeil. Quoiqu'un peu abrités, nos vêtements furent bientôt plus trempés que jamais : chose passablement vexante après les peines que nous avons prises pour les sécher ; mais il n'y avait pas de remède, et j'engage fort tous les jeunes aventuriers qui désertent leurs navires sur des îles romantiques, durant la saison pluvieuse, à se pourvoir de parapluies.

Au bout d'une heure environ, le grain s'éloigna. Toby dormait toujours, et je n'avais pas le cœur de l'éveiller. Pour moi, tout en restant couché sur le dos, enfoncé dans l'herbe et complètement recouvert de ramure, je ne pouvais m'empêcher de comparer notre situation à celle des sympathiques enfants perdus dans la forêt. Pauvres petits malheureux ! je ne m'étonne plus si leur constitution ne put résister à pareille épreuve !

Durant les deux ou trois heures passées sous le couvert de ces buissons, je commençai à éprouver des symptômes que j'attribuai aussitôt au manque d'abri de la nuit précédente. J'étais pris tour à tour de frissons glacés et d'une fièvre ardente, et l'une de mes jambes, démesurément enflée, devint si douloureuse que je crus presque avoir été mordu par un serpent venimeux, hôte inévitable de la gorge d'où nous venions d'émerger. Par parenthèse, je ferai remarquer ici, – comme je le sus plus tard – que les îles de la Polynésie ont la réputation d'être toutes exemptes de vipères, à l'instar de l'Irlande ; mais pour ce qui est de savoir si saint Patrick les visita jamais, je laisse la question en suspens.

Comme ma fièvre croissait et que je m'agitais, je m'écartai de deux ou trois yards de mon compagnon afin de ne pas troubler son sommeil. Dans ce mouvement, il m'arriva de déplacer une branche, ce qui me découvrit soudain un paysage que je me rappelle aujourd'hui encore avec l'acuité de la première impression. Les jardins de l'Eden, s'ils s'étaient révélés à moi, ne m'auraient pas enchanté davantage.

Cloué sur place par la surprise et l'admiration, mes regards plongeaient tout droit dans le sein d'une vallée qui, par de longues ondulations, s'en allait mourir au loin parmi les eaux bleues. À mi-chemin de la mer, et sortant çà et là du feuillage, se voyaient des cases à toits de palmes, luisant sous le soleil qui les avait blanchies. Le val avait au moins trois lieues de long sur près

d'un mille dans sa plus grande largeur.

De chaque côté il était enclos par des déclivités abruptes et vertes, qui, se réunissant non loin de l'endroit où je me trouvais, formaient un cirque de falaises herbues, hautes de plusieurs centaines de pieds, que rayaient d'innombrables petites cascades. Mais la beauté suprême du paysage résidait en sa verdure universelle ; et c'est elle qui constitue, je crois, le charme particulier de tous les paysages polynésiens. Partout au-dessous de moi, depuis le bas du précipice au bord même duquel j'avais inconsciemment reposé, la surface du val présentait une masse de feuillage si luxuriante et touffue qu'il était impossible de déterminer les essences d'arbres qui la constituaient.

Mais dans tout le paysage, ce que je trouvais peut-être de plus imposant, c'étaient ces muettes cascades dont les minces filets d'eau, après avoir bondi des abruptes falaises, se perdaient parmi les folles végétations de la vallée.

Sur tout le panorama régnait la paix la plus profonde, et je craignais presque de la rompre, dans la crainte qu'une seule syllabe, comme dans le conte de fées, pût faire évanouir le charme. Longtemps, oublieux de ma propre situation comme du voisinage de mon compagnon assoupi, je restai à regarder devant moi, sans bien me rendre compte par quel moyen je m'étais trouvé ainsi tout à coup mis en présence de ce tableau.



## CHAPITRE VIII

Grave question : Taïpi ou Hapaa ? – Mes souffrances. – Situation décourageante. – Une nuit dans un ravin. – Repos matinal. – Heureuse idée de Toby. – Vers la vallée.

Un peu revenu de mon étonnement, je me hâtai de réveiller Toby, et l'informai de ma découverte. Il me suivit au bord du précipice, et son admiration égala la mienne. À la réflexion, cependant, notre surprise s'atténua. Il y avait tout lieu de prévoir la rencontre de cette vallée, puisque les larges vaux de Hapaa et de Taïpi se trouvant de ce côté-ci de l'île, et s'étendant vers l'intérieur à une distance considérable de la mer, ils devaient nécessairement aboutir quelque part dans ces mêmes environs.

Il s'agissait à présent de savoir laquelle de ces deux localités nous avions sous les yeux. Toby affirmait que c'était la demeure des Hapaa, et moi celle de leurs ennemis, les féroces Taïpis. À coup sûr, je n'étais pas moi-même très convaincu par mes arguments, mais la proposition que me fit Toby de descendre aussitôt dans la vallée et de demander l'hospitalité à ses habitants me sembla si aventureuse que je résolus de m'y opposer jusqu'à plus ample informé.

Ce point était d'importance vitale, car les naturels de Hapaa étaient non seulement en paix avec Nuku-Hiva, mais entretenaient avec ses habitants les rapports les plus cordiaux. Ils jouissaient en outre d'une réputation de douceur et d'humanité qui nous engageait à attendre d'eux, sinon une réception cordiale, du moins un asile pour le peu de temps que nous passerions sur leur territoire.

D'autre part, le seul nom des Taïpis m'inspirait une terreur que je ne cherchais pas à dissimuler. L'idée de nous jeter volontairement entre les mains de ces cruels sauvages me semblait un acte de pure démence ; et, à cette idée, je préférais à peine celle de nous aventurer dans la vallée sans bien savoir à laquelle des deux tribus elle appartenait. Que le val situé à nos pieds

fût occupé par l'une d'elles, cela nous paraissait indubitable, puisque nous les savions établies dans ces parages ; encore que notre information n'allât pas plus loin.

Mon compagnon cependant, incapable de résister à l'engageante perspective que cette localité renfermait abondance de vivres et d'autres sources d'agrément, ne démordait pas de son opinion inconsidérée, en dépit de tous mes raisonnements. Je lui rappelai que ni lui ni moi ne pouvions avoir aucune certitude ;

j'insistai sur l'horrible sort qui serait le nôtre si, après avoir eu la témérité de descendre dans la vallée, nous découvrions trop tard l'erreur commise. Il se contenta de faire ressortir tous les mauvais côtés de notre condition présente et les souffrances par lesquelles nous devrions encore passer si nous persistions à rester où nous étions.

Dans mon désir de le détourner, si possible, de ce sujet – car je voyais bien qu'il était vain de tenter de modifier son point de vue – j'attirai son attention sur un long éperon de terrain dénudé qui, s'abaissant des hauteurs, s'enfonçait dans la vallée située à nos pieds. Derrière cette arête, ajoutai-je, pouvait se trouver une vallée spacieuse et inhabitée, où abonderaient toutes sortes de fruits délicieux ; car j'avais appris qu'il en existait dans l'île plusieurs de ce genre, et si notre espoir se réalisait, rien ne nous empêcherait de nous y établir aussitôt, et d'y rester aussi longtemps que cela nous plairait.

L'idée le séduisit, et sans plus tarder nous passâmes en revue le pays étalé devant nous, afin de décider de notre itinéraire ; mais nous n'avions guère le choix, car tout l'intervalle était barré par d'abruptes crêtes, entrecoupées de sombres ravins, qui s'allongeaient en lignes parallèles, à angle droit de notre chemin direct. Il nous fallait franchir tous ces obstacles avant d'espérer atteindre notre but. Voyage assurément pénible ! Mais nous décidâmes de l'entreprendre, quoique pour ma part, tremblant de fièvre et souffrant beaucoup de la boiterie qui m'affligeait, je me sentisse peu apte à en supporter les fatigues. Nous étions en outre affaiblis tous les deux par la privation de nourriture.

Ces particularités, cependant, ne faisaient qu'augmenter mon désir d'atteindre un lieu qui nous promettait abondance et repos, avant de me voir

réduit à une totale incapacité d'accomplir le trajet. Nous le commençâmes donc en dévalant la paroi presque verticale d'une gorge étroite, que garnissait une frondaison épaisse de roseaux. Il n'y avait pour nous qu'un moyen. Nous nous assîmes sur le sol et guidâmes notre descente en agrippant les cannes au passage. La vitesse avec laquelle nous nous laissâmes ainsi glisser le long de la paroi nous amena rapidement en un point où nous pûmes de nouveau nous servir de nos pieds et, peu après, nous arrivâmes au bord du torrent impétueux qui courait au fond de la crevasse.

Après nous être abreuvés à ses eaux, nous entreprîmes un exercice beaucoup plus difficile que les précédents. Chaque pied de la descente que nous venions d'accomplir devait être regagné en montée sur le flanc opposé de la gorge, et la considération que ces épisodes en verticale ne représentaient pas cent yards de notre trajet nous rendait la chose encore moins attrayante. Mais, si ingrate que fût la tâche, nous nous y appliquâmes avec une ténacité exemplaire. Après avoir progressé pendant une heure environ à une allure de limace, nous avons escaladé peut-être une moitié de la distance, lorsque la fièvre qui m'avait quitté me reprit avec une violence nouvelle, accompagnée d'une soif si ardente qu'il fallut toutes les exhortations de Toby pour m'empêcher de perdre tous les fruits de mes récentes fatigues, en redégringolant jusqu'au bas des rochers que nous venions de gravir, attiré par l'onde tentatrice qui baignait leur pied.

À ce moment, tous mes espoirs et toutes mes craintes semblèrent se fondre en cet unique désir, sans égard aux conséquences qui pourraient résulter de son assouvissement. Je ne connais aucune sensation, que ce soit de plaisir ou de douleur, capable de vous enlever à ce point tout pouvoir de résistance à ses impulsions que cette ardente soif.

Toby me conjura de poursuivre l'ascension, m'assurant qu'un léger effort supplémentaire nous amènerait au sommet et qu'en moins de cinq minutes, nous nous trouverions au bord du torrent qui devait nécessairement couler derrière l'arête.

— Tu ne vas pas retourner, s'écria-t-il, à présent que nous sommes venus jusqu'ici ; car je te l'affirme, ni toi ni moi n'aurions le courage de renouveler la tentative, si nous nous retrouvions une fois de plus à regarder du bas de ces rochers l'endroit où nous sommes actuellement.

Je n'étais pas démoralisé au point de ne pas voir la justesse de ces représentations : je continuai donc à peiner, et m'efforçai vainement d'apaiser ma soif en songeant que d'ici peu de temps je pourrais l'étancher à loisir.

Nous arrivâmes enfin au haut de la seconde élévation, la plus haute de celles alignées parallèlement entre nous et la vallée que nous voulions atteindre. On découvrait de là tout l'espace intermédiaire ; et déprimé que j'étais déjà pour d'autres raisons, cet aspect me jeta dans le plus profond désespoir. Aussi loin que le regard pouvait porter, rien que des crevasses sombres et sinistres, séparées par des arêtes aux cimes aiguës et verticales. Si nous avions pu enjamber d'un sommet à l'autre de ces hauteurs abruptes mais étroites, nous aurions eu vite fait de parcourir la distance ; mais il nous fallait pénétrer au fond de chaque gouffre béant, et escalader tour à tour chacune des éminences alignées devant nous. Toby lui-même, qui ne souffrait pas tous mes maux, n'en subit pas moins la décourageante influence de ce spectacle.

Mais nous ne nous arrêtâmes guère à le contempler, car j'étais impatient d'atteindre les eaux qui coulaient au-dessous de nous. Avec un oubli du danger que je ne puis me rappeler sans frémir, nous dégringolâmes vers les profondeurs du ravin, éveillant brusquement sa sauvage solitude par la retentissante chute des fragments de roche que nous détachions à tout instant ; nous ne nous occupions guère, en effet, de la sécurité de nos pas, peu soucieux de savoir si les légères racines ou ramilles auxquelles nous nous agrippions étaient capables de nous soutenir un instant ou cédaient traîtreusement sous notre préhension. Pour ma part, je savais à peine si je tombais sans recours des hauteurs qui nous dominaient, ou si la vitesse effrayante à laquelle je descendais dépendait de ma propre volition. En quelques minutes nous atteignîmes le fond de la gorge, et, agenouillé sur un petit rebord de la roche ruisselante, je me penchai sur le torrent. Quelle délicieuse sensation je m'apprêtais alors à savourer ! Je me retins un instant pour concentrer toutes mes capacités de jouissance, puis plongeai mes lèvres dans l'eau limpide. Les pommes de Sodome se seraient-elles muées en cendres dans ma bouche que je n'aurais pu ressentir nausée plus foudroyante. La première goutte de ce froid liquide me parut figer tout le sang que j'avais dans le corps ; la fièvre qui, jusqu'à cet instant, brûlait dans mes veines, fit place à des frissons mortels qui m'agitaient en succession rapide comme autant de secousses électriques, tandis que la sueur produite par mes violents

et récents efforts se condensait en perles glacées sur mon front. Ma soif avait disparu et l'eau me faisait horreur. Me levant d'un bond, la vue des rocs tout ruisselants d'humidité et du sombre torrent dans son lit lugubre multiplia encore les frissons dans mon corps tremblant, et j'éprouvai un désir aussi effréné de remonter vers le soleil que j'en avais tout à l'heure de dévaler dans le ravin.

Après deux heures d'ascension périlleuse, nous nous trouvâmes au sommet d'une autre arête, et ce fut avec difficulté que je pus me résoudre à croire que nous eussions jamais pénétré dans le gouffre noir et béant qui s'ouvrait à mes pieds. Nous considérâmes derechef la vue que dominait cette hauteur, mais elle était tout aussi décourageante que la précédente. Je compris alors que, dans notre situation actuelle, il serait vain de songer à surmonter les obstacles entassés sur notre route, et j'abandonnai toute idée d'atteindre le val situé derrière cette série de barrières ; mais par ailleurs j'étais incapable d'imaginer un plan propre à nous tirer des difficultés où nous étions plongés.

Il n'entraît pas dans mon esprit la moindre velléité de retourner à Nuku-Hiva sans nous être bien assurés du départ de notre navire, et d'ailleurs on pouvait se demander si nous aurions jamais réussi à atteindre la baie, séparés que nous en étions par une distance qui échappait à nos calculs, si peu sûrs de nos souvenirs quant aux lieux traversés depuis nos vagabondages. En outre, la pensée de revenir sur nos pas et de réduire ainsi à néant tous nos douloureux efforts nous était absolument intolérable.

Il n'y a rien qu'un homme en difficulté considère avec plus de répugnance que l'obligation de faire demi-tour pour suivre en sens contraire un chemin déjà parcouru ; s'il a un certain goût de l'aventure, un tel procédé lui répugne même invinciblement tant qu'il reste encore quelque solution difficile qu'il n'a pas encore affrontée.

Ce fut poussés par ce sentiment que nous dévalâmes le versant opposé de la hauteur que nous venions d'escalader ; car il nous eût été impossible à l'un comme à l'autre de dire quel but défini nous avions en vue.

Mais percevant sur nos visages mutuels une expression d'abattement plus éloquent que des paroles, Toby et moi, sans échanger une syllabe à ce propos, nous renonçâmes simultanément au dessein qui nous avait entraînés jusque-

là. Epuisés par cette journée de fatigues et totalement incapables de faire un mouvement de plus avant d'avoir recouvré quelques forces par la nourriture et le repos, nous nous arrêtâmes tous les deux à la fois dans le fond de la troisième gorge où nous venions de pénétrer.

Nous nous assîmes à l'endroit le moins incommode que nous pûmes découvrir, et Toby sortit du sein de son maillot le paquet sacro-saint. Nous partageâmes en silence la mince bouchée qui nous restait du repas du matin et, sans proposer une seule fois de violer notre engagement en ce qui concernait le reste, nous nous remîmes debout et entreprîmes de nous confectionner un abri sous lequel obtenir ce sommeil dont nous avions si grand besoin.

Par bonheur l'endroit était plus propice à notre dessein que celui dans lequel nous avions passé l'affreuse nuit précédente. Nous débarrassâmes un bout de terrain, étroit mais presque uni, des hauts roseaux qui l'encombraient, et tressâmes ceux-ci pour en former une petite hutte de vannerie, que nous recouvriâmes d'une quantité de longues et larges feuilles robustes, arrachées à un arbre voisin. Nous en disposâmes aussi tout alentour une couche épaisse, ne laissant qu'une étroite ouverture qui nous permettait juste de nous introduire dans l'abri ainsi obtenu.

Ces recoins encaissés, tout en étant à l'abri des vents qui battent les sommets de leurs hautes parois, sont fort humides et vous glacent à un point qu'on n'attendrait certes pas d'un tel climat. Munis comme nous l'étions de nos seuls maillots de laine et de légers pantalons de toile pour affronter le froid, nous désirions d'autant plus rendre notre habitation de la nuit aussi confortable que possible. En plus de ce que nous avions déjà fait, nous cueillîmes donc toutes les feuilles qui se trouvaient à notre portée pour les amasser sur le toit de notre petite hutte. Nous nous glissâmes enfin dans celle-ci, en prenant avec nous une petite réserve qui constituerait notre couche.

Cette nuit-là, ce fut seulement la douleur dont je souffrais qui m'empêcha de dormir plus paisiblement. Néanmoins, je somnolai par intervalles, tandis que Toby ronflait à mon côté, aussi profondément que s'il eût été couché entre deux draps de toile de Hollande. Par bonheur, il ne plut pas, et nous évitâmes les tribulations que nous eût infligées une averse sérieuse.

Je me réveillai le matin à la voix sonore de mon compagnon qui me cornait aux oreilles l'ordre de me lever. Je sortis en rampant de notre monceau de feuilles et m'étonnai du changement qu'une nuit de bon repos avait produit dans sa mine. Alerté et gai comme un pinson, il trompait son appétit matinal en grignotant l'écorce tendre d'une jeune pousse qu'il tenait à la main ; et comme il y trouvait un admirable antidote contre les rongements de la faim, il m'invita à l'imiter.

Pour ma part, je me sentais physiquement mieux que le soir précédent ; mais ce ne fut pas sans une vive appréhension que je considérai ma jambe, qui depuis vingt-quatre heures m'avait, par intermittence, violemment lanciné. Afin de ne pas troubler mon camarade dans ses bonnes dispositions, je mis une sourdine à mes plaintes, et lui conseillant avec jovialité de sortir notre festin, je m'y préparai en allant me débarbouiller à la rivière. Cette opération achevée, nous avalâmes ou plus exactement absorbâmes suivant une méthode particulière de lente succion nos parcelles respectives de nourriture ; après quoi, j'entamai la discussion sur les mesures à prendre pour continuer.

— Et maintenant, qu'allons-nous faire ? demandai-je d'un ton assez lugubre.

— Descendre dans cette vallée que nous avons aperçue hier, répliqua Toby avec une vivacité permettant de supposer qu'il venait de dévorer en Suisse, à l'abri de quelque fourré, tout le travers d'un bœuf. Quelle autre solution nous reste-t-il ? Demeurer ici, c'est nous condamner à mourir de faim ; et pour ce qui est de tes craintes au sujet des Taïpis, crois-moi, elles sont chimériques. Il est inadmissible que les habitants de ces aimables lieux que nous avons vus hier puissent n'être pas de braves gens ; et dusses-tu préférer, toi, périr d'inanition en quelqu'un de ces antres humides, je décide pour ma part de tenter hardiment la descente dans la vallée et d'en subir les conséquences.

— Et qui donc nous pilotera, fis-je, si même nous adoptons la mesure que tu préconises ? Allons-nous encore une fois gravir et dévaler ces précipices que nous avons franchis hier, pour regagner notre point de départ et de là nous élancer en vol du haut de la falaise dans la vallée ?

— Ma foi, je n’y avais pas songé, répliqua Toby ; c’est juste : des deux côtés la vallée semblait bordée de précipices.

— Oui, répondis-je, aussi raides que la paroi d’un vaisseau de guerre et à peu près cent fois plus hauts.

Mon compagnon baissa la tête et resta une minute pensif. Soudain, il se leva d’un bond, les yeux remplis de cette lueur d’intelligence qui marque la venue de quelque brillante idée.

— J’y suis ! s’écria-t-il. Les torrents vont tous dans la même direction : ils doivent donc couler dans la vallée avant d’atteindre la mer ; tout ce qui nous reste à faire, c’est de suivre ce torrent-ci et, tôt ou tard, il nous mènera dans la vallée.

— Tu as raison, Toby, m’écriai-je ; tu as raison : il doit nous y conduire et, vite, encore ; car vois sous quelle pente rapide l’eau descend.

— Mais oui ! s’écria mon compagnon, tout joyeux de me voir confirmer son hypothèse ; mais oui, bien entendu ; c’est clair comme de l’eau de roche. En route, allons-y ; rejette toutes ces idées saugrenues concernant les Taïpis, et hurra pour l’aimable vallée des Hapaa !

— Tu tiens à ce que ce soient les Hapaa, à ce que je vois, mon gars ; Dieu veuille que tu ne sois pas déçu, fis-je observer en hochant la tête.

— Amen pour ça et le reste, cria Toby en s’élançant. C’est Hapaa, ça ne peut être autre chose. Merveilleuse vallée, forêts d’arbres à pain, bosquets de cocotiers, goyaviers en pagaïe ! Ah, camarade, ne traîne plus : au nom de tous ces fruits délicieux, je t’en conjure, je meurs d’envie d’y être. Allons, viens donc ; souque. Tant pis pour les cailloux, fiche-les en l’air comme moi ; et demain, vieux, crois-moi, nous serons comme des coqs en pâte. Viens donc.

Et ce disant, il se mit à dégringoler la pente comme un fou, oubliant que j’étais incapable de le suivre à cette allure. Mais au bout de quelques minutes, ayant jeté le premier feu de son enthousiasme, il s’arrêta un instant pour me permettre de le rejoindre.



## CHAPITRE IX

Passage dangereux du ravin. – Descente dans la vallée.

La foi intrépide de Toby était contagieuse, et je commençai à me rallier à l'hypothèse Hapaa. Je ne pouvais néanmoins, tout en cheminant parmi ces mélancoliques solitudes, surmonter un certain sentiment d'appréhension. Nos progrès, tout d'abord relativement aisés, devinrent de plus en plus difficiles. Le lit de la rivière était encombré de blocs de rocher tombés d'en haut ; ils embarrassaient dans sa course le rapide torrent, qui s'irritait et bouillonnait alentour, formant çà et là de petites cascades, se déversant dans de profondes cavettes, ou rejaillissant avec fureur contre des amoncellements de pierres.

Vu l'étroitesse de la gorge et la verticalité de ses parois, il n'y avait d'autre moyen de progresser qu'en pataugeant dans l'eau ; nous trébuchions à chaque instant contre les obstacles cachés sous sa surface ou butions contre les énormes racines des arbres. Mais le pire ennui provenait d'une multitude de rameaux contournés qui, se projetant quasi horizontalement des parois du défilé, s'enchevêtraient en fantastiques amas presque au niveau du courant, sans nous laisser d'autre passage que par-dessous leurs arches surbaissées. Pour les franchir, il nous fallait ramper à quatre pattes, glissant sur la surface visqueuse des rochers, ou faisant le plongeon dans les vasques profondes, le tout avec la lumière à peine suffisante pour y voir. De temps à autre nous cognions la tête contre quelque branche d'arbre en saillie ; et tandis que nous faisons halte imprudemment pour frotter l'endroit contusionné, nous nous étalions tout à plat parmi les cailloux tranchants, et les eaux impitoyables se refermaient sur nos corps étendus. Belzoni, s'insinuant comme un ver dans les galeries souterraines des catacombes d'Égypte, n'a pu se heurter à de pires obstacles que ceux qui s'opposaient à nous. Mais nous luttons contre eux virilement, sachant bien que notre seul espoir était d'aller de l'avant.

Vers le coucher du soleil, nous fîmes halte en un lieu où nous nous préparâmes à passer la nuit. Nous y construisîmes une hutte analogue aux précédentes et, nous y glissant, nous nous efforçâmes d'oublier nos maux. Mon compagnon dort, je crois, tout d'une traite, mais au lever du jour, quand nous sortîmes de notre gîte, je me sentis presque incapable de tout nouvel effort. Pour combattre ma faiblesse, Toby m'ordonna comme spécifique la dose de l'un de nos sachets de soie, à prendre en une fois. Mais il eut beau insister, je me refusai à ce genre de médication. Nous partageâmes donc notre bouchée habituelle, et nous nous remîmes en marche sans mot dire. C'était alors le quatrième jour depuis notre départ de Nuku-Hiva, et les tortures de la faim devenaient d'une acuité douloureuse. Nous étions libres de les apaiser en mâchant des écorces tendres de racines et de branches, nullement nutritives à la vérité, mais au moins d'une saveur douce et agréable.

Notre avance au long de ce cours d'eau rapide était nécessairement lente, et à midi nous n'avions guère parcouru plus d'un mille. Ce fut vers ce moment du jour que le bruit d'une chute d'eau, qui nous parvenait faiblement depuis le début de la matinée, devint plus distinct ; et peu après nous nous vîmes arrêtés par un précipice rocheux d'au moins cent pieds de profondeur, qui barrait toute la largeur de la cluse, et par-dessus lequel le torrent furieux se déversait d'un unique bond. De chaque côté les murailles du ravin offraient, au-dessus comme au-dessous de la chute, des parois en surplomb, qui ne laissaient aucun moyen d'éviter la cataracte par un détour.

— Et à présent, Toby, qu'allons-nous faire ? demandai-je.

— Hé ! mais, répondit-il, puisque nous ne pouvons pas reculer, je suppose qu'il nous faut continuer d'avancer.

— Très vrai, cher Toby, mais comment te proposes-tu de parvenir à cette fin désirable ?

— En sautant du haut de la chute, s'il n'y a pas d'autre route, répliqua sans hésiter mon compagnon ; ce sera de beaucoup le mode de descente le plus rapide ; mais comme tu n'es pas tout à fait aussi ingambe que moi, nous allons chercher un autre chemin.

Et cela dit, il se glissa précautionneusement jusqu'au bord de l'abîme, où

il plongeait du regard, tandis que je restais à me demander par quel procédé nous pourrions bien venir à bout de cet obstacle en apparence insurmontable. Dès que mon compagnon eut achevé son examen, je l'interrogeai avidement.

— Tu veux connaître le résultat de mes observations ? demanda Toby, délibérément, avec un de ses clins d'yeux particulier ; eh bien, mon gars, ce résultat n'est pas long à dire. On ne peut décider pour le moment lequel de nos deux cous aura l'honneur d'être rompu le premier ; mais je parierais volontiers cent contre un en faveur de celui qui sautera tout d'abord.

— La chose est impossible, n'est-ce pas ? demandai-je d'un ton morne.

— Que non pas, camarade, au contraire, c'est tout ce qu'il y a de plus facile ; le seul point fâcheux, c'est l'ignorance où nous sommes du traitement qui sera réservé à nos malheureux membres à l'arrivée en bas et de l'allure que nous aurons après. Mais suis-moi plutôt, et je te ferai voir la seule chance que nous ayons.

Là-dessus il m'emmena jusqu'au bord de la cataracte, et me désigna sur la paroi du ravin une quantité de racines à l'aspect bizarre, dont certaines avaient trois ou quatre pouces de diamètre sur plusieurs pieds de long, et qui, après avoir serpenté dans les fissures du rocher, s'en écartaient à angle droit et allaient s'amincissant dans l'air, suspendues au-dessus de l'abîme comme autant de glaçons noirs. Elles tapissaient presque entièrement d'un côté le flanc de la gorge, et les plus basses d'entre elles atteignaient même le niveau de l'eau. Un grand nombre, moussues et pourries, étaient cassées du bout, et l'humidité rendait glissantes celles qui étaient au voisinage immédiat de la chute.

Le plan de Toby, plan désespéré s'il en fut, était de nous fier à ces racines d'aspect traître, et de nous laisser glisser de l'une à l'autre pour gagner le fond.

— Es-tu prêt à risquer le coup ? fit Toby, en me considérant avec gravité, mais sans dire s'il croyait la chose praticable.

— Je le suis, fis-je, car je voyais que c'était là notre seule ressource si nous voulions avancer, et quant à battre en retraite, toute idée de ce genre m'avait depuis longtemps abandonné.

Dès que je lui eus signifié mon consentement, Toby, sans ajouter un mot, rampa le long du rebord ruisselant jusqu'en un point d'où il réussit à atteindre l'une des plus grosses racines pendantes. Il la secoua, elle vibra sous son poing, et quand il l'eut lâchée, elle fit résonner l'air comme une corde d'acier frappée d'un coup sec. Satisfait de son examen, mon agile compagnon s'élança avec dextérité sur le support, et l'enlaçant dans ses jambes à la manière des gabiers, se laissa glisser tout le long, de huit ou dix pieds. Arrivé là, son poids communiqua à la tige un mouvement analogue à celui d'un pendule. Il ne pouvait se hasarder à descendre plus bas ; aussi, cramponné d'une main, de l'autre il secoua successivement les grêles racines qui l'entouraient, et à la fin, en trouvant une qu'il jugea solide, se transféra sur elle et continua de progresser vers le bas.

C'était fort joli, mais je ne pouvais m'empêcher de comparer ma corpulence et mon état de faiblesse avec ses formes sveltes et son agilité remarquable ; cependant il n'y avait pas de remède à cela et, moins d'une minute plus tard, je fus à me balancer juste au-dessus de sa tête. Dès que relevant les yeux il m'eut aperçu, il s'écria ironiquement, sans paraître le moins du monde affecté par le danger : « Hé, vieux, fais-moi le plaisir de ne pas tomber avant que je me sois garé de ton chemin ! » Et avec un élan de côté, il poursuivit sa descente. Cependant, je me transportai avec précaution de la racine au bas de laquelle je m'étais laissé glisser, sur une paire d'autres qui en étaient proches, estimant que deux cordes à mon arc valaient mieux qu'une, et prenant soin d'éprouver leur solidité avant de leur confier mon poids.

Vers la fin de la deuxième étape de ce trajet vertical, comme je secouais les longues racines à ma portée, je fus consterné de les voir toutes casser à tour de rôle comme des tuyaux de pipe, et tomber en s'émiettant contre la paroi du gouffre, pour disparaître à la fin au-dessous de moi dans les eaux.

À voir l'une après l'autre ces traîtresses racines céder sous ma prise et s'abîmer dans le torrent, le cœur me défaillit. Les tiges auxquelles j'étais suspendu sur le gouffre béant se balançaient en l'air de-ci de-là, et je m'attendais à chaque instant qu'elles cassassent net. Terrifié par l'horrible sort qui me menaçait, je tentai frénétiquement de m'agripper à la seule grosse racine qui restât auprès de moi. En vain : je ne pus y parvenir, bien que mes

doigts n'en fussent qu'à quelques pouces. Maintes et maintes fois, je m'efforçai de l'atteindre, si bien qu'en fin de compte, affolé par l'idée de ma situation, je me donnai un élan vigoureux en frappant du talon contre la paroi du roc, et à l'instant où j'arrivais à portée de la grosse racine, d'un effort désespéré, je la saisis et y restai suspendu. Elle vibra violemment sous mon brusque fardeau, mais par bonheur tint bon.

La tête me tournait à l'idée de l'épouvantable danger que je venais de courir, et je fermai involontairement les yeux pour ne plus voir le vide au-dessous de moi. Pour l'instant j'étais sauf, et j'adressai au ciel une prière d'actions de grâce.

— Très bien réussi ! me cria Toby, des profondeurs ; tu es plus agile que je ne l'aurais cru. Mais quand tu auras fini de t'amuser à te balancer comme un jeune écureuil, je te prierai de continuer.

— Va bien, Toby, va bien ; encore deux ou trois bonnes racines du même genre, et je te rejoins.

Le reste de ma descente fut relativement aisé : les racines-devenaient plus abondantes et, en un ou deux endroits, des pointes de rocher en saillie m'aidèrent considérablement. En peu de minutes je parvins aux côtés de mon ami. Quand j'eus remplacé par un nouveau bâton celui que j'avais laissé au haut de la falaise, nous reprîmes notre marche en suivant le lit du ravin. Bientôt nous arriva de devant un bruit qui se renforçait de plus en plus, tandis que le fracas de la cataracte que nous venions de quitter s'affaiblissait par degrés.

— Hé ! nous en sommes pour un autre précipice, Toby !

— Parfait : nous savons les descendre, maintenant, pas vrai ?... En avant !

Rien ne semblait abattre ou intimider cet intrépide garçon. Taïpis ou Niagara, il était également prêt à tout affronter, et je ne pus m'empêcher de me féliciter mille fois d'avoir un tel compagnon dans une entreprise comme celle-ci.

Après une heure de marche pénible, nous arrivâmes au bord d'une nouvelle chute, encore plus haute que la précédente et flanquée au-dessus

comme au-dessous par les mêmes parois à pic de rocher, qui toutefois présentaient çà et là d'étroites corniches irrégulières, supportant une mince couche de terre végétale où poussaient quelques buissons et même des arbres, dont les feuillages clairs faisaient un superbe contraste avec les eaux écumeuses qui jaillissaient entre eux.

Toby, conformément à son rôle habituel d'éclaireur, partit en reconnaissance. À son retour, il m'annonça que les banquettes de rocher à notre droite nous permettraient de gagner sans trop de risque le bas de la cataracte. Aussitôt, quittant le lit du torrent au point même où celui-ci s'écroulait avec un bruit de tonnerre, nous nous mîmes à ramper le long de l'une de ces corniches inclinées. Elle nous conduisit à quelques pieds d'une autre qui obliquait vers le bas sous un angle encore plus aigu, et sur laquelle, avec notre aide mutuelle, nous réussîmes à prendre pied sans dommage. Nous la longeâmes avec précaution, en nous retenant aux racines dénudées des plantes qui s'accrochaient dans chaque fissure. À mesure que nous avançons, l'étroit sentier se resserrait toujours, rendant notre aplomb de plus en plus difficile, tant qu'à la fin, parvenus à un coude de la muraille de rocher que nous croyions pouvoir contourner, nous vîmes avec consternation qu'un yard ou deux plus loin, la banquette s'arrêtait court et nous interdisait d'aller plus loin.

Toby était comme à l'ordinaire devant et j'attendis en silence qu'il me fit savoir comment il comptait nous tirer de cette nouvelle difficulté.

: — Eh bien, fiston, m'écriai-je au bout de quelques minutes durant lesquelles mon compagnon n'avait pas prononcé un mot ; que faire à présent ?

Il répondit le plus tranquillement du monde que ce que nous avons de mieux à faire était sans doute de sortir le plus tôt possible de cet étranglement.

— Mais oui, mon cher Toby ; et comment donc allons-nous en sortir ?

— Par quelque chose dans ce genre-ci, répliqua-t-il.

Et au même instant, à mon effroi, avec un bond de côté il s'élança du roc dans le vide, et par un pur hasard favorable, comme je le crus alors, retomba parmi les branches étalées d'une sorte de palmier qui, poussant hardiment ses

racines le long d'une corniche inférieure, dressait en l'air son tronc incurvé et offrait une masse touffue de feuillage à vingt pieds environ au-dessous du point où nous avons été ainsi brusquement arrêtés. Je retins mon souffle, m'attendant à voir mon compagnon, après avoir été retenu un instant par les branches de l'arbre, passer au travers de leur frêle support et choir la tête la première jusqu'au fond. Mais à mon joyeux étonnement, il se rattrapa et, dégageant ses membres des rameaux brisés, il passa la tête hors de sa couche feuillue et me cria d'un ton jovial : « En avant, mon brave, il n'y a pas d'autre solution ! » Là-dessus, il replongea dans la ramure et, se laissant glisser le long du tronc, se trouva en un instant à cinquante pieds au moins plus bas que moi, sur la large corniche de rocher d'où s'élevait l'arbre dont il venait de descendre.

Que n'aurais-je donné alors pour être à son côté ! L'exploit qu'il venait d'accomplir me semblait quasi miraculeux, et j'en croyais à peine mes yeux en voyant toute la distance qu'un seul acte d'audace avait si brusquement mise entre nous.

Le stimulant : « En avant ! » de Toby résonna de nouveau à mes oreilles et, craignant de perdre toute confiance en moi si j'hésitais encore, je jetai un dernier coup d'œil pour mesurer la distance qui me séparait de l'arbre, puis fermant les yeux et murmurant une prière, je me laissai aller vers l'abîme, et après un instant qui me parut interminable, m'abattis avec fracas dans l'arbre, dont les branches éclataient et craquaient sous mon poids, tandis que je m'enfonçais parmi elles, jusqu'au moment où je fus arrêté par un rameau plus résistant.

Quelques secondes plus tard, je me trouvais au pied de l'arbre, me tâtant du haut en bas, afin de vérifier si j'étais encore entier. À ma surprise, les dégâts se bornaient à quelques contusions sans gravité et, moins d'une demi-heure après avoir regagné le ravin, nous eûmes partagé notre bouchée du soir, construit notre hutte coutumière et rampé sous son abri.

Le lendemain matin, en dépit de notre affaiblissement et de la faim horrible qui nous tenaillait sans qu'aucun de nous ne voulût l'avouer, nous reprîmes notre chemin aussi rebutant que difficile et dangereux. L'espoir de découvrir bientôt la vallée inférieure nous soutenait. Vers le soir, la voix d'une cataracte, qui depuis quelque temps résonnait sourdement comme une

basse profonde dans la symphonie des chutes d'eau moins importantes, frappa nos oreilles d'accents renforcés, et nous avertit que nous approchions de son voisinage.

Ce soir-là, nous nous arrê tâmes sur le bord d'un précipice par-dessus lequel le sombre torrent s'élançait d'un bond final de plus de trois cents pieds. La descente à pic aboutissait à la région que nous cherchions depuis si longtemps. De chaque côté de la chute, deux hauts mornes verticaux arc-boutaient les flancs de l'énorme falaise et s'enfonçaient dans la mer de verdure qui ondulait parmi la vallée, tandis que toute une série de contreforts analogues, disposés en demi-cercle, enfermaient l'origine du val. Un dais épais de verdure recouvrait le bord même du précipice, laissant pour le passage des eaux une ouverture en arcade qui rehaussait singulièrement le pittoresque de la scène.

La vallée à présent s'étalait devant nous ; mais au lieu d'être conduits dans son sein riant par la pente graduelle du gros cours d'eau que nous avons suivi jusque-là, son abrupte terminaison semblait à cette heure rendre vains tous nos efforts. Mais bien que cruellement désappointés, nous ne désespérâmes pas tout à fait.

Comme le soleil allait se coucher, nous résolûmes de passer la nuit où nous étions et, au matin, refaits par le sommeil et par un repas où nous mangerions d'un coup toute notre réserve de nourriture, d'effectuer la descente dans la vallée ou de périr dans la tentative.

Nous reposâmes cette nuit-là en un lieu dont le simple souvenir me fait frissonner. Une étroite table de roc qui s'avancait par-dessus le précipice d'un côté du torrent, et que la chute aspergeait de son embrun, supportait un énorme tronc d'arbre qui devait y avoir été déposé par quelque grande crue. Il reposait de biais, appuyé d'un bout sur le roc et de l'autre soutenu par le flanc de la gorge. Contre ce support, nous plaçâmes obliquement une quantité de branches à demi pourries qui jonchaient les alentours, et, recouvrant le tout de rameaux feuillus, nous attendîmes sous cet abri la lumière du jour.

Durant toute cette nuit, le rugissement continu de la cataracte, les sinistres hurlements de la bourrasque parmi les arbres, le crépitement de la pluie et l'obscurité profonde, affectèrent mes esprits à un degré sans égal.



Trempé, affamé, glacé jusqu'aux os par l'humidité du lieu, rendu quasi frénétique par mes souffrances, je fus véritablement écrasé par la multiplicité de mes maux et je m'abandonnai aux pensées les plus noires. Mon compagnon lui-même, dont le courage était à la fin fort entamé, ne prononça pas un mot de toute la nuit.

Le jour finit par se lever et, quittant notre misérable gîte, nous étirâmes nos membres roidis et, après avoir mangé tout le reste de notre pain, nous entreprîmes la dernière étape de notre voyage.

Je ne raconterai pas combien de fois nous évitâmes la mort de près, ni toutes les terribles difficultés que nous rencontrâmes avant d'atteindre le fond de la vallée. Comme j'ai déjà décrit des épisodes analogues, il me suffira de dire que finalement, après beaucoup de fatigues et de dangers, nous nous trouvâmes tous deux, les membres entiers, à l'extrémité supérieure de ce magnifique val qui, cinq jours plus tôt, était si soudainement apparu à mes regards, et presque dans l'ombre même de ces falaises au sommet desquelles nous l'avions contemplé.

## CHAPITRE X

Le haut de la vallée. – Avance prudente. – Un sentier. – Des fruits. – Découverte de deux indigènes. – Leur conduite bizarre. – En approchant des parties habitées de la vallée. – Sensation que produit notre apparition. – Réception dans la case de l'un des naturels.

Comment obtenir les fruits qui, nous en étions convaincus, devaient croître à proximité ? Ce fut là notre première pensée.

Taïpi ou Hapaa ?... Une mort effroyable par la main des plus féroces d'entre les cannibales, ou une réception cordiale de la part d'une race de sauvages plus amènes ? Lequel des deux ?... Mais il était maintenant trop tard pour discuter un problème dont nous aurions bientôt la solution.

La partie de la vallée dans laquelle nous nous trouvions semblait entièrement inhabitée. Un fourré presque impénétrable s'étendait dans toute sa largeur, sans offrir un seul végétal susceptible de fournir la nourriture sur laquelle nous comptions fermement ; et dans cette recherche nous suivions le cours de la rivière et nous avancions parmi la jungle épaisse, en jetant à droite et à gauche de brefs regards investigateurs.

C'était aux instances de mon compagnon que j'avais cédé en descendant dans la vallée, mais, maintenant que la décision était prise, celui-ci commençait à faire montre d'une circonspection que je n'aurais pas attendue de lui à ce degré. Il proposa que, dans le cas où nous trouverions une provision suffisante de fruits, nous demeurions dans cette partie retirée du pays – où nous courions peu de risque d'être surpris par ses occupants quels qu'ils fussent – jusqu'à ce que nous soyons suffisamment refaits pour reprendre notre voyage ; nous aurions toutes les provisions nécessaires et pourrions facilement regagner la baie de Nuku-Hiva après que le délai écoulé nous assurât du départ de notre navire.

Je fis de vives objections à cette proposition, tout attrayante qu'elle fût,

car les difficultés de la route seraient pratiquement insurmontables étant donné que nous ne connaissions nullement la topographie générale du pays ; je rappelai à mon compagnon les tribulations que nous avons déjà encourues au cours de nos pérégrinations ; bref, je lui dis que, puisque nous avons jugé bon d'entrer dans cette vallée, nous devons virilement faire face aux conséquences de notre décision quelles qu'elles fussent être, d'autant plus que j'étais convaincu que nous n'avions d'autre alternative que de rencontrer tout de suite les indigènes et d'affronter bravement l'accueil qu'ils nous feraient ; pour ma part, je ressentais la nécessité du repos et d'un abri, et tant qu'ils ne me seraient pas assurés, je me sentais absolument incapable de repasser par des épreuves de l'ordre de celles que nous venions de traverser. Devant le bien-fondé de ces remarques, Toby s'inclina d'assez mauvaise grâce.

Nous fûmes surpris, après avoir fait tant de chemin dans la vallée, de trouver toujours les mêmes fourrés impénétrables ; mais songeant que, si les rives du cours d'eau pouvaient en être bordées sur une certaine largeur, il devait cependant y avoir au-delà un espace plus découvert, je priai Toby de bien surveiller d'un côté tandis que j'en ferais autant de l'autre, afin de découvrir une ouverture dans les buissons, et en particulier de chercher la moindre apparence de sentier ou autre chose qui pût révéler la proximité des insulaires.

Quels regards furtifs et anxieux nous jetâmes dans ces ombres suspectes ! Avec quelle appréhension nous avançâmes, ignorant si nous n'allions pas tout à coup être accueillis par la sagaie d'un sauvage en embuscade ! À la fin, mon compagnon fit halte et attira mon attention sur une étroite ouverture du feuillage. Nous nous y enfonçâmes, et elle nous conduisit bientôt, par un sentier à peine tracé, dans une sorte de clairière, à l'autre bout de laquelle nous vîmes une quantité de ces arbres que les naturels nomment annuî et qui portent un fruit délicieux.

Quelle course ! Je claudiquais sur le sol comme un vieillard décrépît, et Toby bondissait de l'avant à l'instar d'un lévrier. Il eut vite dépouillé l'un des arbres qui portait quatre ou cinq fruits, mais à notre grand dépit ils se trouvèrent fort avancés, leurs écorces toutes becquetées des oiseaux et leur intérieur à demi dévoré. Nous n'en fîmes néanmoins qu'une bouchée, et

aucune ambrosie ne nous eût paru plus exquise.

Nous regardions autour de nous, sans savoir de quel côté diriger nos pas, car le sentier que nous avions suivi jusque-là se perdait dans la clairière. À la fin nous prîmes le parti d'entrer dans le bois le plus voisin, et nous avions à peine fait quelques yards lorsque, juste sur la lisière, je ramassai une branchette d'arbre à pain absolument fraîche et dépouillée de son écorce depuis peu. Elle était encore tout humide, comme si on venait de la rejeter l'instant d'auparavant. Sans un mot, je la montrai à Toby, qui tressaillit devant cette preuve évidente que les sauvages étaient proches.

L'intrigue se resserrait. À quelques pas plus loin gisait un petit faisceau de pareilles branchettes que maintenait ensemble une lanière d'écorce. Avait-il été rejeté par un indigène isolé, lequel, alarmé à notre vue, se serait empressé de courir en avant porter à ses congénères la nouvelle de notre approche ? Taïpi ou Hapaa ? Mais comme il était trop tard pour reculer, nous nous avançâmes avec lenteur, jetant de droite et de gauche sous les ramures des regards attentifs. Mon compagnon marchait le premier. Soudain, je le vis faire un mouvement de recul, comme s'il venait d'être piqué par une vipère. Se jetant à genoux, d'une main il me fit signe de ne pas bouger, et de l'autre écarta le feuillage, pour regarder attentivement quelque chose.

Sans m'occuper de son geste, je le rejoignis bien vite et pus entrevoir deux personnages en partie dissimulés par l'épaisse verdure. Ils se tenaient l'un tout contre l'autre, et parfaitement immobiles. Ils devaient nous avoir aperçus un peu plus tôt et s'être retirés dans les profondeurs du bois, afin d'échapper à nos regards.

Ma résolution fut aussitôt prise. Rejetant mon bâton et ouvrant à la hâte le balluchon d'objets que nous avions apportés du navire, j'en tirai la cotonnade. La présentant d'une main, j'arrachai de l'autre une baguette à un buisson puis disant à Toby de suivre mon exemple, je sortis du couvert et m'avançai, agitant le rameau en signe de paix, vers les silhouettes craintives que j'avais devant moi.

C'étaient un garçon et une fille, sveltes et gracieux, et complètement nus à l'exception d'un étroit pagne d'écorce d'où pendaient devant et derrière deux feuilles rousses d'arbre à pain. Un bras du garçon, à demi caché par la

chevelure de la fille, enlaçait les épaules de celle-ci, tandis que de l'autre il lui tenait une main dans la sienne. Ils demeurèrent ainsi réunis, la tête inclinée en avant, attentifs au léger bruit de notre marche, et un pied tendu, comme tout disposés à fuir à notre approche.

Quand nous fûmes plus près, leur inquiétude parut grandir. Craignant qu'ils ne nous échappassent pour de bon, je m'arrêtai court et leur fis signe d'avancer et de venir recevoir le présent que je leur tendais ; mais ils n'en firent rien. Je prononçai alors quelques mots de leur langue que je savais, ne comptant guère qu'ils me comprendraient, mais pour leur faire voir que nous n'étions pas tombés de la lune. Cela sembla les rassurer un peu, et je m'approchai davantage, présentant l'étoffe d'une main et de l'autre tenant le rameau, cependant qu'ils battaient en retraite avec lenteur. À la fin, ils nous laissèrent venir si près d'eux que nous pûmes leur jeter la cotonnade sur les épaules, leur signifiant qu'elle était pour eux, et m'efforçant de leur faire entendre, par des gestes multipliés, qu'ils nous inspiraient la plus haute considération.

Le couple effarouché restait maintenant tranquille, et de notre côté nous tâchions de leur exposer la nature de nos besoins. À cet effet, Toby parcourut toute la gamme de la pantomime, ouvrant la bouche jusqu'aux oreilles et se fourrant les doigts dans le gosier, jouant des mâchoires et roulant des yeux, si bien que je crois fort que les pauvres créatures nous prirent pour une paire de cannibales blancs prêts à faire d'eux notre repas. Lorsqu'ils nous eurent néanmoins compris, ils ne manifestèrent aucune velléité de satisfaire nos vœux. Sur ces entrefaites, il se mit à pleuvoir avec force, et nous les pressâmes de nous conduire à l'abri. À cette requête, ils consentirent volontiers, mais rien ne pouvait faire ressortir davantage la méfiance avec laquelle ils nous regardaient, que la façon dont, tout en marchant devant nous, ils ne cessaient de tourner la tête pour surveiller nos gestes et jusqu'à nos regards.

— Taïpi ou Hapaa, Toby ? demandai-je, tout en marchant derrière eux.

— Hapaa, naturellement, répondit-il avec une affectation d'assurance destinée à voiler ses doutes.

— Nous allons être fixés, m'écriai-je. En même temps, je me dirigeai vers

nos guides, et prononçant les deux noms sur le mode interrogatif, tout en désignant le bas de la vallée, m'efforçai d'en venir aussitôt au fait. À diverses reprises, ils répétèrent les mots après moi, mais sans donner aucune accentuation particulière à l'un plutôt qu'à l'autre, si bien que je fus totalement incapable de les comprendre ; jamais voyageur ne rencontra êtres plus rusés que ne le furent ces deux-là en cette occasion précise, mais nous ne le sûmes que par la suite.

De plus en plus désireux de savoir notre destin, je réunis alors sous forme de question les deux mots Hapaa et Mortarkî, dont le dernier signifie : bon.

Là-dessus les deux naturels échangèrent des regards d'intelligence et manifestèrent beaucoup de surprise ; mais comme je réitérais ma demande, après s'être consultés brièvement l'un l'autre, et à la grande joie de Toby, ils me répondirent par l'affirmative. Toby jubilait, d'autant que les jeunes sauvages réitéraient coup sur coup leur réponse avec beaucoup d'énergie, comme s'ils tenaient à nous bien persuader que, nous trouvant chez les Hapaa, nous devions nous considérer comme en parfaite sécurité.

Bien qu'il me restât encore quelques doutes, je feignis de partager la satisfaction de Toby, lequel exprimait par sa pantomime sa détestation des Taïpis et son amour désordonné pour la vallée même dans laquelle nous nous trouvions, cependant que nos guides échangeaient des regards gênés, comme s'ils ne comprenaient rien à notre conduite.

Ils hâtèrent le pas, et nous les suivîmes. À la fin ils poussèrent un appel bizarre, auquel on répondit d'au-delà du bois que nous traversions et un instant plus tard nous débouchions dans une clairière, à l'extrémité de laquelle nous aperçûmes une hutte basse et allongée, devant quoi se trouvaient plusieurs jeunes femmes. Dès qu'elles nous aperçurent, elles prirent la fuite avec des cris de terreur et s'enfoncèrent dans les buissons voisins, comme des biches effarouchées. Quelques instants plus tard, la vallée entière retentissait de clameurs sauvages, et les naturels parurent, accourant vers nous de toutes parts.

Une armée d'envahisseurs eût-elle fait irruption sur leur territoire qu'ils n'auraient pas montré plus d'émotion. Nous fûmes bientôt complètement englobés dans une cohue dense qui se pressait avidement pour nous voir et

nous empêchait presque de faire un pas ; un nombre égal de gens pressaient nos jeunes guides, et ceux-ci semblaient détailler avec une étonnante volubilité les circonstances dans lesquelles nous leur étions apparus. À chaque détail nouveau, l'étonnement des insulaires paraissait redoubler, et ils nous lançaient des regards interrogateurs.

À la fin nous atteignîmes un grand et bel édifice de bambous, et par signes on nous poussa à y entrer, tandis que les indigènes se rangeaient pour nous livrer passage. Nous y pénétrâmes sans cérémonie et nous jetâmes tout épuisés sur les nattes qui en garnissaient le sol. En un instant, l'étroite demeure fut totalement bourrée de monde, et ceux qui n'avaient pu réussir à entrer nous examinaient à travers les interstices du cannage.

Le soir était venu, et la clarté crépusculaire nous laissait à peine entrevoir les sauvages physionomies qui nous entouraient et qui exprimaient la curiosité et l'émerveillement. Les formes nues et les membres tatoués des guerriers s'entremêlaient çà et là de sveltes jeunes filles, se livrant les uns comme les autres à une véritable tempête de commentaires, dont nous faisons comme de juste le sujet exclusif, cependant que nos guides de tantôt avaient fort à faire de répondre aux innombrables questions que leur posait chacun. Rien n'égale la gesticulation frénétique de ces individus lorsqu'ils s'animent dans la conversation, et ce jour-là ils lâchaient la bride sans contrainte à leur vivacité originelle, poussant des cris et se démenant au point de nous abasourdir.

Tout près de nous, assis à croupetons, il y avait huit ou dix nobles chefs, – car nous apprîmes par la suite leur qualité, – lesquels, plus réservés que les autres, nous examinaient avec une attention fixe et grave qui ne contribuait pas médiocrement à notre trouble. L'un d'eux en particulier, qui semblait le plus élevé en dignité, se plaça, juste en face de moi, me couvrant d'un regard inflexible qui me démontait littéralement. Pas une fois il n'ouvrit la bouche, et il garda sa sévère expression de physionomie, sans détourner un seul instant le visage. C'était la première fois de ma vie que je me trouvais soumis à un coup d'œil aussi insolite et prolongé : celui-ci, loin de me révéler en rien les pensées du sauvage, paraissait au contraire lire dans la mienne.

À la fin, hors d'état de supporter davantage cet intolérable examen, je songeai à le détourner si possible et à me concilier les bonnes grâces du

guerrier, en tirant de mon sein et lui présentant un rôle de tabac. Impassible, il repoussa mon offrande, et d'un geste m'ordonna de la remettre à sa place.

Lors de mes relations antérieures avec les naturels de Nuku-Hiva et de Taï-o-Hae, j'avais constaté que le don d'un petit fragment de tabac suffisait à rendre n'importe lequel d'entre eux tout dévoué à mes intérêts. Ce geste du chef témoignait-il de son hostilité ? Taïpi ou Hapaa ? me demandai-je en moi-même. Et je sursautai, car au même instant cette question précise me fut posée par l'étrange individu qui me faisait face. Je regardai Toby : la lueur vacillante d'une chandelle indigène me montra son visage blême d'effroi à cette fatale question. Je restai muet une seconde, et je ne sais par quel instinct je répondis : « Taïpi. » La ténébreuse statue hochait la tête en guise d'approbation, et murmura : « Mortarkî. – Mortarkî, repris-je, sans plus d'hésitation... Taïpi Mortarkî. »

Quelle métamorphose ! Les sombres personnages qui nous entouraient se levèrent d'un bond, battirent des mains avec transport, et répétèrent à grands cris les syllabes talismaniques, dont l'énoncé semblait avoir tout mis au point.

Quand cette émotion se fut un peu apaisée, le chef principal s'accroupit à nouveau devant moi et, se mettant soudain en furie, exhala une kyrielle de vitupérations, évidemment dirigées, comme je n'eus pas de peine à le comprendre, contre les naturels de la vallée voisine, car il y revenait sans cesse le mot Hapaa. À toutes ces fulminations mon camarade acquiesça comme moi, tout en exaltant le caractère des belliqueux Taïpis. À coup sûr nos panégyriques étaient plutôt succincts, car ils consistaient dans la répétition du nom, joint au puissant adjectif Mortarkî. Mais cela suffisait, et réussit à nous concilier la sympathie des indigènes, car notre communauté de sentiment sur ce point fit plus pour leur inspirer des dispositions amicales envers nous que n'eût pu le faire n'importe quoi.

Finalement, la fureur du chef se dissipa, et il ne tarda point à redevenir aussi placide qu'au début. Se posant la main sur la poitrine, il me fit comprendre que son nom était : « Mehevi », et qu'en retour, il désirait savoir le mien. J'hésitai une seconde, craignant qu'il n'eût de la peine à prononcer mon nom comme il faut, puis dans la plus louable intention lui déclarai que je me nommais « Tom ». Mais je ne pouvais plus mal choisir ; le chef n'y arrivait pas : il prononçait « Tommo », « Tomma », « Tommi », mais jamais



simplement « Tom ». Vu sa persistance à garnir le mot d'une syllabe additionnelle, je finis par m'arrêter au nom « Tommo », par lequel je fus désigné durant tout mon séjour dans la vallée. On procéda de même pour Toby, dont l'appellation plus mélodieuse fut saisie plus facilement.

L'échange des noms équivaut parmi ces peuples à une ratification de sympathie et d'amitié ; nous connaissions le rite, et nous fûmes enchantés de le voir pratiquer en cette occasion.

Etendus sur nos nattes, nous donnâmes ensuite audience aux fournées successives d'indigènes, qui se présentaient à nous en prononçant leur nom respectif, et se retiraient enchantés après avoir entendu le nôtre en retour. Durant cette cérémonie, la plus grande gaieté ne cessa de régner, car à presque chacune des annonces faites par les insulaires succédait un nouvel éclat de rire, ce qui m'induisit à croire qu'une part d'entre eux au moins divertissait à nos dépens la compagnie en se parant d'une kyrielle de titres grotesques, genre d'esprit qui bien entendu nous échappait entièrement.

Tout cela occupa environ une heure ; puis l'affluence ayant un peu diminué, je m'adressai à Mehevi et lui fis comprendre que nous avions besoin de manger et de dormir. Aussitôt le bienveillant chef dit quelques mots à l'un de ses gens, qui disparut et revint peu après apportant unealebasse de popoi et deux ou trois noix de coco débarrassées de leur bourre et avec la coquille ouverte par un bout. Tous les deux nous portâmes aussitôt à nos lèvres ces gobelets naturels, et les vidâmes en un instant du breuvage salubre qu'ils contenaient. Le popoi fut alors placé devant nous, et tout affamé que je fusse, je restai indécis, ne sachant de quelle manière le porter à ma bouche.

Cet élément fondamental de la nourriture chez les insulaires des Marquises se confectionne avec le produit de l'arbre à pain. Il ressemble assez bien par sa nature plastique à de la colle de relieur, est d'une couleur jaune, et d'une saveur quelque peu astringente.

Tel était le plat dont j'attendais alors d'apprécier les mérites. Je le considérai pensivement quelques minutes, et puis, incapable de m'arrêter davantage aux cérémonies, je plongeai la main dans la masse fluide, et à la joie tumultueuse des indigènes, la retirai enduite de popoi, qui adhérait à chaque doigt en longs filaments. Sa consistance était si épaisse qu'en portant

à ma bouche ma main lourdement chargée, les liens connecteurs faillirent soulever laalebasse des nattes où elle reposait. Cet exemple de maladresse, – dans lequel, entre parenthèses, Toby me tint compagnie, – convulsa les indigènes d'un rire homérique.

Dès que leur gaieté se fut un peu apaisée, Mehevi, requérant notre attention, plongea dans le plat l'index de sa main droite et, à l'aide d'un mouvement de torsion rapide et méthodique, le retira revêtu d'une couche égale de la préparation. D'une seconde volte appropriée, il empêcha le popoi de s'égoutter à terre tandis qu'il le portait à sa bouche, dans laquelle le doigt fut inséré et d'où il sortit net de toute matière adhérente. Cet exploit devait naturellement servir à notre éducation ; aussi tentai-je à nouveau la chose sur les principes inculqués, mais avec un succès très relatif.

Un homme affamé, cependant, tient peu de compte des bienséances, en particulier sur une île des mers du Sud. Toby et moi nous puisâmes donc au plat d'après notre méthode personnelle et barbare, nous barbouillant la figure du collant produit et en revêtant nos mains jusque par-dessus les poignets. Ce genre de nourriture n'est aucunement désagréable à un palais européen, quoi qu'il en soit de la manière de le manger. Pour ma part, je m'accoutumai au bout de quelques jours à sa saveur insolite, et en devins particulièrement friand.

C'était là le premier plat ; d'autres lui succédèrent, dont plusieurs étaient réellement exquis. Nous terminâmes notre festin en vidant le contenu de deux autres noix de coco, après quoi nous nous délectâmes de l'apaisant arôme du tabac inhalé dans une pipe aux sculptures étranges, qui passa de main en main.

Durant le repas, les naturels nous surveillaient avec une curiosité intense, suivant tous nos gestes et trouvant prétexte à de multiples commentaires dans les plus infimes détails. Leur surprise fut portée à son comble quand nous commençâmes à enlever nos vêtements que la pluie avait trempés. Ils examinaient la blancheur de nos membres et semblaient totalement déroutés par le contraste qu'elle formait avec le ton basané de nos visages, brunis par six mois d'exposition au soleil brûlant des tropiques. Ils tâtaient notre peau, un peu comme un marchand de soieries manie un échantillon de satin particulièrement délicat, et plusieurs même poussèrent l'investigation jusqu'à

y appliquer leur organe olfactif.

Leur singulière conduite me faisait presque imaginer qu'ils n'avaient jamais vu de blancs ; mais un peu de réflexion suffit à me convaincre que tel ne pouvait être le cas ; et j'ai entrevu depuis lors une raison plus satisfaisante de leur conduite.

Terrorisés par les histoires effrayantes que l'on raconte sur ses habitants, les navires n'entrent jamais dans cette baie ; d'autre part, leurs relations hostiles avec les tribus des vallées voisines empêchent les Taïpis de visiter cette portion de l'île où relâchent parfois les navires. À de longs intervalles néanmoins, il arrive qu'un intrépide capitaine touche aux rivages de la baie, avec deux ou trois embarcations pleines de matelots armés et accompagnés d'un interprète. Les naturels qui habitent près de la mer découvrent les étrangers bien avant qu'ils n'arrivent dans leurs eaux, et sachant le but de leur venue, proclament la nouvelle de leur approche. Par une sorte de télégraphie vocale, le message atteint jusqu'aux derniers recoins de la vallée en un laps de temps incroyablement bref, et amène sur la plage la population presque entière, chargée de toutes sortes de fruits. L'interprète, qui est invariablement un « Canaque tabou<sup>[1]</sup> », saute à terre avec les marchandises destinées au troc, tandis que les embarcations, leurs avirons parés et chaque homme à son poste, se tiennent juste en dehors du ressac, le cap pointé à l'opposé de la terre, toutes prêtes à regagner le large au moindre geste suspect. Aussitôt le trafic terminé, l'une des embarcations s'avance sous la protection des mousquets des autres, prend bien vite les fruits à son bord, et les visiteurs éphémères se retirent précipitamment d'un voisinage qu'ils estiment à juste titre si périlleux.

Vu ces relations restreintes avec les Européens, on ne peut s'étonner si les habitants de la vallée manifestèrent à notre égard une telle curiosité, d'autant plus que nous leur étions apparus en de bien singulières circonstances. Nous étions sans aucun doute les premiers blancs qui eussent jamais pénétré aussi avant sur leur territoire, ou du moins les premiers qui fussent jamais descendus par le haut de la vallée. Quant au motif qui pouvait bien nous y avoir attirés, ils devaient être absolument incapables de le concevoir, et notre ignorance de leur langage nous empêchait de les éclairer. En réponse aux questions que l'éloquence de leurs gestes nous permit de saisir nous pûmes

seulement leur déclarer que nous venions de Nuku-Hiva, pays, rappelez-vous, avec lequel ils étaient en guerre. Ce renseignement parut leur causer la plus vive émotion. « Nuku-Hiva mortarkî ? » demandèrent-ils. Bien entendu, nous répliquâmes énergiquement par la négative.

Ils nous accablèrent de mille questions, mais tout ce que nous pouvions y comprendre, c'est qu'elles avaient trait aux mouvements récents des Français, contre qui les sauvages semblaient nourrir la haine la plus féroce. Ils étaient si anxieux de recueillir quelques renseignements à ce sujet, qu'ils continuaient encore à poser leurs questions bien après que nous leur eussions laissé entendre l'impossibilité où nous étions d'y répondre. De temps en temps, nous avions quelques vagues idées de ce qu'ils voulaient dire, et nous nous efforcions alors par tous les moyens de leur communiquer ce qu'ils désiraient savoir. À ces moments-là leur plaisir était extrême, et ils redoublaient d'efforts pour se faire mieux entendre. Mais c'était en vain et finalement ils nous considérèrent avec désespoir, comme si nous étions les réceptacles d'informations inestimables auxquelles ils ne savaient comment atteindre.

Au bout de quelque temps la foule qui nous entourait se dispersa peu à peu, et vers minuit (à ce qu'il me sembla), il ne restait plus avec nous que ceux qui nous parurent être les hôtes permanents de la case. Ces personnages nous pourvurent alors de nouvelles nattes pour nous coucher, nous recouvrirent de plusieurs épaisseurs de tapa, et puis éteignant les chandelles qui n'avaient cessé de brûler, s'étendirent à nos côtés et, après avoir échangé quelques vagues propos, ne tardèrent pas à s'endormir profondément.

## CHAPITRE XI

Réflexions nocturnes. – Visiteurs matinaux. – Un guerrier en costume. – Un esculape sauvage. – Mon valet de chambre. – Une habitation de la vallée. – Portrait de ses hôtes.

Diverses et contradictoires furent les pensées qui me harcelèrent durant les heures de silence consécutives aux événements relatés dans le chapitre précédent. Toby, harassé par la fatigue de la journée, ronflait pesamment à mon côté, mais la douleur dont je souffrais m'empêchait complètement de fermer l'œil, et je ne cessais de songer avec effroi à tout ce que présentait d'horrible notre situation présente. Etait-il possible qu'après toutes nos vicissitudes nous fussions réellement dans l'horrible vallée des Taïpis et à la merci de ses sauvages et implacables habitants ?

Taïpi ou Hapaa ? Je frissonnais en me disant qu'il ne restait plus aucune place pour le doute : sans nul espoir d'y échapper, nous nous trouvions dans cette situation même dont la seule pensée nous faisait reculer d'effroi quelques jours auparavant. Quel affreux destin nous était réservé ? À coup sûr, nous avons été traités jusque-là sans violence, et même avec une bonté hospitalière. Mais comment se fier aux passions versatiles qui agitent le cœur d'un sauvage ? Son inconstance et sa trahison sont passées en proverbe. Sous ces belles apparences, les insulaires pouvaient fort bien cacher quelque perfide dessein, et leur réception amicale préluderait simplement à quelque horrible catastrophe. Avec quelle intensité ces craintes ne s'offrirent-elles pas à moi, tandis que je reposais sur mon amas de nattes, entouré par les formes indistinctes de ceux que je redoutais à ce point !

À l'agitation de ces sombres pensées succéda vers l'aube un pénible assoupissement ; et lorsque je m'éveillai en sursaut, au milieu d'un cauchemar affreux, j'aperçus penchées sur moi les faces attentives d'une quantité de sauvages.

Il faisait grand jour, et la case était à demi remplie de jeunes femmes,

bizarrement parées de fleurs, qui me regardèrent me lever avec des mines où se lisait un étonnement amusé et puéril. Après avoir éveillé Toby, elles s'assirent autour de lui sur les nattes et donnèrent libre cours à cette avide curiosité qui est depuis des temps immémoriaux l'apanage du sexe féminin.

Comme nulle duègne ne surveillait ces naïves jeunes personnes, leur conduite était dénuée de tout maniérisme artificiel. Les investigations dont elles nous honorèrent furent longues et minutieuses, et leur gaieté bruyante, au point que je me trouvai fort intimidé, et Toby extrêmement choqué par leurs familiarités.

Ces plaisantes demoiselles étaient en même temps d'une politesse et d'une prévenance merveilleuses : elles chassaient les mouches qui se posaient parfois sur nos fronts, nous présentaient de la nourriture, et voyaient mes souffrances avec compassion. Mais en dépit de toutes leurs blandices, ma notion des convenances était choquée à l'excès, car je devais m'avouer qu'elles avaient outrepassé les justes limites du décorum féminin.

Quand elles se furent amusées tout leur saoul, nos jeunes visiteuses se retirèrent et firent place à des fournées successives de l'autre sexe, qui ne cessèrent d'affluer vers la case jusqu'aux environs de midi. Je suis persuadé qu'à cette heure la plus grande partie des occupants de la vallée avait contemplé dans leur gloire nos bienheureuses physionomies.

À la fin, quand leur nombre eut commencé de décroître, un guerrier à l'air superbe abaissa sous le porche bas les plumes altières de sa coiffure, et pénétra dans la case. Je vis aussitôt que c'était là un personnage de distinction, car les naturels le considéraient avec le plus profond respect et se rangeaient à son approche. Sa mine était imposante. Les longues et superbes penes caudales d'un oiseau des tropiques, mêlées abondamment au plumage bariolé du coq, se dressaient sur sa tête en un vaste demi-cercle, et leurs extrémités inférieures se fixaient dans un diadème de perles de verroterie qui enserrait son front. Autour du cou, il portait plusieurs énormes colliers de défenses de sanglier, polies comme l'ivoire, et disposées de telle sorte que les plus longues et grosses reposaient sur son thorax puissant. Faisant saillie par les larges trous de ses oreilles, deux petites et gracieuses dents de cachalot présentaient de face leurs cavités, bourrées de feuilles fraîches, et se terminaient curieusement par l'autre bout en de minuscules figurines. Ces

joyaux barbares, garnis de la sorte à leurs extrémités ouvertes, et se recourbant derrière l'oreille en une spirale aiguë, ressemblaient fort à une paire de cornes d'abondance.

Autour des reins du guerrier s'enroulait à larges plis un tapa de couleur foncée, qui retombait par-devant et par-derrrière en une frange de glands tressés. Aux chevilles et aux poignets, des bracelets de cheveux humains complétaient son costume. De la main droite il serrait une lance-pagaie admirablement sculptée, d'environ quinze pieds de long, façonnée dans du clair koa, avec une pointe aiguë par un bout, et aplatie de l'autre comme une pelle d'aviron. Pendue obliquement à sa ceinture par une boucle tressée, se voyait une pipe richement décorée : le fin roseau qui formait son tuyau était teint en rouge, et tout autour de celui-ci comme autour du fourneau-idole, flottaient de petites bandelettes du tapa le plus délicat.

Mais ce qu'il y avait de plus remarquable dans l'apparence de ce magnifique insulaire était le tatouage compliqué qui s'étalait sur ses nobles membres. Toutes les lignes, courbes et figures imaginables étaient dessinées sur son corps entier ; dans leur variété fantastique et leur infinie profusion, je ne pouvais mieux les comparer qu'aux entrelacs bizarres qu'on voit parfois dans certaines dentelles de prix. Le plus simple et le plus curieux de tous ces ornements décorait le visage du chef. Deux larges zones de tatouage, divergeant de son sinciput rasé, occupaient obliquement les deux yeux, – sans épargner les paupières, – jusque un peu au-dessus de chaque oreille, où elles rejoignaient une autre bande qui passait en droiture le long des lèvres et formait la base du triangle. Ce guerrier, par l'harmonie de ses proportions physiques, pouvait à juste titre passer pour noble par droit de nature, et les lignes tracées sur son visage dénotaient probablement son haut rang.

Sitôt entré dans la case, ce belliqueux personnage s'assit à quelque distance de l'endroit où j'étais couché ainsi que Toby, cependant que le reste des sauvages portaient les yeux alternativement sur lui et sur nous, comme s'ils attendaient quelque chose et qu'ils fussent déçus de ne pas le voir se produire. En examinant le chef plus attentivement, il me sembla reconnaître ses traits. Lorsque son visage se fut tourné vers moi, que je considérai son extraordinaire parure, et rencontrai le regard singulier qui s'était fixé sur moi le soir précédent, j'identifiai aussitôt, en dépit de la modification survenue

dans son apparence, le noble Mehevi. Quand je l'eus salué, il s'approcha tout de suite de l'air le plus cordial, et me répondant chaleureusement, parut goûter beaucoup l'effet produit sur moi par son costume barbare.

J'entrepris aussitôt de m'assurer la bienveillance du personnage car je voyais sans peine qu'il jouissait d'une grande autorité dans sa tribu, et qu'il pourrait exercer une influence considérable sur notre sort ultérieur. Ma tentative ne fut point repoussée, car rien ne saurait égaler l'amitié qu'il manifesta envers mon compagnon et moi. Il étala ses membres robustes à côté de nous, et s'efforça de nous faire comprendre à quel point il était animé de sentiments cordiaux. La difficulté quasi insurmontable de nous communiquer nos idées réciproques mortifia beaucoup le chef. Il manifesta un grand désir d'être initié aux coutumes et particularités du pays lointain que nous avions laissé derrière nous, et auquel il faisait de fréquentes allusions sous le nom de Manika.

Mais plus que tout autre sujet, ce qui attirait son attention c'étaient les faits et gestes récents des « Frani », comme il appelait les Français, dans la baie de Nuku-Hiva. C'était là pour lui un thème inépuisable, et sur lequel il ne laissait pas de nous interroger. Tout ce que nous réussîmes à lui faire comprendre, ce fut que nous avions vu six vaisseaux de guerre embossés dans la baie ennemie, au moment où nous l'avions quittée. Quand il apprit cette nouvelle, Mehevi se mit en devoir de calculer, à l'aide de ses doigts, le nombre de Français que l'escadre pouvait contenir.

Il venait d'exercer ainsi ses facultés lorsqu'il s'aperçut tout à coup de l'enflure de ma jambe. Il l'examina aussitôt avec le plus grand soin, après quoi il fit porter un message par un jeune garçon qui se trouvait là.

Au bout de quelques minutes, ce dernier rentra dans la case accompagné d'un vieil insulaire qu'on eût pris pour Hippocrate lui-même. Il avait le crâne chauve comme une noix de coco polie, et une longue barbe qui retombait jusqu'à son pagne d'écorce. Lui enserrant le front, et rabattue sur ses sourcils, une visièrè faite en feuilles tressées de l'arbre omoo protégeait sa vue débile de l'éclat du soleil. Un long bâton, pareil à la baguette d'un magicien de théâtre, soutenait ses pas chancelants, et de l'autre main il tenait un éventail fait d'une palme de cocotier. Une robe flottante de tapa, nouée sur l'épaule, cachait sous ses plis sa forme courbée et rehaussait encore son aspect



vénérable.

Mehevi, saluant le vieux gentleman, l'invita à prendre place auprès de nous, et découvrant ensuite ma jambe, le pria de l'examiner. Le docteur promena son regard attentif sur Toby et sur moi, puis se mit à la besogne. Après avoir observé avec soin le membre malade, il commença de le manipuler, et sur la probable supposition que le mal avait privé ma jambe de toute sensibilité, se mit à la pincer et à la tapoter de telle sorte que je rugis littéralement de douleur. Me croyant aussi capable que quiconque de m'infliger pinçons et chiquenaudes, je m'efforçai de résister à ce genre de médication. Mais il n'était pas facile de se tirer des griffes du vieux sorcier : il s'attachait à mon infortuné membre comme à un trésor depuis longtemps convoité, et tout en marmottant je ne sais quelles incantations, continuait sa manœuvre, le triturant au point de me rendre comme fou. Mehevi cependant, selon le principe qui pousse une tendre mère à empêcher son enfant de se débattre dans le fauteuil du dentiste, me contenait de sa poigne robuste, et allait jusqu'à encourager mon bourreau à m'infliger un surcroît de torture.

Presque frénétique de rage et de douleur, je hurlais comme un possédé, tandis que Toby, prenant successivement toutes les attitudes d'un maître de ballet, s'efforçait en vain de fléchir les indigènes par signes et par gestes. À regarder mon compagnon alors que, compatissant à mes souffrances, il tentait d'y mettre fin, on eût dit une véritable incarnation de l'alphabet des sourds-muets. J'ignore si mon tortionnaire céda aux supplications de Toby, ou s'il s'arrêta par simple épuisement ; mais sans plus tarder il mit fin à ses opérations, et le chef me laissant aller en même temps, je retombai sur le dos, sans souffle et anéanti par les tourments que je venais d'endurer.

Ma pauvre jambe se trouvait alors dans l'état d'un rumsteack que l'on vient de battre avant de le mettre au feu. Mon docteur, une fois reposé des fatigues dues à ses travaux, comme s'il eût voulu réparer le mal qu'il m'avait infligé, prit alors quelques herbes d'une petite sacoche qu'il portait en bandoulière, et les humectant d'eau, en enveloppa la partie enflammée, sur laquelle il se pencha en susurrant des paroles qu'on eût dites adressées à un démon imaginaire logé dans mon mollet. Ma jambe fut ensuite emmaillotée de bandages végétaux, et, remerciant Dieu pour la cessation des hostilités, je fus laissé en repos.

Mehevi ne tarda point à se lever pour partir ; mais tout d'abord il s'adressa autoritairement à l'un des indigènes qu'il appelait Kory-Kory. À ce que je pus saisir, il lui assigna pour occupation principale de prendre soin de moi. Je ne suis pas sûr de l'avoir bien compris sur-le-champ, mais la conduite ultérieure de mon fidèle valet de chambre m'assura pleinement que tel avait été le sens de ce discours.

Je ne pus que rire de la façon dont le chef s'adressa à moi en cette occasion, me parlant de quinze à vingt bonnes minutes d'un air aussi tranquille que si j'avais été capable de comprendre tout ce qu'il disait. Cette particularité se renouvela très souvent par la suite avec un grand nombre d'autres insulaires.

Mehevi ayant donc pris congé, ainsi que le médecin de famille, on nous laissa jusqu'au crépuscule avec les dix ou douze naturels en qui j'avais dès lors reconnu la maisonnée dont Toby et moi faisons partie. Comme la demeure dans laquelle on nous avait d'abord introduits resta mon domicile permanent pour toute la durée de mon séjour en Taïpi, et que je fus nécessairement mis sur le pied de la plus étroite intimité avec ses hôtes, je crois devoir donner ici un bref aperçu de la case et de ses habitants. Cette description pourrait s'appliquer également à presque toutes les autres demeures de la tribu, et elle donnera une idée suffisante de la généralité des indigènes.

Non loin du flanc de la vallée, et à peu près à mi-hauteur d'une brusque élévation de terrain où ondulait la plus éclatante verdure, une quantité de larges pierres se superposaient en assises jusqu'à la hauteur d'environ huit pieds, l'habitation s'élevait par-dessus, adaptant sa forme à la partie plane de leur superficie. Devant la demeure, toutefois, au sommet de cet entassement de pierres (que les naturels nomment un paepae), on avait réservé un étroit espace enclos de cannes, qui ressemblait un peu à une véranda. L'ossature de la case consistait en gros bambous plantés verticalement, et reliés ensemble de loin en loin par de légères lattes horizontales en bois d'hibiscus, assujetties par des lanières d'écorce. Le derrière du bâtiment, – construit en rangées superposées de rameaux de cocotier liés l'un par-dessus l'autre, et dont les folioles s'entrelaçaient avec art, – déviait un peu de la verticale, et s'élevait de l'extrême bord du paepae jusqu'à environ vingt pieds de sa surface : de là

le toit incliné, recouvert des longues feuilles effilées du palmiste, descendait en pente raide jusqu'à environ cinq pieds du sol, où des appendices en forme de glands retombaient de ses bords sur le devant de l'habitation. Celui-ci était constitué par des cannes minces, formant une sorte d'élégante vannerie à jour, décorée avec goût par des attaches de lianes multicolores qui servaient à tenir réunis ses éléments constitutifs. Les côtés de la case étaient construits de même : elle offrait ainsi trois de ses faces à la circulation de l'air et son ensemble était imperméable à la pluie.

En longueur, cette pittoresque bâtisse pouvait avoir douze yards, et en largeur tout au plus un nombre égal de pieds. Voilà pour le dehors qui, avec ses parois en treillis de roseaux, me faisait tout à fait l'effet d'une immense volière.

En se courbant un peu, on franchissait une étroite ouverture pratiquée dans la façade ; et devant soi, en entrant, on voyait deux longs fûts de cocotier parfaitement rectilignes et polis, qui s'étendaient dans toute la longueur du bâtiment ; ils étaient couchés l'un tout contre le derrière, et l'autre parallèlement au premier, à une distance de deux yards, avec leur intervalle garni d'une multitude de nattes bigarrées, presque toutes d'un modèle différent. Cet espace formait la couche commune et le lit de repos des naturels, et jouait le même rôle qu'un divan dans les pays d'Orient. C'est là qu'ils dormaient pendant la nuit, et qu'ils restaient allongés indolemment la plus grande partie du jour. En dehors de cela le sol n'offrait que la surface nue et luisante des grandes dalles constituant le paepae.

De la maîtresse poutre de la case pendaient un certain nombre de gros ballots enveloppés de tapa grossier : plusieurs contenaient des habits de fête et d'autres pièces de garde-robe estimées les plus précieuses. Ces ballots étaient aisément accessibles grâce à un filin qui, passant sur la maîtresse poutre, se rattachait par un bout à l'objet, tandis que par l'autre, qui aboutissait à la paroi de la case et y était fixé, on pouvait à son gré abaisser ou élever le paquet.

Contre le mur opposé de la case était disposé en élégantes panoplies tout un assortiment de lances et de sagaies, et autres barbares instruments de guerre. En dehors de l'habitation, sur l'aire du devant, s'élevait un appentis qui servait d'office ou de garde-manger et dans lequel se trouvaient rangés

divers articles à usage domestique. À quelques yards du paepae se trouvait un vaste hangar fait de branches de cocotier, où l'on se livrait à la confection du popoi et à tous les travaux culinaires.

Voilà pour la case et ses dépendances ; et l'on ne manquera pas de reconnaître qu'on ne pouvait guère imaginer construction mieux appropriée à ce climat et à ce peuple. Elle était fraîche, aérée, d'une propreté méticuleuse, et élevée au-dessus de l'humidité et des souillures du sol.

Mais passons à ses hôtes. Ici je réclame la priorité de la description pour mon dévoué serviteur et fidèle valet Kory-Kory. Son caractère devant se développer graduellement au cours de ce récit, je me bornerai pour l'instant à esquisser son aspect extérieur. Kory-Kory, bien qu'il fût le plus dévoué et le plus obligeant serviteur du monde, était, hélas ! un objet hideux à contempler. Agé d'environ vingt-cinq ans, il avait six pieds de haut, une constitution robuste et l'apparence la plus baroque. Son crâne était soigneusement rasé, à l'exception de deux plaques circulaires, de la dimension d'un dollar, sur le dessus du crâne, où ses cheveux, qu'il laissait croître d'une longueur étonnante, étaient tordus en deux nœuds saillants, qui lui donnaient l'air de posséder une paire de cornes. Sa barbe, épilée partout ailleurs, il la laissait pendre en stalactites de poils, dont deux garnissaient sa lèvre supérieure, et deux autres l'extrémité de son menton.

Kory-Kory, afin d'améliorer l'œuvre de la nature, et poussé probablement par le désir d'ajouter à la séduisante expression de ses traits, avait trouvé convenable d'embellir son visage de trois larges bandes horizontales de tatouage, lesquelles, à l'instar de ces chemins de campagne qui vont droit de l'avant sans égard aux obstacles, franchissaient son appendice nasal, descendaient dans le creux de ses orbites, effleuraient même les bords de sa bouche. Chacune traversait entièrement son visage : l'une s'étendait à hauteur des yeux, l'autre au niveau du nez, la troisième longeait les lèvres d'une oreille à l'autre. Sa physionomie ainsi triplement barrée, pour ainsi dire, de tatouage, me rappelait sans cesse un prisonnier derrière les grilles de sa geôle ; et par ailleurs le corps entier de mon sauvage valet, du haut en bas couvert de figures d'oiseaux, de poissons et d'un tas d'animaux fantastiques, me faisait songer à un atlas d'histoire naturelle ou à un exemplaire illustré de la Nature animée de Goldsmith.

Mais je serais trop cruel de railler davantage le pauvre insulaire, alors que je dois peut-être la vie à ses soins assidus. Non, Kory-Kory, je ne te veux pas de mal en décrivant ainsi ta parure extérieure ; mais elle semblait un peu étrange à mes yeux, faute d'habitude, et c'est pourquoi je m'y suis un peu attardé. Quant à sous-estimer tes services fidèles ou à les oublier, c'est là une injure dont je serai toujours incapable, fût-ce aux moments les plus insoucians de mon existence.

Le père de mon domestique désigné était un indigène de stature gigantesque, et qui avait autrefois possédé une force physique prodigieuse ; mais bien que la maladie ne se fût jamais abattue sur le vieux guerrier, Marheyo – tel était son nom, – semblait avoir renoncé à jouer un rôle actif dans les affaires de la vallée ; il n'accompagnait jamais les naturels dans leurs diverses expéditions, et employait la majeure partie de son temps à édifier une petite cabane tout contre la case, mais bien qu'à ma connaissance positive il y eût travaillé quatre mois, ce fut sans progrès sensible. Le vieux gentleman commençait, je crois, à retomber en enfance, car il manifestait par divers symptômes les caractéristiques particulières à cette époque de la vie.

Je me souviens entre autres qu'il possédait une paire de boucles d'oreilles de choix. Faites avec les dents de quelque monstre marin, il les mettait et les enlevait alternativement au moins cinquante fois par jour, tout en faisant l'aller et retour de sa petite cabane avec la plus parfaite tranquillité. Parfois, les insérant dans les pertuis de ses oreilles, il saisissait sa lance, – qui par sa longueur et sa minceur évoquait une canne à pêche, – et allait se promener majestueusement sous les ombrages du bois voisin, comme s'il devait y rencontrer en combat singulier quelque chevalier cannibale. Mais il ne tardait pas à s'en revenir, et après avoir caché son arme sous l'avancée du toit de la case, il enveloppait soigneusement ses bijoux dans un bout de tapa, et retournait comme si de rien n'était à de plus pacifiques occupations.

Mais en dépit de ses excentricités, Marheyo était un vieillard très paternel et cordial, ce en quoi il ressemblait fort à son fils Kory-Kory. La mère de ce dernier était la maîtresse de la maison, qu'elle gouvernait d'une façon remarquable, en vieille dame d'expérience. Si elle ignorait l'art de confectionner des gelées, confitures, flans et gâteaux, elle excellait à préparer l'amaa, le popoi, le kokou, et autres produits substantiels. Son activité tenait

du prodige : elle s'affairait par la case comme une hôtesse de campagne qui reçoit des visiteurs imprévus ; sans cesse elle donnait aux jeunes filles des tâches à remplir, que les petites étourdies négligeaient régulièrement ; elle fourrageait dans tous les coins, remuait des ballots de vieux tapa, ou faisait un prodigieux tintamarre de Calebasses. On la voyait parfois accroupie devant une vaste jarre de bois, et, pilant le popoi avec une véhémence redoutable, elle maniait le pilon à faire croire qu'elle allait fracasser le récipient ; d'autres fois elle trottait par la vallée en quête d'un genre déterminé de plantes, nécessaires à l'une de ses préparations secrètes, et s'en revenait, suant et soufflant, sous une provision de ces végétaux capable d'écraser toute autre femme.

À vrai dire, la mère de Kory-Kory était la seule personne industrielle de toute la vallée de Taïpi ; et elle n'aurait su s'employer plus activement, fût-elle restée veuve sans ressources mais pourvue d'une musculature immodérée en même temps que d'un nombre excessif d'enfants en bas âge, dans la région la plus morne du monde civilisé. La majeure partie du labeur accompli par cette vieille dame n'offrait pas la moindre utilité, mais elle semblait entraînée par un élan irrésistible : ses membres la portaient sans cesse de-ci de-là, comme s'ils eussent recelé quelque moteur caché qui la maintenait en un mouvement perpétuel.

Qu'on n'aille pas supposer toutefois que c'était une mégère acariâtre : elle avait le cœur le plus tendre du monde, et elle se comporta en particulier à mon égard d'une façon véritablement maternelle, allant jusqu'à me fourrer dans la main un petit morceau de choix, une variété exotique d'entremets ou de pâtisserie sauvage, telle une mère idolâtre qui bourre de tartes et de bonbons un enfant maladif. Quelle chaude reconnaissance je garde à la chère, bonne et affectueuse vieille Tinoa !

Outre les personnages que je viens de dire, la famille comprenait encore trois jeunes sauvages, dissipés, propres à rien et tapageurs, qui passaient leur temps, soit à poursuivre des amourettes avec les jouvencelles de la tribu, soit à s'enivrer d'ava et de tabac en la compagnie de leurs pareils, les mauvais garçons de la vallée.

Parmi les hôtes permanents de la case figuraient encore plusieurs ravissantes demoiselles qui, au lieu de tapoter du piano et de lire des romans

à l'instar des jeunes filles plus éclairées, suppléaient à ces occupations par la manufacture d'une qualité supérieure de tapa ; mais la plupart du temps elles gambadaient de case en case, pour jacasser et bavarder avec leurs connaissances.

Parmi elles néanmoins je dois mettre à part la belle nymphe Faïaoahé, qui était ma favorite particulière. Ses formes libres et souples réalisaient dans leur perfection même la grâce et la beauté féminines. Elle avait une peau d'un ton olivâtre foncé, et lorsque l'animation lui mettait le sang aux joues, on aurait juré voir transparaître sous cette mince pellicule la rougeur d'un léger vermillon. Le visage de cette jeune fille était d'un ovale arrondi, et chacun de ses traits aussi parfaitement régulier que peut le souhaiter l'imagination masculine la plus exigeante. Ses lèvres charnues, quand un sourire les écartait, révélaient des dents d'une blancheur éblouissante, et lorsque sa bouche rose s'ouvrait dans un accès de gaieté, on eût dit les graines lactées de l'aria, ce fruit de la vallée qui, coupé en deux, les montre rangées de chaque côté, serties dans une pulpe saine et juteuse. Ses cheveux, du brun le plus intense, irrégulièrement séparés en deux, se répandaient sur ses épaules en boucles naturelles, et, s'il lui arrivait de se pencher, retombaient sur son sein gracieux et le dérobaient à la vue. Lorsqu'on regardait dans les profondeurs de ses étranges yeux bleus, alors qu'elle se trouvait d'humeur méditative, ils paraissaient aussi paisibles qu'insondables ; mais lorsqu'une émotion vive les illuminait, il s'en échappait un rayonnement d'étoile. Faïaoahé avait des mains plus douces et tendres que celles d'une grande dame ; car durant son adolescence et même au début de sa vie de femme, une Taïpi est entièrement exemptée des travaux les plus rudes. Ses pieds, encore que continuellement à l'air, étaient plus minuscules et mieux faits que ceux qui dépassent de dessous les robes d'une grande dame de Lima. La peau de cette jeune personne, grâce aux ablutions continues et à l'usage d'onguents émollients, était incroyablement douce et satinée.

J'ai réussi peut-être à préciser quelques-uns des traits les plus saillants qui caractérisaient la beauté particulière de Faïaoahé ; mais je dois renoncer à décrire la séduction générale qui émanait de leur ensemble. Une enfant de la nature comme celle-là, respirant depuis l'âge le plus tendre une atmosphère d'été perpétuel, et nourrie des seuls fruits de la terre, jouissant d'une parfaite liberté de souci et d'inquiétude, et totalement à l'abri de toute influence

pernicieuse, frappe les regards par des grâces ingénues qui ne se peuvent exprimer. Ce portrait n'est pas une esquisse imaginaire, il est tiré de mes souvenirs les plus vivaces de la personne représentée.

À qui me demanderait si le beau corps de Faïaoahé était entièrement exempt de la hideuse tare du tatouage, je serais forcé de répondre par la négative. Mais les praticiens de cet art barbare, qui ménagent si peu les membres basanés des guerriers de la tribu, semblaient comprendre qu'il n'était pas besoin des ressources de leur profession pour augmenter les charmes des filles de la vallée.

Les personnes du sexe féminin sont rarement embellies de cette manière et Faïaoahé, ainsi que toutes les autres jeunes filles de son âge, l'était même encore moins que celles d'un âge plus avancé. Je ferai allusion plus loin à la raison de cette particularité. Il est aisé de décrire tout le tatouage que la nymphe en question exhibait sur sa personne : trois points menus, pas plus gros que des têtes d'épingle, décoraient chacune de ses lèvres, et on ne les distinguait que de très près. Juste sur la chute de l'épaule étaient tracées deux lignes parallèles, distantes d'un demi-pouce et longues de peut-être trois pouces, dont l'intervalle était rempli de figures exécutées avec soin. Ses étroites bandes de tatouage, ainsi placées, me rappelaient ces torsades d'or que portent les officiers en petite tenue et qui suppléent à leurs épaulettes.

Tel était l'unique tatouage de Faïaoahé : la main audacieuse qui avait accompli jusque-là son œuvre exécrée s'était arrêtée court, apparemment faute de courage pour continuer.

Mais j'ai omis de décrire l'habillement que portait cette nymphe de la vallée.

Faïaoahé, je dois le reconnaître, s'en tenait la plupart du temps à la primitive tenue estivale de l'Eden. Mais comme ce costume lui seyait ! Il montrait sous le meilleur jour possible ses formes gracieuses, et rien ne pouvait mieux convenir à son genre spécial de beauté. Dans les occasions ordinaires, elle était vêtue comme les deux jeunes sauvages que nous rencontrâmes lors de notre arrivée dans le val. D'autres fois, quand elle allait courir les bois, ou qu'elle se rendait en visite aux cases de ses compagnes, elle mettait une tunique de tapa blanc, qui lui descendait de la taille jusqu'un



peu au-dessous des genoux, et lorsqu'elle devait s'exposer au soleil pour un certain temps, elle se protégeait régulièrement contre ses rayons par un manteau flottant de même matière, drapé à larges plis autour de sa personne. Je décrirai plus loin sa robe de gala.

De même que les beautés de notre pays aiment à se charger de divers bijoux, suspendus à leurs oreilles, étalés sur leur gorge, entourant leurs poignets, ainsi Faïaoahé et ses compagnes ne manquaient pas de s'orner d'ajouts analogues.

Flore était leur joaillière. Tantôt elles portaient des colliers de petits œillets, enfilés tels des rubis sur une fibre de tapa, ou bien elles piquaient à leurs oreilles un simple bouton blanc, dont la tige se rejetait en arrière par le pertuis, et qui montrait de face ses fins pétales reployés en une sphère délicate, semblable à une perle de l'orient le plus pur. Des guirlandes aussi, arrangées un peu comme les diadèmes ducaux propres aux paires d'Angleterre, et faites de feuilles et de fleurs alternées, couronnaient fréquemment leurs fronts ; et on leur voyait aussi aux bras et aux chevilles des bracelets du même gracieux modèle. Bref, les jouvencelles de l'île raffolaient des fleurs, et ne se lassaient pas d'en décorer leurs personnes : aimable trait de leur caractère, dont il sera de nouveau question un peu plus loin.

À mes yeux en tout cas, Faïaoahé était indiscutablement la plus jolie femme que j'aie vue dans Taïpi, mais la description que je viens de faire d'elle s'applique dans une certaine mesure à toute la jeunesse de son sexe habitant la vallée. Vous pouvez donc juger, lecteur, de ces admirables créatures.

## CHAPITRE XII

L'officieux Kory-Kory. – Son dévouement. – Un bain dans le torrent. – Manque de réserve des demoiselles Taïpi. – Un tour avec Mehevi. – Une grande route Taïpi. – Le bois tabou. – Le houlah-houlah. – Le Ti. – Vieux birbes sauvages. – Hospitalité de Mehevi. – Sinistres pressentiments. – Une aventure dans le noir. – Honneurs distingués rendus aux visiteurs. – Singulier cortège et retour à la case de Marheyo.

Lorsque Mehevi eut quitté la case, comme je l'ai dit au chapitre précédent, Kory-Kory commença de remplir les fonctions de la charge qui lui était dévolue. Il nous apporta diverses sortes de nourriture, et il insista pour me nourrir de ses propres mains comme si j'étais un petit enfant. Je me révoltai bien entendu contre une telle prétention, mais en vain ; et après avoir déposé devant moi unealebasse de kokou, il se lava les doigts dans une terrine d'eau, puis portant la main au plat et roulant les mets en petites boulettes, il me les introduisit l'une après l'autre dans la bouche. À toutes mes protestations contre cette méthode, il répondit par de telles clameurs que je fus contraint de céder ; et la tâche de manger m'étant ainsi facilitée, le repas fut promptement expédié. Quant à Toby, on le laissa se débrouiller comme il l'entendait.

Le repas terminé, mon domestique arrangea les nattes pour la nuit, et m'ayant invité à me coucher, me couvrit d'une vaste couverture de tapa. Il me regarda ensuite d'un air approbateur et s'écria : « Ki-ki, mut, mut, ah ! mot, mot, mortarkî. » (Manger beaucoup, ah ! dormir très bon.) Cette sentence eut mon parfait assentiment, car privé de sommeil depuis plusieurs nuits et souffrant beaucoup moins de ma jambe, je ne demandais alors qu'à profiter de l'occasion que l'on m'offrait.

Le lendemain matin au réveil, je me trouvai entre Kory-Kory étendu à ma droite, et mon compagnon à ma gauche. Je me sentais passablement remis par une nuit de bon repos, et j'acquiesçai aussitôt à la proposition que me fit mon

valet, d'aller à l'eau pour me baigner, tout en redoutant la souffrance que l'exercice pourrait m'occasionner.

Mais je fus vite délivré de cette appréhension : Kory-Kory, ayant sauté à bas du paepae, s'adossa contre, tel un commissionnaire prêt à charger une malle ; puis avec de grandes vociférations et des gestes exubérants, il me fit comprendre que je devais monter sur son dos pour qu'il me transportât jusqu'à la rivière, laquelle coulait peut-être à deux cents yards de la case.

Notre apparition sur la véranda qui précédait l'habitation attira une véritable foule de gens, qui restèrent à regarder et converser entre eux avec animation. Ils faisaient songer à une troupe de badauds rassemblés devant la porte d'une auberge de village alors qu'on amène le carrosse d'un voyageur de distinction avant son départ. À peine eussé-je assuré mes bras autour du cou du dévoué garçon, qu'il se mit en marche avec moi ; et la foule, – composée principalement de jeunes filles et de garçons, – nous emboîta le pas, criant et gambadant avec un plaisir inouï, et nous accompagna jusqu'au bord de la rivière.

Arrivé là, Kory-Kory, barbotant dans l'eau jusqu'à la ceinture, me transporta au milieu du courant et me déposa sur une pierre noire et polie qui dépassait la surface de quelques pouces. La cohue amphibie qui nous suivait se jeta à la nage derrière nous et, grim pant sur les rocs moussus dont le lit du torrent était parsemé, attendit curieusement de contempler nos ablutions matinales.

Quelque peu embarrassé par la présence de la partie féminine de la compagnie et me sentant rougir de confusion, je formai une écuelle primitive en joignant mes deux mains, et rafraîchis mes joues brûlantes dans l'eau qu'elle contenait ; puis retirant mon maillot, je me penchai en avant et me baignai le torse dans la rivière. Lorsqu'il eut compris que je m'en tiendrais là, Kory-Kory sembla pétrifié d'étonnement ; il s'élança vers moi et, déversant un flux de paroles qui blâmaient fort une opération aussi limitée, m'enjoignit par des gestes indéniables de plonger mon corps tout entier. Je fus forcé d'y consentir ; mais le brave garçon, me considérant comme un enfant peureux et inexpérimenté qu'il était de son devoir de servir au risque de l'offenser, m'enleva du rocher et me lava les membres avec un soin touchant. Cela fait, je repris mon siège, et je ne pus m'empêcher de pousser un cri d'admiration à

la vue du spectacle qui m'entourait.

Du sommet moussu des larges pierres disséminées çà et là, les naturels se jetaient à l'eau, plongeant et filant entre deux eaux dans toutes les directions : les jeunes filles, tels des lièges, rebondissaient dans l'air, révélant leur nudité jusqu'à la ceinture, avec leurs longues tresses sautant sur leurs épaules, leurs yeux brillants comme des gouttes de rosée au soleil, et leur rire joyeux éclatant à chaque incident drolatique.

Dans l'après-midi de ce jour où je pris mon premier bain dans la vallée, nous reçûmes une nouvelle visite de Mehevi. Ce noble sauvage paraissait être de la même humeur affable, et il se montra aussi cordial que précédemment. Après être resté environ une heure, il se leva des nattes et, nous faisant signe à Toby et à moi de sortir de la case, nous invita à le suivre. Je lui désignai ma jambe, mais à son tour Mehevi désigna Kory-Kory, ce qui supprimait l'objection. Ce fut donc juché à nouveau sur les épaules de mon fidèle serviteur, – comme le Vieillard-de-la-Mer à califourchon sur Sindbad, – que j'accompagnai le chef.

L'aspect de la route que nous empruntâmes alors me frappa davantage que tout ce que j'avais vu jusque-là comme caractéristique de l'indolence originelle des insulaires. Cette piste était à coup sûr la plus fréquentée de la vallée. Plusieurs autres y aboutissaient de part et d'autre, et depuis maintes générations sans doute elle constituait l'artère principale du pays. Et pourtant, jusqu'au jour où je me familiarisai avec ses inconvénients, elle me parut aussi difficile à parcourir que les profondeurs d'une forêt vierge. Tantôt, elle contournait une brusque dénivellation du sol, dont la surface était défoncée par de nombreuses inégalités, et jonchée d'une multitude de pointes de roc cachées sous le feuillage de la luxuriante végétation. Tantôt c'était en les escaladant à plein, tantôt en les contournant par un large circuit, que le sentier dépassait ces obstacles : – à un moment donné on gravissait une pente foulée par une circulation continuelle, puis on dévalait du côté opposé dans un ravin abrupt, et on franchissait le lit caillouteux d'un torrent. Ici, elle suivait les profondeurs d'une gorge, vous forçant par endroits à vous courber sous d'énormes branches horizontales ; là, on butait sur d'énormes troncs qui gisaient, pourrissants, en travers de la piste. Telle était la grande route de Taïpi. Après l'avoir suivie quelque temps, comme Kory-Kory suait et

soufflait sous le poids de son fardeau, je descendis de ses épaules, et prenant en main la longue lance de Mehevi, je m'en aidai pour franchir les nombreuses inégalités de la route, préférant ce mode de cheminement à l'autre, que les difficultés du chemin rendaient aussi pénible pour moi-même que pour mon serviteur harassé.

Notre voyage prit bientôt fin : tout juste après avoir escaladé un monticule, nous arrivâmes à l'improviste au but de notre marche. Je voudrais qu'il me fût possible d'évoquer par des mots cet endroit aussi nettement que je me le rappelle.

Nous avions devant nous les bois tabous de la vallée, théâtre de maintes orgies prolongées, de maints rites affreux. Sous l'ombre épaisse des arbres à pain sacrés régnait un crépuscule solennel, un demi-jour de cathédrale. L'effrayant génie de la religion païenne semblait y méditer en silence et projeter son maléfice sur tout ce qui l'entourait. Çà et là, dans les profondeurs de cette redoutable pénombre, à demi cachés aux regards par des masses de feuillage surplombantes, s'élevaient les autels idolâtres des sauvages, construits d'énormes blocs de pierre noire et polie, superposés sans ciment jusqu'à la hauteur de douze à quinze pieds et surmontés d'un grossier temple découvert, enclos d'une enceinte basse de roseaux à l'intérieur de laquelle se voyaient, à divers degrés, de putréfaction, des offrandes de fruits à pain et de noix de coco et les restes corrompus d'un sacrifice récent.

Au milieu du bois se trouvait le houlah-houlah, – terrain consacré, réservé à la célébration des rites fantasques religieux de ce peuple. Il comprenait un vaste paepae oblong, terminé à chaque bout par un autel en terrasse surélevée, gardé par des rangées de hideuses idoles de bois, et les deux autres côtés, flanqués par des rangées d'abris de bambou, s'ouvraient vers l'intérieur, du parallélogramme. De grands arbres, dressés au milieu de cette enceinte, y projetaient une ombre épaisse ; leurs troncs massifs étaient entourés de grêles échafauds à rampe de cannes élevés de quelques pieds au-dessus du sol et formaient autant de chaires rustiques d'où les prêtres haranguaient les fidèles.

Ce saint des saints était défendu contre la profanation par les plus stricts édits de l'omniprésent tabou, qui condamnait à la mort immédiate la femme sacrilège qui fût entrée dans l'enceinte sacrée ou qui même eût foulé de son pied le terrain sanctifié par l'ombre qu'elle projetait.

On accédait à cet enclos, d'un côté par une entrée en berceau faisant face à un certain nombre de cocotiers imposants plantés à intervalles réguliers le long d'une aire nivelée d'une centaine de yards. À l'extrémité opposée de cet espace on voyait un bâtiment d'une étendue considérable, réservé au logement des prêtres et des desservants religieux des bosquets.

Dans son voisinage se trouvait un autre édifice remarquable, construit comme d'habitude au sommet d'un paepae, et d'au moins deux cents pieds de long sur vingt au plus de large. Tout le devant de cette construction était complètement ouvert, et d'un bout à l'autre courait une étroite véranda, protégée sur le bord du paepae par un garde-fou de cannes. L'intérieur offrait l'aspect d'un immense lieu de repos, avec son sol entièrement jonché d'amas juxtaposés de nattes, placées entre des troncs parallèles de cocotier, choisis dans ce dessein parmi les plus droits et les plus symétriques de la vallée.

Ce fut à ce bâtiment, dénommé le Ti dans la langue des naturels, que Mehevi nous emmena. Jusqu'alors nous avons été suivis par une foule d'indigènes des deux sexes, mais dès que nous approchâmes de son voisinage, les femmes se séparèrent peu à peu de la foule et restèrent en arrière, nous laissant continuer seuls, car les impérieuses prohibitions du tabou s'étendaient également à cet édifice, et étaient sanctionnées des mêmes affreuses pénalités qui garantissaient le terrain de houlah-houlah de la pollution imaginaire causée par toute présence féminine.

En pénétrant dans le bâtiment, je m'étonnai de voir rangés contre la paroi de bambou six mousquets, aux canons desquels pendaient un nombre égal de poires à poudre à moitié pleines. Autour de ces mousquets, disposés comme les sabres d'abordage qui décorent la cabine d'un vaisseau de guerre, s'étalaient une grande variété de lances et de pagaies, de sagaies et de casse-tête. Ce devait être là, comme je le fis remarquer à Toby, l'arsenal de la tribu.

Comme nous nous avançons le long de l'édifice, nous fûmes frappés de voir quatre ou cinq hideux vieillards, dont les formes décrépites avaient presque perdu toute apparence d'humanité, par l'effet du temps et du tatouage. Cette dernière pratique, en effet, ne prend fin chez les guerriers de l'île qu'après que les figures dessinées sur leurs membres dans leur jeunesse ne forment plus qu'un mélange continu, – ce qui d'ailleurs ne se produit que dans les cas d'extrême longévité. Les corps de ces hommes étaient ainsi d'un

vert foncé uniforme – teinte que prend peu à peu le tatouage, à mesure que l'individu avance en âge. Leur peau avait un affreux aspect d'écaillés, qui, conjugué avec sa singulière couleur, les faisait assez ressembler à quelque spécimen poussiéreux de vert antique. Leur cuir pendait par endroits en larges replis, comme ceux que forme la peau sur les flancs d'un rhinocéros. Leurs crânes étaient complètement chauves, et leurs visages crevassés de mille rides ne présentaient aucune trace de barbe. Mais la particularité la plus singulière consistait dans l'aspect de leurs pieds, dont les doigts, telles les lignes irradiantes d'une boussole marine, pointaient vers tous les rumbes de l'horizon.

La cause en était sans doute que, durant près de cent ans, lesdits doigts n'avaient été assujettis à aucun emprisonnement artificiel ; dans leur vieillesse, répugnant à un voisinage immédiat, ils exigeaient les uns et les autres l'ordre dispersé.

Ces êtres répugnants semblaient entièrement privés de l'usage de leurs membres inférieurs. Ils ne firent pas la moindre attention à nous, et restèrent assis jambes croisées sur le sol, plongés dans une vague stupeur et sans paraître s'apercevoir en rien de notre présence, tandis que Mehevi nous faisait prendre place sur les nattes, et que Kory-Kory leur débitait un vague baragouinage.

Au bout de quelques instants un jeune garçon entra, porteur d'une assiette de bois garnie de popoi ; et pour me régaler de son contenu je fus contraint à nouveau de subir l'obligeante intervention de mon inlassable serviteur. D'autres plats suivirent, dont le chef nous força, avec la plus hospitalière importunité, à prendre notre part, et, afin de vaincre notre timidité, il nous donna l'exemple avec entrain.

Le repas terminé, on alluma une pipe qui passa de bouche en bouche ; puis, cédant à son influence soporifique, au calme du lieu et aux ombres de la nuit qui tombait, mon ami et moi nous glissâmes dans une sorte de somnolence, tandis que le chef et Kory-Kory semblaient s'endormir à nos côtés.

Je me réveillai d'un somme pénible, vers minuit à ce qu'il me parut ; et me levant à demi de la natte, je m'aperçus que les ténèbres les plus complètes

nous enveloppaient. Toby dormait toujours, mais nos compagnons de tantôt avaient disparu. Le seul bruit qui troublât le silence du lieu était la respiration asthmatique des vieillards, qui reposaient à quelque distance de nous. Autant que j'en pus juger, il n'y avait personne d'autre qu'eux dans la case.

Appréhendant quelque chose de fâcheux, j'éveillai mon camarade, et nous étions occupés à nous entretenir à voix basse de la retraite inattendue des indigènes, lorsque tout à coup, dans les profondeurs du bois situé juste en face de nous, s'élançèrent des jets de flamme, qui en peu d'instants illuminèrent les ramures environnantes et par contraste épaissirent encore les ténèbres qui nous entouraient. Nous étions absorbés dans la contemplation de ce spectacle, lorsque des silhouettes noires apparurent, dont les unes s'agitaient çà et là devant les flammes, tandis que les autres, dansant et gambadant alentour, nous faisaient l'effet d'autant de démons.

Tout en considérant non sans quelque crainte ce nouveau phénomène, je dis à mon compagnon :

— Qu'est-ce que tout cela peut bien vouloir dire, Toby ?

— Oh, pas grand-chose, répliqua-t-il ; simplement qu'ils apprêtent le feu, je suppose.

— Le feu ! m'exclamai-je, le cœur battant à coups précipités ; quel feu ?

— Mais le feu pour nous rôtir, donc ! À quoi d'autre voudrais-tu que tendent ces cannibales en faisant un pareil sabbat ?

— Ah non ! Toby, assez blagué, ce n'est pas l'heure ; il va se passer des choses, j'en suis certain.

— Tu dis que je blague, moi ! s'écria Toby indigné. Ah ça ! mais pourquoi voudrais-tu que ces démons nous aient nourris de la sorte pendant ces trois derniers jours, si ce n'est pour quelque chose dont tu as trop peur pour en parler ? Vois plutôt ce Kory-Kory-là : ne t'a-t-il pas gavé de bouillie, exactement comme on fait à un porc avant de le tuer ? Crois-le bien, nous serons mangés cette nuit, et voilà le feu auquel nous allons rissoler.

Cette interprétation des choses n'était guère propre à me rassurer, et je frémis en songeant que nous étions en effet à la merci d'une tribu d'anthropophages, et que la terrible fin prévue par Toby n'avait rien



d'in vraisemblable.

— Là, qu'est-ce que je te disais ! les voilà qui viennent nous chercher, s'écria mon compagnon un instant plus tard, en apercevant, détachées en haut relief sur l'arrière-plan illuminé, les silhouettes de quatre ou cinq insulaires qui gravissaient le paepae et s'avançaient vers nous.

Ils approchaient sans bruit, que dis-je, furtivement, et se coulaient dans l'obscurité qui nous environnait, comme prêts à bondir d'un moment à l'autre sur quelque proie qu'ils craignaient de troubler avant d'en avoir eu raison. — Seigneur Dieu ! quelles ne furent pas les réflexions qui m'assaillirent à ce moment. — Une sueur froide perla sur mon front, et immobile, frappé de terreur, j'attendis mon destin.

Tout à coup la voix bien connue de Mehevi rompit le silence et ses accents bienveillants dissipèrent aussitôt mes craintes : « Tommo, Toby, kiki » (manger). Car il avait attendu pour nous appeler de nous voir tous les deux réveillés, ce dont il parut même assez surpris.

— C'est donc kiki ? fit Toby d'un ton hargneux ; eh bien, cuisez-nous d'abord s'il vous plaît... Mais qu'est-ce que cela ? ajouta-t-il, comme un second sauvage apparaissait, chargé d'un large plateau de bois contenant une nourriture fumante qu'il déposa aux pieds de Mehevi. Un bébé rôti, je parie ! ah non, dans le doute, je n'y touche pas. Je serais bien malin, vraiment, réveillé ainsi au milieu de la nuit, d'aller m'empiffrer à seule fin de fournir un de ces jours un plantureux repas à cette bande de cannibales sanguinaires ! Non, je vois parfaitement où ils veulent en venir ; aussi je suis bien décidé à jeûner au point de réduire ma personne à un paquet d'os et de cartilage ; s'ils me servent alors, à leur santé ! Mais dis donc, Tommo, tu ne vas pas manger de cette cochonnerie-là dans le noir ? Comment peux-tu savoir ce que c'est ?

— En y goûtant, bien sûr, dis-je tout en mastiquant un morceau que Kory-Kory venait de me mettre dans la bouche. Et c'est joliment bon, ma foi. On jurerait du veau !

— C'est un bébé rôti, par l'âme du capitaine Cook ! éclata Toby, avec une véhémence qui me stupéfia. Du veau ! il n'y a jamais eu le moindre veau dans cette île jusqu'à ce que tu y viennes. Je te dis que tu es en train de te goberger de la carcasse d'un Hapaa, aussi sûr que tu es devant moi ; il n'y a

pas d'erreur !

À ces mots, j'eus la brusque impression d'avoir avalé toute une dose d'émétique et d'eau tiède. Quelle réaction dans les régions abdominales ! C'était bien vrai, où donc ces démons incarnés avaient-ils pu trouver de la viande ? Mais je résolus d'en avoir le cœur net, quoi qu'il dût m'en coûter ; me tournant vers l'obligeant Mehevi, je lui eus bientôt fait comprendre que je désirais de la lumière.

Quand la chandelle arriva, je me penchai vivement sur le plat et reconnus les débris mutilés d'un porcelet. « Poua-ki ! » prononça Kory-Kory en me désignant aimablement le plat. Et à partir de ce jour je n'oubliai jamais plus qu'on nomme ainsi le porc en dialecte Taïpi.

Le lendemain matin, après que l'hospitalier Mehevi nous eut de nouveau abondamment festoyés, Toby et moi, nous nous levions pour partir, lorsque le chef nous pria d'ajourner notre départ. « Abo, abo » (Attendez, attendez), dit-il. En conséquence nous reprîmes nos sièges, tandis qu'avec l'assistance du zélé Kory-Kory il paraissait occupé à donner des ordres à plusieurs indigènes qui s'affairaient devant la porte à des soins dont nous ne comprenions pas la nature. Nous ne restâmes cependant pas longtemps dans l'ignorance, car quelques instants seulement plus tard, le chef nous pria d'avancer et nous vîmes qu'il avait commandé une sorte de garde d'honneur pour nous escorter jusqu'à la maison de Marheyo.

La procession était menée par deux vénérables sauvages, pourvus chacun d'une lance à banderole de tapa d'un blanc de lait. Derrière eux venaient plusieurs jeunes garçons, porteurs de Calebasses pleines de popoi, et suivis à leur tour par quatre robustes gars soutenant de longs bambous au haut desquels se balançaient, à vingt pieds du sol au moins, de grands paniers bourrés de fruits à pain. Venait ensuite une troupe de galopins, avec des régimes de bananes et des couffes pleines de noix de coco ; les écales, dénudées de leur enveloppe, émergeaient de la vannerie verte qui les entourait. Fermant la marche, un gros insulaire tenait sur sa tête un plateau de bois, avec les restes de notre festin nocturne, recouverts de feuilles vertes.

Fort étonné de cette exhibition, je ne pus retenir un sourire devant son aspect grotesque et toutes les associations d'idées qu'elle entraînait. Il

semblait que Mehevi s'attachât à regarnir le garde-manger du vieux Marheyo, craignant sans doute que sans cette précaution ses hôtes ne puissent se conserver dans toute la bonne forme désirable.

Quand je descendis du paepae, la procession se reforma pour nous encadrer, et je restai la plupart du temps à son centre, porté par Kory-Kory ou bien, pour le soulager de son fardeau, marchant de temps en temps appuyé sur une lance. Lorsque nous nous mîmes en marche dans cet ordre, les naturels entonnèrent une sorte de récitatif musical, qui ne cessa, plus jusqu'à notre arrivée à destination.

Tout le long du chemin, des troupes de jeunes filles, surgies des bois voisins, se joignirent au cortège, nous accompagnant de cris de joie qui noyaient presque les notes graves de la mélodie. Comme nous approchions du domicile du vieux Marheyo, ses hôtes s'élancèrent à notre rencontre, et tandis qu'on se distribuait les dons de Mehevi, l'antique guerrier faisait les honneurs de sa demeure avec toute la chaleureuse hospitalité prodiguée par un squire anglais qui reçoit ses amis dans quelque beau château ancestral.

## CHAPITRE XIII

Tentative pour obtenir des secours de Nuku-Hiva. – Périlleuse aventure de Toby dans les montagnes de Hapaa. – Eloquence de Kory-Kory.

Parmi ces spectacles nouveaux, une semaine s'écoula presque à notre insu. Les naturels, poussés par quelque motif mystérieux, redoublaient d'attentions à notre égard. Leur conduite nous laissait rêveurs. Car enfin, me disais-je, s'ils nous voulaient du mal, ils n'agiraient pas de la sorte. Mais pourquoi cet excès de tendresse, et quel bienfait nous croient-ils capables de leur accorder en retour ?

Nous étions assez perplexes, mais quoi qu'il en fût, et en dépit des craintes dont je ne pouvais me débarrasser, la sinistre réputation des Taïpis me semblait tout à fait imméritée.

— Mais ce sont des cannibales ! m'objecta Toby, un jour que je faisais l'éloge de la tribu.

— Soit, répliquai-je, mais je doute qu'il existe dans tout le Pacifique une race de bons vivants plus douce, plus généreuse et plus aimable.

Mais nonobstant les bons traitements que nous recevions, je connaissais trop la versatilité des sauvages pour ne désirer point quitter la vallée, et me mettre hors d'atteinte de cette mort affreuse qui nous menaçait peut-être sous ces rians dehors. Il y avait toutefois un obstacle. Je ne pouvais songer à m'en aller de là, tant que je ne serais pas délivré de cette grave claudication dont j'étais affligé ; et de fait, mon mal commençait à m'inquiéter sérieusement ; car il empirait de jour en jour en dépit des remèdes indigènes. Leur application, tout en soulageant la douleur, n'en supprimait pas la cause, et j'étais convaincu que, si je n'obtenais pas quelque secours plus efficace, je pouvais m'attendre à des souffrances qui n'iraient qu'en s'accroissant. Il y avait bien les médecins de la flotte française, probablement toujours mouillée dans la baie de Nuku-Hiva, qui ne refuseraient pas de me donner des soins, si

je réussissais à communiquer avec eux. Mais comment y parvenir ?

À la fin, me voyant réduit à cette extrémité, je demandai à Toby qu'il s'efforçât de se rendre à Nuku-Hiva ; car s'il ne parvenait pas à regagner la vallée par eau et à m'emmener dans l'une des embarcations de l'escadre, il pourrait à tout le moins se procurer les médicaments voulus et effectuer son retour par voie de terre.

Mon compagnon m'écouta en silence et parut d'abord peu goûter ce projet. À vrai dire, il était impatient de s'échapper de ces lieux, et il eût voulu profiter de notre faveur actuelle auprès des indigènes pour effectuer notre retraite avant que se déclarât quelque revirement dans le comportement de ceux-ci. Comme il ne pouvait songer à m'abandonner à mon malheureux sort, il me conjura de prendre patience, m'affirmant que je serais bientôt en meilleure santé, et que je me verrais capable sous peu de retourner avec lui à Nuku-Hiva.

En outre, il ne pouvait se faire à l'idée de revenir encore en ce lieu de péril, et quant à l'espoir de persuader les Français d'envoyer l'équipage d'une baleinière afin de nous délivrer, il le considérait comme chimérique. Il me démontra avec des arguments sans réplique l'impossibilité pour eux d'aller provoquer les hostilités du clan par une mesure semblable, alors que dans le but d'apaiser ses craintes, ils s'étaient jusqu'alors abstenus de rendre visite à la baie. « Et même s'ils y consentaient, me dit Toby, ils n'aboutiraient qu'à provoquer dans la vallée une émeute au cours de laquelle nous serions tous les deux sacrifiés par ces farouches insulaires. » C'était sans réplique ; je persistai néanmoins à croire qu'il réussirait peut-être à accomplir l'autre partie de mon plan. Je finis par surmonter ses scrupules, et il accepta de tenter l'aventure.

Dès que nous eûmes réussi à faire comprendre notre désir aux naturels, ils manifestèrent la plus véhémence opposition à nos projets, et je désespérai tout d'abord d'obtenir leur consentement. À la seule idée, que l'un de nous pourrait les quitter, ils montraient la plus vive inquiétude. Le chagrin et la consternation de Kory-Kory en particulier étaient sans bornes : il se livrait à une véritable débauche de gesticulations pour nous faire sentir non seulement son horreur de Nuku-Hiva et de ses barbares habitants, mais encore son étonnement de ce qu'après avoir fait la connaissance des Taïpis éclairés, nous

puissions entretenir la moindre envie de délaisser, même pour un temps, leur charmante société.

Je réfutai néanmoins ses objections en invoquant ma boiterie, car j'assurai aux indigènes que j'en serais bientôt délivré si l'on permettait à Toby d'aller quérir les médicaments nécessaires.

Il fut convenu que mon ami partirait le lendemain matin, accompagné de deux ou trois personnes de la case ; elles lui montreraient un chemin facile qui lui permettrait d'atteindre la baie avant le coucher du soleil.

Dès le lever du jour, notre maisonnée fut sur pied. L'un des adolescents grimpa sur un cocotier voisin, et jeta un certain nombre de jeunes fruits, que le vieux Marheyo dépouilla soigneusement de leurs coques vertes et attacha ensemble sur une courte perche. Ils étaient destinés à rafraîchir Toby en cours de route.

Les préparatifs terminés, je dis adieu à mon camarade, non sans émotion. Il me promit de revenir dans trois jours au plus tard ; et, me souhaitant de ne pas m'ennuyer dans l'intervalle, il tourna l'angle du paepae, et disparut bientôt, guidé par le vénérable Marheyo. Son départ m'accabla de mélancolie et, rentrant dans la case, je me jetai avec une sorte de désespoir sur les nattes du sol.

Au bout de deux heures, le vieux guerrier réapparut et me fit comprendre qu'après avoir accompagné mon ami jusqu'à quelque distance et lui avoir montré sa route, il l'avait laissé continuer seul.

Ce même jour, il pouvait être midi, heure que ces peuples passent régulièrement à dormir. Les hôtes de la case sommeillaient, et moi, couché parmi eux, j'étais péniblement affecté par l'étrange silence qui régnait. Soudain, je crus entendre une clameur lointaine, qui semblait poussée par plusieurs individus, dans les profondeurs du bois qui s'étendait en face de notre habitation.

Les cris se rapprochèrent, plus forts, et peu à peu toute la vallée résonna de frénétiques vociférations. Les dormeurs qui m'entouraient se levèrent d'un bond, et coururent au-dehors pour découvrir la cause de cette agitation. Kory-Kory, qui avait été le premier debout, rentra bientôt, tout hors d'haleine et à demi égaré d'émotion. Tout ce que je pus comprendre à ses discours, ce fut

qu'un accident était arrivé à Toby. Redoutant quelque malheur fatal, je m'élançai hors de la case, et aperçus une foule désordonnée de gens qui, avec des cris et des lamentations, achevaient de sortir du bois, portant à plusieurs un objet dont la vue provoquait tous ces transports de douleur. À mesure qu'ils approchaient, les hommes redoublaient de cris, et les filles, tordant en l'air leurs bras nus s'exclamaient d'un ton plaintif : « Ewhé, éwhé ! Toby mukî moî ! » (Hélas, hélas ! Toby est tué !)

Au même instant, la foule s'entrouvrit et me laissa voir, porté par deux hommes, le corps en apparence inanimé de mon compagnon, dont la tête pendait inerte contre la poitrine du premier. Tout son visage, son cou et sa poitrine étaient couverts d'un sang qui sourdait encore lentement d'une blessure située derrière la tempe. Au milieu de la plus extrême et de la plus bruyante confusion, le corps fut amené dans la case et déposé sur une natte. Ecartant les naturels pour lui donner de l'air, je me penchai vivement sur Toby, et en posant ma main sur son sein, je constatai que le cœur battait encore. Ivre de joie, je m'emparai d'unealebasse pleine d'eau et en répandis le contenu sur son visage, puis, le débarrassant du sang, j'examinai anxieusement la blessure.

Elle avait à peu près trois pouces de long, et une fois écartés les cheveux agglutinés qui la recouvraient, elle laissait voir le crâne complètement dénudé. À l'aide de mon couteau je tranchai en hâte les lourdes mèches, et imbibai d'eau à plusieurs reprises la partie blessée.

Au bout de quelques instants, Toby se ranima, ouvrit les yeux une seconde, et les referma de nouveau sans rien dire. Agenouillé à côté de moi, Kory-Kory se mit à lui masser légèrement tout le corps avec la paume des mains ; cependant qu'une jeune fille, debout à son chevet, l'éventait sans relâche et que je continuais d'humecter ses lèvres et son front. Bientôt mon pauvre camarade donna signe de vie et je réussis à lui faire avaler quelques gorgées de l'eau contenue dans une écuelle de coco.

La vieille Tinoa parut, tenant à la main des simples cueillis par elle, et me fit signe d'en exprimer le suc dans la blessure. Ceci fait, je crus préférable de laisser Toby en repos jusqu'à ce qu'il eût recouvré ses facultés. À plusieurs reprises il ouvrit les yeux, mais dans ma sollicitude je lui imposai le silence. Au bout de deux ou trois heures, néanmoins, il se mit sur son séant, et se

trouva suffisamment rétabli pour me faire le récit de son aventure.

« Après avoir quitté la case avec le vieux Marheyo, me conta Toby, nous traversâmes la vallée, pour gravir les hauteurs de l'autre côté. Juste au-delà de ces hauteurs, d'après mon guide, se trouvait la vallée des Hapaa, et pour gagner Nuku-Hiva, je n'avais qu'à suivre les crêtes et contourner le val par le haut. Arrivé sur la pente à une faible élévation, mon guide fit halte, me laissa entendre qu'il ne pouvait m'accompagner plus loin, et je compris à sa mimique qu'il n'osait s'approcher davantage du territoire des ennemis de sa tribu. Après quoi, il me désigna mon chemin, qui s'apercevait nettement devant moi, me souhaita bon voyage et redescendit la montagne en toute hâte.

« Enchanté de me trouver si proche des Hapaa, je poussai de l'avant et gagnai bientôt le sommet de la pente. Elle se terminait en une crête aiguë, d'où je découvrais les deux vallées hostiles. Je m'y assis et me reposai un moment pour me rafraîchir à l'aide de mes cocos. Je venais de me remettre en marche le long de la hauteur, lorsque tout à coup, juste en face de moi, m'apparurent trois insulaires qui devaient sortir de la vallée Hapaa. Chacun d'eux était armé d'une longue lance, et à son aspect je reconnus l'un d'eux pour un chef. Ils crièrent quelque chose que je ne compris point, et me firent signe d'approcher.

« Sans la moindre hésitation, je m'avançai vers eux, et j'étais arrivé peut-être à un yard du premier, lorsque désignant d'un air irrité la vallée Taïpi, et poussant une exclamation féroce, il brandit son arme avec une rapidité foudroyante et d'un seul coup, m'abattit sur le sol. C'est ainsi que je reçus cette blessure qui me fit perdre connaissance. Lorsque je revins à moi, je vis les trois insulaires debout à quelque distance, apparemment engagés dans une vive discussion à mon sujet.

« Mon premier mouvement fut de prendre la fuite ; mais en m'efforçant de me relever, je retombai en arrière, et roulai à bas d'un petit précipice herbu. Le choc sembla me rendre mes facultés : d'un bond je fus sur pied, et me mis à descendre au galop le sentier que je venais de gravir. Je n'avais pas besoin de tourner la tête pour me savoir poursuivi de près : les hurlements de mes ennemis me l'apprenaient assez. Stimulé par leurs clameurs effroyables, et oublieux de ma récente blessure – dont le sang me coulait jusque dans les



yeux et m'aveuglait à demi – je dévalai le flanc de la montagne à la vitesse du vent. Je me trouvais déjà presque au tiers de la descente, et les sauvages avaient cessé leurs cris, lorsqu'un hurlement terrible éclata soudain à mes oreilles, et au même instant une sagaie pesante m'effleura dans son vol et se ficha en vibrant dans un tronc voisin. Un nouveau hurlement retentit, une autre sagaie, puis une troisième, déchirèrent l'air à quelques pieds de ma personne, et allèrent tour à tour s'enfoncer obliquement dans le sol, juste devant moi. Mes gens poussèrent un rugissement de rage et de déception ; mais ils redoutaient, je pense, de pénétrer plus loin dans la vallée Taïpi, et ils abandonnèrent la poursuite. Je les vis ramasser leurs armes et s'en retourner ; pour moi, je continuai de descendre à toute vitesse.

« Quel motif put causer cette attaque farouche de la part de ces Hapaa ? je me le demande ; à moins qu'ils ne m'aient vu gravir la hauteur en compagnie de Marheyo, et que le simple fait de venir de chez les Taïpis dût suffire à les mettre en fureur.

« Aussi longtemps que je me trouvai en danger, je sentis à peine la blessure que je venais de recevoir ; mais quand la chasse eut pris fin, je commençai à en souffrir. J'avais perdu mon chapeau dans ma fuite, et le soleil brûlait ma tête nue. J'éprouvais de la faiblesse et du vertige ; mais craignant de m'abattre loin de tout secours, je m'avançai tant bien que mal et en trébuchant, et j'arrivai enfin dans la partie plane de la vallée, où je m'affaissai ; et j'ignore le reste jusqu'au moment où je nous vis, moi couché sur les nattes, et toi penché sur moi avec laalebasse d'eau. »

Tel fut le récit que me fit Toby de cette malencontreuse affaire. J'appris ensuite que par bonheur il était tombé tout auprès d'un endroit où les naturels vont s'approvisionner de bois à brûler. Une troupe de ceux-ci le virent tomber, et après avoir tenté de le ranimer au torrent, le rapportèrent en toute hâte à la case.

Cet accident jeta sur notre avenir un sombre voile. Il nous rappela que nous étions encerclés de tribus hostiles, dont nous ne pouvions songer à traverser les terres pour aller à Nuku-Hiva, sans encourir les effets de leur sauvage ressentiment. Il ne nous restait d'autre issue que la mer, qui baignait l'extrémité inférieure de la vallée.

Nos bons Taïpis profitèrent du récent malheur de Toby pour nous exhorter à mieux apprécier les bienfaits de notre séjour parmi eux, et ils opposèrent leur généreuse réception à l'animosité de leurs voisins. Ils nous mirent aussi en garde contre le cannibalisme des Hapaa, sujet qu'ils savaient parfaitement devoir nous remplir d'inquiétude ; ils ne laissaient pas en même temps de se défendre hautement de participer à une aussi odieuse coutume. Ils ne manquèrent pas non plus de nous faire admirer la beauté naturelle de leur propre résidence et la profusion avec laquelle y croissaient toutes sortes de fruits, ce en quoi elle surpassait à leur dire n'importe laquelle des vallées avoisinantes.

Kory-Kory semblait avoir tant à cœur de pénétrer nos esprits de ses justes vues là-dessus que, aidé dans ses efforts par les quelques connaissances que nous avions acquises de sa langue, il parvint effectivement à nous faire comprendre une bonne part de son discours. Afin de nous en faciliter l'entendement, il commença par limiter le plus possible le champ de ses idées.

— Hapaa kîkî noui, s'exclama-t-il ; noui, noui, kiki kanaka ! – ah ! aouê mortarkî ! ce qui signifie : « Ce sont des gens affreux que ces Hapaa ! ils dévorent un tas d'hommes ! ah, ils sont abominablement méchants ! » Jusque-là il s'exprimait par divers gestes, tout en se précipitant de temps à autre hors de la case pour tendre un doigt réprobateur vers la vallée Hapaa ; il revenait ensuite précipitamment vers nous, et la rapidité de ce va-et-vient nous montrait combien il craignait que nous ne perdissions une phrase de ses explications avant qu'il pût aborder la suivante ; il poursuivit sa démonstration en saisissant entre ses dents la partie charnue de mon bras, signifiant par là que les gens qui habitaient là-bas ne demanderaient qu'à me traiter de cette façon.

Bien assuré que nous étions pleinement éclairés sur ce point, il en vint à l'objectif suivant : « Ah, Taïpi mortarkî ! noui, noui maiori – noui, noui wai – noui, nouipopoi – noui, noui kokou – ah ! noui, noui ki-ki – ah ! noui, noui, noui ! » Ce qui, aussi littéralement traduit que précédemment, voulait dire : « Ah, Taïpi ! n'est-ce pas que c'est un bon endroit ! – pas de danger qu'on jeûne ici, je vous le dis ! – plein d'arbres à pain – plein d'eau plein de pouding – ah ! plein de tout ce qu'on veut ! – ah ! des tas, des tas, des tas ! »

Le tout était accompagné d'un feu roulant de commentaires par signes et par gestes qu'il était impossible de ne pas comprendre.

Comme il poursuivait sa harangue cependant, Kory-Kory, rivalisant en cela avec nos orateurs les plus distingués, commença à se lancer assez diffusément dans d'autres branches de son sujet ; il s'étendait probablement sur les considérations morales que suggérait celui-ci, et il poursuivit dans un charabia si inintelligiblement étourdissant, qu'il me donna littéralement la migraine pour le restant de la journée.

## CHAPITRE XIV

Grand événement dans la vallée. – Le télégraphe insulaire. – Etrange disparition de Toby. – Faïaoahé me prouve sa tendresse. – Tristes réflexions. – Conduite mystérieuse des indigènes. – Dévouement de Kory-Kory. – Une couche rustique. – Un luxe. – Comment on craque une allumette « à la Taïpi ».

Au bout de quelques jours Toby se rétablit des suites de sa rencontre avec les guerriers Hapaa : sa blessure au crâne céda vite au traitement végétal de la bonne Tinoa. Cependant, moins heureux que mon ami, je continuais à traîner le mal dont l'origine et la nature demeuraient également mystérieuses. Privé comme je l'étais de tout recours au monde civilisé, et sentant inefficace tout ce que les naturels pouvaient tenter pour me soulager, sachant de plus qu'aussi longtemps que je resterais dans cette situation, il me serait impossible de quitter la vallée, en dépit de toutes les occasions favorables, et appréhendant de nous voir exposés sous peu à un revirement de la part des indigènes, je finis par abandonner tout espoir de guérison et me laissai aller aux plus sombres pensées. Une profonde dépression m'accabla, que ne parvenaient à alléger ni les amicales exhortations de mon ami, ni les soins attentifs de Kory-Kory, ni l'apaisante influence de Faïaoahé.

Un matin que je reposais sur les nattes de la case, plongé dans une triste rêverie, et oublieux de tout ce qui m'entourait, Toby, qui m'avait quitté depuis une heure, revint en hâte et, tout joyeux, m'exhorta à me réjouir et à prendre courage, car il croyait, d'après ce qui se passait chez les naturels, que des embarcations approchaient de la baie.

Ces nouvelles agirent sur moi comme un sortilège ; l'heure de notre délivrance était proche ! Et, me dressant, je compris vite qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Le mot boti ! boti ! retentissait de toutes parts ; et on entendait au loin des appels, d'abord faibles et indistincts, mais qui se renforçaient et se rapprochaient à chaque répétition, jusqu'au moment

où ils furent repris par un garçon juché dans un cocotier tout proche, qui les lança à son tour ; ils furent répétés ensuite dans un bois voisin, et allèrent s'éteignant peu à peu, à mesure que la nouvelle pénétrait jusqu'aux derniers confins de la vallée. Au moyen de cette espèce de télégraphie, les insulaires font passer le résumé des nouvelles en quelques minutes depuis la mer jusqu'aux habitations les plus reculées, c'est-à-dire sur une distance d'au moins huit à neuf milles. Le système était pour lors en plein fonctionnement : les nouvelles se succédaient avec une rapidité inconcevable.

Il semblait régner le plus grand tumulte. À chaque nouvelle bribe de rapport, les indigènes montraient le plus vif intérêt et s'employaient de toute leur énergie à rassembler des fruits qu'ils voulaient vendre aux visiteurs inattendus. Les uns arrachaient les enveloppes des noix de coco ; d'autres, juchés dans les arbres à pain, en jetaient bas les fruits à leurs compagnons qui les empilaient à mesure par tas ; cependant que d'autres encore jouaient des doigts avec agilité pour tresser des paniers de feuilles destinés à transporter les fruits.

On se livrait aussi à d'autres occupations. Là, un robuste guerrier polissait sa lance avec un chiffon de tapa ou rajustait autour de sa taille les plis de sa ceinture ; ici, une jeune demoiselle se décorait de fleurs, comme si elle avait en vue quelque conquête virginale ; ailleurs, comme dans toutes les parties du monde en cas de presse et de confusion, un certain nombre d'individus se démenaient de toutes parts, avec une vigueur et une persévérance singulières, sans rien réaliser par eux-mêmes, et gênant les autres.

Jamais encore nous n'avions vu les insulaires en un tel état d'effervescence et d'agitation ; et cette scène illustrait abondamment un fait : que de tels événements ne se produisaient qu'à intervalles éloignés.

En songeant à tout le temps qui pourrait s'écouler avant que ne se représentât semblable chance d'évasion, je regrettai amèrement d'être hors d'état de profiter sur-le-champ de la présente occasion.

D'après tous les indices que nous pouvions recueillir, il semblait que les naturels craignissent d'arriver trop tard sur la plage, s'ils ne faisaient une diligence extrême. Tout malade et boiteux que je fusse, je serais néanmoins parti aussitôt avec Toby, n'eût été que Kory-Kory non seulement refusa de

me porter, mais manifesta la plus grande répugnance à nous laisser nous éloigner de la case. Les autres sauvages s'opposaient également à nos vœux, et semblaient fâchés et étonnés de l'ardeur de mes sollicitations. Je vis clairement que, tout en évitant de contrarier ouvertement mes mouvements, mon domestique était cependant résolu à s'opposer à mon désir. En toute occasion, comme bien souvent par la suite, il me parut exécuter à mon égard des ordres étrangers, tout en étant personnellement animé envers moi de la plus vive affection.

Toby, qui avait résolu d'accompagner si possible les insulaires, dès qu'ils seraient prêts à partir, et qui pour cette raison s'était abstenu de montrer la même impatience, me représenta alors qu'il était vain pour moi d'entretenir l'espoir d'atteindre la plage en temps voulu pour profiter d'une occasion éventuelle.

— Ne vois-tu pas, me dit-il, que les sauvages eux-mêmes ont peur d'arriver trop tard, et que je me mettrais en route tout de suite si je ne croyais pas qu'en laissant voir trop de précipitation, je détruirais toute chance de profiter de cet heureux événement ? Si tu peux seulement tâcher d'avoir l'air tranquille ou indifférent, tu apaiseras leurs soupçons, et je ne doute pas qu'en ce cas ils ne me laissent aller avec eux jusqu'à la plage, puisqu'ils se figureront que j'y vais par simple curiosité. Si je réussis à arriver jusqu'aux embarcations, je ferai savoir dans quel état je t'ai laissé, et peut-être alors prendra-t-on des mesures pour assurer notre évaison.

Je ne pus que me soumettre à ces raisons, et comme les naturels avaient alors terminé leurs préparatifs, j'attendis avec le plus vif intérêt de voir quel accueil obtiendrait la demande de Toby. Dès que mon compagnon leur eut fait connaître mon intention de rester, ils ne manifestèrent plus aucune objection à sa requête, et l'accueillirent même avec plaisir. Leur singulière conduite en cette occasion m'intrigua beaucoup sur le moment, et ajouta un mystère de plus aux événements ultérieurs.

Les insulaires se pressaient alors sur le chemin qui menait à la mer. Je serrai chaleureusement la main de Toby, et comme s'il avait perdu son chapeau, lui donnai mon panama pour abriter du soleil son crâne blessé. Il me rendit une cordiale poignée de main, et sur la promesse solennelle de revenir aussitôt que les embarcations auraient quitté le rivage, il s'éloigna de moi, au

bout d'un instant il disparut à un tournant du bois.

En dépit des réflexions pénibles qui me harcelaient, je ne pus résister à l'amusement du spectacle nouveau et animé qui frappait alors mes regards. L'un après l'autre, les naturels se succédaient en foule sur l'étroit sentier, chargés de toutes sortes de fruits. On en voyait qui, après avoir tenté en vain de persuader à un jeune porc de se laisser mener en laisse, étaient obligés finalement d'enlever dans leurs bras la bête rétive, et de la porter se débattant contre leur poitrine nue et poussant des cris ininterrompus. Il y en avait deux qu'on eût pris d'un peu loin pour les éclaireurs hébreux, revenant vers Moïse avec la grappe de raisin prodigieuse : à la file, séparés par une couple de yards, ils trottaient l'un derrière l'autre, et entre eux, suspendu à une perche reposant sur leurs épaules, un énorme régime de bananes se balançait à la cadence de leurs pas. Plus loin, un autre sauvage, suant de fatigue, portait à deux mains sur son ventre une montagne de noix de coco ; dans sa crainte d'arriver trop tard, il ne voyait pas les fruits tomber de sa corbeille, et semblait n'avoir d'autre souci que d'atteindre le but, sans se préoccuper du nombre de cocos qui lui faussaient compagnie.

En peu de temps le dernier traînard eut disparu, et les clameurs affaiblies de l'avant-garde cessèrent d'être perceptibles. Notre partie du val parut alors quasi déserte de ses habitants, car il n'y restait plus que Kory-Kory, son vieux père, et quelques vieillards décrépits.

Vers le soir, les insulaires commencèrent à revenir de la plage par petits groupes, et tandis qu'ils approchaient de la case, je cherchais à découvrir parmi eux la silhouette de mon compagnon. Mais l'un après l'autre ils dépassaient la demeure, et je ne l'apercevais toujours pas. Supposant donc qu'il apparaîtrait bientôt en compagnie de membres de la maisonnée, je mis un frein à mon inquiétude, et attendis patiemment de le voir s'avancer avec la belle Faïaoahé. Enfin j'aperçus Tinoa, qui s'en venait suivie des filles et des jeunes gens, hôtes habituels de la case Marheyo ; mais mon ami n'était point parmi eux, et le cœur plein d'alarmes, je m'efforçai aussitôt de découvrir la cause de son retard.

À mes questions pressantes, les naturels montrèrent beaucoup d'embarras. Tous leurs récits se contredisaient : l'un me donnait à entendre que Toby serait auprès de moi dans peu de temps ; le second ignorait où il

était ; un troisième, le vitupérant, m'assurait qu'il avait pris la fuite et qu'il ne reviendrait plus jamais. Il me sembla, sur le moment, qu'en me faisant ces récits variés, ils s'efforçaient de me cacher quelque affreux malheur dont ils voulaient m'épargner l'accablement.

Craignant qu'il n'eût péri, je cherchai la jeune Faïaoahé et tentai de lui faire avouer la vérité.

Cette aimable créature avait depuis longtemps conquis mon estime, moins par son exceptionnelle beauté que par l'expression attrayante de sa physionomie, où se lisaient une intelligence et une sensibilité tout exceptionnelles. Seule entre tous les indigènes, elle semblait se rendre compte de l'effet produit sur moi et mon ami par la situation particulière dans laquelle nous nous trouvions. Lorsqu'elle s'adressait à moi, – et spécialement lorsque j'étais couché sur les nattes, en proie à mes maux, – il y avait dans son attitude une bonté à laquelle on ne pouvait se méprendre ni résister. Chaque fois qu'elle entra dans la case, l'expression de son visage dénotait la plus vive compassion envers moi, et se dirigeant vers ma couche, avec un bras mi-levé en un geste de pitié, et ses grands yeux luisants fixés attentivement sur les miens, elle murmurait d'un ton plaintif : « Ewhé ! ewhé ! Tommo ! » et s'asseyait tristement à mes côtés.

Son attitude m'apporta la conviction qu'elle compatissait profondément à ma situation, éloigné comme je l'étais de mon pays et de mes amis, et hors d'atteinte de tout secours. Par moments, en vérité, j'en arrivais presque à croire que son esprit était mû par des intuitions raffinées, qu'on se serait peu attendu à trouver chez quelqu'un de sa condition ; elle semblait consciente de la rupture brutale des liens qui nous avaient unis à nos foyers et de l'existence de sœurs et de frères qui attendaient anxieusement notre retour et ne nous reverraient peut-être jamais plus.

C'est sous cet aimable jour que je me représentais Faïaoahé ; faisant donc pleine confiance à sa candeur et à son intelligence, j'eus alors recours à elle dans mon anxiété sur le sort de mon compagnon.

Mes questions l'embarrassèrent visiblement. Elle regardait tour à tour chacun des assistants, comme si elle ne savait quelle réponse me faire. À la fin, cédant à mes sollicitations, elle surmonta ses scrupules et me fit



comprendre que Toby était parti avec les canots qui avaient visité la baie, mais en promettant de revenir au bout de trois jours. Tout d'abord j'accusai mon camarade de perfidie pour sa désertion mais à tête plus reposée, je me reprochai de lui attribuer une action aussi noire, et me rassurai en me persuadant qu'il avait saisi l'occasion de gagner Nuku-Hiva, où il prendrait les mesures voulues pour me faire transporter hors de la vallée. En tout cas, pensai-je, il reviendra bientôt, avec les médicaments dont j'ai besoin, et puis, dès que je serai guéri, rien ne s'opposera plus à notre départ.

Consolé par ces réflexions, je reposai cette nuit-là plus calmement qu'il ne m'était-arrivé depuis plusieurs jours. Le lendemain s'écoula sans qu'il fût fait mention de Toby par les naturels qui semblaient désireux d'éviter tout entretien à son sujet. Ceci éveilla en moi quelques appréhensions : mais le soir venu, je me félicitai que le second jour fût passé, et j'attendis le retour de Toby pour la matinée suivante.

Mais la matinée vint et passa, et mon compagnon ne parut point. « Hé ! me dis-je, il compte trois jours à partir du matin après son départ : c'est demain qu'il arrivera. » Mais cette fastidieuse journée du lendemain se termina de même sans qu'il reparût. Même alors, je refusai de désespérer ; je me dis que quelque chose l'avait retenu, qu'il attendait qu'un canot partit de Nuku-Hiva, et que dans un jour ou deux au plus je le reverrais. Mais chaque jour qui passait renouvelait ma déception ; à la longue l'espoir m'abandonna, et je me laissai aller au découragement.

Oui, pensai-je sombrement, il s'est assuré son propre salut et se moque bien des calamités qui peuvent assaillir son malheureux camarade. Quel fou j'ai été de supposer qu'il se trouverait un volontaire pour affronter à nouveau les périls de cette vallée, une fois sorti de ses limites ! Il est parti et m'a laissé seul pour lutter contre tous les dangers qui m'entourent. C'est ainsi que je cherchais parfois une consolation désespérée en m'appesantissant sur la perfidie de Toby ; tandis qu'à d'autres moments, je sombrais dans l'amer remords de m'être attiré par ma propre imprudence le sort qui ne manquerait pas de m'échoir.

D'autres fois encore, je pensais qu'après tout ces traîtres sauvages l'avaient sacrifié, d'où l'embarras dans lequel les mettaient mes questions et leurs réponses contradictoires. Il se pouvait aussi qu'il fût prisonnier en

quelque autre partie de la vallée ; ou même, hypothèse plus affreuse encore, qu'il eût trouvé cette fin même devant laquelle mon être entier se révoltait. Mais toutes ces spéculations restèrent vaines ; aucune nouvelle de Toby ne m'atteignit jamais : il était parti pour ne plus revenir.

La conduite des insulaires m'apparaissait inexplicable. Toute allusion à mon camarade perdu était soigneusement esquivée, et si parfois ils se voyaient forcés de faire quelque réponse à mes questions incessantes sur ce sujet, ils dénonçaient inmanquablement Toby comme un ingrat fugitif, qui avait abandonné son ami pour se rendre à cet abject et odieux pays de Nuku-Hiva.

Mais quel que pût être son destin, à présent qu'il avait disparu, les naturels redoublaient envers moi d'attentions et d'amabilités, -me traitant avec une déférence qui n'eût guère été plus grande si j'avais été un envoyé du ciel. Kory-Kory ne me laissait pas seul un instant, si ce n'est pour exécuter mes vœux ; deux fois par jour, dans la fraîcheur du matin et dans celle du soir, le fidèle garçon insistait pour me porter jusqu'au torrent, et me baignait dans son onde rafraîchissante.

Dans l'après-midi, il me portait fréquemment à un endroit particulier de la rivière, où la beauté du paysage produisait sur mon âme un effet lénitif. En ce lieu les eaux coulaient entre des berges herbues, où poussaient d'énormes arbres à pain, dont les branchages majestueux s'entrecroisaient en l'air, formant un dôme de feuillage. Auprès du torrent, il y avait plusieurs rochers noirs et polis : l'un d'eux, se projetant de plusieurs pieds par-dessus la surface de l'eau, avait à son sommet une légère dépression qui faisait, remplie de feuilles fraîchement cueillies, un délicieux lit de repos.

C'est là que souvent je restais couché des heures, sous un voile de tapa mince comme une gaze, tandis que Faïaoahé, assise à mon côté, et tenant à la main un éventail de jeunes pousses de coco tressées, chassait les mouches qui venaient se poser mon visage ; sous nos yeux Kory-Kory, dans l'espoir de dissiper ma mélancolie, se livrait à mille cabrioles dans l'eau.

Si je laissais mes yeux errer sur ces flots romantiques, ils rencontraient les formes à demi émergées d'une belle fille, debout dans l'onde transparente, et occupée à attraper avec un filet une sorte de petit crustacé dont ce peuple est

démessurément friand. Parfois, assis sur le bord d'une roche plate située au milieu du courant, c'était un groupe bavard de jouvencelles, tout affairées à amincir et polir des écales de coco en les frottant vigoureusement sous l'eau avec un galet, opération qui les convertit bientôt en une légère et élégante coupe à boire, assez semblable à des gobelets faits d'écaillé de tortue.

Mais les apaisantes influences du beau paysage et le spectacle de la vie humaine, vue sous un aspect aussi nouveau et enchanteur, n'étaient pas mes uniques sources de consolation.

Chaque soir les filles de la case se réunissaient autour de moi sur les nattes, et après avoir délogé Kory-Kory de sa place à mes côtés – il ne se retirait d'ailleurs qu'à une petite distance et observait tous leurs gestes avec l'attention la plus jalouse – oignaient tout mon corps d'une huile odorante, suc d'une racine jaunâtre broyée au préalable entre deux pierres, et que dans leur langage elles nommaient aka. Et le suc de l'aka est d'autant plus lénitif et plaisant qu'il est étalé sur vos membres par les douces mains de nymphes exquises dont les yeux clairs vous regardent avec tendresse ; aussi ne manquais-je pas de saluer avec joie le retour quotidien de cette opération voluptueuse, qui me faisait oublier tous mes maux et abolissait provisoirement en moi tout sentiment chagrin.

Quelquefois dans la fraîcheur du soir, mon dévoué serviteur m'emmenait devant la case sur le paepae, et m'asseyant tout près du bord, il me protégeait contre les attaques des moustiques qui parfois bruissaient dans l'air, en m'enveloppant dans les plis d'un vaste tapa. Il se mettait ensuite à la besogne et employait au moins vingt minutes à tout préparer en vue de mon bien-être personnel.

Ses dispositions prises, il apportait ma pipe et me la tendait après l'avoir allumée. Il était souvent obligé de faire du feu à cette occasion, et comme la méthode qu'il employait diffère notablement de tout ce que j'avais vu ou entendu dire auparavant, je vais l'exposer ici.

Une tige d'hibiscus, droite, sèche et à demi pourrie, d'environ six pieds de long, et de moitié autant de pouces en diamètre, ainsi qu'un bout de bois plus petit, d'un pied de long à peine et d'un pouce d'épaisseur, voilà ce qu'on rencontre dans chaque case de Taïpi, aussi régulièrement qu'une boîte

d'allumettes phosphoriques sur le coin du buffet, dans une cuisine de chez nous.

L'insulaire, ayant calé obliquement la plus grande tige contre quelque objet, avec un bout relevé sous un angle de quarante-cinq degrés, s'installe dessus à califourchon, tel un marmot prêt à galoper sur son manche à balai ; après quoi, saisissant avec force et des deux mains le petit bâton, par un mouvement de va-et-vient sur une étendue de quelques pouces, il frotte lentement son bout aiguisé contre le bâton principal, tant qu'à la fin il creuse dans le bois une étroite rainure, qui se termine carrément à son point le plus éloigné de l'opérateur, où s'accumulent en un petit tas toutes les particules pulvérisées produites par le frottement.

Au début, Kory-Kory s'est mis tranquillement à l'œuvre ; mais peu à peu il accélère l'allure, et s'échauffe à la besogne ; il promène son bâton avec furie le long de la rainure fumante, porte les mains de-ci de-là avec une vitesse stupéfiante, et n'a plus un poil de sec. À mesure que son effort approche du paroxysme, il halète, le souffle précipité, et il semble que les yeux vont lui jaillir des orbites, tant il se donne de mal. Car l'opération en arrive au point critique : tous ses labeurs seront vains, s'il ne peut soutenir la rapidité de mouvement jusqu'à ce que l'étincelle consente à se produire. Tout à coup il s'arrête, et se tient parfaitement immobile. Ses mains n'ont pas lâché la petite baguette et convulsivement la pressent contre l'extrémité opposée de la rainure, parmi la fine poussière qui s'y trouve accumulée, comme s'il venait enfin de transpercer une minuscule vipère qui se débattait et s'efforçait de lui échapper. Un instant de plus, et un subtil flocon de fumée déroule sa volute dans l'air, le tas de particules poussiéreuses rougeoie, incandescent, et Kory-Kory, tout hors d'haleine, descend de son coursier.

Cette opération me parut être le genre de besogne le plus laborieux effectué chez les Taipis, et si j'avais été assez familiarisé avec leur langage pour leur communiquer mes idées sur ce point, je n'aurais pas manqué d'exposer aux plus influents des naturels l'urgence d'établir en un lieu central de la vallée un collège de vestales ayant pour mission de garder allumé l'indispensable feu ; ce qui rendrait à l'avenir superflu tout le déploiement de force et de bonne humeur qui se gaspillait à l'ordinaire en ces occasions. Mais des difficultés d'ordre spécial se seraient peut-être opposées à

l'exécution de ce plan.

Quel témoignage frappant de l'énorme différence qui sépare la vie sauvage de la vie civilisée offre cette opération ! Un gentleman de Taïpi élève une nombreuse famille et donne à tous ses enfants une très honnête éducation cannibale avec infiniment moins de tracas et de peine qu'il n'en utilise dans le simple fait de se procurer du feu ; au contraire, un pauvre artisan européen, qui par le moyen d'une allumette chimique effectue en un instant cette opération, doit se creuser la cervelle pour fournir à ses rejetons affamés cette nourriture que, sans déranger l'auteur de leurs jours, les enfants d'un père polynésien cueillent aux branches de tous les arbres qui les entourent.

## CHAPITRE XV

Bonté de Marheyo et des autres insulaires. – Description détaillée de l'arbre à pain. – Différentes manières d'en accommoder les fruits.

Les habitants de la vallée me traitaient tous avec la plus grande bonté ; mais pour ce qui était de la maisonnée de Marheyo, chez qui je demeurais maintenant en permanence, rien n'aurait pu égaler leurs efforts pour m'assurer le maximum de confort. Ils prêtaient une attention constante à la satisfaction de mon palais, m'invitaient continuellement à partager leur nourriture et, lorsque après avoir fort bien mangé, je refusais les viandes qu'ils continuaient de m'offrir, ils semblaient trouver que mon appétit aurait bien besoin de quelque piquant stimulant qui en excitât l'activité.

C'est en vertu de cette idée que le vieux Marheyo lui-même courait dès le lever du jour au rivage, afin d'y collecter diverses algues rares, dont certaines sont considérées parmi ses pareils comme un mets de choix. Après une journée entière passée à cette occupation, il revenait à la nuit tombante porteur de plusieurs noix de coco remplies de diverses sortes de varechs. Puis lorsqu'il préparait ceux-ci pour la consommation, il déployait toute l'ostentation d'un cuisinier de profession, bien que le principal mystère de l'affaire semblât consister à verser l'eau en quantités judicieuses sur le visqueux contenu de ses noix de coco.

La première fois qu'il soumit l'une de ces salades salines à mon jugement critique, je pensai naturellement qu'un mets collecté avec tant de peine devait avoir des mérites particuliers ; mais une seule bouchée me suffit, et grande fut la consternation du vieux guerrier lorsqu'il me vit rejeter précipitamment son régal d'épicurien.

Comme il est vrai que la rareté de n'importe quel article en rehausse étonnamment la valeur ! Dans une certaine partie de la vallée – je ne me rappelle plus exactement laquelle, mais sans doute à proximité de la mer – les jeunes filles avaient parfois l'habitude de rassembler de petites quantités de

sel ; un dé à coudre à peine résultait du labeur conjugué de cinq ou six d'entre elles durant la majeure partie de la journée. Elles rapportaient cette précieuse denrée enrobée dans de multiples emballages de feuilles ; et pour marquer particulièrement la haute estime dans laquelle elles me tenaient, elles étalaient à terre une immense feuille, sur laquelle elles laissaient tomber un à un quelques menus grains qu'elles m'invitaient à goûter.

D'après la valeur extravagante qui s'attachait à cet article, je croirais facilement qu'un boisseau de sel commun de Liverpool aurait permis d'acquérir la propriété entière de Taïpi. Avec une petite pincée de ce sel dans une main et le quart d'un finit à pain dans l'autre, le plus grand chef de la vallée se serait ri de toutes les friandises d'une table parisienne.

La renommée de l'arbre à pain et la place marquante qu'il occupe dans les menus Taïpis me poussent à m'étendre un peu sur sa description et sur les diverses manières d'en accommoder les fruits.

L'arbre à pain, dans toute sa gloire, se présente sous une forme majestueuse, domine tous ses voisins et se détache sur un paysage marquant tout comme l'orme patriarcal dans un site de la Nouvelle-Angleterre. Il ressemble d'ailleurs assez à ce dernier par sa hauteur, l'étendue de ses robustes branches et son aspect imposant et vénérable.

Les feuilles de l'arbre à pain sont de grande dimension et leurs bords sont aussi bizarrement découpés et festonnés que les grands cols de dentelle des femmes de notre pays. À l'époque de l'année où elles tirent sur leur déclin, elles rivalisent dans la gradation brillante de leurs teintes changeantes avec les nuances fugitives que prend la dorade expirante. Les teintes automnales de nos forêts américaines, toutes magnifiques qu'elles soient, ne sauraient se comparer à celles de cet arbre-là.

Les indigènes se font souvent de ses feuilles, à un moment particulier de leur croissance et alors que presque toutes les couleurs du prisme s'irisent à leur surface, une coiffure d'une splendeur saisissante. Après avoir fendu sur une longueur convenable la fibre principale et écarté les bords élastiques de l'ouverture, ils y insèrent leur tête, laissant pendre la feuille sur le côté, la moitié antérieure revenant avec désinvolture sur les sourcils, tandis que le reste s'étale sur le côté derrière les oreilles.

Le finit ressemble quelque peu, par sa grosseur et son apparence générale, à nos melons cédrats de taille moyenne ; mais, à la différence de ceux-ci, il ne porte pas sur sa surface de rayures. La sienne est parsemée de petites protubérances coniques assez semblables aux cloutages d'une vieille porte d'église. L'écorce peut avoir environ un huitième de pouce d'épaisseur ; lorsqu'on l'en a dépouillé, le finit présente une belle sphère de pulpe blanche entièrement comestible, hormis un petit cœur facile à retirer.

Ce fruit n'est cependant jamais consommé – et il n'a d'ailleurs pas qualité pour l'être – sans avoir été soumis sous une forme ou une autre à l'action du feu.

La manière la plus simple, et à mon avis la meilleure, d'effectuer cette opération consiste à placer dans la braise autant de fruits que l'on veut, alors qu'ils viennent d'être cueillis, encore verts, à peu près comme l'on procède pour les pommes de terre sous la cendre. Après un quart d'heure environ, l'écorce verte brunit et se fendille, laissant apercevoir par les fissures l'intérieur d'un blanc laiteux. Dès que le fruit se refroidit, l'écorce tombe et il reste alors la douce pulpe ronde sous sa forme la plus pure et la plus délicieuse. Ainsi présentée, elle est d'une saveur douce et agréable.

Parfois, après avoir grillé le fruit dans le feu, les indigènes l'en retirent vivement et le laissent glisser de son écorce dans une bassine d'eau froide ; ils brassent le mélange, appelé bo-a-sho. Je n'ai jamais pu supporter cette pâte et, en vérité, ce genre de préparation est peu en vogue parmi les plus raffinés des Taïpis.

Il y a cependant une autre forme sous laquelle le fruit est occasionnellement servi, et qui en fait un plat digne d'une table princière. Aussitôt qu'on l'a retiré du feu, on en enlève l'enveloppe extérieure ; on extrait le cœur et on place la partie restante dans une sorte de mortier de pierre, où on le travaille vivement au moyen d'un pilon de même matière. Tandis que l'un s'affaire à cette opération, un autre prend une noix de coco bien mûre, la casse en deux suivant une technique sûre et en râpe la chair juteuse en fines parcelles. L'instrument qui lui sert à cette fin est un bout de nacre, solidement fixé à l'extrémité d'un lourd bâton, et dont le bord est taillé en dents de scie. Le bois est parfois une branche d'arbre de forme grotesque, avec trois ou quatre rameaux tortillés comme des jambes informes, qui le



soutiennent à deux ou trois pieds du sol.

L'indigène commence par placer une calebasse comme qui dirait sous le museau de ce bizarre destrier de bois, afin d'y collecter les râpures au fur et à mesure de leur chute ; il monte à califourchon, comme sur un cheval d'arçon, et tandis qu'il fait vivement tourner l'intérieur d'un de ses deux hémisphères de coco autour des dents acérées de la coquille de nacre, la pulpe immaculée tombe en neige dans le réceptacle qu'il a préparé. Lorsqu'il en a obtenu la quantité désirée, il la place dans un sac fait de cette substance fibreuse à apparence de filet qui se trouve sur tous les cocotiers, et la pressant au-dessus du fruit à pain – celui-ci, après avoir été suffisamment pilé, a été placé dans un bol de bois, – il en extrait un lait, épais et crémeux. Le délicieux liquide bouillonne bientôt autour du fruit et le laisse enfin juste émerger de sa surface.

Cette préparation s'appelle kokou et c'est certes un mets des plus succulents. Je vous garantis que le cheval de bois, le pilon et le mortier ne chômeront guère durant tout le temps que je passai dans la demeure de Marheyo, et que Kory-Kory eut bien souvent l'occasion de montrer sa compétence dans l'art de s'en servir.

Mais les deux principaux plats à la composition desquels sert le fruit à pain sont respectivement connus sous le nom de amaa et de popoi.

À une certaine époque de l'année, quand les fruits de la centaine de bosquets qui remplissent la vallée ont atteint leur maturité et pendent à chaque branche comme autant de boules d'or, les insulaires s'assemblent pour la cueillette et engrangent toute cette abondance qui les entoure. Les arbres sont dépouillés de la charge qui courbe leurs branches ; après avoir aisément retiré l'écorce et le cœur, on rassemble les fruits dans de grands récipients de bois, où ils sont bientôt malaxés d'un pilon de pierre vigoureusement manié, et transformés en une masse uniforme de consistance pâteuse, que les naturels appellent toutao. Celle-ci est alors divisée en parcelles séparées, dont on confectionne de forts ballots, en les enveloppant de plusieurs épaisseurs de feuilles ; on les emmagasine enfin dans de vastes réceptacles creusés dans le sol, d'où on les retire au fur et à mesure des besoins.

Le toutao reste ainsi parfois durant des années et est même censé s'améliorer avec l'âge. Avant d'être prêt pour la consommation, il doit cependant subir encore un traitement. Un four primitif est creusé dans la terre ; le fond en est tapissé de pierres non tassées et un grand feu y est allumé. Aussitôt que la température requise est atteinte, on en retire les braises, et après avoir recouvert les pierres d'une épaisse couche de feuilles, on y dépose un des plus gros paquets de toutao sur lequel on dispose encore un matelas de feuilles. Le tout est alors rapidement enterré et forme un petit monticule.

Le toutao ainsi cuit s'appelle amaa ; le passage dans le four l'a transformé en une substance de couleur ambrée, à consistance de gâteau, un peu aigre, mais nullement désagréable au goût.

Un autre processus enfin mue l'amaa en popoi. Cette transition s'effectue rapidement. L'amaa est placé dans un récipient et on y incorpore de l'eau jusqu'à ce qu'il prenne la consistance désirée de pouding ; il est alors en état d'être servi sans autre préparation. C'est sous cette forme qu'on consomme généralement le toutao. J'ai déjà écrit la singulière façon qu'on a de le manger.

N'était la possibilité de conserver ainsi longuement le fruit à pain, les naturels pourraient bien se trouver réduits à la famine, car pour une cause que j'ignore, les arbres restent parfois stériles ; en une telle circonstance, la subsistance des indigènes dépend entièrement des provisions qu'ils ont pu emmagasiner.

On ne trouve que rarement cet arbre majestueux aux îles Sandwich, encore n'est-ce que sous une forme très inférieure ; à Tahiti, il n'abonde pas au point que ses fruits forment la base de l'alimentation ; mais c'est dans le doux climat du groupe des Marquises qu'il vient le mieux : il atteint là une ampleur énorme et se développe avec la plus grande abondance.

## CHAPITRE XVI

Causes de mélancolie. – Ce qui arrive au Ti. – Anecdote de Marheyo. – Je rase la tête d'un guerrier.

Lorsque je me reporte à cette période et que je me rappelle les preuves sans nombre de bienveillance et de considération que je reçus des naturels de la vallée, j'en suis presque à me demander par quel phénomène, au milieu de tous ces motifs de consolation, mon âme pouvait encore se ronger des plus tristes pressentiments et demeurer en proie à la plus noire mélancolie. Il est vrai que les circonstances suspectes qui avaient présidé à la disparition de Toby suffisaient à elles seules pour exciter la méfiance à l'égard des sauvages, au pouvoir desquels je me trouvais entièrement livré ; en particulier quand s'y ajoutait la persuasion que ces mêmes hommes, tout aimables et respectueux qu'ils fussent envers moi, n'étaient après tout qu'une horde de cannibales.

Mais ma principale source d'inquiétude, celle qui empoisonnait toutes mes joies passagères, était le mal mystérieux de ma jambe, qui en demeurait au même point. Toutes les applications végétales de Tinoa, jointes au traitement plus rude du vieux rebouteux et aux soins diligents de Kory-Kory, n'arrivaient pas à me guérir. J'étais quasi impotent, et je souffrais par intervalles de façon atroce. L'incompréhensible maladie ne montrait aucune trace d'amélioration ; sa gravité, au contraire, croissait de jour en jour et menaçait d'entraîner une issue fatale, si l'on n'employait quelque moyen puissant de la combattre. Je me voyais déjà succombant à cette affection incurable, qui m'empêcherait, en tout cas, de mettre à profit une occasion de fuir loin de la vallée.

Un incident, qui se produisit d'après mon calcul environ trois semaines après la disparition de Toby, me fit comprendre que les naturels, pour une cause ou pour une autre, emploieraient tous les moyens pour m'empêcher de les quitter.

Un matin, une grande effervescence naquit parmi ceux de mon voisinage, et je sus bientôt qu'elle provenait d'un vague bruit selon lequel des canots avaient été vus au loin se dirigeant vers la baie. Ce fut aussitôt le remue-ménage et l'agitation. Il se trouvait ce jour-là que la douleur dont je souffrais ayant quelque peu diminué, je m'étais rendu avec Kory-Kory à l'invitation que m'avait faite le chef Mehevi d'aller lui rendre visite au Ti, endroit situé, comme je l'ai déjà dit, dans l'enceinte des bois tabous. Ces lieux sacrés, peu éloignés de la demeure de Marheyo, se trouvaient situés entre elle et la mer ; le chemin qui menait à la plage passait juste en face du Ti et continuait en longeant la lisière des bois.

Je reposais sur les nattes, dans l'édifice sacré, en la compagnie de Mehevi et de plusieurs autres chefs, lorsque se répandit la première annonce de l'événement. Un frisson de joie parcourut tout mon être : qui sait si Toby n'allait pas revenir ?... Je me levai aussitôt, et mon premier mouvement fut de courir à la plage, sans plus me préoccuper de la distance que de mon état d'invalidité. Aussitôt que Mehevi s'aperçut de l'effet que la nouvelle produisait sur moi et de l'impatience que je montrais d'atteindre la mer, ses traits revêtirent cette inflexible rigidité d'expression qui m'avait tellement médusé l'après-midi de notre arrivée dans la case de Marheyo. Comme je me disposais à quitter le Ti, sa main s'abattit sur mon épaule : « Abo, abo » (Arrête, arrête). Attentif à la seule idée qui m'emplissait l'esprit, et sans m'inquiéter de son injonction, j'allais le dépasser, lorsque soudain il prit un ton de commandement, et m'ordonna de moi (m'asseoir). Bien que frappé par le changement de son attitude, l'excitation qui m'emplissait était trop forte pour me permettre d'obéir à cet ordre inattendu, et je continuais à claudiquer vers le bord du paepae, Kory-Kory accroché à mon bras afin de me retenir, quand les naturels qui m'entouraient, se levant à la fois, s'alignèrent le long de la façade ouverte de l'édifice, tandis que Mehevi me lançait un regard foudroyant et répétait son ordre avec plus de sévérité.

Ce fut en cette minute, alors que cinquante faces sauvages me considéraient féroce, que je me rendis réellement compte pour la première fois que j'étais bien captif dans la vallée. Cette conviction m'emplit avec une véhémence irrésistible, et je fus accablé par cette confirmation de mes pires craintes. Je vis aussitôt que toute résistance était vaine et, la mort dans l'âme, je me rassis sur les nattes et me laissai tout d'abord aller au

désespoir.

Je vis alors les naturels passer en hâte l'un après l'autre devant le Ti et poursuivre leur chemin vers la mer. Ces sauvages, pensai-je, vont bientôt communiquer peut-être avec quelques-uns de mes compatriotes, qui pourraient aisément me rendre à la liberté, s'ils savaient dans quelle situation je me trouve ! Les mots sont impuissants à rendre la détresse qui m'emplissait ; et dans l'amertume de mon âme je maudis mille fois le perfide Toby de m'avoir ainsi abandonné à mon malheureux sort. Ce fut en vain que Kory-Kory m'offrit à manger, m'alluma une pipe, chercha à détourner mon attention en se livrant aux gambades grotesques qui parfois me divertissaient. J'étais absolument abattu par ce dernier malheur que j'avais certes redouté, mais sans avoir eu jusqu'alors le courage de l'envisager en face.

Ignorant tout, sauf ma tristesse, je restai plusieurs heures dans le Ti, jusqu'au moment où des clameurs s'élevant par intervalles des bois situés au-delà de l'édifice m'annoncèrent le retour des indigènes.

Si des canots visitèrent ou non la baie ce matin-là, je n'ai jamais pu le savoir. Les sauvages prétendirent qu'il n'en était pas venu ; mais je devinai qu'en me trompant sur ce point ils cherchaient à atténuer la violence de mes regrets. Quoi qu'il en fût, cet incident me montra clairement que les Taïpis avaient l'intention de me garder prisonnier. Comme ils continuaient à me traiter avec les mêmes attentions assidues qu'auparavant, je ne savais absolument que penser de leur singulière conduite. Si j'avais été apte à leur inculquer les rudiments d'un art mécanique, ou si j'avais montré le désir de me rendre utile parmi eux de façon ou d'autre, leur conduite aurait pu être attribuée à quelque raison plausible, mais, en l'occurrence, la chose me semblait totalement inexplicable.

Durant tout mon séjour sur l'île, il ne se produisit qu'une ou deux occasions où les naturels s'adressèrent à moi pour mettre à contribution mes connaissances supérieures. Et ces cas me paraissent aujourd'hui si lisibles que je ne résiste pas au désir de les relater.

Les quelques objets que nous avons emportés de Nuku-Hiva avaient été rassemblés en un petit ballot dont nous nous étions chargés lors de notre descente dans la vallée. Ce ballot, la première nuit de notre arrivée, m'avait

servi d'oreiller, mais le lendemain matin, lorsque je l'ouvris pour le faire voir aux naturels, ceux-ci restèrent béants devant son contenu hétéroclite, comme si je venais de leur exhiber une cassette de diamants, et ils insistèrent pour qu'un trésor aussi précieux fût mis en sécurité. Une corde y fut en conséquence assujettie, et l'autre bout en étant passé sur la maitresse poutre du toit, il resta suspendu juste au-dessus des nattes que j'occupais d'ordinaire. Quand je voulais y prendre quelque chose, je n'avais qu'à lever le doigt jusqu'à un bambou proche de moi et, au moyen du cordage qui s'y amarrait, j'abaissais le paquet. C'était extrêmement commode, et j'eus soin de faire comprendre aux naturels à quel point j'appréciais leur invention. Le contenu principal de ce paquet était un rasoir dans sa boîte, un nécessaire de couture, une ou deux livres de tabac, et quelques yards de calicot de couleur vive.

J'ai oublié de dire que peu après la disparition de Toby, voyant que je resterais peut-être dans la vallée un temps indéfini, – si même j'en devais jamais sortir, – et considérant que toute ma garde-robe consistait en une chemise et un pantalon, je résolus de dépouiller aussitôt cette défroque, afin de la retrouver en bon état le jour où je ferais ma réapparition parmi des êtres civilisés. Je fus donc réduit à prendre le costume Taïpi, un peu modifié cependant pour satisfaire mes goûts personnels de décence, et dans lequel, j'en suis sûr, j'étais aussi à mon avantage qu'un sénateur romain drapé dans sa toge. Les quelques plis d'un tapa jaune froncé autour de ma taille me descendaient jusqu'aux pieds à la façon d'un jupon de femme, avec la différence cependant que je n'avais pas recours à ces volumineux rembourrages à l'aide desquels nos charmantes dames ont coutume d'amplifier la sublime rotondité de leurs formes. C'est en cela que consistait ma tenue habituelle d'intérieur ; lorsque je sortais, j'y ajoutais une ample robe de même matière, qui enveloppait toute ma personne et la garantissait des rayons du soleil.

Un matin, j'avais fait une déchirure à ce manteau ; et pour montrer aux insulaires avec quelle facilité on pouvait le réparer, je descendis mon balluchon, pris dedans une aiguille et du fil et me mis à faire une reprise à l'accroc. Ils regardèrent avec une curiosité infinie cette merveilleuse application de la science ; et tandis que je cousais, le vieux Marheyo, qui faisait partie des spectateurs, se frappa soudain le front et, s'élançant vers un coin de la case, en tira une bande de vieux calicot sale et troué, – qu'il avait

dû se procurer par voie de troc sur la plage, – et me pria instamment d'exercer un peu mon art dessus. Je m'y prêtai volontiers, et certainement jamais aiguille plus gauche que la mienne n'appliqua sur du calicot plus gigantesques points. La réparation terminée, le vieux Marheyo me donna une tape paternelle ; puis se dépouillant de son maro (pagne), enroula le calicot autour de ses reins, et enfilant à ses oreilles ses ornements de prédilection, saisit sa lance et sortit de la case, tel un valeureux templier revêtu de pied en cap d'une armure neuve et précieuse.

Je n'usai pas une seule fois de mon rasoir durant mon séjour sur l'île, mais comme objet d'importance secondaire, à vrai dire, il excitait chez les Taïpis beaucoup d'admiration, et Narmouni, un de leurs principaux héros, qui prenait le plus grand soin de sa toilette et de sa mise en général, bien qu'il fût l'homme de la vallée le plus complètement tatoué et le plus laborieusement enlaidi, s'avisa qu'il retirerait un grand avantage de l'application de cet instrument sur son cuir chevelu, par ailleurs déjà rasé.

L'outil qu'ils emploient d'ordinaire est une dent de requin adaptée à cet usage à peu près comme une fourche à une dent l'est pour ramasser du foin. On ne s'étonnera donc point si le subtil Narmouni perçut la supériorité que possédait mon rasoir sur l'instrument habituel. En conséquence, il me demanda un beau jour comme une faveur insigne de lui promener ma lame sur le crâne. De mon côté, je lui fis comprendre qu'elle était trop émoussée et ne pouvait servir à rien, avant d'avoir été aiguisée. Pour illustrer mon dire, je fis le geste de la repasser sur la paume de ma main. Narmouni comprit aussitôt : il sortit de la case en courant, et revint au bout d'une minute avec un énorme bloc de rocher gros comme une meule de moulin, en me faisant signe que c'était là tout juste ce qu'il me fallait. Bien entendu je n'avais plus qu'à m'exécuter, et je me mis à le racler à toute vitesse. Il grinça et trépigna sous la douleur, mais bien convaincu de mon habileté, il endura le supplice avec la fermeté d'un martyr.

Bien que je n'aie jamais vu Narmouni au combat, je gagerais bien ma tête à couper, d'après ce que j'observai alors, qu'il y faisait preuve d'un courage et d'une force d'âme exemplaires. Avant le début de l'opération, sa tête présentait une surface de cheveux courts et hérissés ; mais lorsque j'eus terminé mon maladroit travail, elle ressemblait terriblement à une étendue de

chaumes après le hersage. Du moment, néanmoins, que le chef montra la plus vive satisfaction du résultat, je me gardai bien d'exprimer une opinion différente.



## CHAPITRE XVII

Amélioration de santé et d'humeur. – Félicité des Taïpis. – Leurs joies comparées à celles des sociétés plus civilisées. – Méchanceté comparée des peuples civilisés et des autres. – Une escarmouche dans la montagne avec les guerriers Hapaa.

Les jours se succédèrent sans amener aucun changement dans la conduite des insulaires à mon égard. Je perdis peu à peu toute notion du retour régulier des jours de la semaine, et je m'enfonçai graduellement dans cette sorte d'apathie qui succède à une crise violente de désespoir. Ma jambe brusquement alla mieux, l'enflure diminua, la douleur s'apaisa, et j'eus toute raison de croire que je serais bientôt complètement débarrassé du mal qui m'avait tourmenté si longtemps.

Dès que je fus à même de parcourir la vallée en compagnie des naturels, qui m'escortaient par bandes sitôt que je mettais le nez hors de la case, je commençai à retrouver une alacrité d'esprit qui me mettait hors d'atteinte de ces pénibles pressentiments dont j'avais été si récemment la proie. Reçu partout où j'allais avec la plus déférente amabilité, nourri sans cesse des fruits les plus délicieux, servi par des nymphes à l'œil noir, et jouissant en outre des services du dévoué Kory-Kory, je songeai que pour un séjour parmi les cannibales, personne n'en aurait pu souhaiter de plus agréable.

Il y avait assurément des limites imposées à mes promenades. Dans la direction de la mer, un veto exprès des sauvages me barrait le chemin ; et après avoir fait deux ou trois tentatives infructueuses pour l'atteindre, plutôt par curiosité, je renonçai à cette idée. Il était aussi vain de songer à y arriver subrepticement, puisque les naturels m'escortaient en nombre partout où j'allais, et que je ne me souviens même pas d'un seul moment où l'on me permit de rester seul.

Les hauteurs vertes et abruptes qui encerclaient le haut du val, où était située la demeure de Marheyo, écartaient efficacement tout espoir de fuite

dans cette direction, même si j'avais pu échapper aux mille yeux des sauvages.

Mais ces réflexions ne m'importunaient plus guère que de loin en loin : je me livrais à l'heure qui passe, et si par hasard des pensées désagréables me venaient à l'esprit, je les chassais. En regardant autour de moi le verdoyant asile dans lequel j'étais enseveli, et levant les yeux vers les hautes cimes qui m'enserraient, j'étais tout disposé à croire que je me trouvais dans la « vallée du Bonheur » et qu'au-delà de ces montagnes il n'y avait plus rien qu'un monde de soucis et de peines.

À mesure que j'étendais le cercle de mes investigations dans la vallée et me familiarisais davantage avec les mœurs de ses occupants, j'inclinai à m'avouer qu'en dépit des infériorités de sa condition, le sauvage polynésien, entouré de tous les biens surabondants de la nature, menait une existence infiniment plus heureuse, bien qu'à coup sûr moins intellectuelle, que l'orgueilleux Européen.

La civilisation pourrait en effet rendre plus heureux les misérables tout nus qui grelottent sous le ciel livide et meurent de faim parmi les inhospitalières solitudes de la Terre de Feu, car elle subviendrait à leurs besoins matériels. Mais le voluptueux indigène, dont tous les désirs sont comblés, que la Providence a, dans sa bonté, pourvu de toutes les sources de joies saines et naturelles, et qui ignore tout des maux et des souffrances de la vie, qu'a-t-il à attendre de la Civilisation ? Elle peut bien « cultiver son esprit », « élever ses pensées » – car ce sont là, n'est-ce pas, les expressions consacrées – mais en sera-t-il plus heureux ? Que les îles Hawaii, naguère riantes et peuplées, avec leurs naturels aujourd'hui décimés par les maladies et la faim, répondent à cette question ! Les missionnaires peuvent chercher à déguiser la vérité, les faits sont là, irrécusables ; et le plus zélé chrétien qui visite cet archipel dans un esprit impartial ne peut que s'éloigner en demandant tristement : « Sont-ce là, hélas ! les fruits de vingt-cinq ans de progrès ? »

Dans une société à l'état primitif, les plaisirs de la vie, quoique simples et peu nombreux, s'étendent à beaucoup et restent purs ; mais la Civilisation, pour chaque avantage qu'elle apporte, tient en réserve des maux sans nombre : les rancunes, les jalousies, les rivalités sociales, les dissensions

familiales, les mille inquiétudes que l'on s'inflige soi-même dans une vie raffinée et qui concrétisent l'ensemble croissant de la misère humaine, tout cela est inconnu de ces gens candides.

Mais on m'objectera que ces scandaleux misérables sans principes sont anthropophages. Très juste ; et il faut admettre que cela ne leur fait pas honneur. Mais ils ne le sont que lorsqu'ils cherchent à assouvir leur soif de vengeance sur leurs ennemis ; et qu'on me dise si le simple fait de manger de la chair humaine surpasse tellement en barbarie cette coutume qui sévissait voici peu d'années encore dans la progressiste Angleterre : un condamné pour haute trahison (c'est-à-dire parfois un homme coupable de loyauté, de patriotisme et autres crimes odieux) avait la tête tranchée au moyen d'une grosse hache, les entrailles arrachées et jetées au feu ; tandis que son corps, taillé en quatre quartiers, était exposé ainsi que sa tête sur des piques et laissé à pourrir sur la voie publique !

L'art infernal déployé chez nous dans l'invention de toutes sortes d'engins de mort, la manière implacable dont nous menons les guerres, et la misère et la désolation qu'elles entraînent après elles, ne suffisent-ils pas à désigner l'homme blanc civilisé comme l'animal le plus féroce qui soit sur la terre ?...

Son impitoyable cruauté se voit dans bien des institutions de notre doux pays. Un des Etats de l'Union vient en particulier d'en adopter une qui est censée répondre aux considérations les plus miséricordieuses. On juge qu'il est infiniment préférable de détruire petit à petit nos malfaiteurs en séchant goutte à goutte dans leurs veines le sang que nous sommes trop pusillanimes pour verser d'un seul coup, – ce qui mettrait immédiatement fin à leurs souffrances, – que de les soumettre à l'ancienne peine du gibet ; elle était pourtant beaucoup moins dure pour la victime et s'accordait mieux avec l'esprit raffiné de notre époque. La parole est bien faible pour décrire les horreurs que l'on inflige à ces malheureux, en les murant dans les cellules de nos prisons et les condamnant à une solitude perpétuelle au milieu même de la population.

Mais à quoi bon multiplier les exemples de la barbarie civilisée ? Elle surpasse de loin, par la somme des maux qu'elle a causés, les crimes que nous considérons avec tant d'horreur chez nos congénères moins instruits.

Le terme « sauvage » est, à mon avis, souvent mal appliqué. En somme, quand je considère les vices, les cruautés et les monstruosité de tout genre qui s'épanouissent dans l'atmosphère impure d'une civilisation fiévreuse, je suis tenté de croire qu'en ce qui concerne la culpabilité respective des parties, quatre ou cinq insulaires des Marquises envoyés comme missionnaires aux Etats-Unis seraient à peu près aussi utiles qu'un nombre égal d'Américains dépêchés aux lies en la même qualité.

J'ai une fois entendu citer comme exemple de l'effroyable dépravation d'une certaine peuplade du Pacifique, qu'il n'y avait pas de mot dans sa langue pour exprimer l'idée de vertu. L'assertion était inexacte ; mais ne le fût-elle pas, on y répondrait en disant que leur idiome est presque entièrement dépourvu de termes exprimant les suaves idées applicables à la série infinie des crimes civilisés.

Dans la disposition d'esprit nouvelle dont je viens de parler, chaque objet que je rencontrais dans la vallée m'apparaissait sous un jour inédit, et les occasions que j'eus alors d'observer les mœurs de ses habitants vinrent confirmer encore mes impressions favorables. Un détail qui motiva mon admiration était l'allégresse perpétuelle régnant dans toute l'étendue du pays. Il semblait n'y avoir ni souci ni chagrin, ni maux ni ennuis, dans tout Taïpi. Les heures couraient d'un pas aussi joyeux que les couples rieurs d'une danse rustique.

Il n'y avait aucune de ces mille sources d'irritation que l'ingéniosité du civilisé a créées pour empoisonner son propre bonheur. Il n'y avait dans Taïpi ni créances hypothécaires, ni traites protestées, ni factures à payer, ni dettes d'honneur ; pas de tailleurs et de bottiers exigeants ; pas de fâcheux d'aucun genre, pas de juge de paix, pas de parents pauvres occupant sans rémission la chambre d'amis et obligeant à se serrer les coudes à table ; pas de veuves ni d'orphelins réduits à la mendicité, pas de prison pour dettes, pas de nababs arrogants et au cœur de pierre, dans Taïpi ; ou, pour résumer tout d'un seul mot, pas d'argent ! Cette « origine de tous les maux » n'existait pas dans la vallée.

Dans cet asile retiré de la félicité, il n'y avait pas de vieilles dames hargneuses, pas de farouches belles-mères, pas de vieilles filles rancies, pas de vierges chlorotiques, pas de vieux garçons aigris, pas de maris volages,

pas de jeunes hommes mélancoliques, pas de poètes pleurnicheurs, pas de marmots braillards. Tout était joie, liesse et parfaite bonne humeur. Les « papillons noirs », l'hypocondrie et les profonds soupirs allaient chercher un refuge parmi les creux et fissures des rochers.

Ici, l'on voyait une bande d'enfants s'amuser entre eux du matin au soir, sans une querelle, sans une contestation. Chez nous, un pareil nombre n'eût pas joué ensemble l'espace d'une heure sans se mordre ou s'égratigner réciproquement. Ailleurs, c'était un essaim de jeunes femmes, non pas occupées à envier les attraits de la voisine ni à déployer de ridicules affectations de belles manières, pas plus qu'à se mouvoir dans des corsets baleinés, comme autant d'automates ; mais au contraire, libres, ingénument heureuses et sans contrainte.

Il y avait dans ce val lumineux plusieurs endroits où elles allaient fréquemment pour se parer de guirlandes de fleurs. À les voir étendues sous l'ombrage de ces merveilleux bosquets, au sol jonché de boutons et de fleurs fraîches cueillies, à les voir occupées à tresser des couronnes et des colliers, on aurait cru que toutes les suivantes de Flore s'étaient réunies là pour donner une fête en l'honneur de leur maîtresse.

Quant aux jeunes hommes, ils semblaient toujours avoir en train quelque occupation agréable ou utile qui leur fournissait une variété nouvelle d'amusement. Mais qu'ils fussent à pêcher, ou à sculpter des pirogues, ou à polir leurs bijoux, jamais je ne vis entre eux la moindre trace de dispute ou de contestation.

Les guerriers, eux, gardaient un maintien digne et tranquille, allant parfois de case en case, où ils ne manquaient pas d'être reçus avec les honneurs dus à des hôtes aussi distingués. Les vieillards, qui étaient nombreux dans la vallée, ne bougeaient guère de leurs nattes, où ils restaient couchés des heures et des heures, à fumer et causer entre eux avec la prolixité de l'âge.

Mais le bonheur continu qui, autant que j'en pus juger, régnait dans la vallée provenait de cette sensation unanime que Rousseau nous dit avoir goûtée une fois : la simple conscience allègre d'une saine existence physique. Et de fait, à ce point de vue, les Taïpis avaient raison de se féliciter, car la maladie leur était pour ainsi dire inconnue. De toute la durée de mon séjour,

je ne vis parmi eux qu'un valétudinaire ; et sur leurs peaux lisses et nettes, on ne voyait aucune trace d'infirmité.

Le calme général dont je viens de parler fut toutefois interrompu vers cette époque par un événement qui dénota que les insulaires n'étaient pas tout à fait exempts de ces hasards troublant la paix des communautés plus civilisées.

J'avais déjà passé dans la vallée un temps considérable, et je m'étonnais un peu de ce que la violente inimitié subsistant entre ses habitants et ceux de la vallée voisine, Hapaa, ne se fût jamais encore manifestée par une rencontre guerrière. Les valeureux Taïpis avaient beau affirmer souvent par leurs gestes leur haine immortelle à l'égard de leurs ennemis, et le dégoût qu'ils éprouvaient de leurs propensions cannibales, ils avaient beau appuyer sur les nombreuses injures qu'ils avaient reçues d'eux ; c'était pourtant avec une longanimité des plus louables qu'ils semblaient supporter leurs griefs, et se retenir d'en tirer aucune représailles. Les Hapaa, retranchés derrière leurs montagnes, sur les sommets desquelles ils ne se montraient même jamais, ne me paraissaient pas offrir une raison adéquate à cet excès de haine professée envers eux par les héroïques champions de notre val, et je finissais par croire que les exploits sanglants qu'on leur attribuait avaient été de beaucoup exagérés.

D'autre part, nulle clameur de guerre n'ayant jamais jusqu'alors troublé la sérénité de la tribu, je me méfiais un peu de l'exactitude de ces rapports qui attribuaient à la nation Taïpi un caractère si farouche et si belliqueux. Toutes ces histoires, me disais-je, qu'on raconte sur leur manière invétérée de poursuivre l'hostilité héréditaire, sur la mortelle intensité de leur haine et la rigueur diabolique avec laquelle ils assouvissent leur vengeance sur les corps inanimés des tués, ne peuvent être que des fables ; et je dois avouer que je ressentais comme une sorte de regret en voyant ainsi trompée ma hideuse attente. J'étais un peu comme un jeune garçon qui, étant allé au théâtre dans l'espoir d'assister à un mélodrame bien sanglant, pleurerait presque de désappointement devant une comédie rose.

Je ne pouvais m'empêcher de croire que j'étais tombé sur des gens fort calomniés, et je ne manquais pas de moraliser sur les inconvénients d'un mauvais renom : voici par exemple une tribu de sauvages aussi pacifiques

que des petits agneaux, à qui on avait fait la réputation d'une bande de tueurs de géants !

Mais les événements ultérieurs me prouvèrent que je m'étais trop hâté d'en venir à cette conclusion. Un jour vers midi, me trouvant au Ti, j'étais couché sur les nattes avec plusieurs chefs, et je m'enfonçais peu à peu dans une sieste indolente, lorsque je fus réveillé par une effroyable explosion de cris ; me dressant je vis les naturels sauter sur leurs armes et se précipiter au-dehors, tandis que les plus puissants des chefs, s'emparant des six mousquets rangés contre les bambous, les suivaient pour disparaître bientôt dans les bois. Ces mouvements s'accompagnaient de grands cris, parmi lesquels prédominaient ceux de : « Hapaa, Hapaa ! » Je vis ensuite les insulaires passer en courant devant le Ti, et se diriger en travers de la vallée vers le côté d'Hapaa. Puis j'entendis une brève détonation de mousquet venant des collines voisines, suivie d'une explosion de voix dans la même direction. Sur quoi, les femmes, qui s'étaient rassemblées dans les bois, poussèrent les plus violentes clameurs, selon leur coutume universelle en tous les cas de surexcitation et d'alarme, clameurs destinées à les rassurer elles-mêmes, et à intimider autrui. En cette occasion spéciale, elles firent un vacarme si abominable, et le continuèrent avec une persévérance telle que durant plusieurs minutes, si des salves entières de mousqueterie avaient été tirées dans les montagnes voisines, je n'aurais pu les entendre.

Lorsque cette émotion féminine se fut un peu calmée, j'écoutai attentivement pour savoir ce qui allait advenir ensuite. À la fin, partirent des hauteurs un nouveau coup de feu, puis une seconde volée de hurlements. De nouveau tout fut tranquille, et le resta si longtemps que je commençai à croire que les armées belligérantes avaient mis fin aux hostilités ; mais pan ! un troisième coup de feu retentit, suivi encore de hurlements. Après quoi, durant près de deux heures, il ne se produisit plus rien de notable, sauf çà et là dans les hauteurs quelques appels, qui faisaient l'effet des cris de ralliement d'une bande de gamins perdus dans les bois.

Pendant ce temps, j'étais resté debout sur le parvis du Ti, qui faisait directement face à la montagne Hapaa ; il n'y avait avec moi que Kory-Kory et les sauvages chargés d'ans que j'ai décrits plus haut. Ces derniers ne bougèrent pas une seconde de leurs nattes et paraissaient totalement

inconscients de l'action en cours.

Quant à Kory-Kory, qui semblait penser que nous nous trouvions en présence de grands événements, il s'efforçait avec beaucoup de zèle de me faire bien sentir toute leur importance. Pas un son ne parvenait à nos oreilles qui ne lui apportât quelque élément capital d'information. Lorsque cela se produisait, comme doué de seconde vue, il se lançait dans toute une pantomime explicative pour me montrer la manière exacte dont les redoutables Taïpis étaient à ce moment précis en train de châtier l'insolence de leurs ennemis. « Mehevi hanna pippî noui Hapaa », s'écriait-il toutes les cinq minutes, me laissant entendre par là que, sous les ordres de ce distingué capitaine, les guerriers de sa nation accomplissaient des prodiges de valeur.

Comme je n'avais ouï que quatre coups de mousquet, je fus tenté de croire que les insulaires les manœuvraient de la même façon que l'artillerie lourde du sultan Soliman au siège de Byzance, le chargement et le pointage de chacun d'eux nécessitant une heure ou deux. À la fin, nul bruit ne venant plus des montagnes, j'en conclus que le combat s'était terminé d'une façon ou d'une autre. Tel semblait bien être le cas, d'autant que, peu après, un courrier arriva tout hors d'haleine au Ti, avec la nouvelle d'une grande victoire remportée par ses compatriotes. « Hapaa pou arva !... Hapaa pou arva ! » (Les lâches ont fui !) Kory-Kory était en extase, et il commença une harangue véhémement, qui, à ce que j'en saisis, voulait dire que le résultat répondait à son attente, et qui de plus était destinée à me convaincre que c'eût été une entreprise totalement vaine, voire pour une armée de mangeurs de feu, d'offrir le combat aux invincibles héros de notre vallée. À tout cela, j'acquiesçai évidemment, et attendis non sans curiosité le retour des triomphateurs, dont la victoire, craignais-je, avait bien dû leur coûter quelques pertes.

Mais en cela je me trompais encore : Mehevi, dans la conduite de ses opérations guerrières, s'inspirait plutôt de la tactique de Fabius que de celle de Bonaparte, ménageant ses ressources et n'exposant ses troupes à aucun hasard inutile. Les pertes totales des vainqueurs dans cette chaude affaire comprenaient, en tués, blessés et disparus : un index et un bout d'ongle de pouce (que son ex-propriétaire rapportait avec lui dans le creux de sa main), un bras fortement contus, et une abondante effusion de sang coulant de la



cuisse d'un chef, lequel avait reçu un mauvais coup d'une lance Hapaa. Ce que l'ennemi avait souffert, je ne pus le savoir, mais je présume qu'il avait réussi à remporter avec lui les cadavres de ses morts.

Telle fut l'issue de la bataille, pour autant que je connus ses résultats ; et comme on sembla y voir un événement de la plus haute importance, j'en conclus avec raison que les guerres des naturels n'entraînaient pas d'exploits bien sanguinaires. J'appris par la suite comment l'affaire avait débuté. Un certain nombre de Hapaa avaient été découverts à rôder en des intentions suspectes du côté Taïpi de la montagne ; on sonna l'alarme, et les envahisseurs, après une résistance prolongée, furent repoussés jusqu'au-delà de la frontière. Mais pourquoi l'intrépide Mehevi n'avait-il pas porté la guerre chez les Hapaa ? pourquoi n'avait-il pas fait une descente dans le val ennemi, et rapporté un trophée de sa victoire – des matériaux pour les réjouissances cannibales qui, m'avait-on dit, concluaient d'habitude chaque engagement ?... Somme toute, je fus bien tenté de croire que des festivités aussi scandaleuses doivent arriver très rarement chez les insulaires, si même elles se produisent jamais.

Pendant deux ou trois jours, le récent événement fut le thème des commentaires de tous ; après quoi l'émotion s'apaisa peu à peu, et la vallée reprit sa tranquillité accoutumée.

## CHAPITRE XVIII

Baignade en compagnie des filles de la vallée. – Une pirogue. – Effets du tabou. – Excursion sur le lac. – Une harmonieuse fantaisie de Faïaoahé. – Haute couture. – Arrivée d'un étranger. – Sa conduite énigmatique. – Eloquence indigène. – L'entretien. – Ses résultats. – Départ de l'étranger.

Ma santé et la paix de mon esprit revenues donnaient un intérêt nouveau à tout ce qui m'entourait. Je cherchais à varier mes plaisirs par tous les moyens à ma disposition. Me baigner en compagnie d'essaims de jeunes filles constituait l'un de mes principaux divertissements. Nous prenions parfois cette récréation dans les eaux d'un lac minuscule, que formait au centre de la vallée une expansion de la rivière principale. Cette jolie nappe d'eau, de forme presque circulaire, avait environ trois cents pieds de diamètre. Elle était d'une beauté indescriptible. Tout alentour de ses berges ondulaient par masses luxuriantes les feuillages des tropiques, où jaillissait çà et là, très haut, un fût rectiligne de cocotier, surmonté de sa gerbe élégante de palmes retombant à l'instar de plumes d'autruche onduleuses.

L'aisance et la grâce avec lesquelles les jouvencelles de la vallée se mouvaient dans l'eau, et leur familiarité avec cet élément, étaient en vérité merveilleuses. On les voyait parfois filer juste sous la surface, sans remuer pour ainsi dire ni bras ni jambes ; puis, se rejetant sur le flanc, elles fendaient l'onde comme un trait, et leurs formes apparaissaient par éclairs, lorsque, dans le cours de leur rapide avance, il leur arrivait pour une seconde de surgir à demi hors de l'eau, car à un moment donné elles plongeaient profondément, pour aussitôt après s'élever d'un bond à la surface.

Je m'étais une fois engagé parmi une troupe de ces nymphes aquatiques, et présumant en vain ma force supérieure, je cherchai à entraîner l'une d'elles sous l'eau ; mais je me repentis bien vite de ma témérité. Ces jeunesses amphibies pullulèrent autour de moi comme un banc de dauphins, et s'emparant malgré ma résistance de mes bras et de mes jambes,

m'enfoncèrent de vive force et me maintinrent sous la surface, jusqu'au moment où les bruits insolites qui me bourdonnaient aux oreilles et les visions surnaturelles qui dansaient devant mes yeux m'apprirent que j'arrivais dans le monde des esprits. De fait, j'avais avec elles aussi peu de chances de m'en tirer qu'une énorme baleine que harcèle de toutes parts une légion d'espérons. Lorsqu'à la fin elles relâchèrent leur proie, elles s'enfuirent à la nage dans toutes les directions, riant de mes gauches tentatives pour les rattraper.

Il n'y avait pas une embarcation sur le lac, mais à ma requête et pour mon usage personnel, quelques-uns des jeunes gens attachés à la maison de Marheyo, sous la direction de l'infatigable Kory-Kory, apportèrent de la mer une pirogue légère et sculptée avec goût. On la lança sur la surface de l'eau, où elle flotta avec la grâce d'un cygne. Mais, je le constatai non sans mélancolie, elle produisit un effet que je n'avais pas prévu : les aimables nymphes, qui jusque-là folâtraient avec moi dans le lac, se mirent toutes à fuir son voisinage. L'embarcation, gardée par les clauses du tabou, projetait l'interdit sur les eaux environnantes.

Pendant quelques jours, Kory-Kory ainsi qu'un ou deux autres jeunes gens m'accompagnèrent dans mes excursions sur le lac et, tandis que je pagayais dans le léger esquif, nageaient à ma poursuite en criant et batifolant. Mais j'ai toujours été porté sur ce que le Livre des Jeunes Gens appelle : « la société des demoiselles vertueuses et intelligentes », et en l'absence des sirènes, cette distraction devint morne et insipide. Un matin donc, j'exprimai à mon fidèle serviteur mon désir de voir revenir les nymphes. L'honnête garçon me regarda un moment fort étonné, puis secoua gravement la tête en murmurant : « Tabou ! tabou ! », me donnant ainsi à entendre que je ne devais pas m'attendre au retour de ces demoiselles, à moins qu'on ne retirât la pirogue. Ce processus ne me disait rien, car non seulement je voulais garder l'embarcation où elle était, mais je désirais même y faire monter la belle Faïaoahé, afin que nous pagayions de compagnie sur le lac. Ce projet heurta profondément le sens des convenances de Kory-Kory. Il fulmina là contre, comme s'il s'agissait de quelque chose de trop monstrueux pour que même on y pensât. Ce n'était pas seulement les notions bien établies des usages que cela choquait, mais cela allait à l'encontre même de tous leurs rites religieux.

Bien qu'il soit assez scabreux de toucher au tabou, je décidai néanmoins de voir dans quelle mesure il pourrait résister à une attaque. Je consultai le chef Mehevi, qui tenta de me dissuader de mon objet ; mais je ne voulais, pas m'en laisser détourner, et en conséquence, cela ne fit qu'accroître l'ardeur de mes sollicitations. Il finit donc par se lancer dans un long exposé – aussi savant qu'éloquent, je n'en doute pas – sur l'histoire et la nature du tabou en fonction de ce cas particulier ; il revenait sans cesse dans son discours les mots les plus extraordinaires, à la longueur et à la sonorité étonnantes desquels j'avais toute raison de prêter un caractère théologique. Mais tout ce qu'il put dire ne réussit pas à me convaincre, peut-être en partie du fait que je n'entendais pas un traître mot de ses paroles, mais surtout parce que rien au monde ne pouvait me faire comprendre pourquoi une femme n'aurait pas autant qu'un homme le droit de pénétrer dans une pirogue. Enfin, il devint un peu plus raisonnable, et me laissa entendre qu'il aviserait avec les prêtres de ce qui pourrait être fait.

Comment le clergé de Taïpi fit cadrer l'affaire avec sa conscience, je l'ignore : toujours est-il que Faïaoahé fut enfin exemptée de cette partie du tabou. Je pense qu'un tel événement ne s'était encore jamais produit dans la vallée ; mais il était grand temps d'enseigner un peu la galanterie aux insulaires, et je me plais à croire que l'exemple que je leur, donnai là aura eu des effets salutaires. Il était ridicule en effet de voir ces ravissantes créatures obligées de barboter dans l'eau comme des canards, tandis qu'une bande de grands gaillards filaient à la surface dans leurs pirogues.

Le lendemain de l'émancipation de Faïaoahé, j'organisai sur le lac une délicieuse réunion composée de la demoiselle, de Kory-Kory et de moi-même. Mon zélé valet avait apporté de la maison une calebasse de popoi, une demi-douzaine de noix de coco nouvelles, dépouillées de leur enveloppe, trois pipes, autant d'ignames, et moi-même sur son dos pendant une bonne partie du trajet. Tout cela représentait un certain poids ; mais Kory-Kory était très fort pour sa taille et nullement fragile de la colonne vertébrale.

Nous passâmes une journée fort agréable ; mon fidèle serviteur maniait la pagaie, nous faisant doucement glisser en bordure de l'eau sous les ombrages en surplomb. Faïaoahé et moi étions étendus à l'arrière de la pirogue et entretenions les meilleurs rapports possibles ; la charmante nymphe portait

parfois sa pipe à la bouche et exhalait la douce fumée, à laquelle son haleine de rose ajoutait une fraîche senteur. Aussi étrange que cela paraisse, il n'y a guère de circonstances où une femme jeune et belle paraisse plus à son avantage que lorsqu'elle est en train de fumer. Captivant spectacle que celui d'une jeune Péruvienne, qui se balance dans son hamac aux brillantes couleurs tendu entre deux orangers, en humant le parfum d'un cigare de choix ! Mais Faïaoahé, tenant dans sa main délicate aux longs doigts olivâtres le mince roseau jaune de sa pipe au fourneau curieusement sculpté, et rejetant par la bouche et les narines de légères volutes de fumée, formait un tableau encore plus séduisant.

Nous flottâmes ainsi durant des heures. Lorsque je levais les yeux sur l'éclatant ciel des tropiques pour les abaisser ensuite sur les transparentes profondeurs et que mon regard, du tableau enchanteur qui m'entourait, passait au corps grotesquement tatoué de Kory-Kory pour se reposer enfin sur la pensive expression de Faïaoahé, je me croyais transporté dans quelque lieu féerique, tant tout me paraissait irréel.

Cette délicieuse pièce d'eau était l'endroit le plus frais de toute la vallée, et j'en faisais maintenant mon lieu de prédilection durant les heures chaudes de la journée. Un de ses côtés jouxtait l'extrémité d'une longue gorge, qui s'élargissait peu à peu et montait à l'assaut des hauteurs environnant la vallée. Les forts alizés, se heurtant dans leur course à ces sommets, tourbillonnaient alentour ; ils étaient ainsi parfois conduits dans l'abrupt ravin et balayaient alors la vallée, ridant au passage la surface, en d'autres temps lisse, du lac.

Un jour, après nous être promenés de-ci de-là pendant quelque temps, je débarquai Kory-Kory et dirigeai l'embarcation vers le côté au vent du lac. Tandis que je faisais virer la pirogue, Faïaoahé, qui était avec moi, parut soudain frappée d'une heureuse idée. Avec une exclamation joyeuse, elle dégagea son corps de l'ample robe de tapa nouée à l'épaule (et destinée à la protéger du soleil) et, pour l'étendre comme une voile, se tint droite, les bras levés, à la proue de la pirogue. Nous autres marins américains, nous nous vantons volontiers de la rectitude de nos mâtures, mais jamais embarcation ne fut armée d'un aussi joli petit mât que Faïaoahé.

L'instant d'après, la brise gonflait le tapa et les longues boucles brunes de

Faïaoahé s'agitaient dans l'air, tandis que la pirogue, glissant rapidement sur l'onde, filait vers le rivage. Assis à l'arrière, je guidai de la pagaie sa course jusqu'à ce qu'elle bondit à l'assaut de la plage en pente et que Faïaoahé sautât d'un pied léger sur le sable. Kory-Kory, qui avait observé notre manœuvre avec admiration, ne put se retenir de battre des mains, en criant comme un perdu. Nous répétâmes cette performance bien des fois par la suite.

Si mon lecteur n'a pas encore remarqué que j'étais l'admirateur déclaré de M<sup>lle</sup> Faïaoahé, tout ce que je puis dire c'est qu'il est peu au fait des affaires du cœur et je ne me donnerai certainement pas la peine de l'éclairer plus avant. Avec le calicot que j'avais apporté du bateau, je confectionnai une robe pour cette fille magnifique. Je dois avouer que, lorsqu'elle en fut revêtue, elle ressemblait quelque peu à une danseuse d'opéra. Les atours de celle-ci commencent en général un peu au-dessus du coude, mais ceux de mon insulaire beauté partaient de la taille et se terminaient suffisamment loin du sol pour révéler la plus ravissante cheville du monde.

Le jour où Faïaoahé revêtit cette robe pour la première fois fut rendu mémorable par une nouvelle connaissance que je fis. C'était au cours de l'après-midi, et je me reposais dans la case, lorsqu'une grande clameur s'éleva au-dehors ; mais trop bien accoutumé dès lors aux sauvages vociférations qui résonnaient presque continuellement dans le val, j'y prêtai peu d'attention, jusqu'à l'instant où le vieux Marheyo, sous l'empire d'une émotion inusitée, s'avança précipitamment vers moi et m'annonça la mirifique nouvelle : « Marnoo pemi ! », ce qui signifiait qu'un personnage du nom de Marnoo approchait. Mon digne vieil ami se figurait évidemment que cette annonce produirait sur moi un grand effet, et tout d'abord il resta à me regarder avidement pour voir de quelle façon j'allais me comporter ; mais comme je demeurais parfaitement calme, le vieux gentleman s'élança derechef hors de la case, avec autant de hâte qu'il y était entré.

« Marnoo, Marnoo, réfléchissais-je, voilà un nom que je n'ai pas encore ouï. Quelque distingué personnage sans doute, à en juger d'après le bacchanal insensé que font les naturels ! » Car le bruit du tumulte se rapprochait d'instant en instant, et tous en chœur répétaient : « Marnoo, Marnoo ! »

Je me persuadai que quelque guerrier d'importance, qui n'avait pas encore eu l'honneur de m'être présenté, désirait en ce jour m'offrir ses

respects. Accoutumé à me voir prodiguer les attentions, j'étais devenu si fat que je songeai presque à recevoir avec froideur ce Marnoo pour le punir d'une telle négligence, lorsque la foule en émoi parut, escortant l'un des plus remarquables spécimens d'humanité que j'eusse encore vus.

L'étranger ne devait pas avoir plus de vingt-cinq ans ; sa taille était un peu au-dessus de la moyenne ; eût-il été plus grand de l'épaisseur d'un cheveu, c'en était fait de son admirable harmonie de proportions. Ses membres nus, au galbe parfait, la coupe exquise de son visage, non moins que ses joues imberbes, lui auraient certes donné le droit de poser pour la statue de l'Apollon polynésien ; et de fait, l'ovale de sa figure et l'impeccable régularité de ses traits me rappelaient un buste antique. Mais au lieu de l'impassibilité marmoréenne de l'art, c'était en lui une chaleur et une vivacité d'expression qui ne se rencontrent dans les mers du Sud que chez les plus favorisés de la nature. Les cheveux de Marnoo étaient d'un brun intense, et s'annelaient sur son front et son cou en petites bouclettes serrées qui sautillaient continuellement lorsqu'il s'animait dans la conversation. Sa joue était lisse comme celle d'une femme, et son visage sans nulle trace de tatouage, bien que le reste de son corps fût tout entier recouvert de dessins fantaisistes qui, contrairement aux figures incohérentes propres à la généralité des indigènes, semblaient exécutés suivant un plan préconçu.

Le tatouage de son dos attira particulièrement mon attention. L'artiste à qui il avait fait appel devait certainement être un maître en son art. Dessinée avec précision tout au long de l'épine dorsale, on pouvait voir la forme élancée et pointue, à guillochis, du magnifique arbre qu'est l'artou.

Les branches, alternes et pendantes sous le poids de feuilles tracées chacune avec une précision et un fini incomparables, s'étalaient avec élégance de part et d'autre du tronc. Ce morceau de tatouage était bien le plus beau spécimen des Beaux-Arts que j'aie vue à Taïpi. De dos, l'étranger faisait penser à quelque plante grimpante se détachant le long d'un mur de jardin. Sur la poitrine, les bras et les jambes, étaient exposés quantité de dessins divers, dont chacun cependant semblait répondre à l'aspect général recherché. Le tatouage que je viens de décrire était du bleu le plus vif et, tranchant sur le ton olive clair de la peau, produisait un effet unique et même élégant. Une légère ceinture de tapa blanc d'à peine deux pouces de largeur, mais étalée

par-devant et par-derrière en franges bouffantes, composait tout le costume de l'étranger.

Entouré par les insulaires, il s'avancait portant sous un bras un petit rouleau d'étoffe indigène, et serrant de l'autre main une longue lance richement décorée. Ses allures étaient celles d'un voyageur qui se sait arrivé à une étape agréable. À tout instant, il se tournait avec bonne humeur vers la foule qui l'entourait et ripostait à leurs questions incessantes par quelque trait incisif qui avait le don de soulever des rires incoercibles.

Frappé de son attitude et de la singularité de son aspect, qui le différenciaient tellement du commun des indigènes aux crânes rasés et aux faces tatouées, je me levai machinalement à son entrée dans la case, et lui offris une place à mes côtés. Mais sans daigner s'apercevoir de mes politesses, ni même du fait plus indéniable de mon existence, l'étranger passa devant moi sans m'accorder un regard et alla s'étendre tout au bout du long divan qui traversait l'unique pièce de la case Marheyo.

Une beauté à la mode, fière de sa perfection et de son pouvoir, se serait-elle vue négligée en public par quelque dédaigneux dandy, qu'elle n'aurait certes pas ressenti plus grande indignation que la mienne devant ce manque d'égards inattendu.

J'en fus plongé dans le dernier étonnement. La conduite des indigènes m'avait préparé à attendre de chaque nouveau venu les mêmes extravagantes démonstrations de curiosité et de respect. Cette singularité de sa conduite ne fit néanmoins qu'éveiller mon désir de savoir quel pouvait bien être ce nouveau personnage qui accaparait alors l'attention de chacun.

Tinoa plaça devant lui unealebasse de popoi, dont l'étranger se servit, faisant suivre chaque bouchée d'une rapide exclamation aussitôt reprise et répétée par la foule qui emplissait entièrement la case. En voyant l'extraordinaire empressement des naturels envers lui, et leur oubli momentané de tout égard pour moi, je ne fus pas peu vexé. Le règne de Tommo est fini, pensai-je, et plus tôt il quittera la vallée, mieux cela vaudra. Tels furent d'abord mes sentiments, qui procédaient de ce principe superbe, inhérent à toutes les natures héroïques : à savoir, la résolution bien arrêtée d'avoir la plus grosse part du gâteau, ou de s'en aller sans rien du tout.



Marnoo, ce tout irrésistible personnage, ayant satisfait son appétit et inhalé quelques bouffées d'une pipe qu'on lui fit passer, s'embarqua dans une harangue qui captiva entièrement l'attention de son auditoire.

Je comprenais peu de chose à son langage, mais par ses gestes animés et par les expressions mobiles de ses traits, – que reflétaient ainsi qu'autant de miroirs les physionomies qui l'entouraient, – je ne tardai pas à saisir la nature des passions qu'il cherchait à exciter : Comme à tout coup revenaient les mots : « Nuku-Hiva » et Frani (Français), plus quelques autres dont j'avais appris le sens, je devinai qu'il racontait à ses auditeurs des événements arrivés depuis peu dans les baies avoisinantes. Comment il avait appris ces choses toutefois, je n'y comprenais rien, à moins qu'il n'arrivât tout droit de Nuku-Hiva – supposition que confirmait assez son apparence poudreuse de voyageur. Mais d'autre part, s'il était natif de cette région-là, je n'entendais rien à la réception amicale des Taïpis.

Jamais encore, certes, je n'avais vu aussi puissant déploiement d'éloquence naturelle que n'en montra Marnoo au cours de sa harangue. La grâce des attitudes qu'il donnait à sa souple personne, les gestes saisissants de ses bras nus et par-dessus tout le feu que jetaient ses yeux luisants, imprimaient aux accents sans cesse changeants de sa voix des effets dont aurait pu se montrer fier l'orateur le plus accompli. À un moment, allongé de côté sur la natte, il prenait tranquillement appui sur un bras replié, en racontant en détail, les agressions des Français, leurs visites hostiles aux baies environnantes et il les énumérait l'une après l'autre : Hapaa, Puêka, Nuku-Hiva, Taio-hae ; – puis bondissant sur ses pieds, il se précipitait en avant, les poings crispés et les traits convulsés de fureur, en déversant un flot d'invectives. Se ressaisissant ensuite, il prenait une attitude hautaine pour exhorter les Taïpis à résister à de tels empiétements ; il leur rappela, avec un éclair de joie féroce dans le regard, que jusqu'alors la terreur inspirée par leur renom les avait préservés de l'attaque ; il eut enfin un ricanement méprisant pour ironiser sur la prodigieuse intrépidité de ces Français qui, avec cinq pirogues de guerre et des centaines d'hommes, n'osaient même pas se lancer contre les guerriers nus de leur vallée.

L'effet produit sur son auditoire fut électrique ; tous le contemplaient debout les yeux lançant des éclairs et les membres tremblants, comme s'ils

écoutaient la voix inspirée d'un prophète.

Mais il apparut bientôt que les capacités de Marnoo étaient aussi versatiles qu'extraordinaires. Aussitôt qu'il eut fini sa véhémence harangue, il se coucha de nouveau sur les nattes, et choisissant dans la foule des insulaires déterminés, il les interpella par leur nom, avec des facéties dont le sel m'échappait, mais qui remplissaient l'assistance d'une tumultueuse gaieté.

Il avait un mot pour chacun ; et, passant rapidement de l'un à l'autre, il lançait quelque vif trait d'esprit, inmanquablement suivi d'éclats de rire. Ses discours n'épargnaient pas plus les femmes que les hommes. Dieu sait ce qu'il pouvait bien leur raconter, mais il provoquait le sourire et la confusion sur leurs traits ingénus. Je crois d'ailleurs volontiers que Marnoo, avec son superbe physique et ses allures séduisantes, était un affreux enjôleur des naïves beautés de l'île. Pas une fois jusque-là il n'avait encore daigné faire attention à moi. Il semblait même ignorer tout à fait ma présence. Je ne voyais absolument aucune raison à cette conduite extraordinaire. Je me rendais bien compte qu'il était, aux yeux des insulaires, un personnage d'importance exceptionnelle ; qu'il possédait des talents supérieurs, et était doué d'un plus haut degré de culture que les naturels de la vallée. Vu ces motifs, je craignais sérieusement qu'il n'eût pour une cause ou pour une autre conçu à mon égard un sentiment d'aversion, et qu'il n'en vînt à exercer sa haute influence à mon détriment.

Il paraissait clair que ce n'était pas là un habitant permanent du val ; pourtant, d'où eût-il pu venir ? De toutes parts les Taïpis étaient encerclés par des tribus hostiles, et comment, s'il appartenait à l'une d'elles, se voyait-il reçu avec tant de cordialité ?

Par ses dehors personnels, l'énigmatique étranger suscitait d'autres perplexités. Cette face dépourvue de tatouage et ce crâne non rasé étaient des particularités que je n'avais encore remarquées dans aucune partie de l'île, et j'avais toujours ouï dire que le contraire était considéré comme l'attribut indispensable du guerrier marquesan. En somme, le problème me restait parfaitement incompréhensible, et j'en attendais la solution avec un degré d'inquiétude considérable.

À la fin, d'après certains indices, je devinai qu'il faisait de moi l'objet de

ses remarques, bien qu'il évitât soigneusement et de prononcer mon nom et de regarder de mon côté. Tout à coup, il se leva des nattes et, toujours conversant, l'œil détourné à dessein, se dirigea vers moi et vint s'asseoir à moins d'un yard de ma place. J'étais à peine revenu de ma surprise, qu'il se tourna soudain, et de l'air le plus affable, me tendit gracieusement la main droite. Je répondis bien entendu à cette courtoise invite, et dès que nos paumes se furent rencontrées, il se pencha vers moi et murmura en anglais, d'une voix musicale : « Comment toi aller ? Depuis combien longtemps toi être dans cette baie ? Toi aimer cette baie ? »

Eussé-je été transpercé simultanément par trois lances Hapaa, je n'aurais pas sursauté davantage que je ne le fis à l'énoncé de ces banales questions. Je restai d'abord muet d'étonnement, et puis lui répondis quelque chose au hasard ; mais aussitôt que j'eus recouvré mon sang-froid, une idée me traversa l'esprit : cet homme me fournirait peut-être, au sujet de Toby, des informations que je soupçonnais les naturels de me cacher à dessein. En conséquence, je l'interrogeai sur la disparition de mon ami, mais il affirma n'en rien savoir. Je lui demandai ensuite d'où il venait. Il me répondit : « De Nuku-Hiva. » Je lui en manifestai la surprise, mais lui, avec une extrême vivacité : « Ah ! moi tabou, moi aller Nuku-Hiva, moi aller Atiheu, moi aller Anaho, moi aller partout, personne il faire mal à moi. Moi tabou. »

Cette explication me serait demeurée inintelligible, si je ne m'étais rappelé ce que j'avais ouï dire peu auparavant concernant une coutume bizarre de ces insulaires. Quoique le pays soit aux mains de différentes tribus, dont les hostilités réciproques empêchent à peu près toutes communications entre elles, il y a pourtant des exemples où un individu, après avoir noué des relations amicales avec quelqu'un appartenant à une vallée dont les hôtes sont en guerre avec la sienne, peut, moyennant certaines restrictions, s'aventurer avec impunité dans le pays de son ami, où en d'autres circonstances il eût été traité en ennemi. Tel est parmi eux l'effet des amitiés personnelles ; l'individu protégé est dit tabou et sa personne tenue pour sacrée jusqu'à un certain point. L'étranger me fit comprendre qu'il avait ainsi accès dans toutes les vallées de l'île.

Curieux de savoir comment il avait acquis sa connaissance de l'anglais, je le questionnai sur ce point. Je ne sais trop pourquoi, il évita au début de me

répondre ; mais bientôt après il me fit ce récit : étant jeune, il avait été emmené par le capitaine d'un navire marchand avec lequel il était demeuré trois années, passées en partie chez lui à Sidney, en Australie ; après quoi, lors d'une visite ultérieure à l'île, le capitaine lui avait permis, sur sa demande, de rester parmi ses congénères. La vivacité d'esprit de ce sauvage s'était merveilleusement développée grâce à ses relations avec les blancs, et sa connaissance partielle d'une langue étrangère lui donnait une grande supériorité sur ses compatriotes moins érudits.

Je demandai à Marnoo, désormais en confiance, pourquoi il ne m'avait pas adressé la parole tout d'abord, et à son tour il m'interrogea avec avidité sur l'opinion que m'avait inspirée sa conduite à mon égard. Je lui répondis que j'avais vu en lui un grand chef ou guerrier, qui connaissait déjà beaucoup de blancs et qui ne jugeait pas un pauvre matelot digne d'attirer son attention. Il parut enchanté de la haute opinion que je m'étais formée de lui, et me donna à entendre qu'il s'était comporté de la sorte à dessein, en vue d'augmenter ma surprise dès qu'il jugerait le moment venu de m'adresser la parole.

Marnoo voulut ensuite me faire dire à ma façon comment j'étais devenu un habitant de la vallée. Lorsque je lui rapportai en quelles circonstances Toby et moi nous y étions entrés, il m'écouta avec un intérêt évident, mais dès que je fis allusion à l'absence, encore inexplicquée, de mon ami, il s'efforça de changer de sujet, comme si c'était là une matière qu'il désirait éviter. On eût dit, en somme, que tout ce qui avait trait à Toby fût destiné à verser la méfiance et l'inquiétude dans mon sein. Bien que Marnoo m'affirmât ne rien savoir de son sort, je ne pus m'empêcher de soupçonner qu'il me trompait, et ce soupçon raviva ces affreuses appréhensions quant à mon sort personnel, qui depuis quelque temps avaient diminué en moi.

Sous l'empire de ces sentiments, j'éprouvai alors un désir intense de mettre à profit l'immunité de l'étranger, et de m'en retourner à Nuku-Hiva sous sa sauvegarde. Mais je n'eus pas plus tôt fait allusion à ce projet, que sans hésiter il déclara la chose entièrement impraticable, et m'assura que les Taïpis ne consentiraient jamais à me laisser quitter la vallée. Bien que ses dires confirmassent encore mon impression antérieure, ils augmentèrent aussi mon envie d'échapper à une captivité, supportable soit, et voire même

délicieuse sous certains rapports, mais qui impliquait dans l'avenir un destin assombri des plus terribles possibilités.

Je ne pouvais me dissimuler que les naturels avaient traité Toby d'une façon aussi cordiale que moi-même, et pourtant toutes leurs bontés avaient abouti à sa disparition mystérieuse. Ne me réservait-on pas le même sort ? – sort trop effroyable pour y songer. Excité par ces considérations, je renouvelai ma requête à Marnoo, mais il me fit ressortir plus fortement l'impossibilité de mon évasion, et renouvela sa première déclaration, comme quoi les Taïpis ne consentiraient jamais à mon départ.

Quand je tentai d'apprendre de lui les motifs qui les poussaient à me garder prisonnier, Marnoo employa de nouveau le même ton mystérieux qui m'avait bourrelé d'appréhensions quand je l'avais questionné sur le sort de mon ami.

Ainsi rebuté, et d'une manière qui, éveillant en moi les plus terribles craintes, ne faisait que m'exciter à renouveler mes tentatives, je le conjurai d'intercéder pour moi auprès des naturels et de tâcher d'obtenir leur consentement à mon départ. Il y répugnait fort ; mais, cédant pour finir à mes instances, il s'adressa à plusieurs des chefs qui n'avaient cessé comme les autres de nous surveiller attentivement depuis le début de notre conversation. Sa requête cependant se heurta aussitôt à la plus violente désapprobation manifestée par des regards et des gestes de colère et par un véritable flux de paroles véhémentes, qui s'adressaient à lui aussi bien qu'à moi. Marnoo, qui regrettait évidemment de m'avoir cédé, exerça tout son pouvoir à écarter le mécontentement de la foule, et au bout de quelques minutes réussit à apaiser tant bien que mal les clameurs qui avaient éclaté dès qu'on avait compris où il voulait en venir.

C'était avec l'intérêt le plus intense que j'avais observé la manière dont son intercession serait reçue ; et une amère douleur me poignit, à cette preuve nouvelle de l'immuable volonté des insulaires. Marnoo, les traits bouleversés par une inquiétude évidente, m'avoua qu'il avait beau être reçu par les habitants de la baie sur un pied amical, encore ne pouvait-il aller jusqu'à intervenir dans leurs décisions. Une telle prétention, s'il y persistait, ne manquerait pas de délier aussitôt les Taïpis des contraintes du tabou, lequel, aussi longtemps qu'il s'abstenait de toute manœuvre de ce genre, le

protégeait efficacement des conséquences de l'inimitié qu'ils portaient à sa tribu.

À ce moment, Mehevi, qui se trouvait là, l'interrompit avec colère ; et les paroles qu'il prononça sur un ton impératif devaient signifier qu'il eût à cesser au plus vite de s'entretenir avec moi et à se retirer à l'autre bout de la case. Sur-le-champ Marnoo se mit debout, m'enjoignant brièvement de ne plus lui adresser la parole et, si je tenais à la vie, de m'abstenir désormais de toute nouvelle allusion à mon désir de départ ; après quoi, cédant à l'ordre impérieux du chef, qui venait d'être réitéré avec violence, il s'en alla un peu plus loin.

Je reconnus alors, et non sans frayeur, sur les physionomies des indigènes, la même expression féroce qui m'avait déjà frappé durant la scène du Ti. Ils lançaient sur Marnoo et sur moi des regards soupçonneux, comme s'ils se méfiaient de ce que nous avions pu nous dire en cette langue inconnue, et ils semblaient convaincus que déjà nous avions concerté des plans faits pour tromper leur vigilance.

Les traits mobiles de ces hommes sont merveilleusement révélateurs de leurs états d'âme, et les imperfections de leur langage parlé sont plus que compensées par la forte éloquence de leurs physionomies et de leurs gestes. Je distinguais sans peine dans chaque expression de leurs visages toutes les passions qui venaient d'être éveillées en eux à l'improviste.

Un peu de réflexion suffit à me convaincre, d'après ce qui se passait, que l'injonction de Marnoo n'était aucunement à mépriser ; aussi, tout en m'efforçant de cacher mes sentiments, je m'adressai à Mehevi sur un ton de bonne humeur, en vue de dissiper les mauvaises impressions qu'il avait pu concevoir. Mais l'ire du chef ne s'apaisait pas aussi aisément. Il repoussa mes avances avec cet air d'étrange sévérité que j'ai déjà décrit, et prit soin par son attitude envers moi de me montrer son déplaisir et son ressentiment.

Marnoo, à l'autre bout de la case, dans son désir probable de créer une diversion en ma faveur, s'évertuait à distraire de ses plaisanteries la foule qui l'entourait ; mais ses efforts multipliés n'avaient plus le même succès que précédemment. Déçu dans son attitude, il reprit son sérieux et se leva pour partir. Personne n'exprimant aucun regret de ce geste, il ramassa son rouleau

de tapa, saisit sa lance et s'avança jusqu'au bord du paepae. Arrivé là, il fit de la main un signe d'adieu à la foule toujours muette, me lança un regard de pitié et de reproche mêlés, et s'élança sur le sentier qui s'éloignait de la case. Je regardai sa silhouette décroître et se perdre dans l'obscurité du bois, puis m'abandonnai aux pensées les plus accablantes.

## CHAPITRE XIX

Réflexions après le départ de Marnoo. – : Bataille des pistolets de bois. –  
Etrange vanité de Marheyo. – Fabrication du tapa.

La certitude que je venais d'acquérir quant aux intentions des sauvages m'affecta profondément.

Marnoo, je le voyais, était, en raison de ses connaissances supérieures et des renseignements qu'il possédait sur tout ce qui se passait dans les diverses baies de l'île, un personnage tenu en haute estime par les habitants de la vallée. Ceux-ci l'avaient reçu avec les plus cordiales démonstrations de respect. Les naturels étaient suspendus à ses lèvres et manifestaient le plus grand plaisir d'être personnellement remarqués de lui. Malgré tout cela pourtant, quelques mots prononcés en ma faveur dans le but d'obtenir ma délivrance avaient suffi non seulement à bannir toute harmonie et tout bon vouloir, mais, si je pouvais m'en rapporter à ses dires, avaient failli compromettre sa sécurité personnelle.

Comme elle devait donc être fermement établie, la résolution des Taïpis à mon égard, et avec quelle brusquerie pouvaient éclore en eux les passions les plus inattendues ! La simple idée de mon départ avait détourné de moi, pour un temps du moins, Mehevi, le plus influent de tous les chefs, qui m'avait naguère prouvé par tant d'exemples ses dispositions amicales. Les autres indigènes également avaient montré leur vive opposition à mes vœux, et jusqu'à Kory-Kory lui-même qui semblait prendre part à la défaveur générale que l'on me témoignait.

Je me creusais en vain la cervelle pour découvrir un motif à l'étrange désir que ces gens manifestaient de me retenir parmi eux : je n'en pouvais découvrir aucun.

Quoi qu'il en fût, ce qui venait de se passer me faisait voir le danger de badiner avec des caractères volages et passionnés contre lesquels toute lutte



était vaine et risquait même de devenir fatale. Mon unique espoir était d'amener les naturels à croire que je m'étais réconcilié avec ma détention dans la vallée, et de prendre un air paisible et enjoué, afin de détourner les soupçons que j'avais si malencontreusement excités. Leur confiance revenue, ils ne tarderaient pas à se relâcher de leur vigilance à l'égard de mes mouvements, et je n'en serais alors, que plus à même de profiter de toute occasion de fuir qui pourrait se présenter. Je résolus donc de faire contre mauvaise fortune bon cœur et de supporter vaillamment tout ce qui pourrait advenir. Je réussis dans cette entreprise au-delà de mes espérances. À l'époque de la visite de Marnoo, je me trouvais dans la vallée, pour autant que je pouvais le conjecturer, depuis environ deux mois. Bien que non entièrement guéri de mon étrange maladie, je n'en souffrais plus guère et j'étais apte à me mouvoir librement. Bref, j'avais toute raison d'espérer une complète guérison. Libre d'inquiétudes sur ce point, et résolu à envisager l'avenir sans faiblesse, je me jetai à nouveau dans tous les agréments sociaux de la vallée et m'efforçai d'oublier, dans leurs sauvages plaisirs, tous regrets et souvenirs de ma vie antérieure.

Au cours de mes divers vagabondages dans le val, et à mesure que je me familiarisais mieux avec le caractère de ses habitants, j'étais de plus en plus frappé par l'insoucieuse allégresse qui régnait de toutes parts. Les âmes de ces naïfs sauvages, libres d'affaires plus importantes, étaient susceptibles de tirer les plus extrêmes joies de détails qui eussent passé inaperçus dans des communautés plus civilisées. Tout leur plaisir, du reste, semble fait des petits incidents futiles de l'heure qui passe ; mais ces faits minuscules, tous ensemble, atteignent à une somme de bonheur que ne connaissent guère les individus plus instruits, qui dérivent leurs joies de sources plus relevées mais moins fréquentes.

Quelle communauté d'humains raffinés et intellectuels s'aviserait par exemple de prendre le moindre agrément à tirer au pistolet de bois ? Le simple fait de les en croire capables suffirait à les offenser. Pourtant, la population entière des Taïpis ne fit presque rien d'autre durant dix jours que de s'occuper à ce jeu puéril, et ils allaient même jusqu'à manifester par de petits cris leur joie délirante.

Je badinais un jour avec un gamin plein de verve d'environ six ans, qui

me pourchassait armé d'un bambou de trois pieds de long dont il me donnait des coups de temps à autre. Lui ayant arraché sa baguette, l'idée me vint de fabriquer à mon petit bonhomme, à l'aide de ce mince tube, un de ces fusils-jouets que j'avais vus jadis entre les mains d'enfants. À l'aide de mon couteau, je fis dans la canne deux incisions parallèles de plusieurs pouces de longueur, et détachant par un bout la lame élastique de l'entre-deux, recourbai celle-ci en arrière et en insérai l'extrémité libre dans une petite encoche faite à ce dessein. Tout petit objet placé contre ce ressort serait donc projeté par le tube avec une force considérable, dès que l'on dégagerait de son encoche la lame recourbée.

Eussé-je conçu la moindre idée de la sensation que cette pièce d'artillerie était destinée à produire, que je n'aurais pas manqué de prendre un brevet d'invention. Le gamin s'enfuit avec, ivre de joie, et vingt minutes plus tard, je me voyais entouré d'une foule bruyante, – vénérables grisons, honnêtes pères de famille, vaillants guerriers, matrones, jeunes gens, filles et garçons, – tous tenant en main des bouts de roseau, et tous vociférant pour être servis les premiers.

Deux ou trois heures durant, je fus occupé à manufacturer des pistolets de bois ; mais à la fin je transmis mon bon vouloir et mon ardeur à la besogne à un adolescent des mieux doués, que j'eus vite initié aux mystères de l'art.

Clac, clac, clac, clac, on n'entendait plus que cela par toute la vallée ; et c'étaient de toutes parts duels, escarmouches, batailles rangées et engagements d'ensemble. Tantôt, en se promenant sur un sentier qui traversait un fourré, on tombait dans une embuscade, et l'on servait de cible à un corps de mousquetaires dont les membres tatoués s'entrevoyaient parmi le feuillage. Ailleurs, on était accueilli par l'intrépide garnison d'une case, qui vous ajustait avec ses tubes de bambou braqués d'entre les hautes cannes composant ses parois. Un peu plus loin, on essayait le feu d'un détachement de tirailleurs postés sur le haut d'un paepae.

Clac, clac, clac, clac ! Goyaves vertes, graines et baies volaient de toutes parts, et tant que dura ce menaçant état de choses, je craignis presque, à l'instar de l'homme au taureau d'airain, de tomber victime de ma propre invention. Mais comme toute chose au monde, l'intérêt peu à peu déclina, encore que longtemps après on pût entendre par intervalles des pistolets de

bois retentir à toute heure du jour.

Ce fut vers la fin de la guerre des pistolets de bois que me divertit fort une étrange fantaisie de Marheyo.

Je portais, en quittant le navire, une paire d'épais souliers qui, de par le rude usage que j'en avais fait en escaladant les précipices ou en me laissant glisser au fond des gorges, se trouvaient maintenant si délabrés qu'ils ne pouvaient vraiment plus servir à rien ; – tout au moins est-ce là ce qu'auraient pensé la plupart des gens, et il est bien certain que, en tant que souliers, c'était vrai. Mais lorsqu'un objet ne peut répondre à un usage donné, il arrive qu'on puisse avantageusement l'employer d'autre sorte ; et Marheyo possédait au plus haut degré le génie de transformer ainsi la destination des choses – il le prouva abondamment par l'emploi qu'il fit de ces vieux souliers si durement meurtris.

Il n'est pas un objet m'appartenant, si banal qu'il fût, qui ne semblât comme sacré aux yeux des indigènes. Je remarquai ainsi que, durant plusieurs jours, et même après que je fissé vraiment partie de la maison, on laissa mes souliers, sans jamais y toucher, à l'endroit même où je les avais par hasard jetés. Je me souvins néanmoins que quelque temps après, je ne les avais plus vus à leur place habituelle ; je ne m'en souciai guère, pensant que Tinoa, ayant aperçu au cours de ses occupations domestiques ces objets qui n'étaient plus bons à rien, les avait simplement jetés, – comme l'aurait fait toute ménagère soucieuse d'ordre. Mais je fus bientôt détrompé.

Un jour, je vis le vieux Marheyo s'activer autour de moi d'une manière qui ne lui était guère habituelle ; il allait presque jusqu'à remplacer Kory-Kory dans l'exercice de ses fonctions. À un moment donné, il me proposa de m'emporter sur son dos jusqu'à la rivière ; lorsque je refusai, il ne se laissa nullement intimider par la rebuffade et continua à frétiller autour de moi comme un vieux chien familier. Du diable si j'arrivais à comprendre ce qui tenait le vieux gentleman jusqu'à ce que tout à coup, profitant de l'absence momentanée des autres membres de la maisonnée, il se mit à faire toute une série de gestes bizarres et variés, désignant avidement tour à tour mes pieds et un petit ballot qui pendait à la poutre au-dessus de ma tête. Je finis par avoir une vague idée de ce qu'il voulait dire et lui fis signe de descendre le paquet. En un tournemain il eut exécuté l'ordre, et, déroulant un bout de tapa, dévoila

à mes yeux étonnés ces mêmes souliers, que je croyais depuis longtemps détruits.

Je compris aussitôt ses désirs, et lui fis généreusement don des chaussures, qui avaient entre-temps passablement moisi, en me demandant ce qu'il pouvait bien vouloir en faire.

L'après-midi du même jour, je vis le vénérable guerrier s'avancer vers la maison, d'une démarche lente et pleine de majesté ; il portait ses boucles aux oreilles et sa lance à la main, tandis que, suspendue à son cou par une liane, se balançait sur sa vaste poitrine la paire de souliers si hautement décoratifs. Et désormais, ces pendentifs en cuir de veau furent toujours l'élément le plus marquant de la tenue de gala de mon élégant Marheyo.

Mais revenons à un sujet un peu plus sérieux. Quoique la vie entière des habitants du val semblât s'écouler exempte de soucis, il n'y en avait pas moins quelques occupations légères, et à la vérité plus amusantes que pénibles, qui contribuaient à leur bien-être et à leur luxe. Parmi elles, la plus importante était la fabrication de l'étoffe indigène, le tapa, – si connue sous ses diverses formes d'un bout à l'autre de tout l'archipel polynésien. Cet article utile et parfois élégant se tire, comme on sait, de l'écorce de différents arbres. Mais personne, à ma connaissance, n'ayant jamais décrit sa fabrication, je vais exposer ce que j'ai appris à son sujet.

Dans la confection du beau tapa blanc porté généralement aux îles Marquises, l'opération préliminaire consiste à recueillir une certaine quantité de jeunes rameaux de l'arbre à étoffe. L'écorce verte superficielle étant retirée comme sans valeur, il reste une mince couche de substance fibreuse, que l'on détache soigneusement de la baguette, où elle adhère étroitement. Lorsqu'on en a recueilli une quantité suffisante, les diverses bandes sont mises dans une enveloppe de larges feuilles, dont les naturels se servent exactement comme nous de papier d'emballage, et qu'assujettissent quelques tours d'un lien quelconque. Le paquet est alors déposé dans le lit d'un cours d'eau rapide, avec une grosse pierre par-dessus pour l'empêcher d'être emporté. Après qu'il est resté deux ou trois jours dans cet état, on le retire et on l'expose durant un temps bref à l'action de l'air, chaque morceau étant examiné attentivement à tour de rôle, en vue de se rendre compte s'il est suffisamment modifié par l'opération. Ceci se renouvelle autant de fois qu'il

est nécessaire.

Quand la substance est arrivée à l'état voulu pour passer au stade suivant, elle montre des symptômes de décomposition commençante : les fibres sont relâchées et ramollies, et devenues entièrement malléables. Les diverses bandes sont alors étalées, une à une par couches superposées, sur une surface lisse, – en général un tronc abattu de cocotier, – et après chaque nouvelle adjonction, le tas ainsi formé est soumis à un battage modéré, au moyen d'une espèce de maillet. Celui-ci est fait d'un bois dur et pesant, analogue à l'ébène ; il a environ douze pouces de long, sur deux de large, avec par un bout une poignée arrondie, et sa forme est l'exacte réplique de l'un de nos cuirs à rasoir quadrangulaires. Les surfaces planes de l'instrument sont rayées de stries parallèles et peu profondes, dont le creux diffère selon les faces, de manière à servir aux diverses phases de l'opération. Ces matrices donnent au tapa la vague apparence de velours à côtes qu'il offre dans son état définitif. Après avoir été battue de la façon susdite, la matière se trouve bientôt amalgamée en une masse, laquelle, humectée de temps à autre avec de l'eau, est à chaque fois martelée, par un procédé analogue à celui des batteurs d'or, jusqu'à ce qu'elle atteigne le degré de ténuité voulu. C'est ainsi que l'étoffe est amenée sans peine à varier en forme et en épaisseur, de façon à s'adapter à tel ou tel de ses nombreux usages.

Une fois l'opération décrite en dernier lieu terminée, le tapa nouvellement fait est exposé sur l'herbe, où il sèche et acquiert bientôt une blancheur éblouissante. Parfois, dans les premiers stades de la fabrication, la matière est imprégnée d'un suc végétal qui lui communique une coloration durable. On voit ainsi de temps en temps des étoffes d'un beau brun, ou d'un jaune vif, mais les goûts simples de la tribu des Taïpis les incitent à préférer la teinte naturelle.

La remarquable épouse de Kammahamaha, le célèbre conquérant et roi des îles Sandwich, était fière de l'art avec lequel elle savait teindre ses tapas en dessins réguliers, de tons opposés ; au milieu des innovations de son époque, elle fut considérée à la fin de sa vie comme une dame de la vieille école, car elle resta toujours fidèle à l'étoffe nationale, qu'elle préférait au clinquant des calicots européens. Mais l'art de l'impression sur tapa est inconnu aux Marquises.

En parcourant la vallée, j'étais souvent attiré par le bruit du maillet qui, dans la fabrication de l'étoffe, produit à chaque coup de son bois dur et pesant un son clair et musical, susceptible d'être entendu de très loin. Lorsque plusieurs de ces-instruments se trouvent en jeu à la fois, et dans un même voisinage, leur effet sur l'oreille du passant, à quelque distance, a vraiment beaucoup de charme.

## CHAPITRE XX

Histoire d'une journée comme on la passe d'ordinaire dans la vallée de Taïpi. – Danses des jeunes Marquesanes.

Rien n'est plus uniforme et moins diversifié que la vie des Taïpis : un paisible jour de loisir et de bonheur succède doucement à l'autre ; et avec ces sauvages ingénus, l'histoire d'une journée représente l'histoire d'une vie. Je vais donc, aussi brièvement que possible, décrire une de nos journées dans la vallée.

Commençons par le lever. Nous n'étions guère matineux : le soleil dardait déjà ses rais d'or par-dessus la montagne de Hapaa, lorsque je rejetais ma robe de tapa et ceignais ma longue tunique, pour sortir avec Faïaoahé, Kory-Kory, et le reste de la maisonnée, et diriger mes pas vers la rivière. Nous y trouvions rassemblés tous ceux qui demeuraient dans notre partie du val, et nous prenions notre bain avec eux. L'air vif du matin et les fraîches eaux courantes revigoraient le corps et l'âme, et après une demi-heure de cette récréation, nous regagnions la case. Chemin faisant, Tinoa et Marheyo ramassaient des brindilles sèches pour allumer le feu ; certains des jeunes gens mettaient au passage les cocotiers à contribution ; et Kory-Kory exécutait ses bizarres joyusetés pour mon divertissement personnel, tandis que Faïaoahé et moi, non pas à vrai dire bras dessus bras dessous, mais parfois la main dans la main, nous allions flânant, le cœur empli d'une parfaite charité pour le reste du monde en général, et à l'égard l'un de l'autre, d'une bienveillance particulière.

Notre collation du matin était bientôt prête. Les insulaires sont assez sobres à ce repas et réservent leur appétit pour plus tard dans la journée. Quant à moi, avec l'aide de mon valet, lequel, comme je l'ai dit, jouait toujours l'office de cuiller dans ces circonstances, je mangeais modérément de l'un des plats de popoi cuisinés par Tinoa : celui-ci, réservé à mon usage exclusif, était préparé avec la pulpe laiteuse de la noix de coco mûre. Un

quartier de fruit à pain rôti, un petit gâteau d'amaa ou un ragoût de kokou, deux ou trois bananes, un goyave ou quelque autre fruit savoureux et nourrissant, contribuaient à varier le menu jour après jour, et le repas s'achevait en ingurgitant le contenu liquide d'une ou deux noix de coco.

Quand ils participaient à ces simples agapes, les hôtes de la case Marheyo, à l'instar des Romains indolents, se couchaient accoudés par groupes sympathiques sur le divan de nattes, et leurs joyeux propos facilitaient la digestion.

Le repas du matin fini, on allumait les pipes ; et entre autres ma pipe spéciale, don du noble Mehevi. Les insulaires tirent seulement une bouffée ou deux en une fois, et à de longs intervalles, car leurs pipes ne cessent de passer de main en main ; aussi éprouvaient-ils une sorte d'émerveillement à me voir fumer par principe quatre ou cinq pipées de tabac coup sur coup. Lorsque deux ou trois pipes avaient abondamment circulé, la compagnie se dispersait peu à peu. Marheyo se dirigeait vers la petite cabane qu'il n'en finissait pas de construire. Tinoa se mettait à passer l'inspection de ses rouleaux de tapa, ou occupait ses doigts actifs à tresser des nattes de feuilles. Les filles s'oignaient de leurs huiles odorantes, coiffaient leurs chevelures, ou examinaient leurs curieux colifichets et comparaient avec celles de leurs voisines leurs pendeloques d'ivoire, taillées dans des défenses de sanglier ou des dents de cachalot. Les jeunes gens et les guerriers allaient chercher leurs lances, pagaies, accessoires de pirogues, casse-tête et conques de guerre, et s'occupaient à y sculpter toutes sortes de figures à l'aide de fragments aigus de nacre ou de silex, ou à y ajuster, en particulier aux conques, des entrelacs d'écorce et de franges de cheveux humains. Plusieurs, aussitôt après avoir mangé, s'étendaient à nouveau sur les nattes engageantes, où ils reprenaient l'occupation de la nuit précédente, dormant aussi profondément que s'ils n'avaient pas fermé l'œil de huit jours. D'autres s'enfonçaient dans les bois, en vue de recueillir des fruits ou des fibres d'écorce et des feuilles, ces deux derniers articles étant d'une demande constante, et servant à mille emplois. Quelques-unes d'entre les filles encore allaient au bois, en quête de fleurs, ou se rendaient à la rivière avec de petites calebasses et des écuelles de coco, afin de les polir sous l'eau par le frottement d'un galet bien lisse. À la vérité, ces jeunes gens primitifs ne semblaient guère embarrassés pour trouver à remplir leur temps ; et on n'en finirait pas d'énumérer toutes leurs



occupations, ou pour mieux dire leurs plaisirs.

Mes matinées à moi, je les passais de diverses façons. Tantôt je flânais de case en case, assuré de trouver partout un accueil bienveillant ; ou de bosquet en bosquet et d'un lieu ombreux à un autre, en compagnie de Kory-Kory et de Faïaoahé, ainsi que de toute une bande de jeunes drilles désœuvrés. Parfois, trop paresseux pour me promener, j'acceptais l'une des nombreuses invitations que je recevais sans cesse, et m'étendant sur les nattes de quelque demeure hospitalière, je m'occupais agréablement, soit à contempler ce qui se faisait autour de moi, soit à y prendre part moi-même. Dans ce dernier cas, la joie des insulaires était à chaque fois sans bornes, et il y avait toujours une foule de postulants à l'honneur de m'instruire dans quelque art déterminé. Je devins bientôt très habile dans la confection du tapa ; je tressais une courroie de feuilles aussi bien que n'importe qui ; et une fois, je sculptai avec mon couteau la poignée d'une sagaie si admirablement que je ne doute pas qu'aujourd'hui encore, Karnoonoo, son possesseur, la garde comme un spécimen surprenant de mon habileté. Aux approches de midi, tous ceux qui s'étaient écartés de notre habitation commençaient à y rentrer ; et lorsque midi était tout à fait venu, on n'entendait presque plus un bruit dans la vallée : un profond sommeil s'abattait sur tout. La sieste voluptueuse n'était presque jamais omise, sauf par le vieux Marheyo, d'un caractère si excentrique qu'il ne semblait gouverné par aucun principe fixe. Il agissait toujours selon l'humeur du moment, dormait, mangeait, ou bricolait à sa petite cabane, sans souci des convenances de temps ni de lieu. Souvent on le voyait faire un somme en plein soleil méridien, ou prendre un bain dans la rivière à minuit. Un jour, je le découvris perché à quatre-vingts pieds du sol, dans le feuillage d'un cocotier, en train de fumer ; et maintes fois je l'ai surpris debout dans l'eau jusqu'au cou, occupé à éliminer les poils superflus de sa barbe avec une coquille de moule pour épiloir.

Le somme méridien durait en général une heure et demie, très souvent davantage ; et quand les dormeurs s'étaient levés de leurs nattes, ils avaient de nouveau recours à leurs pipes, puis faisaient les préparatifs du repas le plus important de la journée.

Moi cependant, tels ces gentlemen oisifs qui déjeunent chez eux et dînent à leur club, je ne manquais presque jamais, durant mes intervalles de santé,

de prendre le repas du soir avec les chefs célibataires du Ti, qui étaient toujours heureux de me voir, et prodiguaient pour moi toutes les bonnes choses de leur garde-manger. Mehevi, entre autres friandises, apportait généralement un porc rôti, et ce plat, j'ai toutes raisons de le croire, n'était servi que pour mon seul agrément.

Le Ti était un endroit tout à fait plaisant, y aller me faisait autant de bien au cœur qu'au corps. À l'abri de toute intrusion féminine, il n'y avait pas de contrainte à l'hilarité des guerriers, et ceux-ci, tels en Europe les gentlemen après qu'on a desservi et que les dames se sont retirées, donnaient libre cours à leur gaieté.

Après avoir passé au Ti une bonne part de l'après-midi, je me trouvais d'ordinaire, au moment de la fraîcheur du soir, ou bien à flâner avec Faïaoahé, ou bien à me baigner dans les eaux de la rivière avec une quantité de sauvages, qui à cette heure ne manquaient pas de s'y rendre. Quand les ombres de la nuit approchaient, la maisonnée de Marheyo se rassemblait une fois de plus sous son toit ; les chandelles s'allumaient, des chants bizarres et prolongés commençaient ; on racontait d'interminables histoires (qui étaient perdues pour l'un des auditeurs), et toutes sortes de jeux de société servaient à faire passer le temps.

Les jeunes filles très souvent dansaient au clair de lune devant leurs demeures. Il existe une grande variété de danses, auxquelles, d'ailleurs, je ne vis jamais d'hommes prendre part. Toutes consistent en évolutions rapides, turbulentes, malicieuses, dans lesquelles chaque membre est mis à contribution. En fait, les jeunes Marquesanes dansent de toute leur personne, pour ainsi dire : non seulement leurs pieds dansent, mais leurs bras, leurs doigts, et jusqu'à leurs yeux mêmes, qui ont l'air de se trémousser dans leurs visages. Pour tout dire, elles balancent leurs formes voltigeantes, courbent leur cou, agitent en l'air leurs bras nus, et glissent, et ondulent, et tourbillonnent, à un point tel que c'en était presque trop pour un paisible jeune homme, d'esprit rassis et pudique, tel que moi.

Les demoiselles ne portent rien d'autre que des fleurs et leurs sommaires tuniques de gala ; et lorsqu'elles se dépouillent pour la danse, elles ont l'air d'une troupe de sylphides au teint d'olive, sur le point de prendre leur essor.

À moins qu'il n'y eût une fête spéciale, les hôtes de la case Marheyo regagnaient leurs nattes assez tôt dans la soirée ; mais non pas pour la nuit, car après avoir sommeillé quelque temps, ils se relevaient, rallumaient les chandelles, prenaient le troisième et dernier repas de la journée, où ne figurait que le popoi ; et puis, après avoir inhalé une bouffée soporifique de tabac, se préparaient à la grande affaire de la nuit : dormir. On pourrait presque dire que c'est là, chez les Marquesans, la principale occupation de la vie, car ils passent dans les bras de Morphée une partie considérable de leur temps. La vigueur naturelle de leurs tempéraments n'apparaît nulle part avec plus de force que dans la dose de sommeil qu'ils peuvent supporter. Pour beaucoup d'entre eux, en effet, la vie n'est guère autre chose qu'un somme voluptueux et souvent interrompu.

## CHAPITRE XXI

La source d'Arva-Ouaï. – Ruines de monuments remarquables. – Quelques idées sur l'histoire des paepaes découverts dans la vallée.

Presque tous les pays ont leurs sources minérales, célèbres par leurs vertus curatives. Le Cheltenham de Taïpi se trouve niché au sein de la plus profonde solitude et ne reçoit que de rares visiteurs. Il est situé loin de toute habitation, un peu dans la montagne, vers le haut de la vallée. On y arrive par un sentier qui, courant à l'ombre de feuillages magnifiques s'agrémenté de mille plantes odoriférantes.

Les eaux minérales d'Arva-Ouaï<sup>[2]</sup> sourdent des fissures du rocher, et, après avoir suinté le long de sa paroi moussue, se rassemblent en de multiples gouttes qui tombent dans une sorte de vasque naturelle en pierre. Celle-ci est environnée d'herbe piquetée comme d'une rosée de fleurettes violacées, dont la ravissante fraîcheur est due à l'humidité constante dont elles jouissent.

L'eau est fort appréciée des insulaires, dont certains la considèrent comme une boisson agréable en même temps que médicinale ; ils l'apportent de la montagne dans leursalebasses et la mettent en réserve sous des tas de feuillage, en quelque lieu ombrés proche de leur maison. Le vieux Marheyo avait une grande prédilection pour les eaux de la source. Il avait accoutumé de traîner de temps à autre vers la montagne une grossealebasse ronde, grande comme une dame-jeanne, et, tout haletant de l'effort fourni, la ramenait remplie jusqu'au bord de son cher liquide.

Cette eau avait le goût composite d'une douzaine d'éléments désagréables et était suffisamment nauséabonde pour faire la fortune de son propriétaire, la source eût-elle été située au centre de quelque communauté civilisée.

N'étant pas chimiste, je ne saurais donner une analyse scientifique de l'eau. Tout ce que j'en sais, c'est qu'un jour Marheyo versa en ma présence l'ultime goutte de son immensealebasse, et que je pus observer, au fond du

réceptif, une légère couche de sédiment graveleux, assez semblable au sable commun de chez nous. Je ne pus me rendre compte si on le trouve toujours dans l'eau, et si c'est ce qui lui donne sa saveur et ses vertus particulières, ou bien si la présence en était purement accidentelle.

Un jour que je revenais de la source par un chemin détourné, je me trouvai tout à coup devant un spectacle qui me rappela Stonehenge et les réalisations architecturales des Druides.

Au pied d'une des montagnes et entourées de toutes parts d'épaisses futaies, s'élèvent, échelonnées sur une grande partie de la pente, une suite de vastes terrasses de pierre, qui ne doivent pas mesurer moins d'une centaine de yards en longueur sur vingt de large. Leur ampleur frappe moins, cependant, que la dimension énorme des blocs dont elles sont construites : certaines des pierres, d'une forme allongée, ont de dix à quinze pieds de long pour une épaisseur de cinq ou six. Les bords en sont unis, mais quoique carrés et d'une formation assez régulière, ne portent pas la moindre marque de ciseau. Elles sont assemblées sans ciment et montrent de-ci de-là des vides. La terrasse supérieure, de même que l'inférieure, présentent dans leur construction un aspect particulier : elles ont toutes deux en leur centre une dépression, que domine de plusieurs pieds le restant de la surface. Dans les interstices des pierres ont pris racine des arbres immenses, dont les rameaux étendus au loin s'entrecroisent, formant un dais presque impénétrable au soleil. La plupart d'entre eux sont recouverts d'une masse épaisse de plantes et de lianes, grim pant de l'un à l'autre, et sous l'enlacement sinueux desquelles une bonne partie des pierres restent dissimulées, tandis qu'ailleurs une végétation épaisse de buissons les couvre entièrement. Il existe un sentier sauvage qui traverse obliquement deux des terrasses ; mais l'ombre est si profonde, la végétation si dense, qu'un étranger à la vallée pourrait aussi bien passer à côté sans même se rendre compte de leur existence.

Tout porte à croire que ces édifices sont très anciens, et Kory-Kory, à l'autorité duquel je me référais toujours pour tout ce qui était recherche scientifique, me donna à comprendre qu'ils remontaient à la création du monde ; que les grands dieux en étaient eux-mêmes les fondateurs ; et qu'ils demeureraient jusqu'au-delà des temps. La promptitude de l'explication, de même que le fait que Kory-Kory attribuât une origine divine à ces travaux,

me convainquirent immédiatement que ni lui ni ses congénères ne savaient quoi que ce fût là-dessus.

En contemplant ce monument, sans aucun doute l'œuvre de quelque race éteinte et oubliée, ainsi enterré dans le recoin verdoyant d'une île perdue au bout du monde, et dont l'existence était jusqu'à hier encore inconnue, je me sentis submergé d'un sentiment de crainte respectueuse plus fort encore que si j'avais médité au pied de la pyramide de Chéops. Il n'y a aucune inscription, aucune sculpture, aucun indice qui permette de faire quelque conjecture sur son histoire : rien que les pierres muettes. Combien, depuis qu'elles furent érigées, ont-elles vu sortir de terre, se développer, puis périr, de générations de ces arbres majestueux qui étendent sur elles leurs ombrages !

Ces ruines provoquent naturellement d'intéressantes réflexions. Elles établissent la grande ancienneté de l'île et c'est une opinion que ne sont pas toujours enclins à admettre les bâtisseurs de théories sur l'origine des différents archipels des mers du Sud. À mon avis, il est tout aussi probable que des êtres humains vivaient il y a trois mille ans dans les vallées des Marquises que sur la terre d'Égypte. On ne peut attribuer l'origine de l'île de Nuku-Hiva à l'insecte à corail : tout infatigable que soit cette merveilleuse créature, elle ne saurait avoir une force musculaire suffisante pour entasser rocs sur rocs à une hauteur de plus de trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Que cette terre ait pu être rejetée par quelque volcan sous-marin est une hypothèse aussi vraisemblable qu'une autre. Personne ne pourrait jurer du contraire ; je ne dirai donc rien contre elle ; en vérité, s'il prenait fantaisie aux géologues de décréter que le continent américain tout entier a été ainsi formé par l'explosion simultanée de toute une chaîne d'Etnas s'étendant sous l'eau depuis le Pôle Nord jusqu'à hauteur du cap Horn, je serais le dernier à le contredire.

J'ai raconté plus haut que les habitations des indigènes étaient presque invariablement construites sur des fondations massives de pierre, appelées pae-paes. Les dimensions de ceux-ci, aussi bien que celles des pierres dont ils sont faits, sont cependant relativement restreintes ; mais il existe dans presque toutes les vallées de l'île d'autres constructions plus grandes, du même genre, dont les morais ou sépultures, et les lieux de fête. Certains de ces édifices

sont si vastes, et leur érection implique un tel labeur et une telle habileté, que j'ai peine à croire qu'ils ont été construits par les ancêtres des habitants actuels. S'ils l'ont vraiment été, la race a regrettamment perdu dans sa science des arts mécaniques. Sans parler de leur indolence habituelle, par quels moyens à la portée d'une population aussi simple aurait-on pu mouvoir et mettre en place de si énormes masses ? et comment, avec leurs outils grossiers, auraient-ils pu leur donner cette forme ciselée et martelée ?

Tous ces grands paepaes – comme le terrain de houlah-houlah dans la vallée Taïpi – portaient les signes incontestables d'une grande ancienneté ; je suis enclin à croire qu'on en peut attribuer l'érection à cette race qui construisit les monuments encore plus anciens dont je viens de décrire les ruines.

D'après Kory-Kory, le paepae sur lequel se trouve le terrain de houlah-houlah fut construit il y a bien des lunes sous la direction de Monoo, grand chef et guerrier, et, à ce qu'il semblerait, maître maçon chez les Taïpis. Il fut érigé pour l'usage exprès auquel il est maintenant voué, dans le délai incroyablement court d'un soleil, et fut ensuite dédié aux immortelles idoles de bois au cours de grandes festivités qui durèrent dix jours et dix nuits.

Parmi les paepaes moins importants, sur lesquels se trouvent les habitations des naturels, je n'en ai jamais vu qui semblassent indiquer une construction récente. Il existe partout dans la vallée un grand nombre de ces massives fondations de pierres, qui ne supportent aucune demeure. C'est donc fort commode : dès qu'un indigène entreprenant désire émigrer à quelques centaines de yards de l'endroit où il est né, il lui suffit pour s'installer dans un autre lieu de choisir l'un de ces nombreux paepaes disponibles et, sans autre cérémonie, d'y dresser sa tente de bambou.

## CHAPITRE XXII

Préparatifs pour une grande fête dans la vallée. – Etranges agissements dans les bosquets tabous. – Un monument de Calebasses. – Tenue de gala des demoiselles Taïpi. – Départ pour la fête.

Depuis la diminution de ma claudication, je m'étais donné pour exercice d'aller chaque jour voir Mehevi au Ti, où il me réservait invariablement un accueil fort cordial. J'étais toujours accompagné dans ces excursions de Faïaoahé et de l'inévitable Kory-Kory. La première, dès que nous arrivions aux abords du Ti – rigoureusement tabou pour toute personne du sexe féminin –, se retirait dans une case voisine, comme si sa délicatesse féminine la retenait d'approcher une habitation qu'on pouvait considérer comme une sorte de Salle de Réunion pour Messieurs seuls.

Et il est bien vrai qu'on aurait pu la tenir pour telle. Bien que résidence permanente de plusieurs chefs distingués et en particulier du noble Mehevi, c'était toujours à certaines époques de l'année le rendez-vous favori de tous les anciens de la vallée, bavards et gais compagnons, qui y fréquentaient à peu près comme les personnages semblables des pays civilisés vont au café. Ils y restaient des heures durant, à bavarder, fumer, manger du popoi, ou fort occupés à dormir pour le plus grand bien de leur constitution.

Ce bâtiment semblait être pour la vallée entière son quartier général, où se concentraient toutes les rumeurs flottantes ; à le voir ainsi rempli d'une foule d'indigènes, tous mâles, conversant en groupes animés, tandis qu'entraient et sortaient sans cesse une multitude de gens, on l'aurait pris pour quelque Bourse sauvage, où se serait décidée la hausse ou la baisse des valeurs polynésiennes.

Mehevi faisait office de grand maître de l'endroit et il y passait la plupart de son temps ; on était sûr, – même à certaines heures de la journée où ce lieu était abandonné de presque tous hormis les centaines à l'aspect de vert antique, partie intégrante du bâtiment – d'y trouver le chef lui-même en train



de jouir de son otium cum dignitate sur les nattes voluptueuses qui recouvraient le sol. Chaque fois que j'apparaisais, il se levait et, comme un gentleman faisant les honneurs de sa résidence, m'invitait à me reposer où bon me semblerait ; il appelait : « Tamarî ! » (Boy), et un jeune garçon d'apparaître, qui disparaissait un instant pour revenir avec quelque mets savoureux, dont le chef me pressait de me régaler. À vrai dire, c'est à l'excellence de ses viandes que Mehevi devait l'honneur de mes visites répétées – et nul ne s'en étonnera si l'on se rappelle que, partout au monde, ce sont les célibataires qui ont la réputation de servir les repas les plus parfaits.

Un jour, je remarquai en approchant du Ti que de grands préparatifs avaient lieu, indiquant quelque fête prochaine. Certains symptômes me rappelaient le remue-ménage qui règne parmi les marmitons d'un grand hôtel où va avoir lieu quelque important banquet. Les naturels s'affairaient de-ci de-là à diverses occupations ; certains traînaient vers la rivière d'immenses bambous creux, afin de les remplir d'eau ; d'autres essayaient de capturer des porcs furieux et les poursuivaient dans les buissons ; tandis que la plupart s'employaient à malaxer des montagnes de popoi, entassées dans d'immenses cuves de bois.

Après avoir considéré un moment ces signes d'animation, je fus attiré vers un bosquet voisin par des cris aigus. En arrivant à l'endroit d'où ils partaient, je vis qu'ils provenaient d'un gros cochon, que plusieurs indigènes maintenaient de force à terre, pendant qu'un gars musclé, armé d'une matraque, tentait sans succès d'assener des coups mortels sur le crâne de l'infortuné goret. À maintes reprises il manqua la pauvre victime qui se contorsionnait et se débattait, mais tout haletant et soufflant, il n'en poursuivait pas moins ses efforts ; enfin, après un nombre de coups suffisant pour mettre à mort un troupeau entier de bœufs, il l'étendit mort à ses pieds d'un choc retentissant.

Sans qu'une seule goutte de sang s'échappât, l'animal fut porté vers un feu qu'on avait allumé non loin, et quatre sauvages, saisissant la carcasse par les pattes, la passèrent rapidement à plusieurs reprises dans les flammes. En un instant, l'odeur des soies roussissantes révéla l'objet de cette manœuvre. À ce point, le corps fut emporté à quelque distance ; après qu'on l'eut vidé, les

entrailles furent mises de côté comme morceaux de choix et toute la carcasse fut avec soin lavée à l'eau. Une vaste et épaisse étoffe verte, faite des longues feuilles compactes d'un certain palmier ingénieusement assemblées à l'aide d'épingles de bambou, fut alors étendue sur le sol ; on y enveloppa soigneusement le corps, qui fut ensuite transporté dans un four préalablement aménagé pour le recevoir. Là il fut immédiatement étendu sur les pierres chauffées qui garnissaient le fond et recouvert d'une épaisse couche de feuilles ; le tout fut enfin caché à la vue par une butte de terre qu'on éleva par-dessus. Voilà la manière sommaire qu'ont les Taïpis de transformer de rebelles et pervers gorets en porcs des plus dociles et conciliants ; un morceau de ceux-ci, placé sur la langue, fond comme un sourire des lèvres de la Beauté.

Je recommande cette recette particulière à l'attention des bouchers, cuisiniers et ménagères. L'infortuné porc dont je viens de raconter le triste destin ne fut pas le seul à souffrir en cette mémorable journée. Bien des sombres grognements, bien des vagissements suppliants proclamèrent ce qui était en cours sur toute l'étendue de la vallée ; et je croirais assez que le premier-né de toute portée périt avant la fin de cette fatale journée.

La scène qui se déroulait autour du Ti était maintenant des plus animées. Gorets et popoi cuisaient dans d'innombrables fours, qui, avec leurs petits tas de terre, ressemblaient à autant de fourmilières. Un grand nombre de sauvages maniaient avec vigueur leurs pilons de pierre pour l'élaboration du popoi ; d'autres rassemblaient dans les bosquets voisins des fruits à pain encore verts et des noix de coco nouvelles ; tandis qu'une multitude encore plus grande restait immobile à hurler à pleine gorge et sans relâche, en vue d'encourager les premiers dans leur travail.

C'est un trait particulier de ces peuplades, lorsqu'elles s'occupent à quelque travail, de le faire considérablement valoir. Ces gens ont si peu l'occasion de se donner du mal que, lorsqu'ils s'appliquent à quelque chose, ils trouvent qu'un acte aussi méritoire ne doit échapper à l'attention de personne dans les environs. Si, par exemple, ils ont à déplacer quelque pierre à une certaine distance, ce qui pourrait être fait par deux hommes normalement constitués, il s'en assemble toute une horde ; après force palabres, ils la soulèvent à eux tous, chacun bataillant de son côté pour y

trouver prise, et la transportent en hurlant et haletant comme s'ils accomplissaient quelque exploit considérable. Quand on les voit ainsi, on ne peut se retenir de penser à une multitude de fourmis noires assemblées pour traîner vers quelque trou la patte d'une mouche morte.

Après avoir observé un moment avec attention ces manifestations de la bonne chère à venir, je pénétrai dans le Ti ; Mehevi s'y trouvait assis et regardait avec satisfaction l'affairement général, tout en donnant parfois quelque ordre. Le chef était d'un entrain extraordinaire et il me donna à entendre qu'il se passerait le lendemain de grands événements dans les bois en général et au Ti en particulier ; il m'exhorta à ne m'absenter sous aucun prétexte. Je n'arrivai cependant pas à déterminer en commémoration de quel événement ou en l'honneur de quel distingué personnage la fête devait avoir lieu. Mehevi tenta bien d'éclairer ma lanterne, mais il y échoua aussi notoirement que lorsqu'il avait essayé de m'initier aux mystérieux arcanes du tabou.

En quittant le Ti, Kory-Kory – qui m'avait accompagné –, remarquant que ma curiosité restait insatisfaite, résolut de rendre tout parfaitement clair à mon esprit. Dans ce dessein, il m'escorta par les bois tabous, et il me signalait au passage divers objets en tâchant de me les expliquer dans un jargon tellement indescriptible que j'en eus presque physiquement mal de l'écouter. Il m'amena en particulier auprès d'un remarquable édifice pyramidal d'environ trois yards carrés à la base et de peut-être dix pieds de haut, qu'on avait rapidement élevé sur un emplacement bien en vue. Il était presque exclusivement composé de grosses calebasses vides, agrémentées de noix de coco polies ; le tout évoquait assez un cénotaphe fait de crânes. Mon cicerone se rendit compte de l'étonnement avec lequel je contemplai ce monument en poterie sauvage et s'appliqua derechef à m'éclairer ; mais en vain et, à ce jour encore, la nature de cet édifice reste pour moi un mystère complet. Considérant néanmoins que c'était un élément marquant des festivités toutes proches, je donnai à celles-ci, dans ma tête, le nom de « Fête des Calebasses ».

Le lendemain matin, je m'éveillai assez tard et vis que toute la famille de Marheyo s'affairait à se préparer pour la fête. Le vieux guerrier lui-même disposait en boules les deux mèches grises qui persistaient à pousser sur le

sommet de son crâne ; ses boucles d'oreilles et sa lance, bien astiquées, étaient posées à côté de lui, et la paire de chaussures décoratives pendait à un bambou dépassant du côté de la case. Les jouvenceaux étaient semblablement occupés, tandis que les jeunes personnes, y compris Faïaoahé, s'oignaient d'Aka, arrangeaient leurs longues boucles et accomplissaient diverses autres tâches relatives aux obligations de la toilette.

Leurs préparatifs terminés, les jeunes filles se montrèrent dans leur costume de gala ; la particularité la plus marquante en était un magnifique collier de fleurs blanches qu'après en avoir retiré la tige, elles avaient enfilées en rang serré sur une fibre de tapa. Des ornements correspondants se trouvaient insérés dans leurs oreilles et elles en avaient aussi des guirlandes sur la tête. Autour de la taille, elles portaient une courte tunique de tapa blanc immaculé et quelques-unes d'entre elles y avaient ajouté un manteau de même nature, attaché par un nœud compliqué sur l'épaule gauche, et retombant autour d'elles en plis pittoresques.

Ainsi parée, la charmante Faïaoahé aurait supporté la comparaison avec n'importe quelle beauté au monde.

On pourra dire ce que l'on voudra du goût que déploient nos élégantes dans leur habillement. Leurs bijoux, leurs plumes, leurs satins et leurs falbalas, tout cela n'aurait fait que bien piètre figure à côté de l'exquise simplicité de la mise adoptée par les nymphes de la vallée à l'occasion de cette fête. J'aurais bien aimé voir un instant confronter une tribune de ces beautés qui se pavant en un jour de couronnement à l'Abbaye de Westminster avec cette troupe de jeunes insulaires ; la raideur, le formalisme et l'affectation des premières opposés à la vivacité sans artifice et aux grâces naturelles sans voiles de ces vierges sauvages. Ce serait comme la Vénus de Médicis à côté d'une marotte de modiste.

Il ne s'écoula pas longtemps avant que Kory-Kory et moi demeurions seuls au logis, le reste de la maisonnée étant parti pour les bois tabous. Mon valet était tout impatient de les suivre et il tenait aussi peu en place devant la lenteur de mes gestes qu'un monsieur invité à dîner, attendant au bas de l'escalier, le chapeau à la main, que veuille bien descendre une compagne peu pressée. Enfin, cédant à ses importunités, je me mis en route pour le Ti. En passant devant les cases émergeant des bosquets à travers lesquels courait

notre chemin, je remarquai qu'elles étaient toutes entièrement abandonnées de leurs habitants.

Lorsque nous arrivâmes au roc qui terminait brusquement le sentier et nous cachait le lieu de la fête, des cris sauvages et un mélange confus de voix me confirmèrent que la circonstance, quelle qu'elle fût, avait rassemblé une grande foule. Kory-Kory, avant de se montrer par-dessus l'élévation, s'arrêta un moment, tel un dandy à la porte d'une salle de bal, pour parfaire vivement sa tenue. Durant ce court répit, la pensée me vint brusquement que j'aurais peut-être dû moi-même prendre quelque souci de mon apparence. Mais comme je n'avais aucun habit du dimanche, je me demandai comment je pouvais bien agrémenter ma tenue. Désireux de produire néanmoins mon petit effet, je me décidai à faire tout ce qui était en mon pouvoir ; et sachant que je ne pourrais offrir plus grand plaisir aux sauvages qu'en me conformant à leur manière de se vêtir, je retirai le vaste manteau de tapa que j'avais l'habitude de porter sur les épaules pour sortir en plein air et restait, ceint d'une courte tunique, qui ne m'allait que de la aille aux genoux.

Mon domestique, qui avait l'esprit prompt, apprécia pleinement l'hommage que je rendais ainsi à la tenue de sa race et s'empressa d'apporter quelques corrections aux plis du seul vêtement qui me restât. Tandis qu'il était ainsi occupé, j'avisai un groupe de gamines qui, assises non loin sur l'herbe au milieu d'un amas, de fleurs, s'employaient à en faire des guirlandes. Je leur fis signe de m'apporter quelques échantillons de leur travail et, en un instant, j'eus à ma disposition une douzaine de couronnes. J'en mis une autour du semblant de chapeau que j'avais dû me faire en feuilles de palmiers et, parmi les autres, je me choisis un magnifique collier. Ces opérations terminées, je montai la pente du rocher avec la démarche lente et digne d'un élégant en grande tenue.

## CHAPITRE XXIII

La Fête des Calebasses.

La population entière de la vallée devait être rassemblée dans ce bois. Au loin se voyait la longue façade du Ti, avec son parvis grouillant d'hommes revêtus des costumes les plus bizarres, et qui s'agitaient avec force gestes et vociférations ; tout l'intervalle qui le séparait de l'endroit où je me trouvais était animé de groupes de femmes parées avec une grande fantaisie, qui dansaient et gambadaient en poussant des exclamations désordonnées. Aussitôt qu'elles m'aperçurent, elles poussèrent une clameur de bienvenue, et une troupe d'entre elles, vint danser à ma rencontre en chantant une sorte de mélopée sauvage. Le changement intervenu dans mon accoutrement parut les transporter de joie et, se pressant contre moi de tous côtés, elles m'escortèrent en direction du Ti. Lorsque, cependant, nous en approchâmes, ces joyeuses nymphes s'arrêtèrent dans leur course, et, se rangeant de part et d'autre, me permirent de me rendre au bâtiment, maintenant garni d'une foule dense.

Dès que j'eus atteint le haut du paepae, je vis que les réjouissances étaient déjà bien commencées.

Quelle somptueuse abondance s'étalait partout ! – Warwick traitant ses gens au bœuf et à la bière ne faisait figure que de grippe-sou auprès du noble Mehevi ! – Tout le long du parvis se trouvaient disposés de grands récipients soigneusement sculptés, en forme de pirogues, d'une vingtaine de pieds, de long ; abrités du soleil par de larges feuilles de bananier, ils étaient emplis de popoi frais. De distance en distance s'élevaient des pyramides de fruits à pain verts, semblables à ces empilements symétriques de boulets qu'on voit dans la cour d'un arsenal. On avait enfoncé dans les interstices des énormes pierres formant le paepae de grandes branches auxquelles étaient suspendus, protégés du soleil par la verdure, d'innombrables petits paquets enveloppés de feuilles et contenant la viande de la légion de porcs qu'on avait occis ; cette présentation était destinée à les rendre plus accessibles au public.

Appuyés à la palissade de la terrasse, il y avait un nombre considérable de longs et lourds bambous, bouchés à leur extrémité inférieure, et dont on avait obturé l'orifice débordant au moyen d'un tampon de feuilles ; ils étaient remplis de l'eau de la rivière, et chacun d'eux pouvait en contenir de quatre à cinq gallons.

Le banquet ainsi disposé, il ne restait plus à chacun qu'à se servir suivant son bon plaisir. Aussi ne fallut-il qu'un instant pour que la foule dépouillât de ces fruits d'un nouveau genre les branchages transplantés dont j'ai parlé. Les Calebasses étaient sans cesse remplies à nouveau du popoi qu'on allait chercher au vaste réceptacle où cette denrée était entassée, et une multitude de petits feux se trouvaient allumés un peu partout en vue du grillage des fruits à pain.

À l'intérieur du bâtiment même se déroulait une scène extraordinaire. L'immense étendue de nattes entre les deux rangées parallèles de troncs de cocotiers, soit environ deux cents pieds, était couverte des corps étendus d'une multitude de chefs et de guerriers, occupés à manger à grand train ou à oublier les soucis de la vie polynésienne dans les fumées apaisantes du tabac. Ils les aspiraient dans de grandes pipes, dont les fourneaux faits de petites noix de coco étaient curieusement sculptés de motifs étranges et barbares. Ces pipes passaient de bouche en bouche, chacun des fumeurs étendus la tendant à son voisin après en avoir tiré deux ou trois énormes bouffées ; il devait souvent pour cela s'allonger indolemment en travers du corps de quelque individu déjà assoupi à la suite de ses trop grands efforts à table.

Le tabac en usage parmi les Taïpis était d'une saveur très douce et agréable ; comme je le voyais toujours en feuilles et que les naturels semblaient en être toujours bien approvisionnés, j'en conclus qu'il devait pousser dans la vallée ; et cela me fut confirmé par Kory-Kory, bien que je n'en aie jamais vu un seul plant dans l'île. À Nuku-Hiva, et je pense dans toutes les autres vallées, le tabac est très rare, car on ne peut se le procurer qu'en petite quantité des étrangers ; fumer est donc pour les habitants de ces endroits un très grand luxe. Je ne peux vraiment pas comprendre comment les Taïpis en étaient si bien approvisionnés. Je les croirais trop indolents pour donner le moindre soin à sa culture ; et il est bien vrai que, dans toute la mesure de mes observations, pas un atome de terre ne bénéficiait d'un autre

genre de culture que celle des pluies et du soleil. Il se peut cependant que le tabac, comme la canne à sucre, pousse à l'état sauvage dans quelque recoin de la vallée.

Il y avait bien des occupants du Ti à qui le tabac ne fournissait pas un stimulant suffisant ; ceux-là avaient donc recours à l'aâva, comme plus capable de produire l'effet désiré.

L'aâva est une racine qui se trouve partout dans les mers du Sud et dont on extrait un suc, qui a d'abord un effet modérément stimulant sur le système nerveux ; mais bientôt il relâche les muscles et a une action soporifique qui procure un voluptueux sommeil. Dans la vallée, cette boisson était toujours préparée comme suit : une demi-douzaine de jeunes garçons s'asseyaient en cercle autour d'un récipient de bois vide, avec chacun à côté de lui sa provision de racines d'aâva, en menus morceaux. Un gobelet de noix de coco rempli d'eau faisait le tour de ce groupe juvénile, qui, après s'être rincé la bouche avec son contenu, se mettait au travail. Celui-ci consistait tout bonnement à mastiquer à fond l'aâva et à le rejeter, bouchée par bouchée, dans le récipient disposé à cette fin. Lorsqu'une quantité suffisante avait été ainsi obtenue, on faisait couler de l'eau sur l'agglomérat, et après qu'on l'eut remué avec l'index de la main droite, la préparation était bientôt prête à être consommée.

L'aâva possède des qualités médicinales. Aux îles Sandwich, ce n'est pas sans succès qu'on l'a employé dans le traitement de la scrofule, et aussi pour combattre les ravages causés par un mal dont les infortunés sauvages sont redevables à leurs bienfaiteurs étrangers. Mais les habitants de la vallée Taïpi, jusqu'à présent exempts de telles calamités, utilisent d'ordinaire l'aâva comme adjuvant aux agréments de la société ; aussi unealebasse de ce liquide circule-t-elle au milieu du cercle, comme la bouteille chez nous.

Mehevi, ravi du changement intervenu dans mon costume, m'accueillit avec une grande cordialité. Connaissant bien ma prédilection pour ce plat exquis, il m'avait réservé une bonne portion de kokou ; il avait également choisi pour mes plaisir et délectation personnels trois ou quatre noix de coco nouvelles, quelques fruits à pain grillés et un magnifique régime de bananes. Ces divers plats furent aussitôt placés devant moi, mais Kory-Kory estima ce banquet tout à fait insuffisant pour mon appétit et n'eut de cesse qu'il n'y eût



adjoind un des paquets feuillus de porc, qui, en dépit du mode quelque peu hâtif de leur préparation, étaient d'une saveur exquise alliée à la plus grande tendreté.

Le porc ne figure pas parmi les articles principaux de l'alimentation marquesane ; aussi les habitants apportent-ils peu de soin à l'élevage de ce pachyderme. Les cochons circulent en liberté dans les bois, où ils trouvent la majeure partie de leur nourriture dans les noix de coco qui tombent continuellement des arbres. Mais ce n'est qu'après de grands efforts et un travail ardu que l'animal affamé arrive à percer l'écale et la coquille pour atteindre la pulpe. Je me suis souvent diverti à en regarder un, après avoir vainement tenté de broyer sous ses dents la carapace, se mettre dans une fureur violente contre cet objet obstiné. Il fougeait alors avec acharnement et d'un coup de groin le faisait rouler devant lui sur le sol. Il le poursuivait pour tenter sauvagement encore une fois de le broyer, et l'instant d'après le rejetait brusquement de côté, pour s'arrêter interdit comme se demandant où la noix avait tout à coup passé. C'est ainsi que les malheureuses noix de coco étaient parfois pourchassées sur la moitié de l'étendue de la vallée.

Le second jour de la Fête des Calebasses fut annoncé par un vacarme plus puissant encore que celui de la veille. Il semblait que la peau d'innombrables moutons résonnât sous les coups d'une armée entière de tapins. Eveillé en sursaut par tout ce tumulte, je sautai sur mes pieds, pour trouver toute la maisonnée occupée à se préparer pour un départ immédiat. Curieux de découvrir de quels étranges événements ces nouveaux sons pouvaient bien être l'annonce et fort désireux d'apercevoir les instruments producteurs d'un tel tintamarre, j'accompagnai les naturels dès qu'ils furent prêts à partir pour les bois tabous.

L'espace relativement découvert, qui s'étendait depuis le Ti jusque vers le roc que j'ai précédemment indiqué comme s'élevant en rampe vers le bâtiment, était maintenant ainsi que le Ti lui-même entièrement déserté par les hommes ; tout cet endroit était rempli de bandes de femmes, criaillant et dansant sous l'action de quelque étrange excitation.

Je m'amusai du spectacle constitué par quatre ou cinq vieilles qui, dans un état d'absolue nudité, les bras étendus le long du corps et parfaitement droites, sautaient toutes raides en l'air ; on aurait dit des bâtons enfoncés

verticalement dans l'eau et remontant brusquement à la surface. Elles gardaient le plus profond sérieux et continuaient leurs extraordinaires mouvements sans un seul instant de répit. Il ne semblait pas qu'elles attirassent l'attention de la foule qui les environnait, mais je dois en toute sincérité avouer que, pour ma part, je gardais les yeux obstinément braqués sur elles.

Désireux d'éclaircir le sens de ce divertissement assez particulier, je me tournai d'un air interrogateur vers Kory-Kory ; cet érudit Taïpi se mit immédiatement en devoir de m'expliquer l'affaire à fond. Mais tout ce que je pus comprendre dans ce qu'il me racontait, c'est que les personnages dansants que j'avais devant moi étaient des veuves affligées, dont les compagnons avaient été tués au combat bien des lunes auparavant, et qui, à l'occasion de chaque fête, donnaient ainsi une marque publique de leurs malheurs. Il était évident que Kory-Kory voyait là une raison parfaitement suffisante pour une coutume aussi inconvenante ; mais je dois dire que cela ne me convainquit nullement de son opportunité.

Abandonnant ces femmes à leur affliction, nous nous dirigeâmes vers le terrain de houlah-houlah. Dans ce vaste quadrilatère, la population entière de la vallée semblait s'être rassemblée, et le spectacle ainsi offert était vraiment remarquable. Sous les auvents de bambous ouvrant vers l'intérieur de la place, étaient étendus les principaux d'entre les chefs et les guerriers, tandis qu'une foule bigarrée prenait ses aises sous les immenses arbres qui étendaient par-dessus un dais majestueux. Sur les terrasses des gigantesques autels situés à chaque extrémité, étaient disposés des paniers faits de feuilles de cocotiers et remplis de fruits à pain verts, de grands rouleaux de tapa, des régimes de bananes mûres, des masses de fruits de la mammée et des porcs grillés étalés sur des grands plateaux de bois, ornés d'une décoration de feuilles fraîches pleine de fantaisie ; tout un grossier matériel de guerre se trouvait aussi empilé en tas enchevêtrés devant les rangées de hideuses idoles. Il y avait aussi des fruits de différentes espèces suspendus dans des paniers au haut de perches plantées droit et à intervalles réguliers le long des terrasses inférieures des deux autels. À leur base étaient disposés sur deux rangs parallèles de lourds tambours hauts de quinze pieds environ et faits de gros troncs d'arbres. Le sommet en était couvert de peaux de requins, et leurs corps portaient en sculptures fouillées diverses figures -et dessins curieux. À

espace régulier, ils étaient noués d'une sorte de tresse de différentes couleurs, et des bouts d'étoffe indigène les recouvraient. En arrière de ces instruments on avait élevé de légères plates-formes, sur lesquelles se tenaient des jeunes gens qui, battant violemment de la paume la peau des tam-tams, produisaient ces sons assourdissants qui m'avaient éveillé le matin. À chaque instant, – ces exécutants sautaient de leur perchoir au milieu de la foule qui était en dessous et leurs places étaient immédiatement remplies de recrues fraîches. C'est ainsi que ne cessait à aucun moment un vacarme à alarmer le Pandemonium même.

Exactement au centre de la cour on avait planté perpendiculairement dans le sol une centaine de minces perches, récemment coupées, dont on avait retiré l'écorce et décoré l'extrémité de banderoles flottantes de tapa blanc ; le tout se trouvait entouré d'une petite palissade de cannes. Je m'efforçai en vain de découvrir la raison d'être de ces curieux ornements.

Une autre manifestation marquante du spectacle était due à une vingtaine de vieillards entourant les troncs des immenses arbres qui poussaient au milieu de l'enclos. Ces vénérables gentlemen, que je présentai être les prêtres, poursuivaient sans interruption une monotone mélodie, presque noyée dans le grondement des tam-tams. Ils tenaient à la main droite un éventail d'herbes finement tressées, dont la lourde poignée de bois noir portait de curieuses gravures, et qu'ils agitaient sans arrêt.

Personne cependant ne prêtait aucune attention aux tambours, non plus qu'aux vieux prêtres, car chacun de ceux qui composaient la vaste foule présente était entièrement occupé à bavarder et rire avec ses voisins, à fumer, boire de l'aâva ou manger. Etant donné le peu d'intérêt qu'il excitait et le peu de bien qu'il faisait, il aurait été bien plus avantageux pour les membres de l'orchestre sauvage aussi bien que pour la compagnie en général de cesser entièrement le vacarme prodigieux qu'il faisait.

Ce fut en vain que j'interrogeai Kory-Kory et d'autres indigènes sur le sens des curieuses manifestations qui se déroulaient sous mes yeux ; toutes leurs explications m'étaient données dans une telle avalanche de charabia et au milieu de telles gesticulations que j'abandonnai toute idée de comprendre quoi que ce fût. Durant toute la journée, le tam-tam résonna, les prêtres chantèrent et la foule festoya en vociférant jusqu'au coucher du soleil ; la

multitude se dispersa alors et les bois tabous retrouvèrent leur silence et leur quiétude. Le jour suivant les mêmes scènes se renouvelèrent jusqu'à la nuit, et ce fut la fin de ces singulières festivités.

## CHAPITRE XXIV

Idées suggérées par la Fête des Calebasses. – Inexactitudes de certaines relations sur les îles. – Une raison. – Indifférence des païens dans la vallée. – Effigie d'un guerrier mort. – Une curieuse superstition. – Le prêtre Kolory et le dieu Moa Aatoua. – Etonnante pratique religieuse. – Une chapelle délabrée. – Kory-Kory et l'idole. – Une inférence.

Bien que je ne fusse pas arrivé à apprendre l'origine de la Fête des Calebasses, il me parut cependant clair qu'elle avait surtout, sinon entièrement, un caractère religieux. Solennité religieuse, elle n'avait pourtant nullement correspondu aux horribles narrations qu'on nous avait faites sur le culte polynésien, particulièrement dans les comptes rendus sur les îles évangélisées dont nous ont gratifiés les missionnaires. Si le caractère sacré de ces gens n'écartait tout doute sur la pureté de leurs intentions, je serais certainement amené à penser qu'ils avaient exagéré le côté néfaste du paganisme afin de rehausser par là le mérite de leurs propres efforts désintéressés.

Dans un certain ouvrage traitant des « Iles Washington ou Marquises septentrionales », j'ai vu accuser péremptoirement et à plusieurs reprises les habitants de sacrifier fréquemment à leurs dieux des victimes humaines. Le même écrit donne une relation assez poussée de la religion des îles, énumère bon nombre de leurs superstitions, et fait connaître les fonctions particulières de nombreux ordres de prêtrise. On imaginerait presque, à lire la longue liste qu'on y donne de primats, évêques, archidiaques, chanoines et autres ecclésiastiques cannibales de moindre importance que la hiérarchie sacerdotale dépasserait de beaucoup en nombre tout le reste de la population, et que les malheureux naturels seraient encore bien plus sous la coupe des prêtres que les habitants mêmes des Etats du Pape. Ces récits sont sans doute destinés à créer dans l'esprit du lecteur l'impression que des victimes humaines sont journellement rôties et servies sur les autels ; que des atrocités païennes sont d'une pratique constante et que ces ignorants idolâtres

demeurent dans le plus vil état du fait de leurs grossières superstitions. On notera cependant que tous ces renseignements sont donnés par un homme qui, de son propre aveu, n'a jamais été que dans une seule des îles et n'y est resté que deux semaines, dormant tous les soirs à bord et faisant pendant la journée quelques petites excursions à l'eau de rose sous la protection d'une escorte en armes.

En tout cas, la seule chose que je puisse dire, c'est que dans toutes mes randonnées dans la vallée des Taïpis, je n'ai jamais vu aucune de ces prétendues atrocités. S'il s'en pratiquait une seule aux îles Marquises, le fait n'aurait pas manqué de me revenir aux oreilles, puisque j'ai vécu pendant des mois au sein d'une tribu de sauvages, dans leur état le plus primitif, et réputés les plus féroces de toutes les mers du Sud.

Le fait est qu'il y a une bonne part de fumisterie involontaire dans certaines des relations que nous font des hommes de science sur les institutions religieuses de la Polynésie. Ces doctes touristes prennent en général leurs sources d'information chez les aventuriers retirés qui se sont établis au milieu des tribus barbares du Pacifique. Un matelot, de longtemps accoutumé à galéjer et à débiter des craques sur le gaillard d'avant, exerce invariablement les fonctions de guide dans l'île où il s'est installé, et du moment qu'il a assimilé quelques douzaines de mots de la langue du pays, il est censé tout savoir des gens qui la parlent. Un désir bien humain de se faire valoir aux yeux des étrangers le pousse à se targuer d'une connaissance en ces matières bien plus grande qu'il ne l'a en réalité. En réponse à des questions incessantes, il dit non seulement ce qu'il sait, mais bien plus encore ; et s'il est un renseignement qui lui manque, il n'a aucune peine à le fournir tout de même. L'avidité avec laquelle on note ses réponses chatouille sa vanité, et la fertilité de son imagination croit en proportion de la crédulité de ses auditeurs. Il sait exactement quelles sont les informations qu'on attend de lui et il les fournit sans limitation.

Ce n'est pas de ma part une simple hypothèse ; j'ai rencontré plusieurs individus de cet acabit et j'ai assisté à deux ou trois de leurs entrevues avec des étrangers. Et puis quand le voyageur scientifique, de retour chez lui, rassemble sa collection de choses étonnantes, il tente peut-être de donner une description des étranges gens qu'il a vus. Au lieu de les montrer sous l'aspect

d'une collectivité de sauvages bien sains, menant une vie innocente toute de gaieté et d'indolence, il se lance dans un récit circonstancié et savant sur certaines superstitions et pratiques inexplicables, dont il connaît aussi peu que les insulaires eux-mêmes. Ayant eu peu le temps et encore moins l'occasion de se familiariser avec les coutumes qu'il a la prétention de décrire, il les consigne au fur et à mesure qu'elles se présentent et au petit, bonheur la chance ; si l'ouvrage ainsi produit devait être traduit dans la langue des gens dont il prétend rapporter l'histoire, il leur paraîtrait tout aussi étonnant qu'au public américain et beaucoup plus invraisemblable.

En ce qui me concerne, je n'ai aucune honte à avouer ma totale incapacité d'assouvir la curiosité que pourrait ressentir mon lecteur à l'égard de la théologie en vigueur dans la vallée. Je doute même que les habitants eux-mêmes le puissent : ils sont ou trop légers ou trop sensés pour se préoccuper des questions abstraites des croyances religieuses. Durant mon séjour au milieu d'eux, ils ne tinrent jamais de conseils ou de synodes en vue de déterminer les principes de leur foi en les discutant. Une liberté de conscience sans limites semble régner. Il était permis à qui le voulait de placer une foi implicite en un dieu disgracié avec un large nez en pied de marmite et des gros bras informes croisés sur la poitrine ; tandis que d'autres adoraient une représentation qu'on pouvait à peine appeler idole, étant donné le peu de ressemblance qu'elle avait avec quoi que ce soit de terrestre ou de céleste. Les insulaires ayant toujours gardé une discrète réserve quant à mes propres vues sur la religion, je pensai qu'il serait fort malséant de ma part d'aller me mêler des leurs.

Mais bien que ma connaissance de la croyance religieuse des Taïpis fût forcément limitée, une de leurs pratiques superstitieuses, que j'eus l'occasion de voir, m'intéressa grandement.

Dans une des régions les plus retirées de la vallée, à un jet de pierre du lac de Faïaoahé – c'est ainsi que j'avais baptisé le lieu de notre yachting insulaire – et tout à côté d'un bosquet de palmiers qui bordaient les deux rives de la rivière et agitaient leurs bras verdoyants comme pour l'honorer au passage, s'élevait le mausolée d'un chef-guerrier décédé. Comme tous les autres édifices de quelque importance, il avait été érigé sur un petit paepae de pierre qui, de par sa hauteur inhabituelle, se remarquait de loin. Une légère

couverture de palmes décolorées était suspendue au-dessus comme un dais ; on eût dit qu'elle se soutenait seule, car ce n'était qu'en approchant très près qu'on apercevait de minces colonnes de bambou, la maintenant aux quatre coins légèrement au-dessus de la hauteur d'un homme. Un espace libre de quelques yards entourait le paepae et se trouvait borné par des troncs de cocotiers reposant aux quatre coins sur des gros blocs de pierre. C'était un lieu sacré : le signe de l'impénétrable tabou se voyait à un rouleau mystique de tapa blanc, suspendu par une tresse de même nature au haut d'une légère perche plantée à l'intérieur de l'enclos<sup>[3]</sup>. La sainteté du lieu paraissait n'avoir jamais été violée. On y trouvait la paix des tombeaux, et la calme solitude qui l'entourait était belle et émouvante. Ah ! le doux ombrage de ces hauts palmiers ! – je les vois encore – penchés au-dessus du petit temple, comme pour le préserver de l'indiscret soleil.

En approchant de ce lieu de silence, on apercevait par tous les côtés la représentation du défunt, assis à l'arrière d'une pirogue élevée de quelques pouces au-dessus du paepae sur un léger échafaudage. L'esquif avait environ sept pieds de long ; il était fait d'un bois riche et sombre, élégamment sculpté et orné de place en place de guirlandes de couleur, dans lesquelles on avait ingénieusement enchâssé de chatoyants coquillages ; une ceinture de ces mêmes coquillages courait tout autour. Le corps de la statue – je ne sais de quelle matière il était fait – se trouvait dissimulé par une robe de tapa brun, qui ne laissait voir que les mains et la tête ; cette dernière était habilement sculptée dans du bois et surmontée d'un superbe diadème de plumes. Celles-ci, ondulant sous la petite brise adoucie qui se glissait jusqu'en ce point retiré, s'agitaient en dodelinant sans un instant d'immobilité sur les sourcils du chef. Les longues feuilles des palmiers débordaient de la toiture et pendaient sur les côtés ; on voyait au travers le guerrier, penché en avant et la tête baissée, maniant à deux mains sa pagaie, comme s'il se hâtait dans sa course. Face à lui et le contemplant à jamais, se trouvait un crâne humain poli, qui couronnait l'avant de la pirogue. Cette fantomatique figure de proue, retournée et regardant en arrière, semblait narguer l'attitude impatiente du guerrier.

La première fois que je vis ce curieux endroit, j'étais avec Kory-Kory et il m'expliqua – ou tout au moins est-ce là ce que je compris – que le chef était



en train de pagayer vers le royaume de la félicité et des fruits à pain – paradis du Polynésien – où à tout moment les arbres déversent à terre leurs sphères mûres et où règne une profusion sans fin de noix de coco et de bananes ; là, les heureux se reposent pour toute l'éternité sur des nattes infiniment plus belles que celles de Taïpi et baignent chaque jour leurs membres rayonnants dans des fleuves d'huile de coco. En cet heureux pays on trouve d'innombrables plumes, défenses de sangliers et dents de cachalots, bien préférables à tous les brillants colifichets et tapas de couleur des blancs ; par-dessus tout, il y a là-bas une abondance de femmes infiniment plus belles que toutes les filles de la terre. C'était un endroit fort agréable, m'affirma Kory-Kory ; mais il ne pensait pas après tout que ce fût tellement plus agréable que Taïpi. Je lui demandai s'il n'aurait pas été, dans ce cas, désireux d'accompagner le chef. Certainement pas, fut la réponse ; car il était très content où il était ; mais il pensait bien qu'un jour ou l'autre il irait dans sa propre pirogue.

Jusque-là, je crois avoir bien compris Kory-Kory. Mais il employa alors une bizarre expression, renforcée d'un geste non moins bizarre, et j'aurais donné beaucoup pour en saisir le sens. Je pense qu'il devait s'agir de quelque proverbe, car je l'entendis ultérieurement répéter à plusieurs reprises les mêmes mots, toujours dans un sens qui me parut être du même ordre. En vérité, Kory-Kory avait à sa disposition une grande variété de phrases courtes et bien frappées dont il émaillait fréquemment son discours ; il les y introduisait avec une expression qui impliquait clairement qu'à son idée, elles réglait définitivement la question quelle qu'elle pût bien être.

Lorsque je lui avais demandé s'il désirait aller en ce paradis de fruits à pain, de noix de coco et de belles demoiselles qu'il venait de me décrire, m'avait-il donc répondu en me citant quelque proverbe équivalant à notre vieux : « Un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras » ? Si oui, Kory-Kory était un garçon judicieux et sensé, et je ne saurais assez rendre hommage à sa sagacité.

Quand il m'arrivait, au cours de mes randonnées, de me trouver dans les environs du mausolée, je faisais toujours un détour pour m'y rendre. Je ne sais trop pourquoi il y avait à cet endroit un charme particulier ; mais c'était ainsi. Penché sur la balustrade, je contemplais l'étrange statue et regardais

jouer dans la tiare de plumes cette brise qui soufflait doucement dans les hauts palmiers ; j'aimais alors me prêter à l'aimable superstition des indigènes, et m'imaginai presque que le sinistre guerrier pagayait vers les cieux. C'est dans cette disposition d'esprit qu'avant de m'en retourner, je lui souhaitais : « Adieu et bon voyage ! » Oui, pagaie bien, brave chef, vers le pays des ombres ! Pour un œil matériel, tu avances peu ; mais avec les yeux de la foi, je vois ta pirogue chevaucher les vagues brillantes qui meurent là-bas sur ces rivages indécis du paradis.

Cette curieuse superstition nous apporte une autre preuve que, quel que soit le degré d'ignorance de l'homme, il sent toujours en soi son âme immortelle soupirer après le futur inconnu.

Bien que le système religieux des insulaires fût pour moi un complet mystère, ses applications journalières ne demeuraient cependant pas invisibles. Je passais souvent près des petits temples endormis sous les ombrages des bois tabous, et je pouvais y voir les offrandes, fruits gâtés, étalés sur un autel grossier ou suspendus dans des paniers à moitié pourris autour de quelque image gauche et joviale ; j'avais été constamment présent durant la fête ; je voyais chaque jour les grimaçantes idoles rangées en bon ordre sur le terrain de houlah-houlah, et j'avais l'habitude de rencontrer fréquemment ceux que je supposais en être les prêtres. Mais les temples semblaient abandonnés à leur solitude ; la fête n'avait été rien d'autre qu'un joyeux rassemblement de la tribu ; les idoles étaient aussi inoffensives que tout autre billot de bois ; et les prêtres étaient les plus gais lurons de la vallée.

En fait, l'étiage des affaires religieuses de Taïpi était fort bas : ce genre de préoccupations ne pesait guère sur ses insoucieux habitants et, dans la célébration de nombre de leurs curieux rites, ils semblaient surtout chercher une sorte d'amusement puéril.

Une curieuse illustration m'en était donnée dans une remarquable cérémonie à laquelle je vis souvent prendre part Mehevi et plusieurs autres chefs et guerriers notables, mais jamais la moindre femme.

Parmi ceux que je considérais comme formant le clergé de la vallée, il en était un en particulier qui attirait souvent mon attention et que je ne pouvais m'empêcher de considérer comme leur supérieur à tous. C'était un homme de

noble démarche, dans la force de l'âge, et qui avait l'air des plus bienveillants. L'autorité que celui-ci – il s'appelait Kolory – semblait exercer sur les autres, le rôle épiscopal qu'il assumait lors de la Fête des Calebasses, son air onctueux et suffisant, les figures ésotériques tatouées sur sa poitrine, et surtout la mitre qu'il portait souvent – c'était une très haute coiffure faite d'un bout de branche de cocotier dont la tige était plantée verticalement au-dessus des sourcils, tandis que les feuilles étaient rassemblées autour des tempes et derrière les oreilles – tout cela le désignait clairement comme Primat de Taïpi. Kolory était une sorte de chevalier du Temple, un prêtre-soldat ; car il revêtait souvent la tenue du guerrier marquesan et portait toujours une longue lance qui, au lieu de se terminer à son extrémité inférieure en pagaie comme le font en général ces armes, se recourbait en une sorte de petite idole. Il se peut, au reste, que cet instrument fût l'emblème de la dualité de ses fonctions. De l'une de ses extrémités, il transperçait dans les combats terrestres les ennemis de sa tribu, tandis que de l'autre il se servait comme de crosse pastorale pour mener son troupeau spirituel. Mais ce n'est pas là tout ce que j'ai à dire de Kolory. Sa martiale Grâce portait souvent un objet qui me paraissait être la moitié d'une massue brisée. Il était enveloppé de chiffons de tapa blanc et sa partie supérieure, qui était censée représenter une tête humaine, était ornée d'un lambeau de tissu écarlate de fabrication européenne. Il ne fallait pas une grande dose de clairvoyance pour s'apercevoir que ce curieux objet était révérend comme un dieu. Comparé aux grandes et puissantes statues qui montaient la garde au-dessus des autels du terrain de houlah-houlah, il faisait figure de pygmée loqueteux. Mais nulle part au monde, on ne doit se fier aux apparences ; les hommes de petite taille sont souvent les plus puissants, et les loques recouvrent souvent des têtes considérables. En fait cette drôle de petite figure était l'« étoile » des dieux de l'île ; c'était lui qui régnait par-dessus tous les lourdauds de bois à l'air si menaçant et terrible ; il s'appelait Moa Aatoua<sup>[4]</sup>. Et c'est en l'honneur de Moa Aatoua et pour le divertissement de ceux qui croyaient en lui que se déroulait la curieuse cérémonie que je vais décrire.

Mehevi et les autres chefs du Ti viennent de s'éveiller de leur sieste. Il n'y a aucune affaire de gouvernement pendante ; d'autre part, comme ils ont déjà pris au cours de la matinée deux ou trois déjeuners, les grands de la vallée ne se sentent encore aucun appétit pour dîner. Comment vont-ils

disposer de leurs loisirs ? Ils fument, boivent, jusqu'à ce que l'un d'eux fasse une proposition aux autres, qui acquiescent joyeusement ; il se précipite donc hors de la maison, bondit à bas du paepae et disparaît dans le bois. Bientôt on le voit revenir avec Kolory, portant dans ses bras le dieu Moa Aatoua et à la main une petite augette creusée en forme de pirogue. Le prêtre s'avance en berçant son fardeau comme un enfant geignard qu'il chercherait à mettre de bonne humeur. Il pénètre dans le Ti et s'installe sur les nattes aussi posément qu'un jongleur sur le point d'exécuter ses tours de passe-passe ; les chefs formant alors le cercle autour de lui, il commence la cérémonie.

Tout d'abord il étreint affectueusement Moa Aatoua, puis le place avec force caresses sur sa poitrine, lui murmure enfin quelque chose à l'oreille ; le reste de l'assistance attend anxieusement une réponse. Mais le poupon-dieu reste sourd ou muet, peut-être les deux, car jamais il n'articule un seul mot. À la fin, Kolory se met à parler un peu plus fort et, se fâchant soudain, lâche hardiment ce qu'il a à dire et le crie à tue-tête. Il me faisait ainsi penser à un nerveux qui, après avoir vainement essayé de communiquer son secret à un sourd, pique brusquement un accès de colère et le hurle de manière que tout le monde puisse l'entendre. Mais Moa Aatoua reste aussi silencieux que jamais ; et Kolory, perdant en apparence son sang-froid, lui assène une taloche sur la tête, lui arrache son tapa et son chiffon rouge, et l'étend tout nu dans l'augette ; après quoi, il le cache à la vue. À ce point, tous les assistants applaudissent bruyamment et marquent leur approbation en proférant avec force l'adjectif « mortarkî ». Kolory cependant a un tel désir de voir soutenir sans réserve sa manière de faire qu'il s'enquiert individuellement auprès de chaque personne si, dans les circonstances présentes, il n'a pas eu parfaitement raison d'enfermer Moa Aatoua. La réponse invariable est : « Aa, Aa » (Oui, oui), répété maintes et maintes fois avec une énergie suffisante pour calmer les scrupules du plus consciencieux. Après un moment, Kolory ressort sa poupée, et tout en la revêtant soigneusement du tapa et du calicot rouge, la cajole et la gourmande tour à tour. La toilette terminée, il lui parle à nouveau à haute voix. Là-dessus l'assistance entière montre le plus grand intérêt, car le prêtre, collant Moa Aatoua contre son oreille, interprète les confidences qu'est censé lui faire le dieu. Certains détails de ces informations doivent être extraordinairement amusants, car l'un bat des mains de ravissement, un autre crie de joie, tandis qu'un troisième bondit sur ses pieds

et se met à gambader comme un fou.

Ce que Moa Aatoua pouvait bien en ces occasions avoir à dire à Kolory, je n'ai jamais pu le découvrir ; mais je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il faisait montre d'une regrettable absence de caractère en se laissant forcer à dévoiler tout ce qu'il semblait d'abord déterminé à conserver par-devers lui. Que le prêtre interprêtât honnêtement ce qu'il croyait que la divinité lui disait, ou qu'il fût de bout en bout coupable d'une vile mystification, je ne serais pas assez présomptueux pour en décider. En tout cas, ce qui était transmis aux assistants comme venant du dieu semblait être en général de nature assez flatteuse : cela montre ou la sagesse de Kolory ou la basse complaisance de cette divinité si mal traitée.

Moa Aatoua n'ayant plus rien à dire, son porteur se remet à le bercer, occupation pourtant vite interrompue par une question que pose au dieu l'un des guerriers. Aussitôt Kolory le remet vivement à son oreille, et après avoir attentivement écouté, fait une fois de plus office d'organe de transmission. Après qu'une foule de questions et de réponses ont été échangées entre les parties pour la plus grande satisfaction des demandeurs, le dieu est tendrement remis au lit dans l'augette, et toute la compagnie s'unit dans le chant d'une longue mélodie sous la direction de Kolory. Celle-ci terminée, la cérémonie l'est également ; les chefs se lèvent tous de fort bonne humeur, et Mgr l'Archevêque, après avoir bavardé un moment et s'être régalé de quelques bouffées de tabac, fourre la pirogue sous son bras et s'en va avec.

En tout cela, on aurait cru voir une troupe d'enfants s'amuser à la poupée. Pour un gamin de dix pouces à peine ayant certainement eu une jeunesse bien peu avantagée. Moa Aatoua était sans aucun doute un petit gars fort précoce, s'il débitait vraiment tous les commentaires qui lui étaient attribués ; mais je ne saurais vraiment deviner pour quelle raison ce pauvre diable de dieu, ainsi taloché, puis cajolé et enfermé dans une boîte, était tenu en plus haute estime que les personnages adultes et remplis de dignité des bois tabous. Et pourtant Méhevi et d'autres chefs des plus dignes de confiance, sans oublier le Primat lui-même, m'ont affirmé à maintes reprises que Moa Aatoua était le dieu tutélaire de Taïpi et qu'on devait le tenir en plus grand honneur que tout un bataillon des balourdes idoles du terrain de houlah-houlah.

Kory-Kory – qui semblait avoir voué une attention considérable à l'étude

de la théologie puisqu'il connaissait le nom de toutes les images taillées de la vallée et me les répétait souvent – avait lui aussi une très haute opinion de la personnalité et des titres de Moa Aatoua. Il me donna une fois à entendre, avec accompagnement de gesticulations qui ne me laissaient aucun doute sur le sens de ses paroles, que s'il lui en prenait fantaisie (à Moa Aatoua), il pouvait faire surgir un cocotier de sa tête (celle de Kory-Kory) ; et que ce serait pour lui (Moa Aatoua) la chose la plus aisée au monde que de prendre dans sa bouche l'île de Nuku-Hiva tout entière et de plonger avec elle au fond de la mer.

Mais, plaisanterie mise à part, je ne savais guère que penser de la religion de la vallée. Il n'y avait rien qui troublât tant l'illustre Cook, dans ses relations avec les insulaires des mers du Sud, que leurs rites sacrés. Bien que le prince des navigateurs fût en bien des cas assisté d'interprètes pour ses recherches, il reconnaît pourtant franchement qu'il ne parvint jamais à obtenir une vue claire des troublants arcanes de leur foi. On retrouve le même aveu chez d'autres voyageurs éminents : Carteret, Byron, Kotzebue et Vancouver.

En ce qui me concerne, bien que, durant tout mon séjour dans l'île, il ne se passât guère de jour que je n'assistasse à quelques cérémonie religieuse, c'était pour moi comme si je voyais un groupe de francs-maçons se faire les uns aux autres leurs signes secrets ; je voyais tout, mais ne comprenais rien.

Dans l'ensemble, je croirais assez que les habitants des archipels du Pacifique n'ont aucune idée définie et fixe en matière de religion. Je suis persuadé que Kolory lui-même serait dans l'incapacité absolue, si on le lui demandait, de définir les articles de sa foi et d'énoncer le credo dont il attendait son salut. En réalité, si l'on en juge d'après leurs actes, les Taïpis n'étaient soumis à aucune loi, humaine ou divine – à l'exception cependant du très mystérieux tabou. Les « libres électeurs » de la vallée n'avaient pas à se laisser mener par les chefs, prêtres, idoles ou diables.

Quant aux pauvres idoles, elles recevaient plus de coups que de supplications. Je ne m'étonne pas que certaines d'entre elles aient un air si renfrogné et se tiennent si raides, comme si elles craignaient en regardant à droite ou à gauche d'offenser quelqu'un. Le fait est qu'elles devaient se conduire « assez droit » ou subir les conséquences. Leurs adorateurs formaient une si belle réunion d'inconstants et irrévérents païens, qu'on ne

pouvait jamais savoir s'ils n'allaient pas en culbuter une, la mettre en pièces et, se servant des morceaux pour faire un feu sur l'autel même, se mettre à griller les offrandes de fruits à pain et à les manger, en dépit des dents qu'elle montrait.

J'eus un jour une preuve convaincante du peu de respect que les naturels portaient à ces malheureuses divinités. Me promenant avec Kory-Kory dans un des recoins les plus profonds des bois, j'aperçus une curieuse statue de six pieds de haut environ, qui avait à l'origine été placée verticalement devant un paepae assez bas, surmonté d'un temple de bambous en ruine ; sans doute était-elle un peu faible et fatiguée des genoux, car elle était maintenant nonchalamment appuyée contre le mur. L'idole était en partie dissimulée par le feuillage d'un arbre voisin, dont les rameaux se penchaient au-dessus du tas de pierres comme pour protéger le temple rudimentaire du délabrement vers lequel il tendait rapidement. La statue elle-même ne différait guère d'une bûche de bois grotesquement façonnée ; elle était taillée à l'image d'un homme corpulent et nu, les bras réunis au-dessus de la tête, la mâchoire largement ouverte et les jambes informes en arc de cercle. Elle était fort abîmée : tout le bas en était recouvert d'une mousse brillante et soyeuse, de minces brins d'herbe s'échappaient de la bouche béante et frangeaient la silhouette de la tête et des bras. La divinité avait littéralement atteint une verte vieillesse. Tous ses reliefs étaient râpés et meurtris ou s'en allaient en pourriture. Le nez avait pris la fuite et, à l'aspect général de la tête, on aurait pu croire que le dieu de bois, désespéré de l'abandon où le laissaient ses adorateurs, avait tenté de s'assommer lui-même contre les arbres environnants.

Je m'approchai pour examiner de plus près cet étrange objet d'idolâtrie, mais m'arrêtai respectueusement à trois ou quatre pas eu égard aux préjugés religieux de mon valet. Aussitôt cependant que Kory-Kory se rendit compte que je me trouvais dans un de mes moments de recherche scientifique, à mon grand étonnement, il bondit jusqu'à l'idole et, la repoussant du mur de pierres contre lequel elle reposait, s'efforça de la faire tenir sur ses pieds. Mais le dieu en avait entièrement perdu l'usage, et tandis que Kory-Kory tentait de le caler verticalement en plaçant un bout de bois entre le mur et lui, le monstre tomba lourdement sur le sol et se serait infailliblement brisé le cou si Kory-Kory n'avait providentiellement amorti la chute en en recevant tout le poids

sur son propre dos, qui en fut à demi aplati. Jamais auparavant je n'avais vu le brave garçon se mettre dans une telle rage. Il se redressa d'un bond et, saisissant le bâton, se mit à en assener des coups redoublés sur la pauvre statue ; à chaque instant, il s'arrêtait pour s'adresser à elle sur un ton des plus violents, comme s'il la rendait responsable de l'accident. Lorsque son indignation se fut un peu calmée, il fit virevolter l'idole de manière fort profane, de façon que je puisse l'examiner sur toutes ses faces. Il est bien certain que je n'aurais jamais osé moi-même prendre de telles libertés avec le dieu, et je ne fus pas peu choqué de l'impiété de Kory-Kory.

Cette anecdote se passe de commentaires. Lorsque l'un des indigènes les moins importants se permet de montrer un tel mépris pour un vénérable et décrépité dieu des bois, on peut aisément imaginer quel est l'état de la religion dans le peuple en général. Vraiment, je considère de ce point de vue les Taïpis comme une génération moralement déchue. Ils ont sombré dans l'indolence religieuse et ont besoin d'un renouveau spirituel. Une longue prospérité de fruits à pain et de noix de coco les a rendus négligents dans l'accomplissement de leurs obligations les plus élevées. La pourriture attaque les idoles ; les fruits sur les autels deviennent nauséabonds ; les temples eux-mêmes ont besoin de nouvelles couvertures ; les membres tatoués du clergé sont tous par trop insouciant et paresseux ; leurs ouailles enfin s'égarent.



## CHAPITRE XXV

Renseignements d'ordre général recueillis à la fête. – Beauté personnelle des Taïpis. – Leur supériorité sur les habitants des autres îles. – Diversité des teints. – Une crème-cosmétique végétale. – Témoignage de divers voyageurs sur la rare beauté des Marquesans. – Quelques signes de rapports avec des civilisés. – Un mousquet délabré. – Simplicité primitive du gouvernement. – Dignité royale de Mehevi.

Bien que je n'aie pu, au cours de la récente fête, obtenir de renseignements sur bien des sujets qui avaient excité ma curiosité, cet important événement ne s'était pas déroulé sans apporter de nouveaux éléments à ma connaissance générale des insulaires.

Je fus particulièrement frappé de la force et de la beauté physiques qu'ils montraient, de la grande supériorité qu'ils avaient en cela sur les habitants de la baie voisine de Nuku-Hiva, et des singuliers contrastes qui se faisaient voir dans les différents tons de leurs peaux.

La beauté de leurs corps surpassait tout ce que j'avais pu voir dans cet ordre d'idées. On ne pouvait trouver un seul exemple de difformité physique dans toute la foule qui assistait aux réjouissances. Il m'arrivait de remarquer chez les hommes des cicatrices de blessures reçues au combat ; parfois même, mais très rarement, l'absence d'un doigt, d'un œil ou d'un bras, ayant la même origine. À ces exceptions près, chacun semblait exempt de ces imperfections qui gâchent parfois tout l'effet d'un corps autrement parfait. Mais leur supériorité physique ne résidait pas seulement en cette dispense de maux : presque tous auraient pu être individuellement choisis comme modèle par un sculpteur.

À l'idée que ces indigènes ne tiraient aucun avantage du vêtement puisqu'ils se montraient dans leur simple nudité naturelle, je ne pouvais m'empêcher de les comparer aux beaux messieurs et dandies qui parquent dans nos quartiers élégants sous un aspect si irréprochable. Dépouillés de

tous les ingénieux artifices de leur tailleur, et présentés dans leur tenue édénique, en quelle triste bande de marauds aux épaules tombantes, aux mollets de coq et aux cous de cygne se mueraient ces gens tellement civilisés ! Leurs mollets rembourrés, leurs torses capitonnés et leurs pantalons coupés avec art ne leur seraient plus d'aucun secours ; l'effet serait vraiment déplorable.

Rien ne me frappa plus dans les dehors des naturels que la blancheur de leurs dents. Un romancier compare toujours la mâchoire de son héroïne à l'ivoire ; mais j'affirme hardiment que les dents des Taïpis sont infiniment plus belles que l'ivoire même. La denture des plus grisons était bien plus complète que celle de la plupart des jeunes hommes de nos pays civilisés ; quant à celle des adolescents et des hommes entre deux âges, elle éblouissait tout simplement par sa pureté et sa blancheur. On peut attribuer cette blancheur merveilleuse au régime entièrement végétal en vigueur chez eux et à la constante salubrité du mode de vie qu'ils pratiquent.

Les hommes sont presque toujours d'une stature altière, rarement inférieure à six pieds, tandis que les membres de l'autre sexe sont singulièrement petits.

La précocité de l'époque à laquelle le corps humain atteint, en ce généreux climat tropical, la maturité vaut aussi d'être notée. On voit souvent en train de pouponner un petit être de treize ans à peine, qui sous d'autres rapports peut encore être regardé comme un simple enfant ; et des garçons, qui sous des cieux moins actifs seraient encore sur les bancs de l'école, font ici figure de responsables pères de famille.

Dès que j'eus pénétré dans la vallée Taïpi, je fus frappé du contraste marqué existant entre ses habitants et ceux de la baie que je venais de quitter. En ce dernier endroit, l'apparence personnelle de la partie mâle de la population ne m'avait guère fait bonne impression, bien que, à part quelques cas vraiment tristes, les femmes m'aient admirablement satisfait. J'avais observé que, si restreintes soient-elles, les relations entre Européens et habitants de Nuku-Hiva n'avaient pas manqué de laisser chez ceux-ci des traces. L'une des plus terribles malédictions dont soit affligée l'humanité avait commencé ses ravages et se manifestait, comme toujours chez les insulaires des mers du Sud, sous sa forme la plus virulente. Les habitants

encore purs de la vallée Taïpi étaient entièrement exempts de cela, comme de toute autre affliction étrangère ; Dieu veuille qu'ils restent encore longtemps dans cet état ! Mieux vaudrait pour eux rester à jamais les barbares païens, heureux et innocents, qu'ils sont actuellement que d'être comme ces infortunés habitants des îles Sandwich, qui jouissent seulement du nom de Chrétiens sans passer par aucune des expériences vitales de la véritable religion et qui, par contre, sont devenus les victimes des pires vices et maux de la vie civilisée.

En dehors cependant de ces considérations, je crois qu'il existe une différence radicale entre les deux tribus, si même elles ne forment pas deux races tout à fait distinctes. Aux yeux de qui a simplement touché terre à Nuku-Hiva sans visiter les autres parties de l'île, la diversité des petits clans répartis sur un espace aussi restreint semblerait à peine croyable. Mais l'hostilité héréditaire qui les a de tout temps séparés l'explique assez.

Il n'est pas aisé pourtant de trouver une cause à la diversité sans nombre du ton des peaux qu'on peut voir dans la vallée Taïpi. Au cours de la fête, j'avais remarqué plusieurs jeunes femmes dont la peau était presque aussi blanche que celle de n'importe quelle demoiselle saxonne ; seul un soupçon de reflet brun marquait la différence. Cette relative blancheur de teint, tout en étant pour la plus grande part absolument naturelle, est tout de même due, dans une certaine mesure, à un procédé artificiel et aussi à ce que les jeunes filles s'interdisent toute exposition au soleil. Le suc de la racine de papa, qu'on trouve en abondance dans le haut de la vallée, est très apprécié comme cosmétique et une grande partie des femmes s'en oignent chaque jour de la tête, aux pieds. Son emploi constant blanchit et embellit la peau. Celles de ces demoiselles qui ont recours à cette méthode, pour accroître leurs charmes, ne s'exposent jamais aux rayons du soleil ; c'est une discipline qui ne leur coûte guère puisqu'il y a peu d'endroits habités dans la vallée qui ne soient abrités sous une voûte de branches étendues ; on peut ainsi se rendre de maison à maison sans grands détours et, cependant, sans jamais voir un seul instant se projeter son ombre sur le sol.

Pour l'utilisation du papa, on le laisse durant plusieurs heures sur la peau ; comme il est de couleur verdâtre, il communique au teint, pendant tout le temps de l'emploi, une nuance semblable ; rien ne se peut imaginer de plus

singulier que l'aspect de ces demoiselles presque nues, immédiatement après l'application de la crème. Lorsqu'on en contemple une, on supposerait que c'est quelque fruit encore vert et qu'au lieu de vivre toujours à l'ombre, elle ferait bien mieux de s'exposer au soleil afin de mûrir plus vite.

Tous les insulaires ont plus ou moins l'habitude de s'oindre ; les femmes préfèrent l'aka ou papa, tandis que les hommes se servent de l'huile de noix de coco. Mehevi aimait extraordinairement s'attendrir tout l'épiderme au moyen de cette pommade. On le voyait parfois, le corps tout fumant de l'huile parfumée de la noix ; on aurait dit qu'il sortait d'une chaudière à savon ou qu'il venait de subir l'opération de l'immersion dans quelque chandellerie. C'est peut-être à cette cause, aussi bien qu'à leurs fréquentes baignades et à leur extrême propreté, qu'on peut attribuer pour une large part la pureté et la douceur admirables que présente en général la peau des indigènes.

La teinte dominante parmi les femmes de la vallée était un olive léger, et c'est de ce type de peau que Faïaoahé fournissait le plus bel exemple. D'autres étaient encore plus foncées, tandis qu'il y en avait un assez grand nombre d'une pure couleur d'or et quelques-unes de nuance brune.

Je puis ici signaler que Mendanna, dans sa relation sur les Marquises, qu'il avait découvertes, corrobore une bonne part de ce que j'ai dit plus haut ; il décrit les naturels comme étonnamment beaux à voir, et souligne leur ressemblance avec les gens de l'Europe méridionale. La première des îles que vit Mendanna fut La Madeleine, qui n'est pas très distante de Nuku-Hiva ; ses habitants ressemblent en tout point à ceux qui vivent sur les autres îles du groupe Figueroa, le chroniqueur du voyage de Mendanna, rapporte que, le matin où la terre fut signalée, lorsque les Espagnols approchèrent du rivage, vint à leur rencontre un primitif cortège d'environ soixante-dix pirogues, tandis qu'en même temps un grand nombre d'indigènes (sans doute les femmes) se dirigeaient vers le navire à la nage. Il ajoute que, « de teint, ils étaient presque blancs ; de belle stature et bien faits ; et sur leurs visages et leurs corps étaient dessinés des poissons et autres motifs ». Et le vieux Don poursuit : « Il vint entre autres deux garçons qui, tout en pagayant dans leurs pirogues, gardaient les yeux fixés sur le navire ; ils avaient de très beaux visages, et une vivacité d'expression fort attirante ; ils étaient en tout si

parfaits que, à ce qu'affirma le pilote-major Quiros, il n'eut de sa vie un tel regret que de devoir laisser des êtres si beaux perdus dans ce pays<sup>[5]</sup>. » Plus de deux cents ans se sont écoulés depuis que fut écrit le passage ci-dessus traduit ; il me paraît encore à l'heure actuelle aussi neuf et véridique que s'il avait été écrit hier. Les insulaires sont toujours les mêmes ; et j'ai vu des jeunes gens dans la vallée Taïpi avec de « très beaux visages » et « une vivacité d'expression fort attirante », dont personne qui ne les ait contemplés ne peut se faire une idée. Cook déclare, dans la relation de ses voyages, que les Marquesans sont de loin les insulaires les plus splendides des mers du Sud. Stewart, aumônier du vaisseau Vincennes de la marine des Etats-Unis, exprime à plusieurs endroits de ses Scènes des Mers du Sud son étonnement devant la beauté incomparable des femmes, et raconte que bien des demoiselles de Nuku-Hiva lui rappelaient fort les beautés les plus réputées de son propre pays. Fanning, marin américain de quelque renom, rapporte également la vive impression que lui produisit l'aspect physique de ces populations ; et on dit que le Commodore David Porter, de la frégate américaine Essex, était loin d'être indifférent à la beauté de ces dames. Leur grande supériorité sur tous les autres Polynésiens ne peut manquer d'attirer l'attention de tout visiteur des principaux groupes du Pacifique. Les voluptueux Tahitiens sont les seuls qui méritent comparaison, car les Hawaïens à la peau foncée et les Fidjiens crépus leur sont incommensurablement inférieurs. La marque distinctive des Marquesans, qui vous frappe immédiatement, c'est l'aspect européen de leurs traits, particularité qu'on observe rarement chez les autres peuplades barbares. Nombre de leurs visages présentent un profil d'une pureté classique, et j'en ai vu plusieurs dans la vallée Taïpi, tel l'étranger Marnoo, qui étaient en tous points des modèles de beauté.

Quelques-uns des naturels présents à la Fête des Calebasses exhibaient certains articles de toilette européens, mais disposés sur leur personne suivant leur idée particulière. Parmi ceux-ci, j'aperçus les deux pièces de cotonnade dont le pauvre Toby et moi-même avons fait cadeau à nos jeunes guides le jour où nous avons pénétré dans la vallée. Elles étaient évidemment réservées aux jours de gala, et durant la fête elles firent des jeunes insulaires qui les portaient des personnages très distingués. Le petit nombre de ceux qui pouvaient s'orner pareillement et la grande valeur qu'ils semblaient attribuer

aux objets les plus insignifiants et les plus ordinaires prouvaient assez que les rapports avec les navires touchant l'île étaient des plus restreints. Quelques mouchoirs de coton à pimpants dessins, noués autour du cou et retombant sur les épaules, des bouts de calicot de fantaisie, roulés autour des reins, voilà à peu près tout ce que je vis.

Dans toute la vallée, on ne pouvait en effet trouver que bien peu de choses, de quelque ordre que ce soit, d'origine européenne. Les seuls objets que je vis, en dehors de ceux que je viens de citer, furent les six mousquets conservés au Ti et trois ou quatre instruments guerriers du même genre suspendus dans d'autres demeures, de petits sacs de toile en partie remplis de poudre et de balles et une demi-douzaine de fers de hachettes aux bords assez émoussés et ébréchés pour en rendre tout usage impossible. Les indigènes semblaient considérer ces derniers comme pratiquement sans valeur, et à plusieurs reprises ils en brandirent un devant moi et, le rejetant d'un air dégoûté, manifestèrent leur mépris pour des outils qui devenaient aussi rapidement inutilisables.

Par contre, les mousquets, la poudre et les balles étaient tenus en l'estime la plus extravagante. Les premiers, d'après leur grand âge et les particularités qu'ils faisaient voir, auraient bien mérité de figurer dans la collection de quelque amateur d'antiquités. Je me souviens d'un en particulier, qui était suspendu dans le Ti et que Mehevi, pensant qu'il allait de soi que je saurais le réparer, me mit à cette fin dans les mains. C'était un de ces fusils encombrants et surannés, d'origine anglaise, généralement connus sous le nom de « mousquets de Tower Hill » et qui, pour autant que je sache, avait pu être abandonné dans l'île par Wallace, Carteret, Cook ou Vancouver. La crosse en était à moitié pourrie et vermoulue ; la platine était aussi rouillée et à peu près aussi appropriée à son office prétendu qu'un vieux gond de porte ; le filetage des vis qui se trouvaient de part et d'autre de la gâchette était complètement usé ; quant au canon, il branlait dans le bois. Telle était l'arme que le chef désirait me voir remettre en son état primitif. Ne possédant pas les talents d'armurier et dépourvu d'ailleurs des outils nécessaires, je fus au regret de signifier mon incapacité d'exécuter le travail. À cette nouvelle inattendue, Mehevi me regarda un moment comme s'il me soupçonnait d'être un blanc d'espèce inférieure, qui après tout n'en savait pas beaucoup plus long qu'un Taïpi. Je parvins néanmoins, après une laborieuse explication de

l'affaire, à lui faire comprendre l'extrême difficulté de la tâche. À peine satisfait cependant des regrets que je lui avais exprimés, il s'en fut l'air offusqué, emportant le mousquet hors d'âge comme s'il ne voulait pas l'exposer plus longtemps à l'indignité d'une manipulation par des doigts aussi inexperts.

Au cours de la fête, je n'avais pas manqué de remarquer la simplicité de mœurs, l'absence de toute contrainte et, jusqu'à un certain degré, l'égalité de condition manifestées par les naturels en général. Personne ne semblait avoir de prétentions arrogantes. Quelques détails de costume différenciaient à peine les chefs des autres naturels. Tous semblaient s'aborder avec aisance et sans aucune réserve ; je notai cependant que les vœux d'un chef, même émis sur le ton le plus modéré, recevaient la même obéissance immédiate qui, partout ailleurs, n'eût été accordée qu'à un ordre péremptoire. Jusqu'où peut aller l'autorité des chefs sur le reste de la tribu, je ne me hasarderai pas à le conjecturer ; mais d'après tout ce que je vis durant mon séjour dans la vallée, je fus amené à croire que, dans les matières concernant le bien-être général, elle était des plus limitées. Le degré exigé de respect envers eux, néanmoins, était volontiers et joyeusement accordé, et comme toute autorité se transmet de père en fils, je n'ai aucun doute que l'un des effets d'une naissance élevée ne soit, ici comme ailleurs, de provoquer le respect et l'obéissance.

Les institutions civiles des îles Marquises apparaissent, en ceci comme sous d'autres rapports, directement inverses de celles des archipels de Tahiti et d'Hawaii, où le pouvoir primitif du roi et des chefs était beaucoup plus despotique que celui d'aucun tyran des pays civilisés. À Tahiti, c'était la mort pour quiconque des castes inférieures prenait la liberté de s'avancer sans permission jusque dans l'ombre de la case royale, ou de manquer à la salutation rituelle, lorsqu'on voyait passer devant soi la nourriture destinée au roi et portée par ses messagers. Aux îles Sandwich, la vieille reine-mère géante, Kaahumanu – c'était une femme pesant presque quatre cents livres et dont on dit qu'elle vit toujours à Moouï – avait accoutumé, au cours de certains de ses terribles accès de colère, de saisir un homme de taille ordinaire qui l'avait offensée et de lui briser la colonne vertébrale sur ses genoux. Tout incroyable qu'il soit, c'est un fait. Et à Lahaenalouna, résidence de cette monstrueuse Jézabel, on m'a montré un malheureux bossu qui, quelque vingt-cinq ans auparavant, avait eu les vertèbres très sérieusement déplacées

par sa douce souveraine.

Quant aux degrés spéciaux de dignité existant parmi les chefs de Taïpi, je ne réussis jamais à les distinguer. Jusqu'à la Fête des Calebasses, je me demandai quel rang au juste assigner à Mehevi. Mais le rôle important qu'il joua en cette occasion me persuada qu'il n'avait aucun supérieur parmi les habitants de la vallée. J'avais toujours vu ceux avec lesquels il se trouvait en contact lui manifester un certain degré de déférence ; mais lorsque je me rappelais que mes excursions n'avaient jamais dépassé une zone restreinte de la vallée, et que vers la mer résidaient un certain nombre de chefs distingués, dont plusieurs m'avaient rendu séparément visite à la case de Marheyo et que jusqu'à la fête, je n'avais pas aperçus en la compagnie de Mehevi, je finissais par croire que son rang, après tout, pourrait bien n'être pas tellement élevé.

La solennité en question, néanmoins, réunit tous les guerriers que j'avais vus individuellement et par groupes en divers temps et lieux. Mehevi se mouvait parmi eux avec un air d'aisance et de supériorité auquel on ne pouvait se méprendre ; et celui que j'avais toujours regardé comme l'hôte aimable du Ti, et comme l'un des chefs militaires de la tribu, prit alors à mes yeux la dignité conforme à la position royale. Son costume remarquable, non moins que son attitude de commandement naturel, semblait en effet lui donner la prééminence sur tous les autres. Son haut casque de plumes l'élevait en grandeur au-dessus de tous ceux qui l'entouraient, et bien que plusieurs autres fussent semblablement parés, la longueur et l'abondance de leurs panaches étaient de beaucoup inférieures aux siennes.

Mehevi était en fait le plus grand des chefs, – le maître de son clan, – le souverain de la vallée ; et la simplicité des institutions sociales de son peuple éclate surtout dans ce fait qu'après m'être trouvé plusieurs semaines dans le val et en commerce quasi quotidien avec Mehevi, j'aie pu ignorer jusqu'à l'époque de la fête son caractère royal. Mais alors une nouvelle certitude m'illumina. Le Ti était le palais, et Mehevi le roi ; l'un et l'autre également de la nature la plus simple et patriarcale qu'il soit possible d'imaginer, et sans nul accompagnement de la pompe cérémonieuse qui environne habituellement la pourpre.

Après avoir fait cette découverte, je ne pus que me féliciter de ce que Mehevi m'eût dès le début pris sous sa royale protection, et de ce qu'il



continuât toujours à me favoriser de la plus chaleureuse estime, autant du moins que j'en pouvais juger d'après les apparences. Pour l'avenir, je résolus de lui faire la cour la plus assidue, dans l'espoir que peut-être, moyennant ses bonnes grâces, je finirais par obtenir ma liberté.

## CHAPITRE XXVI

Le roi Mehevi. – Allusion à Sa Majesté hawaiienne. – Comportement de Marheyo et de Mehevi en certaines affaires délicates. – Système particulier de mariage. – Chiffre de la population. – Uniformité. – Embaumement. – Lieux de sépulture. – Obsèques à Nuku-Hiva. – Nombre d’habitants de Taïpi. – Situation des habitants. – Vie heureuse dans la vallée. – Un avertissement. – Quelques idées sur la civilisation des îles. – Allusion à l’état présent des Hawaïens. – Histoire de l’épouse d’un missionnaire. – Élégants équipages à Oaou. – Réflexions.

Le roi Mehevi ! c’est un titre qui sonne bien ; pourquoi donc ne le donnerais-je pas à l’homme le plus en vue de la vallée Taïpi ? Les missionnaires républicains d’Oaou sont cause que le Journal de la Cour, publié à Honolulu, relate les moindres faits et gestes de « Sa Gracieuse Majesté » le roi Kammeham-maha III et de « Leurs Altesses les princes du Sang royal<sup>[6]</sup> ». Et qui donc est « Sa Gracieuse Majesté » et quelle est la qualité de ce « Sang royal » ? « Sa Gracieuse Majesté » est un gros lourdaud de paresseux aux dehors de nègre, et qui manque autant de caractère que de pouvoir. Il a perdu la noblesse de traits du barbare, sans acquérir les grâces compensatrices du civilisé ; et, bien que membre de la Société hawaiienne de Tempérance, c’est l’ivrogne le plus fieffé de l’île entière.

Quant au « Sang royal », c’est un fluide extrêmement épais et corrompu ; il a pour principaux constituants le poisson cru, la mauvaise eau-de-vie et les sucreries européennes et il est chargé de diverses humeurs éruptives qui se révèlent en taches et pustules sur l’auguste visage de « Sa Majesté » elle-même et l’angélique figure des « princes et princesses du Sang royal » !

Eh bien, si l’on admet pour cette grotesque représentation du premier magistrat des îles Sandwich le titre de roi, pourquoi le dénierait-on au noble sauvage Mehevi, qui en est mille fois plus digne ? Vive donc Mehevi, roi de la vallée cannibale, et tous nos vœux de prospérité à Sa Majesté Taïpi ! Que

le ciel le garde de longues années, cet inflexible ennemi de Nuku-Hiva et des Français, si son attitude hostile doit garder son ravissant domaine des impitoyables méfaits de la civilisation des mers du Sud !

Avant d'avoir vu les veuves sauteuses, je n'avais guère l'impression qu'il subsistât à Taïpi de liens matrimoniaux quelconques ; et j'aurais aussi bien cru qu'on y pratiquait entre sexes opposés une affection platonique qu'une union solennelle entre mari et femme. Il est vrai qu'il y avait le vieux Marheyo et Tinoa, entre lesquels il semblait bien exister quelque entente nuptiale ; mais il n'empêche que j'avais parfois remarqué le manège d'un vieux gentleman assez comique, vêtu d'un complet de tatouages délavés, qui se permettait de prendre certaines libertés avec la dame et cela en présence même de son vieux guerrier de mari ; celui-ci suivait complaisamment le jeu comme si de rien n'était. Ce comportement me déconcerta plus que tout ce dont je fus témoin à Taïpi jusqu'à ce que certaines découvertes ultérieures vinssent m'éclairer.

Quant à Mehevi, je l'avais toujours cru célibataire endurci, de même que la plupart des principaux chefs. En tout cas, s'ils étaient en puissance d'épouses et de familles, ils auraient dû avoir honte d'eux-mêmes, car ils ne se préoccupaient jamais de questions domestiques. En vérité, Mehevi semblait présider un club de gais lurons, qui menaient au Ti une vie de garçon agréablement organisée. Il ne faisait aucun doute qu'ils considéraient les enfants comme une chose fort encombrante ; et l'idée qu'ils se faisaient du bonheur domestique se révélait assez dans le fait qu'ils ne permettaient à aucune gouvernante touche-à-tout de venir bouleverser tous les petits aménagements qu'ils avaient apportés au confort de leur demeure. Je soupçonnais fort pourtant certains de ces joyeux célibataires de mener des intrigues amoureuses avec les vierges de la tribu, tout en ne semblant pas vouloir les rendre publiques. Il m'était arrivé deux ou trois fois de tomber sur Mehevi en train de se livrer, avec une des plus ravissantes sirènes de la vallée, à des ébats d'une dignité toute relative pour un roi guerrier. Cette jeune personne vivait avec une vieille femme et un jeune homme dans une case voisine de celle de Marheyo ; bien qu'elle eût elle-même l'air d'une enfant, elle avait un noble garçon d'un an environ, ressemblant étonnamment à Mehevi ; et j'aurais certainement pensé que ce dernier était le père, si ce n'est que l'enfant ne portait pas de triangle sur la figure ; mais à la réflexion,

je me dis que les tatouages ne sont pas héréditaires. Cependant, Mehevi n'était pas le seul à qui la demoiselle Moonooni réservât ses sourires ; le jeune gars de quinze ans, qui vivait en permanence dans la même case qu'elle, était incontestablement dans ses bonnes grâces. Je vis parfois le chef et lui en train de faire leur cour de concert. Est-il possible, pensais-je, que ce vaillant guerrier consente à abandonner une parcelle de l'objet aimé ? Là aussi, il y avait un mystère qui trouva par la suite une explication satisfaisante, de même que d'autres du même ordre.

Le second jour de la Fête des Calebasses, Kory-Kory, qui s'était mis en tête de me faire comprendre ces questions, avait au cours de ses explications attiré mon attention sur une particularité que j'avais souvent remarquée chez les femmes, et particulièrement chez celles d'âge mûr ou d'un air assez matronal. Elle consistait en un tatouage des plus fouillés sur la main droite et le pied gauche, tandis que tout le reste du corps était entièrement vierge de toute manifestation de l'art, à l'exception du pointillage précis des lèvres et de légères marques sur les épaules, auxquels j'ai déjà fait allusion comme étant le seul tatouage présenté par Faïaoahé de même que par les autres jeunes filles de son âge. Les mains et pieds ainsi décorés étaient, aux dires de Kory-Kory, la marque distinctive du mariage, pour autant que cette fort louable institution sociale fût en vigueur chez ce peuple. Cela correspond en somme à l'anneau d'or uni que portent nos blanches épouses.

Après que j'eus bénéficié des explications de Kory-Kory à ce sujet, je m'appliquai pendant quelque temps à me montrer fort respectueux de toute femme ainsi marquée, et me gardai de me permettre le moindre brin de cour envers elles. Des femmes mariées, vous pensez ! j'étais trop avisé pour les offenser.

Cependant un approfondissement de mes notions sur les coutumes domestiques en vigueur dans la vallée eut, dans une certaine mesure, raison de la rigueur de mes scrupules, en me convainquant de l'erreur que je commettais dans certaines tout au moins de mes conclusions. Un système régulier de polygamie existe chez les insulaires ; mais il est de là nature la plus bizarre, car il comporte une pluralité, non de femmes, mais de maris ; et ce seul fait vaut des volumes pour montrer la douceur de la population mâle. Car je me demande en quel autre pays une telle coutume pourrait subsister,

voire même un seul jour ! Imaginez qu'une révolution se produise dans un sérail turc, et que le harem devienne la résidence d'hommes barbus ; ou encore supposez chez nous une belle femme affolée à la vue de ses nombreux amants occupés à s'entre-tuer sous ses yeux, par jalousie de ce qu'elle leur distribue inégalement ses faveurs ! Le ciel nous préserve d'un pareil état de choses ! Nous ne sommes pas assez doux et endurants pour nous y soumettre.

Je ne pus arriver à savoir quelle cérémonie spéciale présidait à la conclusion du mariage, mais je tends à croire qu'elle devait être d'une nature très primitive. Peut-être une simple déclaration était-elle immédiatement suivie d'une alliance nuptiale. En tout cas, j'ai bonne raison de penser que la cour prolongée des amoureux est chose inconnue dans la vallée de Taïpi.

Le sexe masculin dépasse de beaucoup en nombre le féminin. Ceci s'applique à la plupart des îles de la Polynésie, bien que l'inverse soit de règle dans les pays civilisés. Les filles sont d'abord recherchées en mariage à un âge des plus tendres, et unies à quelque jeune homme de la maisonnée dont elles font partie.

C'est là, néanmoins, une simple gambade de l'affection, et il ne s'ensuit nul engagement formel. Dès que ce premier amour s'est un peu atténué, arrive un second prétendant d'âge plus mûr, qui emmène chez lui à la fois le garçon et la fille. Ce généreux et désintéressé personnage épouse alors le jeune couple, – se mariant avec la demoiselle et avec l'amoureux en même temps, – et tous trois vivent désormais ensemble dans l'harmonie la plus complète. Il y a, paraît-il, en pays civilisé, des gens qui, en sus de leurs femmes, épousent à l'étourdie des familles nombreuses, mais je n'avais pas idée qu'il existât des endroits où les gens épousent en même temps qu'elles des maris supplémentaires. L'infidélité de part et d'autre est chose exceptionnelle. Personne n'a plus d'une femme, et aucune femme d'âge mûr n'a moins de deux maris, voire même elle en a trois, mais ce dernier cas est peu fréquent. Le lien matrimonial, quel qu'il soit, ne paraît pas indissoluble, car il se produit parfois des séparations. Mais celles-ci n'entraînent pas de désagréments, et ne sont point précédées par des querelles : pour la simple raison qu'une femme maltraitée ou un mari tarabusté ne se voient pas obligés de régler une note à la chancellerie pour obtenir leur divorce. Comme rien n'empêche la séparation, le joug matrimonial est léger et facile à porter, et

une femme Taïpi vit dans les termes les plus agréables et les plus sympathiques avec ses maris. En somme, le conjungo, tel qu'il existe chez ces Taïpis, a l'air d'être d'une nature plus précise et durable qu'il n'est de règle habituelle chez les peuples barbares. Une funeste promiscuité des sexes est ainsi évitée, et la vertu, sans qu'on l'invoque à grands cris, est pour ainsi dire inconsciemment pratiquée par eux.

Le contraste qui apparaît à ce sujet entre les Marquesans et les autres insulaires du Pacifique est digne d'intérêt. À Tahiti, le nœud du mariage était complètement inconnu ; et l'on peut presque dire que le rapport mari et femme, père et fils, n'existait pas. La société des Arioïs, – l'une des plus curieuses institutions qui jamais existèrent en aucune partie du monde, – propageait par toute l'île une licence universelle. Ce fut le caractère voluptueux de ce peuple qui rendit doublement destructive la contagion que leur apportèrent les vaisseaux de Bougainville, en 1768. Elle les visita comme un fléau, et les balaya par centaines.

Nonobstant l'existence de l'hymen parmi les Taïpis, l'injonction biblique : « Croissez et multipliez », y semble assez peu pratiquée. Je n'y ai jamais vu aucune de ces familles nombreuses, en progression arithmétique ou en flûte de Pan, que l'on rencontre souvent chez nous. Je n'ai jamais vu plus de deux adolescents vivant à la fois dans la même case, et ce nombre même était rare. Quant aux femmes, il était bien visible que les douleurs de la maternité ne troublaient que rarement la sérénité de leurs âmes ; et on ne les voyait jamais parcourir la vallée avec toute une marmaille pendue aux cordons de leur tablier, ou pour mieux dire à la feuille d'arbre à pain qu'elles portent habituellement par-derrière.

Le taux d'accroissement chez toutes les nations polynésiennes est très faible ; et dans quelques lieux encore vierges de tout commerce avec les Européens, il semble que les naissances surpassent de bien peu les décès ; le chiffre de la population en de tels cas demeure presque immuable durant plusieurs générations, même sur ces îles que la guerre ne désole que rarement ou jamais, et chez les peuples qui ignorent à peu près le crime de l'infanticide. Ceci peut sembler expressément voulu par la Providence afin d'empêcher l'épuisement des réserves insulaires par une race trop indolente pour cultiver le sol, et qui, pour cette raison seule, se verrait exposée, avec un

accroissement considérable de nombre, à la plus déplorable misère. De toute la durée de mon séjour dans la vallée de Taïpi, je ne vis jamais plus de dix ou douze enfants âgés de moins de six mois, et il n'y eut, à ma connaissance, que deux naissances.

C'est à l'absence des liens du mariage que l'on attribue en partie la décroissance rapide observée en ces derniers temps dans la population des îles Sandwich et Tahiti. Les vices et les maladies introduits chez ces infortunés peuples augmentent chaque année la mortalité des îles, tandis que, pour la même cause, le nombre des naissances, déjà si restreint, diminue en proportion. Ainsi la marche des Hawaïens et des Tahitiens vers la totale extinction s'accélère en une sorte de raison composée.

J'ai déjà eu l'occasion de dire que je n'avais vu dans la vallée rien qui ressemblât à un lieu de sépulture, et j'attribuai tout d'abord ce détail à ce que je vivais en un point déterminé de celle-ci, sans avoir le droit d'étendre mes explorations assez loin vers la mer. Depuis, néanmoins, j'ai jugé probable que les Taïpis, soit par désir d'écarter de leur vue les témoignages de la condition mortelle, soit poussés par un goût pour la beauté rustique, peuvent avoir quelque charmant cimetière situé dans les retraites ombreuses qui bordent le pied des montagnes. À Nuku-Hiva, on me désigna comme lieux de sépulture deux ou trois vastes paepaes quadrangulaires aux lourdes dalles, enclos de murs de pierre et ombragés par les ramures entrelacées d'énormes arbres qui les cachent presque aux regards. Les corps, à ce que j'ai compris, sont déposés sous le dallage en de grossiers caveaux, où ils restent indéfiniment. Encore que rien ne pût être plus singulier et lugubre que l'aspect de ces lieux, où les grands arbres jetaient leurs ombres denses sur de grossiers blocs de pierre, un étranger n'y eût discerné aucun des indices habituels d'un lieu de sépulture.

Durant mon séjour dans la vallée, comme aucun de ses hôtes n'eut l'extrême obligeance de mourir et se faire enterrer pour contenter ma curiosité quant à leurs rites funéraires, je me vis à regret obligé de rester dans l'ignorance à ce sujet. Comme j'ai des raisons de croire, néanmoins, que les cérémonies des Taïpis en ces matières sont les mêmes que celles des autres tribus de l'île, je rapporterai ici une scène dont j'eus l'occasion d'être témoin à Nuku-Hiva.

Un jeune homme était mort, vers le lever du jour, dans une case voisine du rivage. J'avais été envoyé à terre ce matin-là, et je vis la plupart des préparatifs que l'on faisait pour les obsèques. Le cadavre, correctement drapé dans un tapa blanc et neuf, fut exposé au-dehors sous un auvent en rameaux de cocotier, dans une bière de bambous élastiques ingénieusement tressés. Celle-ci reposait, à deux pieds environ du sol, sur de gros bâtons fichés en terre. Deux femmes, à l'air abattu, veillaient auprès, poussant une mélodie plaintive et battant l'air de larges éventails d'herbe blanchis à la craie. Dans l'habitation voisine, de nombreux assistants étaient rassemblés, et diverses nourritures préparées pour eux. Deux ou trois personnages, distingués par des coiffures de tapa luxueux, et chargés d'une quantité d'ornements, paraissaient jouer le rôle de maîtres des cérémonies. Vers midi, la cérémonie commença, et on m'apprit qu'elle durerait les deux jours suivants tout entiers. À l'exception des femmes qui se lamentaient auprès du cadavre, chacun semblait disposé à noyer dans les plaisirs de la table le souvenir du deuil récent. Les filles, parées de leurs sauvages atours, dansaient ; les vieillards chantaient ; les guerriers fumaient et bavardaient ; et les jeunes gens des deux sexes festoyaient abondamment et semblaient se réjouir aussi agréablement qu'ils l'auraient fait à un mariage.

Les indigènes connaissent l'art d'embaumer, et l'exercent avec un succès tel que les corps de leurs grands chefs se conservent fréquemment de longues années dans les cases mêmes où ils sont morts. J'en vis trois lors de ma visite à la baie de Taï-o-Hae. L'un, enveloppé dans les larges plis d'un tapa, qui lui découvrait seulement le visage, était placé debout contre la paroi de l'habitation. Les autres étaient étendus sur des bières de bambou, dans des édicules ouverts, consacrés à leur mémoire. Les têtes des ennemis tués dans le combat sont régulièrement conservées et pendues comme trophées dans la case de leurs vainqueurs. Je ne suis pas au courant des procédés en usage, mais je crois que la fumée y joue un grand rôle. Tous les restes que je vis offraient l'apparence d'un jambon qui a passé un certain temps dans une cheminée fumeuse.

Mais laissons là les morts et retournons aux vivants. La grande fête avait rassemblé, comme j'avais bonne raison de le supposer, tous les occupants du val ; il me fut donc possible de calculer leur nombre. Je croirais volontiers que Taïpi comptait environ deux mille habitants ; et c'était là le chiffre le



mieux approprié à la superficie du domaine. Celui-ci a environ neuf milles de long, sur un de large en moyenne ; les cases se répartissent à de larges intervalles dans toute son étendue, mais principalement vers son extrémité supérieure. Il n'y a pas de villages proprement dits : les habitations s'élèvent çà et là dans l'ombre des bois, ou sont éparpillées le long des sinuosités du cours d'eau ; leurs parois de bambou aux tons dorés et leur chaume d'un blanc éclatant forment un beau contraste avec la verdure perpétuelle qui les abrite. Il n'y a de routes d'aucune sorte dans la vallée, rien qu'un labyrinthe de pistes qui serpentent et ondulent sans fin parmi la brousse.

La rançon du péché originel pèse très légèrement sur la vallée de Taïpi ; car, à la seule exception de l'allumage du feu par friction, je n'y vis exécuter nul travail qui fît venir la sueur sur aucun front. Quant à bêcher la terre et lui demander sa subsistance, la chose y est complètement inconnue. La nature a planté l'arbre à pain et le bananier, et lorsqu'elle le juge bon elle en porte les fruits à maturité ; le sauvage paresseux n'a plus alors qu'à étendre la main pour satisfaire son appétit.

Infortuné peuple ! Je frémis quand je songe à la transformation qu'un petit nombre d'années amènera dans leur séjour paradisiaque ; et probablement lorsque les vices les plus destructeurs et les pires apanages de la civilisation auront chassé de la vallée la paix et le bonheur, les généreux Français proclameront à l'univers que les îles Marquises ont été converties au christianisme ! Et ce sera là sans doute pour le monde catholique un glorieux événement... Que le ciel protège les « îles de la mer » ! La sollicitude que leur témoigne la chrétienté a trop souvent, hélas ! amené leur perte.

Comment certains de ces pauvres insulaires comprendraient-ils, en regardant autour d'eux, que la plus grande partie de leurs calamités trouvent leur origine dans l'émotion suscitée à des thés, sous l'influence de laquelle des gentlemen à l'air plein de bonté derrière leur cravate blanche sollicitent des dons, tandis que des vieilles dames à lunettes et des jeunes filles en robes de drap simple y vont de leur pièce de six pence en faveur d'une caisse destinée à l'amélioration de l'état spirituel des Polynésiens, mais dont le résultat a presque invariablement été d'amener leur destruction temporelle !

Qu'on civilise les sauvages, soit, mais qu'on les civilise en bien, et non en mal. Qu'on supprime l'idolâtrie, mais non en supprimant les idolâtres. Les

Anglo-Saxons ont extirpé le paganisme de presque tout le continent nord-américain ; mais avec lui, ils ont pareillement extirpé la plus grande partie de la race rouge. La civilisation élimine graduellement de la terre les derniers vestiges du paganisme, et en même temps réduit à vue d'œil le nombre de ses malheureux sectateurs.

Dans les îles de la Polynésie, on n'a pas plus tôt renversé les idoles, abattu les temples, et converti les idolâtres en chrétiens nominaux, que la maladie, le vice et la mort font leur apparition. La terre dépeuplée est alors envahie par la horde rapace d'individus éclairés qui s'établissent dans ses limites et annoncent à grands cris le progrès de la Vérité. De coquettes villas, des jardins soignés, des pelouses tondues, des clochers et des coupoles s'élèvent, tandis que le pauvre sauvage ne se voit bientôt plus qu'un intrus dans le pays de ses pères, et cela jusque sur l'emplacement même de la case où il est né. Accaparés sans vergogne par l'étranger, les produits spontanés de la terre, réservés par la sagesse divine à la subsistance des indolents naturels, sont consommés sous les yeux des habitants faméliques, ou expédiés à bord des nombreux vaisseaux qui touchent désormais à leurs rives.

Lorsque les misérables affamés sont privés ainsi de leurs ressources naturelles, leurs bienfaiteurs viennent leur raconter qu'ils doivent travailler et gagner leur pain à la sueur de leur front. Mais plus encore qu'à un délicat gentleman né dans l'opulence héréditaire, le labeur manuel est cruellement hostile au voluptueux Indien une fois dépouillé des bienfaits du ciel. Habitué à sa vie de farniente, il ne peut ni ne veut faire d'efforts ; et le besoin, la maladie, le vice, tous maux d'importation étrangère, ont tôt fait de mettre un terme à sa misérable existence.

Mais qu'importe tout cela ? Admirez le glorieux résultat ! Les abominations du paganisme ont fait place aux purs rites du culte chrétien ; l'ignorant sauvage a été supplanté par l'Européen raffiné ! Voyez Honolulu, métropole des îles Sandwich ! Un groupe de négociants désintéressés et de hérauts dévoués de la Croix, s'étant volontairement exilés, se sont établis sur le lieu même qui, il y a vingt ans, était déshonoré par l'idolâtrie. Voilà un beau sujet de discours pour un éloquent orateur de réunion biblique ! Aussi ne s'est-on pas fait faute de tirer parti de cette occasion de rhétorique missionnaire. Mais lorsque ces philanthropes nous font parvenir leurs

brillants comptes rendus sur une moitié de leurs activités, pourquoi donc leur modestie les retient-elle de publier l'autre moitié de leurs bonnes actions ? Ce ne fut pas avant d'avoir été moi-même à Honolulu que je sus que la civilisation apportée aux quelques naturels restants avait consisté à les transformer en chevaux de trait et leur évangélisation à en faire des bêtes de somme. Mais il en est ainsi. On les a littéralement pliés aux traits et attelés comme des bêtes brutes aux véhicules de leurs éducateurs spirituels !

Parmi tant de scènes de ce genre que j'ai vues, je n'oublierai jamais une robuste et rubiconde personne, à l'air fort distingué – c'était l'épouse d'un missionnaire – qui, jour après jour et durant des mois, allait faire son tour quotidien dans une petite charrette traînée par deux insulaires, dont l'un était un vieil homme à cheveux gris, et l'autre un adolescent malin ; tous deux, à l'exception de la feuille de figuier, étaient aussi nus que le jour de leur naissance. En terrain plat, cette paire de bipèdes de trait allait d'un vilain trot traînant, dans lequel le jouvenceau se retenait sans cesse à la manière d'un cheval rusé, tandis que le vieux canasson tirait péniblement et faisait tout le travail.

Ainsi cahotée le long des rues de la ville en cet élégant équipage, la dame jette autour d'elle les fiers regards d'une reine conduite en pompe à son couronnement. Une côte soudaine, néanmoins, ou une route sablonneuse ont vite fait de troubler sa sérénité. Les petites roues s'enlisent dans le terrain mou ; le vieux se tient là à tirer, tout suant, tandis que le jeune caracole autour sans rien faire ; la charrette ne bouge pas d'un pouce. Croyez-vous que la vieille dame au cœur tendre, qui a abandonné famille et patrie pour le bien des âmes des pauvres païens, va penser un peu à leurs corps, et descendre pour faciliter la tâche de l'infortuné vieux jusqu'à ce qu'il ait atteint le sommet ? Oh non ; elle n'y songerait même pas. Pour sûr, il ne lui disait rien de mener les vaches au pâturage dans la vieille ferme de la Nouvelle-Angleterre ; mais depuis lors, les temps ont changé. Aussi reste-t-elle assise et braille : « Houkî ! houkî ! » (Tire, tire.) Le vieillard, effrayé par le bruit, s'escrime plus que jamais ; et le plus jeune fait grand semblant de peiner aussi, mais il a bien soin de ne pas perdre de vue sa maîtresse afin de profiter du premier moment où il pourra esquiver le danger. À la fin la bonne dame perd toute patience : « Houkî ! houkî ! » et vlan ! un coup sec du lourd manche de son éventail s'abat sur le crâne dénudé du vieux sauvage, tandis

que le jeune fait un écart et se met hors de portée. « Houkî ! houkî ! » s'écrie-t-elle encore. « Houkî tata kannaka ! » (Tirez fort, hommes) mais c'est en vain : elle est bien obligée à la fin de descendre et, triste nécessité ! de gagner à pied le sommet de la côte.

Dans la ville où réside ce parangon d'humilité, se trouve une spacieuse et élégante chapelle américaine, où est régulièrement célébré le service divin. Deux fois par jour chaque dimanche, vers la fin de ces dévotions, on peut voir une trentaine de petits véhicules rangés le long de la grille de l'édifice, avec pour valets de pied deux misérables indigènes qui, dans la livrée donnée par la nature, attendent auprès de chacun d'eux la dispersion de l'assemblée pour ramener à domicile leurs supérieurs.

Afin d'éviter tout malentendu sur ce que je révèle ici ou dans toute autre partie de ce volume, je tiens à préciser qu'aucun chrétien ne peut être, en théorie, hostile à la cause des missions : c'est vraiment une cause juste et sainte. Mais si le but final qu'elles se proposent est d'ordre spirituel, les moyens employés sont purement matériels ; et bien que l'objectif soit l'accomplissement de beaucoup de bien, ces moyens peuvent pourtant produire beaucoup de mal. Bref, une entreprise missionnaire, tout en étant peut-être bénie de Dieu, n'est en soi qu'œuvre humaine et, par conséquent, sujette comme toute autre à l'erreur et aux abus. Erreurs et abus ne se sont-ils donc pas glissés dans les endroits les plus sacrés, et ne peut-il y avoir là-bas des missionnaires indignes ou incapables, comme il y a chez nous des ecclésiastiques aussi répréhensibles ? L'indignité ou l'incapacité de ceux qui assument des fonctions apostoliques dans les lies retirées ne peuvent-elles passer plus inaperçues au loin que si elles s'exerçaient au cœur d'une cité ? Une confiance aveugle dans la sainteté de ses apôtres, une propension à les considérer comme incapables de fraude et à ne pouvoir supporter la moindre mise en doute de leur droiture en tant qu'hommes et que chrétiens, ont toujours été les erreurs courantes de l'Eglise. Il n'y a d'ailleurs pas lieu de s'en étonner : car, étant donné les attaques constantes exercées contre le christianisme par des ennemis sans principes, nous avons naturellement tendance à considérer toute critique du comportement ecclésiastique comme dictée par la malveillance ou l'anticléricalisme. Néanmoins, cette considération même ne me retiendra pas d'exprimer honnêtement mon sentiment.

Il y a nettement quelque chose qui ne va pas dans le fonctionnement pratique des missions des îles Sandwich. Ceux qui, pour des raisons purement religieuses, apportent leur contribution à cette entreprise, feraient bien de s'assurer que leurs dons, à force de détours, finissent bien par atteindre leur objet légitime, c'est-à-dire la conversion des Hawaïens. Si je les exhorte à cela, ce n'est pas que je mette en doute la probité de ceux qui déboursent ces fonds, mais parce que je sais que ceux-ci ne sont pas bien employés. Lire de pathétiques récits sur les tribulations des missionnaires, des descriptions enthousiastes de conversions et de baptêmes administrés à l'ombre des palmiers, est une chose ; mais c'en est une autre que de se rendre aux îles Sandwich et d'y voir les missionnaires résider dans de pittoresques villas de corail coquettement meublées, tandis que les misérables indigènes se livrent autour d'eux à toutes sortes d'immoralités.

Pour être juste, j'admettrai cependant volontiers que, quels que soient les maux qui aient pu résulter des erreurs commises dans la conduite des missions et du manque de piété fondamentale montré par certains des pasteurs, le déplorable état actuel des îles Sandwich ne leur est pourtant pas entièrement imputable. L'influence démoralisante exercée par une population étrangère dissolue et les fréquentes visites de navires de toutes espèces n'ont pas peu contribué à développer les maux auxquels je fais allusion. En un mot, ici comme partout où la civilisation s'est un tant soit peu introduite parmi ceux que nous appelons sauvages, elle a essaimé ses vices et retenu ses bienfaits.

Un homme aussi sage que Shakespeare a dit qu'un porteur de mauvaises nouvelles ne peut jouer qu'une partie perdue d'avance ; en présentant aux confiants amis de la mission hawaïenne ce que j'ai révélé à divers endroits de ce récit, je pense qu'il en sera de même pour moi. Je suis persuadé, néanmoins, que ces révélations attireront l'attention par leur nature même ; ainsi auront-elles un résultat qui n'ira pas sans bénéficier en fin de compte à la cause du christianisme aux îles Sandwich.

Je n'ai plus qu'une chose à ajouter sur ce sujet : les faits que j'ai rapportés resteront des faits, en dépit de tout ce que les bigots ou les incrédules pourront dire ou écrire à l'encontre. Il se peut cependant que mes propres réflexions soient entachées d'erreur. Auquel cas, la seule indulgence que je

demande est celle qui doit être concédée à tout homme dont l'objectif est le bien.

## CHAPITRE XXVII

Condition sociale et caractères généraux des Taïpis.

J'ai déjà eu l'occasion de dire que l'influence exercée sur la population de la vallée par ses chefs était extrêmement douce ; quant aux obligations générales ou règles de vie établissant les rapports des uns envers les autres, je serais assez tenté, d'après ce que j'ai vu, de dire qu'il n'en existait sur l'île aucune, à moins évidemment qu'on ne considère comme tel le mystérieux tabou. Durant le temps que je vécus chez les Taïpis, personne ne fut mis en jugement pour délit envers la collectivité.

Selon toute apparence, il n'existait ni tribunal ni cour d'équité ; il n'y avait pas de police municipale pour appréhender les vagabonds ou les turbulents. Bref, on ne connaissait aucune disposition légale pour la préservation du bien public et de la société, ce qui est le but éclairé de toute législation civilisée. Et pourtant tout se passait dans la vallée avec une harmonie et une douceur sans égales, j'ose l'affirmer, dans aucune communauté de mortels de la chrétienté, fût-elle la plus choisie, la plus raffinée et la plus pieuse à la fois. Comment expliquer cette énigme ? Ces insulaires n'étaient que des païens ! des sauvages ! voire des cannibales ! comment donc arrivaient-ils, sans le secours d'aucune loi établie, à faire preuve, à un degré si éminent, de cet ordre qui est le plus grand bienfait et la fierté d'un état social ?

On se demandera avec raison comment se gouvernaient ces peuplades et comment se trouvaient contenues leurs passions dans le cours de leurs affaires quotidiennes. Sans doute était-ce grâce à un principe inhérent d'honnêteté et de charité envers le prochain. Ces gens semblaient régis par cette sorte de loi tacite dictée par le bon sens, qui, en dépit de tout ce qu'on pourra dire sur l'absence de loi naturelle chez la race humaine, a ses préceptes gravés dans chaque cœur. Les grands principes de la vertu et de l'honneur, quelque déformés qu'ils puissent être par des codes arbitraires,

sont les mêmes dans l'univers entier ; et en ce qui concerne ces principes, la notion du bien ou du mal de toute action se présente de la même façon à un esprit inculte qu'à un esprit éclairé. C'est à cette perception intérieure, universellement répandue, de ce qui est juste et noble qu'on doit attribuer l'intégrité des Marquesans dans leurs rapports les uns avec les autres. Par les nuits les plus noires ils dormaient en toute sécurité, au milieu de tout ce qu'ils possédaient, dans des cases dont les portes n'étaient jamais verrouillées, car l'idée pénible du vol ou de l'assassinat ne les troublait jamais. Chaque insulaire reposait sous son toit de chaume ou restait assis sous son arbre à pain personnel, sans que personne songeât à le molester ou l'inquiéter. Il n'existait pas un cadenas dans la vallée entière, ni quoi que ce fût qui répondit à l'objet de celui-ci ; et pourtant il n'y avait pas communauté de biens. Cette longue lance, si élégamment sculptée et d'un si beau poli, appartient à Wormoonoo ; elle est infiniment plus riche que celle dont le vieux Marheyo se montre si fier ; c'est l'objet que prise le plus son propriétaire. Et pourtant, je l'ai vue posée contre un cocotier dans le bois, et c'est là qu'on la retrouva lorsqu'on la chercha. Voici une dent de cachalot, toute gravée de curieux dessins : c'est la propriété de Karluna et le plus précieux ornement de cette demoiselle. À son estime, elle vaut tous les rubis du monde, et pourtant, on voit pendre ce bijou dentaire à sa corde d'écorce tressée dans la case de la jeune fille, fort à l'écart dans la vallée ; la porte reste ouverte et tous les habitants sont partis se baigner à la rivière <sup>[7]</sup>.

Voilà pour le respect qu'on porte, à Taïpi, aux « biens mobiliers » ; quant à la sécurité d'un placement en « propriétés immobilières », je ne saurais en juger. Que le terrain de la vallée fût la propriété commune de ses habitants ou qu'il fût partagé entre un certain nombre de propriétaires fonciers qui permettaient à quiconque de s'y établir ou d'y braconner autant qu'il voulait, je n'ai jamais pu m'en rendre compte. En tout cas, il n'y avait dans l'île ni parchemins moisis ni titres de propriété ; et je serais assez enclin à croire que ses habitants tiennent leurs vallées pour bien libre donné par la nature elle-même, qu'ils peuvent « l'avoir et la garder » tant que l'herbe y pousse et que l'eau y coule ; ou jusqu'à ce que leurs visiteurs français, par une sommaire procédure translative, se l'approprient pour leur bénéfice propre.

Hier, je voyais Kory-Kory s'en aller, armé d'une longue perche, avec



laquelle, du sol, il faisait choir les fruits des plus hautes branches des arbres, pour les rapporter à la maison dans son panier de feuilles de cocotier. Aujourd'hui c'est un insulaire, dont je sais qu'il habite à l'autre bout de la vallée, qui fait de même. Sur la rive en pente de la rivière, se trouvent d'assez nombreux bananiers ; j'ai bien souvent vu des bandes de jeunes gens faire un joyeux raid sur les grands régimes dorés et les emporter l'un après l'autre, à grands cris et avec force piétinements, vers différentes régions de la vallée. Ce bosquet d'arbres à pain ou ces magnifiques régimes de bananes jaunes n'auraient pu avoir pour propriétaire quelque vieux pingre grincheux.

D'après ce que j'ai rapporté, on concevra qu'il y a, dans la vallée Taïpi, une grande différence entre la « propriété personnelle » et la « propriété foncière ». Certains individus sont évidemment plus riches que d'autres. Par exemple, la poutre maîtresse de la case de Marheyo se courbe sous le poids de nombreux et énormes ballots de tapa ; sa longue couche est tapissée de nattes superposées sur sept épaisseurs. Dehors, Tinoa a disposé dans son armoire de bambous – je ne sais trop comment on appelle cela – des rangées de Calebasses et de tranchoirs de bois, de belle apparence. Eh bien, la case qui se trouve à l'orée du bois et jouxte celle de Marheyo est celle de Ruaruga, et elle n'est pas tout à fait aussi bien meublée. Il n'y a que trois paquets de taille moyenne qui se balancent au-dessus de la tête ; il n'y a que deux épaisseurs de nattes, et les Calebasses et tranchoirs ne sont pas si nombreux ni si élégamment coloriés et sculptés. Mais il faut dire que Ruaruga a une demeure – pas aussi jolie, bien sûr – mais tout aussi commode que celle de Marheyo ; et je suppose que s'il lui prenait fantaisie de rivaliser avec son voisin, il le pourrait sans trop d'efforts. Bref, c'étaient là les principales différences perceptibles dans la fortune relative des gens de Taïpi.

La civilisation n'accapare pas toutes les vertus de l'humanité ; elle n'en a même pas sa bonne part, car elles fleurissent en plus grande abondance et avec plus de force chez bien des peuplades barbares. L'hospitalité de l'Arabe sauvage, le courage de l'Indien nord-américain et les amitiés fidèles de certaines nations polynésiennes surpassent de loin tout ce que peuvent offrir les communautés évoluées d'Europe. Si la vérité et la justice, et les principes les meilleurs de notre nature n'ont d'existence que par la force du Code, comment expliquer la condition sociale des Taïpis ? Ils faisaient montre d'une telle pureté et d'une telle droiture dans tous leurs rapports que,

pénétrant dans leur vallée, comme je le fis, avec les préjugés les plus faux sur leur caractère, je fus bientôt amené à m'écrier avec étonnement : « Sont-ce donc là ces féroces sauvages, ces cannibales assoiffés de sang, dont j'ai entendu raconter des choses si terrifiantes ? Ils entretiennent entre eux des rapports plus aisés et plus humains que bon nombre de ceux qui professent d'écrire sur la vertu et la bienveillance, et qui répètent chaque soir la magnifique prière échappée la première fois des lèvres du divin et doux Jésus. » Je dirai franchement qu'après avoir passé quelques semaines dans cette vallée des Marquises, je me formai une bien plus haute idée de la nature humaine que je ne l'avais jamais eue auparavant. Mais hélas ! depuis lors, j'ai fait partie de l'équipage d'un vaisseau de guerre, et la méchanceté concentrée de cinq cents hommes a presque retourné toutes mes théories antérieures. Il y avait dans le caractère général des Taïpis un trait admirable qui, plus que tout autre, provoquait mon admiration : c'était l'unanimité de sentiment qu'ils montraient en toute occasion. Il semblait n'y avoir chez eux que d'infimes divergences d'opinion sur quelque sujet que ce soit. Tous pensaient et agissaient de même manière. Je ne conçois pas qu'ils pourraient supporter un seul soir une conférence contradictoire : il n'y aurait rien à discuter ; et seraient-ils amenés à réunir une assemblée pour examiner l'état de la tribu, la session en serait d'une remarquable brièveté. Ils montraient cet esprit d'unanimité dans tous les actes de leur vie : tout était fait de concert et en bonne entente. Je vais rapporter un exemple de ce sens de la fraternité.

Un jour que je revenais avec Kory-Kory de ma visite accoutumée au Ti, nous passâmes par une petite clairière, sur un côté de laquelle, à ce que me dit mon valet, devait être construite cet après-midi même une maison de bambou. Une centaine au moins d'indigènes s'affairaient à rassembler des matériaux sur le terrain, les uns apportant une ou deux des cannes destinées aux murs, d'autres de minces baguettes d'hibiscus, assemblées avec des feuilles de palmiers, pour le toit. Chacun apportait sa contribution au travail ; ainsi, grâce au labeur dans l'union et la facilité, pour ne pas dire l'indolence, de tous, l'œuvre entière fut achevée avant la nuit. Les insulaires, ainsi occupés à ériger cette habitation, me faisaient penser à une colonie de castors au travail. Pour sûr, ils n'étaient guère aussi silencieux et composés que ces merveilleuses créatures, ni non plus certainement aussi diligents. À vrai dire, ils avaient quelque peu tendance à la paresse, mais il régnait une gaieté

absolument tumultueuse ; ils travaillaient ensemble dans un tel esprit d'unité et paraissaient mus par un tel instinct de bienveillance que c'était vraiment remarquable à voir.

Pas une seule femme ne prenait part à cette occupation ; si le degré de considération dans laquelle les hommes tiennent le sexe à jamais adorable est – comme l'affirment les philosophes – un juste critérium de celui du raffinement d'un peuple, alors je puis véritablement affirmer que les Taïpis sont une communauté aussi policée qu'aucune autre sous le soleil. À part les seules restrictions religieuses du tabou, les femmes de la vallée se voyaient accorder toutes les complaisances. Nulle part au monde les dames ne sont courtisées avec plus d'assiduité ; nulle part n'apprécie-t-on autant leur contribution à nos plus grands plaisirs ; et nulle part ne sont-elles plus conscientes de leur pouvoir. Loin d'être comme ces femmes de nombreuses nations grossières, qui sont contraintes de faire tout le travail pendant que leurs peu galants seigneurs et maîtres se cantonnent dans leur fainéantise, le sexe faible de la vallée de Taïpi était exempt de travail, si on peut appeler de ce nom ce qui, même sous ce climat tropical, ne provoquait jamais une seule goutte de transpiration. Leurs légères occupations ménagères, ainsi que la fabrication du tapa, le tressage des nattes ou le polissage des coupes à boire étaient les seuls emplois réservés aux femmes. Encore ceux-ci ressemblaient-ils assez à ces plaisantes distractions qui meublent les loisirs des élégantes de chez nous. Mais ces occupations, aussi légères et agréables qu'elles soient, ne tentaient que rarement les jeunes filles écervelées ; ces demoiselles volontaires et insouciantes avaient en effet en aversion toute occupation utile. Comme tant de ces beautés gâtées, elles ne faisaient que se promener dans les bois, se baigner à la rivière, danser, flirter, faire toutes sortes d'espiègleries, et leurs jours s'écoulaient en somme comme une ronde joyeuse de bonheur sans nuage.

Durant tout mon séjour dans l'île, je ne fus jamais témoin d'une seule querelle, ni de quoi que ce soit qui pût le moindrement se comparer même à une simple discussion. On aurait dit que les naturels formaient une seule grande famille, dont les membres auraient été liés par la plus solide affection. Je ne remarquai pas tant l'amour entre parents, car il semblait se fondre dans l'amour général : là où tous étaient traités en frères et sœurs, il était difficile de discerner qui était effectivement apparenté par le sang.

Qu'on n'aille pas supposer que j'ai surfait le tableau ; certainement pas. Et qu'on ne m'objecte pas non plus que l'hostilité de cette tribu envers les étrangers ou l'inimitié héréditaire qu'elle porte à ses compatriotes d'au-delà des montagnes sont des faits qui me contredisent. Non pas : ces antinomies apparentes sont faciles à expliquer. De nombreuses légendes de violences et de tromperies, aussi bien que certains événements qui se sont passés sous leurs yeux, ont appris à ces peuplades à considérer les blancs avec horreur. La cruelle invasion de leur pays par Porter était suffisante à elle seule pour la provoquer amplement ; et je ne puis que sympathiser avec l'esprit qui pousse le guerrier Taïpi à garder, à la pointe de sa lance, toutes les passes menant à sa vallée ou, debout sur le rivage, le dos tourné à sa verdoyante demeure, à tenir à distance l'envahisseur européen.

Je ne puis montrer la même assurance quant à l'origine de l'inimitié portée par ce clan particulier aux tribus voisines. Je ne dirai pas que ce sont leurs ennemis les agresseurs, ni n'essayerai-je de minimiser leur conduite. Mais enfin, si nos mauvaises passions doivent trouver une issue, il vaut bien mieux les orienter sur des étrangers qu'au sein de la communauté dont nous faisons partie. Dans bien des pays civilisés, les luttes civiles, aussi bien que les inimitiés domestiques, vont de pair avec les plus atroces des guerres étrangères. Combien sont-ils moins coupables, donc, nos insulaires à qui ne peut être reprochée qu'une seule de ces trois fautes – encore est-ce la moins criminelle !

D'ici peu, le lecteur aura quelque raison de soupçonner les Taïpis de cannibalisme ; peut-être alors me reprochera-t-il mon admiration pour une peuplade à qui on peut imputer un crime aussi odieux. Mais cette seule énormité de leur caractère n'est pas à moitié aussi horrible qu'on la décrit d'ordinaire. Si l'on en croit la légende populaire, les équipages de navires naufragés sur quelque côte barbare sont mangés tout crus, comme autant de morceaux délicats, par les discourtois indigènes ; les malheureux voyageurs sont attirés dans des baies riantes et traîtresses, où on leur assène sur le crâne des coups de bizarres massues de guerre, après quoi on les sert sans autre préparation. En réalité, ces récits sont si horribles et improbables, que bien des gens sensés et mieux informés ne veulent pas croire que les cannibales existent effectivement ; aussi placent-ils sur la même étagère que Barbe-Bleue ou Jean-le-Tueur-de-Géants tout livre de voyages ayant la prétention

de donner sur eux quelques renseignements ; tandis que d'autres, accordant une foi aveugle aux histoires les plus extravagantes, croient fermement qu'il existe sur terre des gens aux goûts si dépravés qu'ils préféreraient infiniment une seule bouchée d'humanité matérielle à un bon dîner de rosbif et de plum-pudding. Là encore, la Vérité, qui adore le juste milieu, se trouve entre les deux extrêmes ; car le cannibalisme se pratique, dans une mesure fort modérée, chez plusieurs des tribus primitives du Pacifique, mais uniquement sur les corps d'ennemis tués. Aussi horrible et effrayante, aussi immensément haïssable et condamnable que soit cette coutume, j'affirme que ceux qui la pratiquent sont par ailleurs humains et vertueux.

## CHAPITRE XXVIII

Parties de pêche. – Mode de répartition du poisson. – Banquet de minuit.  
– Chandelles-chronomètres. – Je mange le poisson sans façon.

Il n'y avait pas de circonstance où le naturel social et aimable des Taïpis fût aussi évident que dans l'organisation de leurs grandes parties de pêche. Par quatre fois au cours de mon séjour, les jeunes hommes s'assemblèrent aux environs de la pleine lune pour ces excursions. Comme ils restaient généralement absents à peu près quarante-huit heures, j'en conclus qu'ils allaient en pleine mer, à quelque distance de la baie. Les Polynésiens se servent rarement de la ligne et de l'hameçon, mais presque toujours de grands filets fort ingénieusement fabriqués avec les fibres tordues d'une certaine écorce. J'eus l'occasion d'en examiner plusieurs, alors qu'ils étaient étendus pour sécher sur la plage de Nuku-Hiva. Ils ressemblent beaucoup à nos propres seines et doivent être presque aussi résistants.

Tous les insulaires des mers du Sud aiment passionnément le poisson ; mais aucun certainement autant que les habitants de Taïpi. Je n'arrivais donc pas à comprendre pourquoi ils le recherchaient si rarement dans leurs propres eaux ; car les parties de pêche n'étaient organisées qu'à époques données, et ces occasions étaient toujours attendues avec un très grand intérêt.

Pendant l'absence des pêcheurs, la population entière était en effervescence et on n'entendait parler que de pehî, pehî (le poisson, le poisson). Vers le moment où leur retour était attendu, le télégraphe vocal commençait de fonctionner ; les habitants répartis sur toute la longueur de la vallée bondissaient sur les rochers et dans les arbres, en poussant des cris de joie à l'idée du festin imminent. Aussitôt que l'approche de la troupe était annoncée, il y avait une ruée générale des hommes vers la plage ; certains restaient cependant autour du Ti, pour préparer la réception du poisson, qui serait apporté aux bois tabous dans d'immenses emballages de feuilles suspendus chacun à une perche reposant sur les épaules de deux hommes.

J'étais présent au Ti en une de ces occasions, et la scène m'intéressa au plus haut point. Lorsque tous les paquets eurent été apportés, ils furent étendus sur un rang sous la véranda du bâtiment et ouverts. Les poissons étaient tous de petite taille – à peu près celle du hareng et de toutes couleurs. Le huitième environ étant réservé à l'usage du Ti même, le reste fut divisé en nombreux petits paquets, qui furent aussitôt envoyés dans toutes les directions jusqu'au fin fond de la vallée. Arrivés à destination, ceux-ci étaient de nouveau divisés et répartis également dans les différentes cases de chaque secteur particulier. Le poisson était strictement tabou jusqu'à ce que la distribution fût entièrement effectuée, et celle-ci semblait l'être de la manière la plus impartiale. Cette méthode permettait à chaque homme, à chaque femme et à chaque enfant de goûter au même moment ce mets favori de tous.

Il me souvient qu'une fois, les pêcheurs rentrèrent à minuit ; mais cette heure indue ne tempéra nullement l'impatience des insulaires. On put voir les messagers dépêchés du Ti se précipiter en toutes directions au travers des bois profonds ; chaque individu était précédé d'un garçon porteur d'une torche flamboyante faite de branches sèches de cocotier ; il ramassait de temps à autre sur son chemin de quoi renouveler son luminaire. L'éclat sauvage de ces énormes flambeaux, illuminant de façon saisissante les recoins les plus profonds de la vallée et qu'on voyait avancer rapidement sous la voûte des feuilles ; les cris barbares des messagers excités annonçant leur arrivée, auxquels on répondait de toutes parts ; l'aspect étrange de leurs corps nus se détachant sur les ténèbres de l'arrière-plan ; tout cela produisit sur mon esprit un effet que je ne suis pas près d'oublier.

Ce fut à cette même occasion que Kory-Kory me réveilla en plein milieu de la nuit pour me communiquer, l'air délirant, le renseignement contenu dans les mots pehî perni (poisson venu). Il se trouvait que je jouissais justement d'un sommeil remarquablement profond et réparateur, et je ne pouvais imaginer pourquoi cette annonce ne pouvait attendre le matin ; je fus même pris d'une forte envie de me mettre en colère et de froter les oreilles à mon valet ; mais à la réflexion, je me levai tranquillement, et, sur le seuil de la case, ne fus pas peu intéressé par l'illumination mobile que je pus alors admirer.

Lorsque le vieux Marheyo reçut sa part du butin, des préparatifs

immédiats furent faits pour un banquet de minuit ; des Calebasses de popoi furent remplies jusqu'au bord ; des fruits à pain grillés ; et un énorme gâteau d'amaa, présenté sur une immense feuille de bananier, fut découpé à l'aide d'un éclat de bambou.

À ce souper, nous étions éclairés par plusieurs chandelles locales, tenues par des jeunes filles. Ces chandelles sont fort ingénieusement fabriquées. Il y a une noix très répandue dans la vallée, – les Taïpis l'appellent l'aamoo, – qui ressemble beaucoup à notre marron d'Inde. On brise l'écorce pour en extraire entièrement le contenu, et on en enfile autant que besoin est sur la longue fibre élastique qui parcourt les branches du cocotier. Certaines de ces chandelles mesurent huit ou dix pieds de long ; mais comme elles sont absolument flexibles, une des extrémités est roulée en serpent, tandis qu'on allume l'autre. La noix brûle avec une flamme bleuâtre et capricieuse, et l'huile qu'elle contient est épuisée au bout de dix minutes environ. Dès que l'une s'éteint, la suivante s'enflamme et on fait tomber les cendres de l'autre dans une coquille de noix spécialement affectée à cet usage. La personne qui s'en occupe peut chiffrer le temps écoulé d'après le nombre de noix consommées, ce qui est aisé, car il suffit de compter les bouts de tapa répartis à intervalles réguliers le long de la corde.

Je suis désolé de faire connaître un fait si affligeant, mais les habitants de Taïpi avaient pour habitude de dévorer le poisson tout à fait comme des gens civilisés mangent les radis, et sans plus de préparation. Ils l'avalent cru : écailles, arêtes, ouïes et tout. Ils tiennent le poisson par la queue, et la tête une fois introduite dans la bouche, l'animal entier disparaît avec une rapidité qui laisserait presque penser qu'il a été dégluti tout d'une pièce.

Du poisson cru ! Oublierai-je jamais ce que je ressentis en voyant pour la première fois ma beauté des îles en dévorer un ? Oh, ciel ! Faïaoahé, comment as-tu jamais pu contracter une si vilaine habitude ? Pourtant, le premier choc émoussé, cette coutume commença de me paraître moins odieuse, et je m'accoutumai bientôt à la voir sans haut-le-cœur. Qu'on ne s'imagine pas cependant que la ravissante Faïaoahé avait l'habitude d'avaloir de gros poissons communs ; ah ! mais non ; de sa jolie petite main, elle saisissait un amour de petit poisson, délicat et doré à souhait, et le croquait avec autant d'élégance et de candeur que si c'eût été un biscuit de Naples.



Mais, hélas ! c'était après tout un poisson cru ; et tout ce que je puis dire, c'est que Faïaoahé le mangeait d'une manière plus distinguée que n'importe quelle autre fille de la vallée.

« Quand vous êtes à Rome, vivez comme les Romains » ; je trouvais ce proverbe si sage que, me trouvant à Taïpi, je me fis un devoir de suivre l'exemple des Taïpis. C'est ainsi que je mangeais le popoi comme ils le faisaient ; je circulais dans un costume remarquable de simplicité ; et je reposais sur la couche commune ; je faisais encore beaucoup d'autres choses en conformité avec leurs usages particuliers ; mais le plus loin que je fus jamais dans le sens du conformisme, ce fut de me régaler en plusieurs occasions de poissons crus. Il faut dire qu'ils sont remarquablement tendres et tout petits ; l'entreprise n'était en somme pas si désagréable, et, après quelques essais, je commençai à y prendre positivement goût ; j'avoue cependant que je les soumettais à une légère opération avec mon couteau, avant d'en faire mon repas.

## CHAPITRE XXIX

Histoire naturelle de la Vallée. – Lézards dorés. – Familiarité des oiseaux. – Moustiques. – Mouches. – Chiens. – Un chat solitaire. – Le climat. – Le cocotier. – Curieuses manières d’y grimper. – Agilité d’un jeune chef. – Intrépidité des enfants. – Tou-Tou et le cocotier. – Les oiseaux de la Vallée.

Je crois que je devrais maintenant donner à mon lecteur quelques éclaircissements sur l’histoire naturelle de la vallée. D’où donc, ô mânes du comte de Buffon et du baron Cuvier, pouvaient bien venir ces chiens que je vis à Taïpi ? Des chiens ! c’étaient plutôt de gros rats sans poils ; ils avaient tous la peau lisse, luisante et mouchetée, les flancs rebondis et de fort vilaines têtes. D’où pouvaient-ils donc être venus ? J’étais fermement convaincu que ce n’était pas un produit indigène de la région ; ils avaient même l’air de se sentir des intrus, car ils semblaient assez honteux et cherchaient toujours à se cacher dans quelque coin sombre. Il était visible qu’ils ne se sentaient pas chez eux dans la vallée, qu’ils auraient souhaité d’en être bien loin, là-bas dans ce vilain pays d’où ils devaient être venus.

Les affreux cabots ! je les avais en abomination ; je crois que rien ne m’aurait fait plus plaisir que de les voir tous crever. En fait, j’allai même une fois jusqu’à suggérer à Mehevi l’utilité d’une croisade canine ; mais le bon roi ne voulut pas y consentir. Il m’écouta avec beaucoup de patience ; mais lorsque j’eus fini, il secoua la tête et me confia qu’ils étaient tabous.

Quant à l’animal qui fit la fortune de l’ancien lord-maire Whittington : je n’oublierai jamais ce jour où, couché vers midi dans la maison, – tout le monde sommeillait – il m’arriva de lever les yeux et mon regard rencontra celui d’un énorme et fantomatique chat noir ; il était assis tout droit dans l’encadrement de la porte, et me regardait de ses terribles yeux verts et globuleux, comme un de ces monstrueux diabolotins qui tourmentent certains saints de Teniers ! Je suis de ces malheureux à qui la vue de ces animaux est en tout temps une contrariété insupportable.

Déjà ennemi par tempérament des chats en général, l'apparition inattendue de celui-là me bouleversa complètement. Lorsque je me fus un peu remis de la fascination qu'exerçait sur moi son regard, je me levai brusquement ; le chat s'enfuit et, encouragé par cela, je bondis hors de la maison à sa poursuite ; mais il avait disparu. Ce fut la seule fois que j'en vis un dans la vallée, et je ne puis imaginer comment il y arriva. Il est possible qu'il se soit échappé d'un des navires de Nuku-Hiva. Il était vain de chercher quelque renseignement là-dessus chez les naturels, du moment qu'aucun d'eux n'avait vu l'animal, dont l'apparition est demeurée pour moi un mystère jusqu'à ce jour.

Parmi les quelques animaux qu'on peut rencontrer à Taïpi, il n'y en avait aucun qui excitât davantage mon intérêt qu'une magnifique espèce de lézard doré. Celui-ci pouvait mesurer cinq pouces de la tête à la queue, et avait les plus élégantes proportions. On en voyait des quantités se chauffer au soleil sur le chaume des cases, et des multitudes montraient à toute heure du jour le scintillement de leurs flancs, tandis qu'ils s'ébattaient parmi les touffes d'herbe ou montaient et descendaient vivement, en troupe, le long des hautes tiges des cocotiers. Mais la beauté remarquable et la vivacité de ces petits animaux n'étaient pas les seuls titres qu'ils avaient à mon admiration : ils étaient parfaitement familiers et inaccessibles à la crainte. Souventes fois, alors que je m'étais assis au plus chaud de la journée sur le sol de quelque endroit ombreux, j'en étais tout couvert. Quand j'en rejetais un de sur mon bras, il se pouvait qu'il me regrimpât dans les cheveux ; et si j'essayais de lui faire peur en lui pinçant doucement la patte, il se tournait pour chercher protection vers la main même qui l'attaquait.

Les oiseaux aussi sont remarquablement familiers. Quand il vous arrivait d'en voir un perché sur une branche à portée de la main, et que vous avanciez celle-ci, il ne s'enfuyait pas immédiatement à tire-d'aile, mais attendait tranquillement en vous regardant jusqu'à ce que vous le touchiez presque ; alors il prenait doucement son vol, moins eût-on dit par peur de votre présence que par désir de se retirer de votre chemin. Si le sel avait été moins rare dans la vallée, c'était bien l'endroit où employer ce procédé de chasse.

Je me rappelle qu'une fois, sur une île déserte des Galápagos, un oiseau vint se poser sur ma main tendue, tandis que sa compagne pépiait sur un arbre

voisin. Loin de me choquer de cette familiarité, comme le fit Selkirk en semblable occasion, j'en ressentis au contraire le plus exquis des ravissements ; et ce fut avec un plaisir du même ordre que je vis par la suite les oiseaux et les lézards de la vallée marquer leur confiance en la douceur de l'homme.

Parmi les nombreuses calamités qu'ont amenées les Européens à certains des indigènes des mers du Sud, se trouve l'importation accidentelle de cet ennemi de tout repos, de cet irritant des caractères les plus égaux : le moustique. Aux îles Sandwich et dans deux ou trois de l'archipel de la Société, il existe maintenant des colonies florissantes de ces insectes, qui promettent de supplanter complètement avant peu les maringouins primitifs. Ils piquent, bourdonnent et tourmentent d'un bout à l'autre de l'année et, à force d'exaspérer incessamment les naturels, entravent les saints travaux des missionnaires.

Les Taïpis sont encore entièrement préservés de cet hôte importun ; mais sa place est malheureusement tenue, dans une certaine mesure, par la présence occasionnelle d'une espèce de mouche minuscule qui, tout en ne piquant pas, est néanmoins cause d'intolérables désagréments. La familiarité des oiseaux et des lézards n'est rien à côté de l'entière confiance de cet insecte. Il se posera sur un de vos cils, et restera perché là tant que vous ne ferez rien pour l'en déloger ; ou bien il se frayera un chemin parmi vos cheveux, ou encore dans le creux de votre narine, au point que vous vous demanderez s'il n'est pas résolu à explorer jusqu'à votre cerveau même. Je fus une fois assez malavisé pour bâiller au moment où un grand nombre de ces bestioles tournaient autour de moi. Jamais je ne recommencerai ! Il y en eut bien une demi-douzaine à se précipiter dans ce logement vacant, où elles commencèrent à marcher au plafond ; la sensation était horrible. Je fermai involontairement la bouche, et les pauvres créatures, enveloppées des ténèbres internes, durent dans leur consternation trébucher sur mon palais et se trouver précipitées dans le gouffre qui le suivait. En tout cas, bien que par la suite j'eusse gardé la bouche charitablement ouverte durant cinq bonnes minutes pour ménager une issue aux retardataires, aucune d'elles ne profita de l'occasion.

Il n'y a aucune espèce d'animaux sauvages dans l'île, à moins qu'on ne

considère comme tels les naturels eux-mêmes. Les montagnes et l'intérieur ne présentent que solitudes silencieuses, exemptes du rugissement des bêtes de proie, et animées seulement de rares signes d'une menue vie. Pas de reptiles venimeux, aucun serpent quelconque dans les vallées.

Dans une réunion d'indigènes marquesans, la pluie et le beau temps ne sont pas d'une grande ressource comme sujets de conversation, car le temps n'offre guère de vicissitudes. Il est vrai que la saison des pluies amène de fréquentes ondées, mais elles sont intermittentes et rafraîchissent l'atmosphère. Un insulaire qui a décidé quelque expédition ne sent nullement, en se levant le matin, le besoin d'aller regarder à la porte l'aspect qu'offre le ciel ou de vérifier de quel côté vient le vent. Il est toujours sûr d'avoir « une belle journée » ; quant à la perspective de quelques douces averses, il l'accueille avec plaisir. Il n'y a jamais dans l'île de « ce temps admirable », dont on a toujours eu les oreilles rebattues en Amérique, et qui continue à provoquer, en manière de conversation, les exclamations admiratives de mes concitoyens d'un certain âge. Il ne se produit non plus aucune de ces variations météorologiques inattendues, qui ailleurs nous surprennent toujours. Dans la vallée Taïpi, les glaces ne nous paraîtraient jamais moins désirables du fait de gelées soudaines ; on ne remettrait pas un pique-nique par suite d'une fâcheuse tempête de neige : car là-bas, les jours succèdent aux jours en une ronde estivale et ensoleillée, ininterrompue, et l'année entière n'est qu'un long mois de juin tropical.

C'est la générosité de ce climat qui permet aux cocotiers de se développer comme ils le font. De prime abord, il semblerait que leur fruit précieux, amené à la perfection par la richesse du sol des Marquises, et porté bien haut sur leur colonne majestueuse à plus de cent pieds de terre, se trouve hors de portée des simples indigènes. Le stipe lisse et élancé ne présente en effet pas la moindre branche ni la moindre protubérance qui permette d'y grimper ; c'est un obstacle qui ne peut être surmonté que par la surprenante agilité et l'habileté des insulaires. On pourrait croire que leur indolence les conduirait à attendre patiemment l'époque où les noix mûres, se détachant lentement de leurs queues, tombent une à une à terre. Ce serait certainement le cas, n'était que ce qu'ils apprécient le plus au monde, c'est le jeune fruit : enfermé dans sa souple écale verte, avec la chair naissante qui y adhère sous forme d'une pellicule de gelée, il contient le plus délicieux nectar. Les insulaires ont au

moins une vingtaine de mots différents pour exprimer l'idée de la noix aux divers stades de son évolution. Un grand nombre d'entre eux rejettent complètement le fruit, sauf à une époque particulière de sa croissance que, aussi incroyable que cela paraisse, ils peuvent déterminer à une ou deux heures près. D'autres sont encore plus capricieux dans leurs prédilections ; après avoir rassemblé en un tas des noix de tous âges, ils les percent ingénieusement, et sirotent le lait de l'une, puis de l'autre, avec la même délicatesse de goût qu'un dégustateur de vins s'exerçant, verre en main, parmi ses poussiéreuses dames-jeannes de divers crus.

Certains jeunes hommes, aux formes plus souples que celles de leurs camarades, et peut-être à l'esprit plus intrépide, avaient une manière de marcher le long du tronc des cocotiers qui me paraissait quasi miraculeuse ; quand je les regardais ainsi faire, j'éprouvais la même perplexité, mêlée de curiosité, que ressent un enfant devant une mouche circulant les pattes au plafond.

Je vais tâcher de décrire la manière dont Naanî, un noble jeune chef, accomplissait parfois cet exploit pour mon plaisir personnel ; mais je dois d'abord mentionner la petite représentation qui précédait. Quand je lui signifie mon désir de le voir cueillir pour moi un jeune fruit à un certain arbre, le beau sauvage, assumant soudain une attitude de surprise, feint d'être étonné d'une demande aussi absurde. Après qu'il a joué un moment de cette position, les bizarres sentiments qu'il a ainsi exprimés se muent en une sorte de résignation comique à ma volonté ; il regarde alors d'un air songeur le sommet huppé de l'arbre, se dresse sur la pointe des pieds en étirant le cou, et lève un bras comme s'il essayait, du sol où il se trouve, d'atteindre le fruit. Frustré dans sa tentative enfantine, il se laisse glisser à terre d'un air découragé, et se bat la poitrine dans son désespoir bien mimé ; puis, 'bondissant soudain sur ses pieds et rejetant la tête en arrière, il élève les deux mains, tel un enfant prêt à attraper une balle qui retombe. Après avoir poursuivi ce manège pendant quelques instants comme s'il s'attendait que le fruit lui fût jeté par quelque bon esprit logé au sommet de l'arbre, il se retourne comme un fou, et simulant un nouvel accès de désespoir s'enfuit à une quarantaine de pieds. Il reste là un moment, image exacte de la détresse, à lorgner l'arbre ; mais l'instant d'après, il semble recevoir une inspiration soudaine, et se précipite à nouveau vers lui ; il enserre le tronc des deux bras,

l'un placé un peu plus haut que l'autre ; il applique la plante des pieds réunis contre l'arbre, tend les jambes jusqu'à les avoir presque horizontales, et son corps se plie ainsi en arceau ; alors, passant une main par-dessus l'autre et usant de même de ses pieds, il s'élève de terre à vive et constante allure ; avant qu'on ait eu le temps de s'en rendre compte, il a gagné le berceau dans lequel sont nichées les noix et, plein d'une joie tapageuse, lance à terre le fruit demandé.

Cette manière de marcher le long de l'arbre n'est praticable que là où le tronc s'éloigne fortement de la perpendiculaire. Mais c'est presque toujours le cas ; certains des troncs parfaitement rectilignes sont inclinés jusqu'à former un angle de trente degrés.

Les moins actifs des hommes, ainsi que bien des enfants de la vallée, ont une autre méthode pour grimper. Ils prennent un large et solide morceau d'écorce, dont ils assujettissent l'un et l'autre bout à leurs chevilles ; lorsqu'ils écartent leurs pieds ainsi liés, il reste entre ceux-ci un espace d'un peu plus de douze pouces. Ce dispositif leur facilite grandement la grimpe. Le lien, pressé contre l'arbre et épousant de près sa forme, offre un appui passablement ferme ; tandis que les bras enserrant le tronc et soutiennent le corps à intervalles réguliers, le bas des jambes est remonté à chaque coup d'un pied environ, et une élévation correspondante des mains suit immédiatement. J'ai ainsi vu de petits enfants de cinq ans à peine grimper sans peur le long du mince stipe d'un jeune cocotier et, suspendus à près de cinquante pieds, recevoir les applaudissements de leurs parents restés au sol ; ceux-ci battaient des mains, et les encourageaient à monter encore plus haut.

Que diraient, pensai-je la première fois que j'assistai à une de ces exhibitions, que diraient nos mères si nerveuses d'Amérique ou d'Angleterre si un de leurs enfants se mettait à faire montre d'une telle audace ? Les Lacédémoniennes auraient pu l'approuver, mais la plupart des dames modernes auraient piqué une crise de nerfs à cette seule vue.

Au sommet du cocotier les multiples branches, rayonnant de tous côtés, forment une sorte d'ondoyant et vert panier, entre les feuilles duquel on discerne tout juste les noix en groupe serré, qui sur les arbres les plus majestueux n'apparaissent d'en bas que comme une grappe de raisins. Il me souvient d'un audacieux petit bonhomme, – le polisson s'appelait Tou-Tou –,

qui s'était construit une sorte de hutte miniature aérienne dans le pittoresque plumet d'un arbre jouxtant la case de Marheyo. Il y passait des heures, bruissant parmi les branches, et poussant des cris de joie toutes les fois que de fortes risées, descendant impétueusement des montagnes, balançaient en un large va-et-vient la haute et flexible colonne au sommet de laquelle il était perché. Chaque fois que j'entendais la voix mélodieuse de Tou-Tou, sonnante étrangement d'une si grande hauteur, et que je voyais pointer sa tête à travers le voile de verdure, il me remettait en mémoire les vers de Dibdin :

Il est un gentil angelet qui veille dans la mâtüre,

Là-haut, sur la vie du pauvre matelot.

Des oiseaux, éclatants et magnifiques, survolent la vallée de Taïpi. On les voit perchés bien haut dans les rameaux immobiles des majestueux arbres à pain, ou se balançant doucement sur les branches souples de l'Omoo ; ils passent comme des esprits ailés parmi les ombres des bois, et descendent parfois des montagnes jusqu'au sein de la vallée, en vols miroitants. Leur plumage est de pourpre et d'azur, cramoisi et blanc, ou noir et or ; on y voit des touches de toutes les couleurs : rouge sang, noir de jais ou blanc d'ivoire ; leurs yeux sont vifs et scintillants ; ils vont par le ciel en brillantes cohortes ; mais, hélas ! ils sont voués au mutisme : il n'y a pas un seul oiseau chanteur dans toute la vallée !

Je ne sais pourquoi, mais la vue de ces oiseaux, généralement messagers d'allégresse, m'oppressait toujours de mélancolie.

Tandis qu'au cours de mes promenades, ils glissaient autour de moi dans leur muette beauté, ou me contemplaient du milieu des feuilles avec leurs yeux curieux et fixes, j'étais presque enclin à penser qu'ils savaient que c'était sur un étranger que se posait leur regard, et qu'ils compatissaient à son sort.



## CHAPITRE XXX

Un professeur de beaux-arts. – Ses persécutions. – À propos de tatouages et de tabou. – Deux anecdotes illustrant ces derniers. – Quelques pensées sur le dialecte taïpi.

Au cours d'une de mes randonnées avec Kory-Kory, comme je longuais la lisière d'un épais fourré de brousse, un bruit singulier attira mon attention. Et, pénétrant dans le fourré, je fus témoin pour la première fois de l'opération du tatouage, telle que l'exécutent les insulaires.

Je vis un homme étendu à plat dos sur le sol, et, en dépit du calme affecté de ses traits, il me fut évident qu'il souffrait le martyr. Son bourreau, penché sur lui, jouait du maillet et du ciseau, absolument comme un tailleur de pierre. D'une main, il tenait une courte et mince baguette munie d'une pointe en dent de requin, sur le bout supérieur de laquelle il tapait avec un petit morceau de bois en forme de marteau, perforant ainsi la peau et la chargeant de la matière colorante qui imprégnait l'outil. Une écuelle de coco posée à terre contenait ce fluide. On le prépare en mélangeant avec un suc végétal les cendres de l'amaa (ou noix à chandelle) que l'on ne manque pas de garder dans ce but. À côté du sauvage, et répandus sur un morceau de vieux tapa, se trouvaient une multitude de petits instruments de mauvaise mine en os ou en bois, usités dans les diverses modalités de son art. Quelques-uns se terminaient par une seule pointe aiguë, et, tels de très fins pinceaux, servaient à donner les touches finales, ou à opérer sur les parties du corps les plus sensibles, comme c'était le cas dans l'exemple actuel. D'autres présentaient plusieurs pointes alignées, assez analogues aux dents d'une scie. Ceux-là s'employaient dans les parties du travail les plus rudimentaires, et notamment pour piquer des traits droits. Plusieurs avaient leurs pointes distribuées en petits dessins : il suffisait de les poser sur le corps, et un seul coup de marteau y imprimait leur trace indélébile. J'en notai plusieurs dont les manches se recourbaient de façon inquiétante, comme si on devait les introduire dans le tuyau de l'oreille, sans doute afin de placer un tatouage sur le tympan. Somme toute, la vue de

ces instruments bizarres me rappelait cet étalage d'objets à poignée de nacre et à l'air féroce que l'on voit chez le dentiste, dans leur cassette doublée de velours.

L'artiste, pour cette fois, ne s'adonnait pas à une œuvre originale, car son sujet était un vénérable insulaire, dont le tatouage avait plus ou moins pâli avec les ans et exigeait quelques restaurations : en conséquence, il s'occupait simplement à retoucher les œuvres de quelques-uns des anciens maîtres de l'école Taïpi, tracées sur la toile humaine étalée devant lui. Les parties opérées étaient les paupières, au niveau desquelles une zone longitudinale, comme celle qui décorait Kory-Kory, traversait la figure de la victime.

En dépit de tous les efforts du pauvre vieux, divers tressaillements et contractions des muscles de la face dénotaient l'exquise sensibilité de ces volets des fenêtres de son âme, qu'il faisait alors repeindre. Mais l'artiste continuait ses exercices d'un cœur non moins insensible que celui d'un major de régiment, et tout en tapotant comme un joyeux pivert, égayait son labeur d'une chanson barbare.

Sa besogne l'absorbait si profondément qu'il ne nous avait pas entendus venir. À la fin, ayant joui à mon gré du spectacle, je me décidai à attirer son attention. Il ne m'eut pas plus tôt aperçu que, s'imaginant que je venais le trouver en sa qualité professionnelle, il s'empara de moi dans un transport de joie, et voulut sans plus tarder se mettre à l'œuvre. Lorsque je lui eus fait entendre qu'il se méprenait sur mes intentions, son chagrin et son désappointement ne connurent plus de bornes. Mais surmontant ce coup, il parut déterminé à ne pas croire à mon affirmation : empoignant ses outils, il les brandit dans un voisinage périlleux de ma figure, se livrant à un exercice imaginaire de son art, coupé à tout moment d'exclamations admiratives devant la beauté de ses dessins.

Horrié à la seule idée d'être défiguré pour la vie, si le misérable en venait à exécuter son projet, je me débattis pour lui échapper, cependant que Kory-Kory, passant à l'ennemi, se gardait d'intervenir et me pressait de céder à l'odieuse requête. Mes refus répétés mirent presque hors de lui l'artiste exaspéré qui ne pouvait se résigner à perdre une si glorieuse occasion de se distinguer dans sa profession.

L'idée de graver son tatouage sur ma blanche peau l'emplissait d'un enthousiasme de peintre : à tout moment il contemplait mon visage, et chaque nouveau coup d'œil semblait ajouter à la violence de son désir. Ignorant à quelles extrémités il était capable de se porter, et frémissant du désastre qu'il pouvait infliger à ma figure, je tentai alors de détourner son attention, et en désespoir de cause, lui offris mon bras, en lui faisant signe de commencer le travail. Mais il rejeta ce compromis avec indignation, et continua ses entreprises sur ma face, comme si rien d'autre qu'elle ne pouvait le satisfaire. Quand son index se promenait sur mes traits, en posant les limites de ces bandes destinées à encercler ma physionomie, ma chair se recroquevillait positivement sur mes os. À la fin, mi-frénétique de terreur et de révolte, je parvins à me dégager des trois sauvages, et pris la fuite vers la case du vieux Marheyo, serré de près par l'indomptable artiste qui courait après moi, instruments au poing. Mais Kory-Kory se décida enfin à intervenir, et arrêta sa poursuite.

Cet incident m'ouvrit les yeux à un nouveau danger : dans un jour de malheur, j'en avais la conviction, je me verrais défiguré de telle sorte que jamais plus je n'aurais le front de retourner vers mes compatriotes, si l'occasion s'en offrait un jour.

Ces appréhensions s'accrurent encore plus lorsque le roi Mehevi et quelques-uns des chefs inférieurs me manifestèrent leur désir de me voir tatoué. Le vœu du roi me fut tout d'abord signifié trois jours après que le hasard m'eut mis en présence de l'artiste Karky. Dieux ! quelles imprécations je déversai sur ce Karky ! D'évidence il avait ourdi un complot contre moi et ma figure, et n'aurait de cesse que son projet diabolique ne fût mis à exécution. Je le rencontrai plusieurs fois en divers lieux de la vallée, et inmanquablement, du plus loin qu'il m'apercevait, il se mettait à courir après moi avec son ciseau et son maillet, qu'il agitait dans la direction de mon visage, impatient de commencer. Qu'aurait-il fait de moi !

Lorsque le roi m'exprima son désir pour la première fois, je lui déclarai mon extrême répugnance envers cette mesure, et m'agitai si fort qu'il me considérait tout ahuri d'étonnement. Cela dépassait bien entendu la compréhension de Sa Majesté, qu'un homme raisonnable et de sang-froid pût le moins du monde répugner à subir une opération aussi embellissante.

Au bout de peu de temps il réitéra sa suggestion, et comme je lui opposais le même refus, il me laissa voir son déplaisir devant mon obstination. Comme il renouvelait sa requête pour la troisième fois, je vis clairement qu'il me fallait faire quelque concession, sans quoi mon visage serait compromis à jamais. Je pris donc mon courage à deux mains et déclarai que j'acceptais d'avoir les deux bras tatoués depuis la naissance du poignet jusqu'à l'épaule. Sa Majesté se réjouit beaucoup de ma décision, et je me félicitais d'avoir terminé l'affaire par ce compromis, lorsqu'il ordonna comme allant de soi que mon visage subirait tout d'abord le même traitement. Le désespoir me prit : je le voyais, la ruine complète de ma « face divine », comme disent les poètes, pourrait seule satisfaire l'inexorable Mehevi et ses chefs, ou plutôt cet infernal Karky, car c'était lui qui se trouvait à l'origine de toute cette persécution.

La seule consolation qu'on me laissât était le choix des modèles : j'avais toute liberté de me faire traverser la figure par deux barres horizontales, à la façon de mon serviteur ; ou bien de l'avoir coupée par un nombre égal de bandes obliques ; ou encore, si en bon courtisan je voulais modeler mon style sur celui de la royauté, je pourrais porter sur ma physionomie, sous la forme d'un triangle mystique, une espèce d'emblème de franc-maçon. Cependant, je ne voulus rien de tout cela, encore que le roi me répêât sans cesse que mon choix était entièrement libre. À la fin, voyant ma répugnance insurmontable, il cessa de me tarabuster.

Mais il n'en fut pas de même de tous les autres sauvages. Il ne se passait plus de jour que je ne fusse poursuivi par les sollicitations de quelques naturels, tant et si bien qu'à la fin la vie me devint à charge : les plaisirs que j'avais jusque-là goûtés ne me procuraient plus aucune joie, et tous mes désirs antérieurs de m'enfuir de la vallée se ranimèrent avec une nouvelle énergie.

Certain fait que j'appris peu après augmenta mes appréhensions. Tout leur système de tatouage, à ce que je découvris, était en relation avec leur religion ; il devenait donc évident qu'ils étaient résolus à me convertir.

Dans la décoration des chefs, il semble qu'il soit nécessaire de pratiquer un dessin des plus compliqués, tandis que certains des naturels inférieurs avaient l'air d'avoir été tout simplement peinturlurés à grands coups de

brosse de peintre en bâtiment. Je me souviens d'un bonhomme qui se montrait extraordinairement fier d'un grand emplâtre oblong placé au sommet de son dos, et qui me faisait penser à quelque individu portant entre ses deux épaules un cataplasme cantharidé. J'en rencontrais souvent un autre qui avait les deux orbites tatouées en carrés réguliers ; comme ses organes visuels étaient remarquablement brillants, ils scintillaient sur ce fond sombre comme une paire de diamants enchâssés dans l'ébène.

Bien que je fusse convaincu que le tatouage était une pratique religieuse, je n'arrivai jamais à obtenir le moindre éclaircissement sur la nature du rapport existant entre lui et l'idolâtrie superstitieuse des gens. De même que le principe encore plus important du « tabou », il resta toujours pour moi inexplicable.

Il y a une similitude marquée – c'est même presque une identité – entre les institutions religieuses de la plupart des îles de la Polynésie ; et dans toutes se retrouve le mystérieux « tabou », plus ou moins étendu dans ses applications. Ce singulier système est fait de dispositions si bizarres et si complexes, qu'il m'est arrivé en plusieurs occasions de rencontrer des individus qui, après avoir résidé durant des années dans les îles du Pacifique et acquis une connaissance étendue de la langue du pays, se sont cependant montrés incapables de me donner une relation satisfaisante de son fonctionnement. Placé comme je l'étais dans la vallée Taïpi, je percevais à tout bout de champ les effets de cette influence universelle et toute-puissante sans pouvoir en rien la comprendre. Ces effets s'étendaient vraiment à tout et régissaient les mouvements les plus importants comme les plus courants de l'existence. Bref, le sauvage vit dans l'observance continuelle de ces commandements, qui guident et contrôlent chaque acte de sa vie.

Pendant plusieurs jours après ma venue dans la vallée, j'avais été salué au moins cinquante fois dans les vingt-quatre heures par le mot talismanique tabou qu'on me hurlait dans les oreilles pour me signaler quelque grossière violation de ces dispositions, dont je m'étais involontairement rendu coupable. Le lendemain de notre arrivée, j'avais par hasard tendu du tabac à Toby par-dessus la tête d'un naturel assis entre nous deux. Il se dressa immédiatement, comme piqué par une vipère, tandis que toute la compagnie, marquant une aussi vive horreur, criait en chœur : « Tabou ! » Jamais plus je

ne renouvelai un tel acte d'incivilité, qui à vrai dire était aussi bien interdit par les canons de la bonne éducation que par les impératifs du tabou. Mais il n'était pas toujours aussi aisé de percevoir en quoi on avait contrevenu à l'esprit de cette institution. Je fus bien souvent rappelé à l'ordre, si je puis dire, sans pouvoir deviner en quoi que ce soit quel impair j'avais bien pu commettre.

Un jour que je me promenais dans une partie reculée de la vallée, j'entendis à petite distance le son musical du maillet à tapa ; je pris un sentier qui me mena en quelques instants à une case, où une demi-douzaine de jeunes filles étaient occupées à fabriquer leur étoffe. C'était une opération à laquelle j'avais bien souvent assisté, et au cours de laquelle j'avais déjà manipulé l'écorce à tous les stades de sa préparation. En l'occurrence, les femmes étaient tout à leur travail et, après avoir levé les yeux et m'avoir dit quelques paroles aimables, elles reprirent leur occupation. Je les regardai faire un moment en silence, puis ramassant machinalement une poignée de fournitures qui gisaient alentour, je me pris sans prêter attention à les séparer. Ce faisant, je fus tout soudain saisi par une clameur semblable à celle que produirait tout un pensionnat de demoiselles sur le point d'avoir en bloc une attaque générale de nerfs. Me dressant à l'idée que j'allais sans doute apercevoir une troupe de guerriers Hapaa sur le point de renouveler l'atrocité des Sabins, je me trouvai face au groupe des jeunes filles qui, ayant laissé choir leur travail, se tenaient devant moi, les yeux exorbités, la poitrine palpitante et les doigts tendus avec horreur.

Pensant qu'il devait y avoir quelque reptile venimeux dissimulé dans l'écorce que je tenais à la main, je commençai précautionneusement à la dédoubler et à l'examiner. Cependant, les filles horrifiées redoublaient de clameurs. Leurs cris sauvages et leurs mouvements de frayeur m'alarmèrent pour de bon, et rejetant le tapa, je m'apprêtais à m'enfuir de la case, quand tout aussitôt leurs vociférations cessèrent ; et l'une d'elles, me saisissant par le bras, désigna du doigt les fibres brisées que je venais de lâcher, et brailla à mes oreilles le mot fatal : « Tabou ! »

Je découvris par la suite que les étoffes qu'elles confectionnaient à ce moment-là étaient d'une espèce particulière : elles étaient destinées à être portées par les femmes sur leur tête, et à tous les stades de leur fabrication,

elles restaient sous la protection d'un vigoureux tabou, qui interdisait à toute personne de sexe masculin de faire tant que d'y toucher.

Je remarquais souvent, en me promenant dans les bois, des arbres à pain et des cocotiers portant autour du tronc des guirlandes de feuilles entrelacées de manière particulière. C'était là la marque du tabou. Les arbres mêmes, leurs fruits et jusqu'à l'ombre qu'ils projetaient sur le sol étaient consacrés par sa présence. Ainsi également d'une pipe que le roi m'avait donnée ; elle avait été rendue sacrée aux yeux des naturels, et je ne pus jamais persuader aucun d'eux d'en tirer la moindre bouffée. Le fourneau était entouré d'une bande d'herbes tissées et ressemblait assez ainsi à ces têtes de Turc qu'on voit parfois sculptées sur les poignées des manches de nos fouets.

Un insigne similaire fut un jour tressé autour de mon poignet de la royale main de Mehevi en personne, qui, aussitôt qu'il eut achevé l'opération, me déclara « Tabou ». Cela se passait peu après la disparition de Toby ; si les naturels ne m'avaient déjà traité avec la plus grande gentillesse dès l'instant où j'avais pénétré dans la vallée, c'est au fait que j'avais reçu cette investiture sacrée que j'aurais attribué leur conduite ultérieure.

La diversité des effets du tabou en est l'aspect le plus caractéristique : les énumérer tous serait chose impossible. La barrière infranchissable qu'il oppose s'étend aussi bien aux cochons noirs, aux enfants jusqu'à un certain âge, aux femmes en situation intéressante, aux jeunes hommes durant que leur figure subit l'opération du tatouage, qu'à certaines parties de la vallée pendant toute la durée d'une averse.

Je pus constater un exemple frappant de ses effets dans la baie de Taï-o-Hae, au cours de la visite à ce lieu dont j'ai parlé par ailleurs. En cette occasion, notre digne capitaine faisait partie de notre groupe. C'était un chasseur invétéré : en cours de route, fût-ce en doublant le cap Horn, il avait accoutumé de s'asseoir sur la lisse de poupe, avec à ses côtés le cambusier qui chargeait trois ou quatre fusils de chasse, au moyen desquels le commandant abattait albatros, pétrels, geais et tout autre volatile marin qui caquetait dans notre sillage. Son impiété frappait de consternation tout l'équipage, qui attribuait notre interminable louvoyage de quarante jours autour de cet affreux promontoire à son massacre sacrilège de tant d'oiseaux inoffensifs.

À Taï-o-Hae, il afficha envers les croyances religieuses des insulaires le même mépris qu'il avait auparavant montré pour les superstitions des matelots. Ayant entendu parler de l'abondance du gibier qui peuplait la vallée, – c'était la postérité de quelques coqs et poules fortuitement abandonnés là par un vaisseau anglais, et qui, strictement tabous, volaient de tous côtés presque à l'état sauvage, – il décida de braver toute restriction et de procéder à un massacre général. Il s'arma donc du fusil le plus formidable qu'il put trouver et annonça sa descente à terre en tirant un noble coq, qui chantait – en l'occurrence son propre hymne funèbre – sur une branche d'un arbre voisin.

— Tabou ! hurlèrent les sauvages effrayés.

— Au diable, votre tabou, répond le chasseur marin. À d'autres !

Et bang ! de recommencer ; voilà une autre victime à terre. À ce spectacle, les naturels s'enfuirent à toutes jambes dans les bois, frappés d'horreur devant l'énormité de l'acte ainsi perpétré.

Durant tout cet après-midi, les flancs rocheux de la vallée répercutèrent les détonations successives, et le projectile fatal hérissa le plumage de plus d'un beau volatile. Si l'amiral français ne se fût justement trouvé, en nombreuse compagnie, dans le val, je ne doute pas que les naturels, bien que leur tribu fût assez restreinte et découragée, auraient fait subir une vengeance sommaire à cet homme qui insultait ainsi à leurs institutions les plus sacrées ; en l'occurrence, ils s'arrangèrent pour lui causer de grands désagréments.

Assoiffé par ses efforts, le capiston se dirigea vers un ruisseau ; mais les sauvages, qui l'avaient suivi à courte distance, perçurent son objet, se précipitèrent vers lui et le contraignirent à s'éloigner du bord : ses lèvres auraient pollué l'eau. À la fin, fatigué, il chercha à entrer dans une case afin de se reposer un moment sur les nattes ; les habitants se rassemblèrent tumultueusement sur le seuil pour lui interdire l'entrée. Ce fut en vain qu'il tenta tour à tour des cajoleries et des menaces ; les naturels ne se laissèrent ni intimider, ni apaiser ; il dut en désespoir de cause rappeler son équipage et fuir ce qu'il qualifia d'endroit le plus infernal sur lequel il eût jamais mis les pieds.

Encore fut-il heureux, et nous avec lui, de ne pas être honoré à son départ



d'une salve de pierres de la part des Tai-o-Hae exaspérés. Car c'est ainsi qu'avaient été tués, quelques semaines seulement auparavant dans l'île voisine de Ropo et pour des raisons presque similaires, le patron et trois hommes du K...

Je ne saurais déterminer, avec quelque apparence de certitude, quel est le pouvoir qui impose le tabou. En considérant la si légère différence de condition entre habitants de l'île, les bornes et l'insignifiance des prérogatives du roi ou des chefs, et l'indétermination des fonctions vagues des prêtres, dont la plupart se distinguaient à peine de leurs compatriotes, je suis bien en peine de savoir où situer l'autorité qui fixe les règles de cette puissante institution. Cette autorité est un jour imposée sur quelque chose, pour en être retirée le lendemain, tandis qu'ailleurs elle est permanente. Il arrive que ses restrictions s'appliquent à un seul individu, ou à une seule famille, ou encore à une tribu entière ; il y a des cas où elles s'étendent non seulement aux divers clans d'une même île, mais également à tous les habitants d'un archipel entier. Comme exemple de cette dernière singularité, je citerai la loi qui interdit à toute personne du sexe féminin de monter dans une pirogue ; cette interdiction existe dans toutes les Marquises septentrionales.

Le mot lui-même (tabou) est employé dans plusieurs acceptions. C'est parfois un parent qui s'en sert dans l'exercice de son autorité paternelle pour interdire un acte quelconque à son enfant. Quoi que ce soit de contraire aux coutumes de l'île, même si ce n'est pas quelque chose d'expressément interdit, est appelé tabou.

La connaissance de la langue taïpi est très difficile à acquérir ; elle ressemble beaucoup aux autres dialectes polynésiens, qui révèlent tous une origine commune. Le redoublement des mots, comme loumt-loumt, popoi, mouî-mouî, en est une des caractéristiques. Mais une autre, plus gênante, est la multiplicité des sens attachés à un seul et même mot ; les différentes acceptions ont toutes quelque rapport, ce qui ne fait que compliquer le problème. Ainsi un seul petit mot vif et animé doit-il, tel le serviteur d'une famille pauvre, accomplir toutes sortes de tâches ; par exemple, une certaine combinaison de syllabes exprimera en même temps les idées de sommeil, de repos, de la position couchée, assise, étendue, et toutes autres présentant

quelque analogie ; le sens particulier se révèle surtout au moyen de gestes variés et de l'éloquente expression du maintien.

La complexité de ces dialectes en est une autre particularité. Au collège missionnaire de Lahaena-louna ou de Mohî, l'une des îles Sandwich, j'ai vu la représentation tabulaire d'un verbe hawaïen, conjugué dans tous ses modes et tous ses temps. Cela couvrait tous les murs d'un appartement considérable, et je doute que sir William Jones lui-même n'aurait pas désespéré d'en venir à bout.

## CHAPITRE XXXI

Une coutume étrange des insulaires. – Leur chant et singularité de leur voix. – Ravissement du roi à la première audition d'une chanson. – Nouvelle dignité conférée à l'auteur. – Les instruments de musique de la vallée. – Admiration des sauvages devant un combat de boxe. – Un bébé nageur. – Magnifiques chevelures des jeunes filles. – Une huile pour les cheveux.

Tout discursif qu'ait déjà été mon récit, je prie mon lecteur de s'armer encore de patience, car il me faut rassembler ici, sans aucune méthode, un certain nombre de renseignements divers que je n'ai pas encore mentionnés, mais qui présentent un intérêt de curiosité soit par leur valeur propre, soit comme particularité des Taïpis.

On observait dans la maisonnée du vieux Marheyo une singulière coutume, qui provoquait souvent ma surprise. Chaque soir, avant de se retirer, les membres du logis se rassemblaient sur les nattes, et là, accroupis sur leur derrière suivant la coutume chère aux insulaires, ils entonnaient une mélodie grave, triste et monotone, accompagnée par le rythme lent de deux bâtonnets à moitié pourris frappés l'un contre l'autre ; chaque personne présente était munie de ces instruments mélodieux. Ils s'employaient ainsi durant une heure ou deux, parfois plus. Couché dans l'obscurité qui enveloppait le fond de la case, je ne pouvais m'empêcher de les regarder, bien que la scène ne donnât lieu qu'à des réflexions déplaisantes. La lueur tremblotante de la noix d'amoo ne révélait que leurs traits sauvages, sans dissiper les ténèbres qui les entouraient.

Parfois, lorsque après m'être vaguement assoupi, je me réveillais pour me trouver brusquement au milieu de ces mélodies lugubres, mes yeux se posaient sur le groupe sauvage si étrangement occupé, sur les membres nus et tatoués et les crânes rasés disposés en cercle ; j'étais alors presque tenté d'y voir une bande d'êtres malfaisants en train de manigancer quelque terrible incantation.

Quel était le sens ou le but de cette coutume ; la pratiquait-on simplement en guise de distraction ; ou était-ce quelque exercice religieux, une sorte de culte de famille ? Je ne pus jamais le découvrir.

Les sons produits par les indigènes en ces occasions étaient fort singuliers : si je n'avais été vraiment présent, je n'aurais jamais cru que des bruits aussi curieux pussent provenir d'êtres humains.

On attribue généralement aux sauvages une articulation gutturale. Ce n'est pourtant pas toujours le cas, surtout chez les habitants de l'archipel polynésien. La mélodie labiale qu'est la conversation courante des jeunes filles taïpi apporte un prolongement musical à la dernière syllabe de chaque phrase, et semble gazouiller certains mots, en y mettant une sorte d'accent limpide d'oiseau ; cela est singulièrement plaisant à entendre.

L'élocution des hommes, cependant, n'est pas tout à fait aussi harmonieuse ; lorsqu'un sujet quelconque les excitait, ils se montaient jusqu'à une sorte de paroxysme verbeux, au cours duquel s'échappait de leur bouche, avec une force et une rapidité absolument étonnantes, une avalanche de tous les sons gutturaux possibles.

Bien que ces sauvages soient étonnamment amateurs de mélopées, ils semblent pourtant n'avoir aucune idée de ce qu'est le chant, tout au moins tel qu'il est pratiqué parmi les autres nations.

Je n'oublierai jamais la première fois qu'il m'arriva de brailler une chanson en présence du noble Mehevi.

C'était un couplet du Marchand de balais bavarois. Sa Majesté taïpienne et toute sa cour me contemplèrent avec stupéfaction, comme si j'avais révélé quelque faculté surnaturelle que le ciel leur aurait refusée. Le roi fut enchanté des vers, mais le refrain le ravit d'aise. Sur ses instances, je le chantai et le rechantai encore, et rien n'était plus comique que ses vains efforts pour en attraper l'air et les paroles. Le royal sauvage semblait croire qu'à force de grimaces, il arriverait à réussir dans son entreprise, mais cette manière de faire ne répondit pas à ses espérances ; il finit par y renoncer, et se consola en m'écoutant répéter les sons cinquante fois de suite.

Avant que Méhevi eût fait sa découverte, je ne m'étais jamais rendu compte de mes talents de rossignol ; mais je fus alors promu au rang de

chanteur de la cour, fonction que je fus par la suite continuellement appelé à exercer.

À part les bâtonnets et les tam-tams, il n'y a chez les Taïpis d'autres instruments de musique qu'une sorte de flûte nasale, pourrait-on dire. Elle est un peu plus longue que notre fifre, et faite d'un magnifique jonc couleur de pourpre ; elle a quatre ou cinq trous et un plus grand à un bout, qu'on place juste sous la narine gauche. L'autre narine étant obturée par un mouvement particulier des muscles du nez, le souffle est envoyé dans le tube, et produit un son doux et suave qui varie suivant le mouvement des doigts courant sur les trous. C'est là une des distractions favorites des femmes, et Faïaoahé y était fort experte. Aussi incommode que puisse paraître un tel instrument, il était, dans ses petites mains délicates, un des plus gracieux que j'aie jamais vus. Une jeune demoiselle tourmentant une guitare attachée à son cou par deux ou trois yards de ruban bleu n'est pas à moitié aussi séduisante.

Le chant n'était pas la seule ressource que j'avais pour divertir le royal Mehevi et ses peu exigeants sujets. Rien ne leur procurait un tel plaisir que de me voir mimer un combat de boxe. Aucun indigène n'ayant assez de cran pour me tenir tête comme un homme, et me permettre de lui cogner dessus pour mon plaisir personnel et celui du roi, j'étais dans la nécessité de me battre avec un ennemi imaginaire, que j'amenais régulièrement à mettre les pouces devant la supériorité de mes prouesses. Parfois, lorsque ce fantôme par trop maltraité se retirait précipitamment vers un groupe de sauvages, et que je me ruais au milieu d'eux en distribuant mes horions de part et d'autre, ils se dispersaient de tous côtés, pour la plus grande joie de Mehevi, des chefs et la leur propre.

Ils semblaient considérer le noble art de la boxe comme un don particulier aux blancs ; et je ne doute pas qu'à leur idée les troupes européennes étaient parfois alignées, armées de leurs seuls poings osseux et cœurs vaillants, avec lesquels ils s'avançaient pour l'assaut en colonne et se bourraient individuellement de coups de poing au commandement.

Un jour, je m'étais rendu en compagnie de Kory-Kory à la rivière pour me baigner, lorsque j'avisai une femme assise sur un rocher au milieu du courant ; elle observait avec le plus vif intérêt les ébats de quelque chose que je pris tout d'abord pour une sorte de grenouille particulièrement grande,

folâtrant près d'elle dans l'eau. Attiré par la nouveauté d'un tel spectacle, je pataugeai vers l'endroit où elle était assise, et j'en crus à peine mes yeux lorsque je vis un petit bébé, dont la naissance n'avait pas dû avoir lieu bien des jours auparavant, barbotant comme s'il venait de monter à la surface juste après avoir éclos au fond. La mère ravie lui tendait de temps à autre les mains lorsque le petit être, émettant un cri léger et étirant ses membres minuscules, s'efforçait d'atteindre le rocher pour être l'instant d'après serré sur la poitrine maternelle. Ce manège se répéta maintes et maintes fois, le bébé restant à chaque coup une minute environ dans l'eau. À une ou deux reprises il fit la grimace en avalant une gorgée d'eau, s'étrangla et cracha comme s'il allait étouffer. À ces moments-là, toutefois, sa mère l'empoignait vivement et par un procédé peu séant le contraignait à rejeter le liquide. Durant les quelques semaines suivantes, je vis cette femme amener ainsi son petit régulièrement chaque jour à la rivière, aux heures fraîches du matin et du soir, pour le régaler de son bain. Il n'y a pas à s'étonner que les insulaires des mers du Sud soient une race si amphibie, étant ainsi mis à l'eau aussitôt qu'ils ont vu le jour. Je suis convaincu que la natation est aussi naturelle à l'être humain qu'au canard. Et pourtant, dans les pays civilisés, que d'individus valides meurent comme des chatons noyés, du fait d'accidents des plus banals !

Les longues, opulentes et soyeuses boucles des demoiselles taïpi faisaient souvent mon admiration. Une belle chevelure est la fierté et la joie de tout cœur de femme ! Qu'elle soit, contrairement à l'expresse volonté de la Providence, tortillée sur le sommet de la tête et là roulée comme filins sur le pont d'un navire ; qu'on la tire derrière les oreilles pour la laisser pendre comme le bouillonné d'un petit rideau ; ou qu'on la laisse ruisseler sur les épaules en boucles naturelles, la chevelure fait toujours l'orgueil de sa propriétaire et la gloire de sa toilette.

Les femmes taïpi vouent une bonne partie de leur temps à l'arrangement de leurs belles et surabondantes boucles. Après le bain, qu'elles prennent jusqu'à cinq et six fois par jour, elles sèchent soigneusement leur chevelure ; lorsqu'elles ont été dans la mer, elles la lavent inmanquablement à l'eau douce ; puis elles s'oignent avec une huile fortement parfumée, extraite de la pulpe de noix de coco. On obtient cette huile en grande abondance par le simple procédé suivant :

On remplit de pulpe pilée un grand récipient de bois, au fond percé de trous, et on l'expose aux rayons du soleil. À mesure que la matière oléagineuse suinte, elle goutte par les ouvertures dans une large calèche placée dessous. Lorsqu'une quantité suffisante en a été ainsi rassemblée, l'huile subit un traitement clarificateur, puis est versée dans les petites coquilles rondes des noix de l'arbre omoo, qu'on a creusées à cet effet. Ces noix sont ensuite hermétiquement scellées, à l'aide d'une gomme résineuse, et le parfum végétal de leur écorce encore verte communique à l'huile une odeur délicieuse. Après quelques semaines, l'enveloppe extérieure des noix devient sèche et dure ; elle prend alors une magnifique teinte incarnadine ; lorsqu'on les ouvre, on les trouve aux deux tiers remplies d'une huile légèrement jaunâtre, qui répand le plus doux des parfums. Cette élégante petite sphère odoriférante ne détonnerait pas sur la coiffeuse même d'une reine. Sa valeur comme préparation pour les cheveux est indéniable : elle leur donne un luisant superbe et la finesse de la soie.

## CHAPITRE XXXII

Mes craintes se réveillent. – Terrible découverte. – Remarques sur le cannibalisme. – Deuxième bataille avec les Hapaa. – Spectacle sauvage. – Fête mystérieuse. – Nouvelles découvertes.

À partir de ma rencontre fortuite avec Karky l'artiste, ma vie devint absolument intenable. Il ne se passait pas de jour que je ne fusse soumis aux objurgations de quelques indigènes, qui voulaient me voir me soumettre à l'odieuse opération de tatouage. Leurs importunités me mettaient hors de moi, car je voyais bien qu'ils avaient toute facilité de m'obliger à subir leur volonté concernant cette fantaisie ou toute autre qui leur passerait par la tête.

Cependant la conduite des insulaires à mon égard demeurait toujours aussi cordiale. Faïaoahé se montrait tout aussi engageante, Kory-Kory tout aussi dévoué, et le roi Mehevi tout aussi gracieux et condescendant qu'au début. Mais j'avais alors passé trois mois dans la vallée, pour autant que je pouvais le conjecturer ; je m'étais familiarisé avec l'étroit domaine auquel mes excursions devaient se confiner, et je commençais à ressentir amèrement l'état de captivité où l'on me tenait. Il n'y avait personne avec qui je pusse librement converser ; personne à qui communiquer mes pensées, personne à qui confier mes souffrances. Mille fois je songeai que mon sort eût été bien plus supportable si j'avais encore eu Toby avec moi... Hélas ! je restais seul, et cette pensée m'était affreuse. Mais malgré mes soucis je m'efforçais autant que possible d'avoir l'air tranquille et gai, sachant bien que si je manifestais quelque inquiétude ou quelque désir de m'échapper, je ne ferais que compromettre l'objet de mes espérances.

Ce fut durant cette période marquée par ces fâcheuses dispositions d'esprit que le pénible mal dont je souffrais, après avoir pratiquement disparu, se manifesta de nouveau, et avec des symptômes plus violents que jamais. Cette calamité supplémentaire faillit me démoraliser ; la recrudescence de la maladie démontrait que, faute de remèdes énergiques,



tout espoir de guérison était vain ; et lorsque je me disais que juste au-delà des hauteurs qui m'entouraient, existait le secours médical dont j'avais besoin, et que, malgré sa proximité, il m'était interdit d'en profiter, cette pensée me plongeait dans la détresse.

Dans cette déplorable situation, chaque détail propre à faire ressortir le caractère barbare des êtres qui me tenaient à leur merci augmentait les affreuses appréhensions qui me dévoraient. Un incident qui se produisit vers cette époque m'affecta très violemment.

J'ai déjà dit qu'à la maîtresse poutre de la case de Marheyo étaient suspendus un certain nombre de ballots enveloppés de tapa. J'avais vu les sauvages en descendre quelques-uns et examiner leur contenu en ma présence. Mais trois autres paquets, accrochés non loin de la place que j'occupais, éveillaient ma curiosité par leur aspect insolite. Plusieurs fois j'avais demandé à Kory-Kory de me faire voir leur contenu ; mon serviteur, qui avait accédé à mes désirs en presque toute autre circonstance, me refusa constamment cette faveur.

Un jour que je revenais à l'improviste du Ti, mon arrivée sembla jeter les hôtes de la case dans un trouble excessif. Ils étaient groupés, assis sur les nattes, et à la vue des filins qui s'étendaient depuis la toiture jusqu'au sol, je compris aussitôt que les mystérieux paquets, pour une raison ou pour une autre, subissaient un examen. L'évidente alarme qui trahissaient les sauvages m'emplit de sombres pressentiments, ainsi que d'un désir immodéré de pénétrer le secret si jalousement gardé. En dépit des efforts de Marheyo et de Kory-Kory pour m'arrêter, je m'avançai jusqu'au milieu du cercle, et pus entrevoir trois crânes humains, que d'autres membres de la compagnie s'empressèrent de faire disparaître dans les enveloppes d'où on les avait tirés.

L'un des trois, que je vis distinctement, était dans un état de parfaite conservation, et à en juger par le bref coup d'œil que j'y pus jeter, son apparence sèche, dure et momifiée me fit croire qu'il avait été soumis au fumage. Les deux longues mèches du scalp étaient nouées en boucle sur le sommet de la tête, de la même façon que leur propriétaire les avait portées de son vivant. Les rangées de dents luisantes qui saillaient dans l'intervalle des lèvres rendaient plus horribles les joues cavernueuses, tandis que les orbites, garnies de fragments ovales de nacre marquée au centre d'un point noir,

rehaussaient la hideur de son aspect.

Deux de ces trois têtes avaient appartenu à des insulaires ; mais la troisième, horreur ! était celle d'un blanc. Bien qu'elle fût promptement dérobée à mes regards, le court instant où je la vis suffît à établir ma conviction sans erreur possible.

Grands dieux ! quelles effroyables pensées m'envahirent la cervelle ! Qui sait si, en résolvant ce mystère, je n'en avais pas du même coup éclairci un autre, et si l'odieux spectacle dont je venais d'être le témoin ne me révélait pas le destin de mon compagnon perdu. J'aurais voulu arracher les plis de l'étoffe, et mettre fin aux horribles doutes qui me torturaient... Mais avant que je fusse revenu de ma consternation, les paquets fatals, hissés en l'air, se balançaient une fois de plus au-dessus de ma tête. Les naturels alors se rassemblèrent tumultueusement autour de moi, et s'efforcèrent de me convaincre que les trois têtes que je venais de voir étaient celles de trois guerriers Hapaa, récemment tués dans une bataille. Cette impudente fausseté ajouta à mon alarme, et ce fut seulement lorsque je m'avisai que j'avais vu les paquets se balancer là-haut avant la disparition de Toby que je pus recouvrer ma tranquillité.

Mais si cette horrible appréhension avait disparu, ce que j'avais découvert suffisait, dans ma présente situation d'esprit, pour m'inspirer les plus amères réflexions. De toute évidence, j'avais vu les derniers restes de quelque infortuné sans doute massacré sur la plage par les cannibales, dans l'une de ces périlleuses aventures commerciales dont j'ai parlé plus haut.

Ce n'était d'ailleurs pas le meurtre seul de l'étranger qui m'accablait d'horreur. Je frissonnais à l'idée du sort ultérieur que devait avoir subi le cadavre inanimé. Pareil malheur m'était-il réservé ? Étais-je destiné à périr comme lui, comme lui, sans doute, à être dévoré, tandis que ma tête serait conservée, en effroyable memento de l'événement ? Mon imagination s'égarait parmi ces infâmes hypothèses, et je ne doutais pas que les maux les plus terribles ne me fussent réservés. Mais, atroces ou non, ces pressentiments, je les dissimulai avec soin aux insulaires, de même que l'étendue exacte de la découverte que je venais de faire.

Non convaincu, à vrai dire, par les assurances que les Taïpis m'avaient

souvent données, qu'ils ne mangeaient pas de chair humaine, toutefois, après avoir passé dans la vallée un si long temps sans rien voir qui dénotât l'existence de cette pratique, je commençais à espérer que c'était là un événement des plus rares et que l'horreur me serait épargnée d'en être le témoin durant mon séjour parmi eux... Cet espoir, hélas ! devait être déçu.

Il est un fait singulier : dans tous les récits que l'on nous fait à propos des peuplades cannibales, l'existence de cette odieuse coutume nous est rarement rapportée par un témoin oculaire. On tire presque toujours cette horrible conclusion de témoignages indirects d'Européens, ou bien encore des aveux faits par les sauvages eux-mêmes, après qu'ils ont atteint un certain degré de civilisation. Les Polynésiens se rendent compte de l'horreur que leur coutume inspire aux Européens ; aussi ne manquent-ils pas d'en nier l'existence, et avec l'adresse propre aux sauvages, ils s'efforcent d'en cacher toute trace.

La remarque a été souvent faite, que les indigènes des îles Sandwich, même de nos jours, montrent une extrême répugnance à parler du malheureux sort de Cook. Et ils ont si bien réussi à entourer cet événement de mystère, que jusqu'à l'heure actuelle, en dépit de tout ce qui a été dit et écrit sur ce sujet, on ne sait pas encore si oui ou non ils tirèrent de son corps, après le meurtre, la vengeance qu'ils infligeaient parfois à leurs ennemis.

À Karakikova, où eut lieu cette tragédie, une bande de cuivre, provenant du doublage du navire et clouée à un pieu planté en terre, informait le passant que là-dessous reposaient les « restes » du grand circumnavigateur. Quant à moi, je croirais beaucoup plus volontiers non seulement que le cadavre ne reçut pas la sépulture chrétienne, mais que le cœur qui fut remis à Vancouver quelque temps après l'événement et que les Hawaïens affirmaient avec force être celui du capitaine Cook, ne lui appartenait pas ; bref, que toute l'affaire serait une vaste imposture, combinée pour tromper les crédules Anglais.

Il y a quelques années vivait sur l'île de Mohî (l'une des Sandwich) un vieux chef qui, poussé par un désir pervers de notoriété, se fit passer auprès des étrangers de l'endroit pour le vivant tombeau du gros orteil du capitaine Cook. Il affirmait qu'à la fête cannibale qui suivit le trépas du regretté Britannique, cette partie déterminée du corps lui était échue pour sa part. Ses concitoyens indignés allèrent jusqu'à le poursuivre devant les tribunaux indigènes sur une accusation à peu près équivalente à ce qu'est chez nous la

diffamation ; mais le vieux scélérat persista dans son dire, et aucune preuve n'étant fournie par la partie adverse, les plaignants furent déboutés de leur demande, et la réputation anthropophagique du défendeur officiellement établie. Ce fut là l'origine de sa fortune : depuis lors il ne manque point de donner de très lucratives audiences à tous les voyageurs curieux de voir l'homme qui a mangé le gros orteil du grand navigateur.

Environ une semaine après ma découverte du contenu des paquets mystérieux, je me trouvais par hasard au Ti, lorsqu'on sonna de nouveau l'alarme de guerre, et les naturels, courant à leurs armes, s'élançèrent au-dehors pour repousser une deuxième incursion des envahisseurs Hapaa. Tout se passa comme la première fois, sauf qu'en cette occasion j'entendis au moins quinze coups de mousquet provenant des montagnes, au cours de l'escarmouche. Une heure ou deux après sa conclusion, des hymnes triomphaux qui s'élevaient de la vallée annoncèrent l'approche des vainqueurs. Je me trouvais avec Kory-Kory appuyé contre la balustrade du paepae, attendant leur venue, quand surgit des bois voisins une troupe tumultueuse d'insulaires qui poussaient de farouches clameurs. Au milieu d'eux quatre hommes marchaient à la file, à intervalles réguliers de huit ou dix pieds. Chacun portait sur l'épaule, le reliant à son voisin, une perche de longueur appropriée ; il y en avait trois, et à chacune était attaché par des lanières d'écorce un ballot de forme oblongue, soigneusement emballé d'un revêtement de palmes fraîches que ficelaient des fibres de bambou. Des taches de sang se voyaient çà et là sur ces verts linceuls, et les guerriers porteurs des sinistres fardeaux offraient sur leurs membres nus des marques analogues. La tête rasée du premier avait une profonde entaille, et le sang de la blessure, en se figeant, formait alentour des croûtes de caillots. Ce sauvage semblait succomber sous le faix. Le splendide tatouage de son corps disparaissait sous le sang et la poussière ; ses yeux injectés roulaient dans leurs orbites, et toute son attitude exprimait une souffrance et un épuisement extraordinaires ; pourtant il continuait d'avancer, soutenu par quelque motif supérieur, tandis que la foule environnante s'efforçait de l'encourager par ses cris sauvages. Les trois autres hommes | portaient sur les bras et la poitrine la trace de légères blessures qu'ils semblaient exhiber avec une certaine ostentation.

Ces quatre insulaires, ayant été les plus actifs dans la rencontre récente,

briguaient l'honneur de porter au Ti les corps de leurs ennemis tués. Telle fut la conclusion que je tirai de mes remarques personnelles, et aussi de ce que je pus débrouiller dans les explications de Kory-Kory.

Le royal Mehevi marchait aux côtés de ces héros. D'une main il portait un mousquet, au canon duquel pendait une petite poire à poudre en toile, et de l'autre il serrait une courte sagaie, qu'il tenait devant lui et regardait avec une joie féroce. Cette sagaie, il l'avait arrachée à un célèbre champion des Hapaa, qui avait ignominieusement pris la fuite, poursuivi par son ennemi au-delà du sommet de la montagne.

Lorsqu'il fut à une courte distance du Ti, le guerrier blessé à la tête, en qui je reconnus Narmouni, fit deux ou trois pas en titubant, et s'abattit sans forces sur le sol ; mais avant sa chute quelqu'un d'autre avait eu le temps de lui retirer de l'épaule le bout de sa perche, pour la poser sur la sienne.

La foule en émoi des insulaires qui entouraient la personne du roi et les cadavres de l'ennemi approcha de l'endroit où je me tenais, brandissant de grossiers instruments de guerre, pour la plupart abîmés ou brisés et poussant de continuelles clameurs de triomphe. Quand la foule des sauvages s'arrêta en face du Ti, je me mis à observer attentivement leurs gestes ; mais à peine eurent-ils fait halte que mon serviteur, qui m'avait quitté un instant, me prit par le bras, et me proposa de retourner à la case de Marheyo. Je m'y opposai ; mais à ma surprise Kory-Kory renouvela sa requête, et ce, avec une véhémence toute particulière. Cependant, je refusai encore de lui céder, et je m'écartais de lui pour échapper à ses importunités, lorsqu'une lourde main s'abattit tout à coup sur mon épaule, et en me retournant j'aperçus la puissante carrure de Mao-Mao, le chef borgne, qui venait de se détacher de la foule au-dessous de nous, et de monter par-derrière sur le paepae où nous nous tenions. Il avait eu la joue transpercée d'un coup de lance, et cette blessure donnait une expression encore plus effroyable à son visage hideusement tatoué, et déjà défiguré par la perte d'un œil. Le guerrier, d'un air féroce et sans prononcer une syllabe, leva l'index dans la direction de la case Marheyo, en même temps Kory-Kory me présentait son dos pour m'y faire monter.

Je déclinai cette offre, mais exprimai que j'étais prêt à m'éloigner, et je me mis en marche avec lenteur le long de l'esplanade, tout en me demandant

quelle pouvait être la cause de ce traitement inusité. Deux minutes de réflexion suffirent à me convaincre que les sauvages s'apprêtaient à célébrer quelque rite hideux relatif à leurs coutumes particulières, et auquel ils étaient déterminés à ne pas me laisser assister. Escorté de Kory-Kory (lequel, loin de montrer sa commisération ordinaire à l'égard de ma boiterie, semblait uniquement désireux de me presser) je descendis du paepae et m'éloignai de la place. À ce moment une foule bruyante environnait le Ti de toutes parts. Comme je la traversais, je jetai sur les trois ballots un regard de curiosité inquiète ; il ne me restait pas de doute sur leur contenu ; mais leurs épaisses enveloppes m'empêchèrent de distinguer positivement la forme d'un corps humain.

Le lendemain matin, peu après le lever du soleil, les mêmes bruits tonitruants, qui m'avaient tiré de mon sommeil le second jour de la Fête des Calebasses, me firent connaître que les sauvages étaient sur le point de célébrer une nouvelle et, – j'en étais entièrement persuadé, – affreuse solennité.

Après avoir revêtu leurs habits de gala, tous les hôtes de la case, à l'exception de Marheyo, de son fils et de Tinoa, s'en allèrent dans la direction des bois tabous.

Sans mettre à la vérité aucun espoir dans le succès de ma requête, et plutôt afin d'éprouver le bien-fondé de mes soupçons, je proposai à Kory-Kory d'aller faire un tour jusqu'au Ti, suivant notre coutume habituelle du matin. Il refusa tout net ; puis, quand j'eus renouvelé ma demande, il se montra fermement résolu à m'empêcher de m'y rendre ; et, pour détourner mon attention de ce sujet, offrit de m'accompagner au torrent. Nous allâmes donc nous y baigner. En revenant à la case, je fus surpris de voir que tous ses hôtes étaient revenus et reposaient sur les nattes comme à l'ordinaire, bien que les tam-tams résonnassent encore dans les bois.

Le reste de la journée, je le passai avec Kory-Kory et Faïaoahé, à errer dans une partie de la vallée située dans la direction opposée au Ti ; et ce bâtiment avait beau être caché par les arbres et distant de plus d'un mille, à chaque fois que je jetais seulement un regard de ce côté, mon surveillant s'écriait : « Tabou ! tabou ! »

Aux diverses cases où nous fîmes halte, je trouvai la plupart des habitants couchés ou se livrant au repos, ou à quelque menue besogne, comme s'il ne se passait rien d'inusité ; mais parmi eux tous je n'aperçus point un seul chef ni même un seul guerrier. Quand j'eus demandé à plusieurs de ces gens pourquoi ils n'étaient pas au houlah-houlah (à la fête), l'uniformité de leurs réponses me fit supposer que ce n'était pas là leur place, mais bien celle de Mehevi, Narmouni, Mao-Mao, Kolea, Womonoo, Kaloa, – car dans le désir de se faire comprendre, ils m'énuméraient tous les noms des principaux chefs.

Bref, tout contribuait à fortifier mes soupçons quant à la nature des réjouissances que l'on célébrait alors ; et j'en arrivai presque à la certitude. Lors de mon séjour à Nuku-Hiva, on m'avait dit souvent que la tribu n'est jamais tout entière présente à ces festins cannibales ; mais que les chefs et les prêtres seuls y assistent. Or, tout ce que je voyais ici concordait avec cette indication.

Le bruit des tam-tams continua sans interruption durant la journée entière, et ce battement perpétuel qui m'emplissait les oreilles me causa une impression de dégoût que je ne puis décrire. Le jour suivant, comme je n'entendais plus ces bruyants symptômes révélateurs de l'orgie, j'en conclus que la fête inhumaine avait pris fin, et comme j'éprouvais une sorte de curiosité perverse de voir si le Ti ne me fournirait pas un témoignage de ce qui venait de s'y passer, je demandai à Kory-Kory de nous promener jusque-là. À cette proposition, il répliqua en me montrant du doigt d'abord le soleil qui se levait, et puis le zénith, pour signifier que notre visite ne pouvait avoir lieu avant midi. Un peu après cette heure donc, nous nous rendîmes au bois tabou. À peine entrés dans l'enceinte, je jetai timidement un regard circulaire afin de voir s'il n'y restait pas quelque souvenir des scènes qui venaient de s'y dérouler depuis si peu de temps ; mais tout me parut avoir son aspect normal. En arrivant au Ti, nous y trouvâmes allongés sur les nattes Mehevi et quelques chefs, qui m'accueillirent de façon aussi cordiale qu'à l'ordinaire. Ils ne firent aucune allusion aux récents événements, et je m'abstins, et pour cause, d'en parler moi-même.

Après quelques minutes de conversation, je me retirai. Tout en longeant l'esplanade avant de descendre du paepae, j'avisai un récipient de bois

curieusement sculpté et d'une dimension considérable, fermé d'un couvercle de même matière, qui ressemblait par sa forme à une pirogue minuscule. Il était entouré d'une petite balustrade de bambous, qui ne montait guère à plus d'un pied du sol. Ce vase ayant été placé là depuis ma dernière visite, j'en conclus aussitôt qu'il devait avoir quelque rapport avec la récente cérémonie ; et poussé par une curiosité invincible, comme je passais auprès, j'en soulevai le couvercle par un bout. Au même instant les chefs, voyant ce que j'allais faire, me lancèrent de véhéments « Tabou ! tabou ! » Mais ce bref coup d'œil me suffît : mon regard tomba sur les membres épars d'un squelette humain, aux os encore humides, et revêtus çà et là de derniers lambeaux de chair.

Kory-Kory marchait un peu en avant de moi. Mis en éveil par les exclamations des chefs, il se retourna juste à temps pour saisir sur mon visage une expression d'horreur. Il accourut alors à moi, en désignant la pirogue, et répétant avec vivacité : « Pouakî, pouakî ! » (Du porc, du porc !) Je fis semblant de m'y laisser prendre, et répétais les mots après lui plusieurs fois, comme si j'acquiesçais à son dire. Les autres sauvages, soit que ma conduite les dupât, soit qu'ils fussent peu désireux de manifester leur déplaisir d'une chose à quoi il n'y avait plus de remède, ne poussèrent pas l'incident plus loin, et je quittai aussitôt le Ti.

Toute cette nuit-là, je restai sans dormir, à examiner sous toutes ses faces la terrible situation dans laquelle je me trouvais placé. La suprême révélation d'épouvante avait maintenant eu lieu, et la pleine conscience de ma condition s'imposait à mon esprit avec une force toute nouvelle.

Où donc, me demandai-je accablé, y a-t-il pour moi la plus faible chance de salut ? Le seul être qui semblât posséder le pouvoir de me venir en aide était Mamoo, un étranger ; mais reviendra-t-il jamais ? et dans l'affirmative, me permettrait-on de communiquer avec lui ? J'avais l'impression d'être coupé de toute source d'espoir, et qu'il ne me restait plus rien qu'à attendre passivement le destin, heureux ou funeste, qui m'était réservé. Mille fois je tentai de comprendre la mystérieuse conduite des indigènes à mon égard. Dans quel but inconnu me tenaient-ils donc ainsi captif ? quel pouvait être leur dessein en me traitant avec toute cette apparente bonté, et celle-ci ne cachait-elle pas quelque plan ténébreux ? Ou bien, s'ils n'avaient rien d'autre en vue que de me garder prisonnier, comment me serait-il possible de passer



mes jours dans cette étroite vallée, privé de tout commerce avec des êtres civilisés, et à jamais séparé de mes amis et de mon pays ?

Un seul et unique espoir me restait. Les Français ne pourraient ajourner indéfiniment leur visite à la baie ; et s'ils postaient en permanence dans la vallée un détachement de leurs troupes, les sauvages ne pourraient bien longtemps leur cacher mon existence. Mais quelle raison avais-je de supposer que je serais épargné jusqu'à ce que survînt un tel événement, – un événement qui pouvait être retardé par mille causes différentes ?

## CHAPITRE XXXIII

L'étranger revient encore une fois dans la vallée. – Singulière entrevue que j'ai avec lui. – Je tente de fuir. – Echec. – Triste situation. – La sympathie de Marheyo.

« Mamoo, Mamoo pemi ! » Tels furent les bienheureux sons qui frappèrent mes oreilles, dix jours environ après les événements relatés au chapitre précédent. Une fois de plus l'arrivée de l'étranger était signalée, et cette nouvelle agit sur moi comme un sortilège. De nouveau j'allais pouvoir converser avec lui dans ma langue natale ; et je résolus à tout hasard de concerter avec lui un plan, même désespéré, pour me tirer d'une position devenue à cette heure intolérable.

Tandis qu'il approchait, je me rappelai avec beaucoup d'appréhension la fâcheuse conclusion de notre première entrevue ; et quand il pénétra dans la case, je me demandai avec une inquiétude extrême quel accueil il recevrait de ses hôtes. À ma joie, son apparition provoqua le plus vif plaisir ; et me saluant avec amabilité, il s'installa auprès de moi et entra en conversation avec les naturels qui l'entouraient. Je vis bientôt, néanmoins, qu'en cette occasion il n'avait aucune nouvelle d'importance à leur communiquer. Je l'interrogeai sur l'endroit où il avait fait halte en dernier lieu. Il me répondit que c'était à Pouiarka, sa vallée natale, et qu'il avait l'intention d'y retourner le jour même.

Il me vint aussitôt à l'idée que, si je pouvais seulement atteindre cette vallée sous sa protection, il me serait facile d'aller de là par eau à Nuku-Hiva. Séduit par la perspective que comportait ce plan, je l'exposai en peu de mots à l'étranger et lui demandai comment il serait le plus facile de le réaliser. Le cœur me défaillit quand, dans son mauvais anglais, il me répondit que cela ne se pouvait.

— Canaque pas laisser toi aller nulle part, me dit-il ; toi tabou. Pourquoi toi pas aimer rester ? Beaucoup moi-moi (dormir), beaucoup ki-ki (manger),

beaucoup vahiné (jeunes filles), oh, très bon pays, Taïpi ! Supposer toi pas aimer cette baie, pourquoi toi y venir ? Toi pas entendre parler de Taïpi ? Tous hommes blancs avoir peur de Taïpi, aussi pas homme blanc y venir.

Ces paroles me navrèrent au-delà de toute expression ; et quand de nouveau je lui rapportai dans quelles circonstances j'étais descendu dans la vallée et cherchai à me gagner sa bienveillance active en invoquant les maux physiques qui m'accablaient, il m'écouta d'abord d'un air agacé, puis m'interrompit net en s'écriant avec force :

— Moi plus entendre toi parler davantage : autrement Canaque devenir furieux, tuer toi et moi aussi. Toi donc pas voir eux pas vouloir toi parler à moi du tout ? toi voir ? ah ! alors toi pas inquiéter, toi bien comprendre eux tuer toi, manger toi, pendre tête à toi là-haut, comme Canaque Hapaa. Maintenant toi bien écouter moi, mais toi plus rien dire. Tantôt moi partir ; toi voir de quel côté moi partir. Ah ! alors une nuit Canaques tous moi-moi (dormir), toi enfuir, toi venir Pouiaraka. Moi parler Canaque Pouiaraka, lui pas faire mal à toi, ah ! alors moi emmener toi dans pirogue à moi Nuku-Hiva, et toi plus jamais fuir bateau.

Sur ces mots, renforcés par une véhémence gesticulation que je ne saurais décrire, Marnoo s'éloigna de moi et entreprit aussitôt une conversation avec plusieurs des chefs qui venaient d'entrer dans la case.

Il eût été vain pour moi de chercher à renouer un entretien conclu de façon aussi péremptoire : Marnoo était évidemment peu disposé à compromettre sa propre sécurité par quelque folle tentative en vue d'assurer la mienne. Mais le plan qu'il avait suggéré me paraissait réalisable, et je résolus d'en user aussi promptement que possible.

Quand donc il se leva pour partir, je l'accompagnai avec les naturels jusqu'à l'extérieur de la case, afin de noter avec soin la piste qu'il prendrait pour quitter la vallée. Juste avant de sauter à bas du paepae il me serra la main, et m'adressant un regard d'intelligence, s'écria : « Maintenant toi regarder, toi faire ce que moi dire à toi, ah ! alors toi faire bien ; si toi pas faire ainsi, ah ! alors toi mourir. » Un instant plus tard il agitait sa lance en guise d'adieu aux insulaires, et suivant le chemin qui conduisait à un défilé des montagnes situé du côté opposé à Hapaa, il fut bientôt hors de vue.

Un moyen d'évasion se présentait enfin à moi, mais comment en profiter ? J'étais sans cesse entouré de sauvages ; je ne pouvais faire un pas, aller d'une case à l'autre sans me voir escorté par plusieurs d'entre eux ; et même durant les heures consacrées au sommeil, mon plus léger mouvement semblait attirer l'attention de ceux qui partageaient les nattes avec moi. En dépit de ces obstacles, je résolus néanmoins de tenter la chose. Pour le faire avec quelques chances de succès, il était indispensable que j'eusse au moins deux heures d'avance lorsque les insulaires s'apercevraient de ma disparition ; car l'alarme se répandait dans la vallée avec une telle facilité, et les habitants étaient comme de juste si bien familiarisés avec le labyrinthe des bois, que sans cet avantage, je ne pouvais espérer, boiteux et faible comme je l'étais, et ne connaissant pas la route, mener à bonne fin mon évasion. En outre, l'exécution de mon dessein n'était possible que de nuit, et encore à l'unique condition de prendre les plus extrêmes précautions.

On accédait à la demeure de Marheyo par une ouverture étroite et basse pratiquée dans la façade de vannerie. Ce passage, pour quelque raison que je ne découvris jamais, était toujours fermé après que la maisonnée s'était retirée ; dans ce but, on disposait en travers un lourd panneau composé d'une douzaine au moins de bouts de bois, ingénieusement assemblés par des liens en fibre de coco. Lorsque l'un quelconque des hôtes voulait sortir, le bruit causé par le déplacement de cette porte rudimentaire éveillait les autres, et j'avais pu constater en plus d'une occasion que les insulaires se montraient presque aussi irritables que le sont des gens plus civilisés en des circonstances analogues.

Voici comment je résolus d'obvier à la difficulté. Je me lèverais sans façon dans le courant de la nuit, sorterais de la case en déplaçant le panneau, et simulerais n'avoir d'autre but que d'aller boire à la calebasse qui se trouvait en permanence devant l'habitation, à l'angle du paepae. En rentrant, je négligerais à dessein de clore l'issue derrière moi, confiant dans l'indolence des sauvages qui les empêcherait de réparer mon oubli ; regagnant ensuite ma natte, j'y attendrais patiemment que tous se fussent rendormis ; après quoi, je me glisserais au-dehors, et prendrais aussitôt la route de Pouiarika.

La nuit même qui suivit le départ de Marnoo, je voulus sans plus de retard

mettre ce projet à exécution. Vers minuit, à mon estime, je me levai et déplaçai le panneau. Les naturels se réveillèrent tout comme je m'y attendais et l'un d'eux demanda : « Arwaré pou arva, Tommo ? (Où vas-tu, Tommo ?). – Wai » (À l'eau), répondis-je laconiquement ; et je m'emparai de laalebasse. Ma réplique les fit se recoucher, et au bout d'une ou deux minutes je regagnai ma natte, où j'attendis impatiemment le résultat de l'expérience.

L'un après l'autre, les sauvages se retournèrent avec agitation, puis parurent se rendormir. Me réjouissant du silence qui régnait, j'allais me lever de nouveau de ma couche, quand je perçus un léger frôlement – une forme noire s'interposa entre moi et l'ouverture de la porte, – le panneau s'obstrua de nouveau, et l'individu, j'ignore qui, regagna sa natte. Ce fut pour moi un rude coup ; mais comme je risquais d'éveiller les soupçons des insulaires en renouvelant ma tentative cette nuit-là, je me vis à regret obligé de la remettre au lendemain. Je répétai la même manœuvre à plusieurs reprises par la suite, mais avec aussi peu de succès que la première fois. Comme mon prétexte pour sortir de la case était d'apaiser ma soif, Kory-Kory, ou bien me soupçonnant de quelque ruse, ou bien poussé par le désir de me complaire, plaçait régulièrement chaque soir unealebasse d'eau à ma portée.

Malgré les circonstances défavorables, je renouvelai ma tentative sans me lasser ; mais lorsque cela m'arrivait, mon valet se levait toujours avec moi, comme s'il avait résolu que je n'échapperais pas à son observation. Je me vis donc provisoirement contraint d'y renoncer ; mais je m'efforçai de me consoler par l'idée que ce moyen me servirait peut-être un jour à effectuer mon évasion.

Peu après la visite de Marnoo, je me vis réduit à un état tel que j'avais la plus extrême difficulté à marcher, même appuyé sur une lance et, comme précédemment, Kory-Kory fut obligé de me porter chaque jour à la rivière.

Durant de longues heures, au plus chaud du jour, je restais couché sur ma natte, et tandis qu'autour de moi presque tous se laissaient aller à une béate somnolence, je restais éveillé, à méditer sombrement sur le destin auquel je me sentais désormais incapable de résister. En songeant aux amis chers qui étaient à des mille et mille lieues de l'île sauvage sur laquelle on me tenait captif ; en réfléchissant que mon terrible sort serait à jamais ignoré d'eux, et qu'ils garderaient encore l'espoir de me voir revenir longtemps après que ma

dépouille inerte se serait confondue avec la poussière de la vallée, – je ne pouvais réprimer un frisson de détresse.

Avec quelle vivacité reste imprimé dans mon souvenir jusqu'au plus minime détail du spectacle qui frappait mes regards durant ces longs jours de souffrance et de chagrin ! Selon mon désir, mes nattes étaient toujours disposées juste en face de la porte devant laquelle, à peu de distance, se trouvait la cabanes de rondins que Marheyo s'occupait à bâtir.

Chaque fois que, s'étendant à côté de moi, mon aimable Faïaoahé et Kory-Kory me laissaient un moment de loisir sans interruption, je prenais un curieux intérêt aux moindres mouvements de l'excentrique vieux guerrier. Tout seul dans la paix du midi. tropical, il poursuivait tranquillement son œuvre, assis à l'ombre et entrelaçant les folioles de ses rameaux de cocotier, ou roulant sur son genou les fibres d'écorce destinées à former les cordages dont il assujettissait le chaume de sa case minuscule. Fréquemment il suspendait sa besogne, et voyant fixé sur lui mon regard méditatif, il levait la main dans un geste de profonde commisération, puis s'avançant vers moi, il entraît sur la pointe des pieds par crainte de troubler la sieste de ses congénères, et me retirant de la main mon éventail, assis en face de moi, il l'agitait doucement de droite et de gauche, tout en me fixant de son regard attentif.

Juste au-delà du paepae, se trouvaient trois arbres à pain magnifiques disposés en triangle devant l'entrée de la case. Je revois encore à l'heure actuelle leurs fûts élancés, les gracieuses inégalités de leur écorce, sur lesquelles mon œil avait accoutumé de se poser un jour après l'autre au milieu de mes rêveries solitaires. Il est curieux de voir à quel point, et en particulier aux heures de détresse, les objets inanimés peuvent participer de nos sentiments. Même aujourd'hui, au milieu du bruit et de l'agitation de l'orgueilleuse cité où j'ai ma résidence, l'image de ces trois arbres se présente à mes yeux aussi nette que s'ils étaient là devant moi, et je ressens le même plaisir apaisant et tranquille que j'éprouvais alors à regarder durant des heures leurs plus hautes branches se balancer avec grâce dans la brise.

## CHAPITRE XXXIV

L'évasion.

Près de trois semaines s'étaient écoulées depuis la deuxième visite de Marnoo, et il devait y avoir plus de quatre mois que j'étais dans la vallée, quand un jour vers midi, alors que tout était plongé dans un profond silence, Mao-Mao, le chef borgne, apparut tout à coup à la porte, et se penchant sur moi, qui me trouvais couché juste en face, il prononça à voix basse : « Toby pemi ena » (Toby vient d'arriver ici.) Juste ciel ! quel tourbillon de pensées m'envahit à cette nouvelle étonnante ! Je me levai d'un bond, insensible à la douleur qui me tourmentait auparavant, et j'appelai frénétiquement Kory-Kory, qui reposait à mon côté. Les insulaires surpris s'élancèrent de leurs nattes ; ils surent bientôt de quoi il s'agissait, et un instant plus tard je faisais route vers le Ti, sur le dos de Kory-Kory, et entouré par les sauvages en émoi.

Tout ce que je pus comprendre des détails que chemin faisant Mao-Mao exposait à ses auditeurs, ce fut que mon ami depuis longtemps disparu se trouvait à bord d'une embarcation qui venait d'entrer dans la baie. Ces nouvelles excitèrent au plus haut point mon désir d'être porté immédiatement au rivage, de crainte qu'une circonstance imprévue n'empêchât notre rencontre ; mais ils refusèrent d'accéder à mon vœu, et poursuivirent leur course vers la résidence royale. Comme nous en approchions, Mehevi et quelques chefs se montrèrent sur l'esplanade et nous crièrent à haute voix de les rejoindre.

Dès que nous fûmes assez près, je m'efforçai de leur faire comprendre que je m'en allais du côté de la mer, à la rencontre de Toby. Le roi me l'interdit et ordonna à Kory-Kory de m'apporter dans la case. La résistance eût été vaine : au bout de quelques instants je me trouvai dans le Ti, au milieu d'une foule bruyante occupée à commenter la nouvelle. Le nom de Toby revenait sans cesse, accompagné de vives exclamations d'étonnement... On

eût dit qu'ils n'étaient pas encore bien sûrs de son arrivée, et à chaque nouveau rapport qui leur parvenait du rivage, ils exprimaient la plus grande émotion.

À demi affolé d'être ainsi tenu en suspens, je suppliai de toutes mes forces Mehevi de me permettre de continuer. Que mon ami fût là ou non, j'avais le pressentiment que mon sort allait se décider. À plusieurs reprises je renouvelai ma supplique à Mehevi. Il me considérait d'un œil fixe et grave, mais à la longue, cédant à mes importunités, il consentit de mauvaise grâce à mon désir.

Accompagné d'une cinquantaine de naturels, je continuai alors rapidement mon voyage ; toutes les six ou sept minutes, j'étais transféré du dos de l'un sur celui d'un autre, tandis qu'avec les plus instantes prières, je pressais mon porteur d'avancer. Tout en me hâtant ainsi, je ne doutai pas une fois que l'information reçue ne fût exacte. Une seule idée dominante me possédait, à savoir qu'une chance de salut m'était alors offerte, si toutefois je pouvais surmonter la jalouse opposition des naturels.

Vu l'interdiction qu'on m'avait toujours faite, depuis mon arrivée dans le val, d'approcher de la mer, je l'avais toujours associée avec l'idée d'évasion. De plus Toby, – si en effet il m'avait abandonné volontairement, – devait avoir fui par mer ; et à cette heure où j'en approchais moi-même, je me livrais à des espérances inconnues auparavant. Il était certain qu'une embarcation avait pénétré dans la baie ; et je voyais peu de raisons de mettre en doute la véracité de cet autre rapport disant qu'elle avait ramené mon compagnon. À chaque fois donc que nous arrivions sur une hauteur, je regardais avidement autour de moi, dans l'espoir de le découvrir.

Au milieu d'une foule de sauvages surexcités, qui d'après leurs gestes désordonnés et leurs cris semblaient sous l'influence d'une émotion aussi forte que la mienne, j'étais alors emporté à vive allure, et je devais fréquemment courber la tête pour éviter les branches étalées en travers de la piste sans pour cela cesser d'implorer mes porteurs d'accélérer leur train déjà rapide.

Nous avons parcouru de la sorte quatre ou cinq milles, quand arriva à notre rencontre une troupe d'une vingtaine d'insulaires, et un colloque



s'engagea entre eux et ceux qui m'accompagnaient. Impatient du retard occasionné par cette halte, j'adjurai l'homme qui me portait d'avancer sans plus s'occuper de ses compagnons, lorsque Kory-Kory, accourant à moi, m'informa, en trois mots fatidiques, que la nouvelle avait été reconnue fausse, que Toby n'était pas arrivé, « Toby ouli pemi ». Dieu sait comment, dans l'état physique et moral où je me trouvais alors, il me fut possible de supporter le coup que me porta cette déception. Ce n'est pas qu'elle fût totalement inattendue ; mais j'avais gardé l'espoir qu'on ne reconnaîtrait l'absence de Toby qu'après notre arrivée sur la plage. En l'occurrence, je prévis aussitôt comment allaient agir les naturels. Ils n'avaient jusque-là cédé à mes instances que pour me permettre de souhaiter la bienvenue à mon camarade après sa longue absence ; mais sachant à cette heure qu'il ne viendrait pas, mes geôliers me contraignaient à faire demi-tour.

Mes prévisions n'étaient que trop exactes. En dépit de ma résistance, on m'emporta dans une case voisine de là, et on m'y déposa sur les nattes. Peu après, une partie de ceux qui m'avaient accompagné depuis le Ti, se détachant des autres, se mirent en marche dans la direction de la mer. Ceux qui restaient, – parmi lesquels se trouvaient Marheyo, Mao-Mao, Kory-Kory et Tinoa, – se rassemblèrent devant la case et parurent attendre leur retour.

J'en conclus que des étrangers, – voire même de mes compatriotes, – avaient pour une cause ou pour une autre pénétré dans la baie. Tout hors de moi à l'idée de ce voisinage, et en dépit de la douleur que j'endurais, je négligeai les assurances des indigènes, qui me répétaient qu'il n'y avait pas d'embarcation à la plage ; me levant d'un bond, j'allai pour gagner la porte. À l'instant, l'entrée fut obstruée par plusieurs hommes qui m'enjoignirent de retourner à ma place. Les regards farouches des sauvages irrités me firent comprendre que la persuasion seule m'offrirait quelques chances d'en arriver à mes fins.

Guidé par cette considération, je me tournai vers Mao-Mao, le seul des chefs que j'eusse beaucoup fréquenté ; me gardant bien de trahir mon dessein véritable, je m'efforçai de lui faire comprendre que je croyais toujours Toby arrivé sur le rivage et je le conjurai de me permettre d'y aller pour lui souhaiter la bienvenue. À ses affirmations réitérées que mon compagnon n'avait point paru, j'affectai de faire la sourde oreille, cependant que je

harcelai le chef borgne de mes sollicitations, accompagnées d'une éloquence de gestes à laquelle il semblait incapable de résister. On eût dit en effet qu'il me considérait comme un enfant gâté, aux caprices duquel il n'avait pas le courage d'opposer la force, et qu'il devait en conséquence ménager. Il adressa quelques mots aux naturels ; ceux-ci s'éloignèrent de la porte, et tout aussitôt il sortit de la case.

Alors je cherchai avidement des yeux Kory-Kory ; mais ce serviteur jusque-là fidèle restait invisible. Ne voulant pas m'attarder un seul instant, en cette heure où chaque minute pouvait être d'un prix inestimable, je m'adressai à un solide gaillard proche de moi et le priai de me prendre sur son dos. À mon étonnement, il refusa tout en colère. Je m'adressai à un autre, avec le même résultat. Une troisième tentative eut aussi peu de succès, et je compris enfin ce qui avait induit Mao-Mao à céder à ma requête et pourquoi les autres naturels se conduisaient d'une façon aussi étrange. Il était clair que le chef ne m'avait autorisé à continuer mon chemin vers la mer que parce qu'il me croyait dépourvu des moyens d'y parvenir.

Les voyant ainsi déterminés à me garder prisonnier, je devins fou de désespoir. Presque insensible à la douleur que j'endurais, je me saisis d'une lance posée contre le toit en saillie de la case, et m'appuyant dessus je repris le sentier qui passait devant l'habitation. À ma surprise on me laissa continuer seul, tous les naturels restant en face de la case ; et engageant une discussion animée, qui devenait de minute en minute plus forte et véhémence. À mon indicible joie, je compris qu'une divergence de vues s'était produite parmi eux, qu'en un mot, deux partis s'étaient formés, et que par suite il y avait une chance pour que ma délivrance sortit de leur délibération.

Avant d'avoir fait cent pas, je me vis de nouveau entouré par les sauvages, qui étaient encore dans la pleine chaleur de leur dispute, et semblaient prêts à en venir aux mains. Au milieu de ce hourvari, le vieux Marheyo vint se placer auprès de moi, et je n'oublierai jamais l'expression bienveillante de son visage. Il posa son bras sur mon épaule et prononça avec force les deux seuls mots anglais que je lui eusse appris : « pays » et « mère ». Je compris aussitôt ce qu'il voulait dire, et lui en exprimai vivement ma gratitude. Faïaoahé et Kory-Kory étaient à mes côtés, tous deux en larmes ; et il fallut que le vieillard lui en intimât l'ordre par deux fois pour

que son fils pût se résoudre à lui obéir et à me reprendre sur son dos. Le chef borgne voulut l'en empêcher, mais il fut contenu, et même, à ce qu'il me sembla, par plusieurs de ses propres partisans.

Nous poussâmes de l'avant, et je n'oublierai jamais l'ivresse que j'éprouvai lorsque je réentendis pour la première fois le bruit du ressac déferlant sur la plage. Peu après, par une trouée des feuillages, je vis étinceler les lames elles-mêmes, ô spectacle sublime ! ô bruit de l'océan ! avec quel transport je vous saluai tels de vieux amis ! À ce moment les cris de la foule sur la plage devinrent nettement perceptibles, et dans ce mélange confus de sons j'imaginai presque distinguer la voix de mes compatriotes.

Quand nous atteignîmes l'espace libre qui s'étend depuis le bois jusqu'à la mer, le premier objet qui frappa mon regard fut une baleinière anglaise ayant l'avant tourné vers le large, à quelques brasses de la rive. Elle était montée par cinq insulaires, vêtus de courtes tuniques de calicot. Ma première impression fut qu'ils étaient juste en train de quitter la baie, et que, malgré tous mes efforts, j'arrivais trop tard. Le cœur me défaillit ; mais un second coup d'œil me fit voir que la chaloupe se tenait simplement à distance pour éviter le ressac ; et l'instant d'après j'entendis crier mon nom par une voix qui sortait de la foule.

En regardant de ce côté, j'eus la joie indescriptible de reconnaître la haute taille de Kaiakoï, un Canaque d'Oahu, qui était souvent venu à bord de la Dolly, durant le séjour de cette dernière à Nuku-Hiva. Il portait la veste de chasse verte à boutons dorés dont lui avait fait cadeau un officier de la Reine-Blanche, – le vaisseau-amiral français, – et dont je l'avais toujours vu habillé. Je me rappelai alors que ce Canaque m'avait souvent raconté que sa personne était tabou dans toutes les vallées de l'île ; et le fait de l'apercevoir en un moment comme celui-là emplit mon cœur d'un tourbillon de joie.

Karakoï se tenait proche du bord de l'eau, une grande pièce de cotonnade jetée sur un bras, et à la main deux ou trois sachets de poudre ; de l'autre main il tenait un fusil, qu'il avait l'air d'offrir à plusieurs des chefs qui l'entouraient. Mais ceux-ci se détournèrent avec dédain des objets proposés ; sa présence semblait leur déplaire, et par de grands gestes lui indiquant son bateau, ils lui enjoignaient de partir.

Le Canaque, cependant, tenait bon, et je compris soudain qu'il s'efforçait d'acheter ma liberté. Encouragé par cette idée, je lui criai tout haut de venir à moi ; mais il répliqua, en son mauvais anglais, que les insulaires l'avaient menacé de le percer de leurs lances s'il faisait un seul pas dans ma direction. À ce moment, j'avais encore, entouré par une foule dense de naturels, dont plusieurs avaient posé la main sur moi, et plus d'une sagaie se pointait, menaçante. Je voyais clairement toutefois que la majeure partie des moins bien disposés à mon égard semblaient inquiets et irrésolus.

J'étais encore à quelque trente yards de Karakoï, lorsque toute nouvelle avance me fut interdite par les naturels, qui me contraignirent à m'asseoir sur le sol, sans me lâcher les bras. La confusion et le tumulte en étaient arrivés à leur paroxysme, et je vis qu'il y avait là plusieurs prêtres, qui visiblement pressaient Mao-Mao d'empêcher mon départ. L'odieux mot : « Rou-né ! rou-né ! », que j'avais ouï répéter mille fois ce jour-là, retentissait de toutes parts autour de moi. Pourtant je voyais le Canaque débattre hardiment le marché avec les sauvages, et s'efforcer de les séduire en exhibant son étoffe et sa poudre, et en faisant claquer le chien de son fusil. Mais toutes ses paroles et ses gestes ne faisaient qu'augmenter les clameurs de ceux qui m'entouraient, lesquels semblaient prêts à le jeter à la mer.

En me rappelant la valeur inouïe accordée par ces peuples aux objets qu'on leur offrait en échange de ma personne et qu'ils rejetaient avec tant de dédain, je découvris une nouvelle preuve de la même détermination bien arrêtée qu'ils avaient d'un bout à l'autre manifestée à mon égard. Alors, en désespoir de cause, et insoucieux des conséquences, je déployai toute ma vigueur, d'une secousse me dégageai des mains de ceux qui me retenaient, et m'élançai vers Karakoï.

Je faillis payer de ma vie cette folle tentative. Craignant de me voir leur échapper, plusieurs insulaires poussèrent un cri de ralliement ; se pressant contre Karakoï, ils le menacèrent avec des gestes furibonds, et le firent même reculer jusque dans la mer. Terrifié par leur violence, le pauvre garçon, debout dans le ressac jusqu'à la ceinture, s'efforçait de les apaiser ; mais à la longue, craignant de recevoir un mauvais coup, il fit signe à ses hommes d'amener aussitôt la chaloupe et de le prendre à bord.

Ce fut à ce moment critique, où je croyais tout espoir perdu, qu'une

nouvelle contestation s'éleva entre les deux partis qui m'avaient accompagné jusqu'au rivage : il y eut des coups, des blessures, et le sang coula. Dans le souci de la bagarre, tous m'avaient laissé là, à l'exception de Marheyo, de Kory-Kory et de ma pauvre chère Faïaoahé, qui s'accrochait à moi, sanglotant en désespérée. Je vis que c'était là l'instant ou jamais. Joignant les mains, j'adressai à Marheyo une prière tacite, et m'avançai vers la plage alors quasi déserte. Le vieillard avait les larmes aux yeux, mais ni lui ni Kory-Kory ne tentèrent de me retenir, et je rejoignis enfin le Canaque, qui suivait mes mouvements avec inquiétude : les rameurs s'approchèrent d'aussi près qu'ils l'osèrent, jusqu'à la limite du ressac ; je donnai un baiser d'adieu à Faïaoahé, que la douleur rendait muette, et l'instant d'après me trouvai en sécurité dans le bateau où Karakoï, prenant place à mon côté, ordonnait aux rameurs de souquer. Marheyo et Kory-Kory, avec un grand nombre de femmes, m'avaient suivi jusque dans l'eau, et j'étais résolu, à défaut d'autres témoignages de reconnaissance, de leur distribuer les objets destinés à ma rançon. Je tendis le fusil à Kory-Kory, avec un geste bref signifiant : « Pour toi », je jetai la pièce de cotonnade au vieux Marheyo, tout en désignant ma pauvre Faïaoahé, qui s'était retirée au bord de l'eau pour aller s'asseoir, inconsolable, sur les varechs ; et je lançai les sachets de poudre aux plus proches des jouvencelles, qui ne demandèrent pas mieux que de les attraper au vol. Cette distribution ne me prit pas dix secondes, et elle n'était pas encore terminée que la chaloupe filait déjà bon train ; le Canaque cependant ne cessait de protester bien haut contre ce qu'il appelait un vain gaspillage de marchandises de valeur.

Plusieurs sauvages n'avaient pu manquer d'observer mes mouvements, mais ils n'en avaient pas pour cela suspendu le conflit où ils étaient engagés, et ce fut seulement lorsque le bateau était à environ cinquante yards du rivage que Mao-Mao et six ou sept autres guerriers s'élancèrent dans la mer et dardèrent sur nous leurs sagaies. Plusieurs nous effleurèrent de très près, mais il n'y eut personne de blessé, et les matelots poussèrent vaillamment au large. Mais nous avons beau être déjà hors de portée des traits, notre avance était des plus lentes, car il ventait ferme du large, et nous avons la marée contre nous ; et je vis Karakoï, tout en gouvernant, jeter les yeux à diverses reprises vers une pointe avancée de la baie qu'il nous fallait doubler de près.

Durant les quelques minutes qui suivirent notre départ, les sauvages, qui

s'étaient réunis en plusieurs groupes, restèrent parfaitement immobiles et silencieux. Tout à coup le chef exaspéré montra par ses gestes qu'il avait déterminé la conduite qu'il comptait suivre. Appelant à grands cris ses compagnons, et désignant avec son casse-tête le promontoire, il partit à toute vitesse dans cette direction, suivi par une trentaine environ des naturels, parmi lesquels il y avait plusieurs prêtres, tous hurlant à pleins poumons : « Rou-né ! rou-né ! » Leur intention évidente était de se jeter à la nage du bout du promontoire et de nous arrêter au passage. La brise, qui fraîchissait de minute en minute, nous arrivait en plein nez, et soulevait sur la mer ces lames courtes et hachées parmi lesquelles il est si pénible de ramer. Les chances toutefois semblaient être pour nous, mais quand nous parvînmes à moins de cent yards de la pointe, les plus agiles des naturels commençaient déjà de se jeter à l'eau, et nous craignîmes d'avoir autour de nous avant cinq minutes une vingtaine de ces infâmes énergumènes. Auquel cas, notre perte était assurée, car ces sauvages, à la différence des piètres nageurs des pays civilisés, sont des antagonistes peut-être encore plus redoutables dans l'eau que sur terre. C'était une question de vigueur : les avirons pliaient à se rompre sous l'effort de nos indigènes, et en dépit des vagues la foule des nageurs fendait les flots avec une rapidité effrayante.

Lorsque nous fûmes à hauteur du promontoire, les sauvages étaient déployés tout en travers de notre route. Nos rameurs tirèrent leurs coutelas et les tinrent prêts entre leurs dents ; pour moi, je saisis la gaffe du bateau. Nous savions bien que, s'ils réussissaient à nous arrêter, ils pratiqueraient sur nous la manœuvre qui dans ces mers avait déjà été fatale à maint équipage. Ils paralyseraient les avirons et, s'agrippant au plat-bord, feraient chavirer le bateau, ce qui nous mettrait à leur entière merci.

Au bout de quelques instants d'anxiété, je distinguai Mao-Mao. L'athlétique insulaire, son casse-tête entre les dents, refoulait l'eau devant lui en gerbes d'écume. Il était le plus proche de nous et il s'apprêtait déjà à s'emparer de l'un des avirons. Même en cette minute, j'eus un sentiment d'horreur à l'idée de l'acte que j'allais commettre ; mais ce n'était pas l'heure de la pitié ni des scrupules ; d'un coup bien assené, et de toute ma vigueur, j'abattis sur lui la gaffe. Elle l'atteignit un peu au-dessous de la gorge, et l'envoya en bas. Je n'eus pas le loisir de frapper à nouveau, mais je le vis reparaître à la surface dans le sillage du bateau, et jamais je n'oublierai

l'expression féroce de sa physionomie.

De tous les autres sauvages, un seul atteignit la chaloupe. Il empoigna la plat-bord, mais les coutelas de nos rameurs lui lacérèrent si bien les poignets qu'il fut forcé de lâcher prise, et une minute plus tard nous les avions tous dépassés et nous trouvions en sécurité. La violente surexcitation qui m'avait soutenu tout ce temps m'abandonna alors et perdant connaissance, je tombai en arrière entre les bras de Karakoï.

Les détails se rapportant à mon évasion si imprévue peuvent se résumer en peu de mots. Le capitaine d'un navire australien, se trouvant à court d'hommes en ces mers lointaines, avait fait escale à Nuku-Hiva, dans l'espoir d'y recruter un équipage ; mais pas un seul homme ne se présenta. Le bâtiment allait se remettre en route, lorsque Karakoï monta à bord pour informer l'Anglais désappointé qu'un matelot américain était retenu par les sauvages Taïpis, dans la baie voisine ; et il offrit de tenter sa délivrance à condition qu'on lui fournît les objets d'échange convenables. Le Canaque tenait son renseignement de Marnoo, à qui, pour finir, je suis redevable de ma liberté. L'offre fut agréée, et Karakoï, étant allé prendre cinq naturels tabous de Nuku-Hiva, revint à bord du navire qui arriva en peu d'heures à cette partie de l'île et abattit sa grand-voile juste à l'entrée de la baie Taïpi. La baleinière, manœuvrée par son équipage tabou, gagna à la rame le fond de la crique, tandis que le bâtiment courait des bordées en attendant son retour.

J'ai narré les événements qui suivirent, et il me reste peu de chose à relater. En arrivant à la Julia, je fus hissé à bord, et mon étrange apparence, avec ma singulière aventure, suscitèrent le plus vif intérêt. On me prodigua toutes les attentions que l'humanité peut suggérer. Mais j'étais réduit à un état tel que trois mois s'écoulèrent avant mon retour à la santé.

Le mystère qui enveloppait le sort de mon ami et compagnon Toby n'a jamais été éclairci. Je ne sais toujours pas s'il a réussi à quitter la vallée, ou s'il a péri sous les coups des insulaires.

## APPENDICE

L'auteur de ce volume arriva à Tahiti le jour même où furent consommés les desseins iniques des Français, qui induisirent les chefs secondaires à ratifier, en l'absence de leur reine, un traité habilement élaboré par lequel elle était virtuellement déposée. Pour ce faire, on déploya tour à tour menaces et flatteries, et les pièces de 32 qui pointaient par les sabords de la frégate ne furent pas le moindre argument mis en avant pour étouffer les scrupules des plus consciencieux d'entre les insulaires.

Et pourtant cette mainmise de pirates sur Tahiti, avec toutes les misères et la désolation qui en résultèrent, eut bien moins de retentissement, en Amérique tout au moins, que n'en causèrent les actes des Anglais aux îles Sandwich. Aucune opération ne fut aussi grossièrement déformée que les événements qui se déroulèrent à la suite de l'arrivée à Oahu de Lord George Paulet. Durant un séjour de quatre mois à Honolulu, capitale du groupe, l'auteur fut dans le secret d'un Anglais qui avait beaucoup servi Sa Seigneurie ; grand fut donc son étonnement, en arrivant à Boston à l'automne de 1844, de lire les relations déformées et toutes les élucubrations qui avaient déchaîné aux Etats-Unis un si violent courant d'indignation contre les Anglais. Il estime donc que c'est faire acte de justice envers un vaillant officier que de préciser les circonstances principales de l'événement en question.

Il n'est pas nécessaire de rappeler en détail les outrages dont les autorités indigènes des îles Sandwich avaient abreuvé, au cours des mois précédant le printemps de 1843, les résidents anglais, et notamment le capitaine Charlton, consul-général de Sa Majesté Britannique. Un des principaux bénéficiaires de la faveur de l'imbécile roi était à ce moment un certain docteur Judd, apothicaire-aventurier papelard qui, avec d'autres esprits influents du même genre, était animé d'une aversion invétérée pour l'Angleterre. L'ascendant d'une faction d'« anciens » méthodistes, ignares et intrigants, au sein des conseils d'un roi à demi civilisé, qui régnait avec un pouvoir absolu sur une



nation balancée entre la barbarie et la civilisation et exposée par les particularités de ses relations avec les Etats étrangers à de singulières difficultés, n'était pas précisément fait pour donner à la politique du gouvernement une tournure saine.

Les choses finirent par en arriver à un tel point, par suite de forfaitures iniques, qu'il fut impossible au consul britannique de supporter plus avant de nouvelles insultes ou préjudices. Le capitaine Charlton, qui s'était vu injurieusement interdire de quitter les îles, se retira clandestinement et, en arrivant à Valparaiso, conféra avec le contre-amiral Thomas, commandant en chef de l'escadre anglaise en station dans le Pacifique. À la suite de cette entrevue, Lord George Paulet fut envoyé par l'amiral, à bord de la frégate Carysfort, pour enquêter sur les abus allégués et les redresser. En arrivant à destination, il envoya à terre son lieutenant en premier avec une lettre pour le roi, conçue en termes les plus courtois et sollicitant l'honneur d'une audience. Le messenger se vit refuser l'accès auprès de Sa Majesté ; Paulet était froidement renvoyé au docteur Judd et informé que l'apothicaire était nanti de pleins pouvoirs pour traiter avec lui. Rejetant cette insolente proposition, Sa Seigneurie adressa une nouvelle lettre au roi, renouvelant sa requête précédente ; mais il rencontra un nouveau refus. Justement indigné d'un tel traitement, il rédigea une troisième épître, dans laquelle il énumérait les torts qu'il désirait voir redresser, et demandait un acquiescement à ses demandes sous peine d'hostilités immédiates.

Le gouvernement se trouva alors dans la nécessité d'agir, et une ruse politique fut mise sur pied par les méprisables conseillers du roi pour gagner la sympathie et exciter l'indignation de la chrétienté entière. On persuada à Sa Majesté de signifier au commandant britannique qu'il lui était impossible, en tant que maître consciencieux de son peuple bien-aimé, de se plier aux exigences arbitraires de Sa Seigneurie ; pour éviter les horreurs de la guerre cependant, il lui proposait d'accepter la « cession provisoire » des îles, en attendant le résultat des négociations alors en cours à Londres. Paulet, qui était un marin un peu entier et qui n'y allait pas par quatre chemins, prit le roi au mot et, après quelques arrangements préliminaires, commença à administrer les affaires hawaiiennes dans le même esprit de fermeté et de bienveillance qui marquait la discipline de sa frégate et qui avait fait de lui l'idole de son équipage. Il se fit rapidement aimer de presque toutes les

classes d'insulaires ; mais le roi et les chefs, dont leurs conseillers missionnaires cherchent laborieusement à perpétuer le pouvoir féodal sur les gens du peuple, considèrent toutes ses initiatives avec une animosité des plus vigilantes. Jaloux de sa popularité grandissante et incapables de la contrebalancer, ils tentèrent de ruiner sa réputation au-delà des mers en protestant ostensiblement contre ses actes et en appelant, en style oriental, à l'univers entier, afin qu'il soit témoin et qu'il compatisse à l'injustice sans précédent qu'on leur faisait subir.

Sans se soucier de ces vaines clameurs, Lord George Paulet se donna entièrement à la tâche d'aplanir les différends entre résidents étrangers, à réparer les torts qui leur avaient été faits, à favoriser leurs intérêts commerciaux, et à améliorer dans toute la mesure du possible la condition des naturels avilis. Les iniquités qu'il découvrit et supprima immédiatement sont en trop grand nombre pour qu'on puisse les énumérer ; mais on peut en citer un exemple qui donnera quelque idée de l'administration lamentable à laquelle sont soumis les pauvres naturels.

C'est un fait avéré que les lois des îles Sandwich sont sujettes à de capricieuses variations qui, en jetant la confusion dans les idées que les indigènes se font du bien et du mal, produisent les effets les plus pernicioeux. Il n'y a guère de cas où le mal soit plus visible que dans la réglementation, oscillant sans cesse d'un pôle à l'autre, sur la débauche. À un moment les plus innocentes libertés entre les sexes sont punies d'amendes et de prison ; puis peu après, une révision des ordonnances entraîne un dévergondage public et sans frein.

Il se trouva qu'au moment de l'arrivée de Paulet les lois puritaines du Connecticut étaient fermement appliquées depuis au moins trois semaines. Il s'ensuivait que le fort de Honolulu était peuplé d'un grand nombre de jeunes personnes qui y étaient enfermées pour faire pénitence de leurs entorses à la vertu. Paulet, en dépit de ses intentions premières de ne se mêler en rien des règlements ne concernant que les indigènes, fut finalement amené, à la suite de certains rapports, à procéder à une enquête rigoureuse sur l'administration intérieure du général Kekuanoa, gouverneur de l'île d'Oahu, l'un des piliers de l'Eglise hawaïenne et commandant du fort. Il put bientôt vérifier que nombre de jeunes femmes, employées durant la journée à des travaux au

bénéfice du roi, étaient le soir subrepticement passées par-dessus les remparts du fort, – donnant d'un côté directement sur la mer, – pour être conduites à bord de navires qui s'étaient arrangés avec le général pour être ainsi approvisionnés. Avant l'aube, elles rentraient dans leurs locaux ; leur propre silence quant à ces excursions secrètes était acheté grâce à une petite partie de ce salaire inique remis entre les mains de Kekuanoa.

La vigueur avec laquelle étaient alors appliquées les lois contre la licence permettait au général de monopoliser dans une large mesure le détestable trafic dans lequel il s'était engagé ; et par suite affluaient dans ses coffres – certains disent aussi dans ceux du gouvernement – des sommes considérables. Il est véritablement lamentable que le revenu principal du gouvernement hawaïen provienne des amendes prélevées sur le vice, ou plus exactement d'une sorte de patente prise par celui-ci ; leurs deux prospérités, celle du vice et celle du gouvernement, sont ainsi liées. Le peuple deviendrait-il vertueux, les autorités en seraient d'autant appauvries ; mais d'après les indications actuelles, il n'y a guère d'inquiétude à avoir de ce côté-là.

Quelque cinq mois après la cession, la frégate Dublin, battant pavillon du contre-amiral Thomas, fit son entrée dans le port de Honolulu. L'agitation produite par cette soudaine apparition fut prodigieuse. Trois jours après son arrivée, un matelot anglais amena la croix rouge qui flottait sur les hauteurs du fort, et les couleurs hawaïennes furent de nouveau hissées au même mât. Au même moment, les longues pièces de 42 de Punchbowl Hill ouvrirent leur gueule de bronze en triomphant écho au tonnerre des cinq vaisseaux de guerre ancrés dans la rade ; et le roi Kammahamaha III, entouré d'un splendide groupe d'officiers britanniques et américains ; déferla l'étendard royal devant des milliers de ses sujets rassemblés qui, attirés par l'imposante parade militaire des étrangers, étaient accourus en foule assister à la restitution solennelle des îles à leurs anciens dirigeants.

L'amiral, après avoir ratifié les mesures prises par son subordonné, avait amené les autorités à résipiscence ; il n'y avait donc plus aucune raison de maintenir le régime de la cession provisoire.

Le roi et les principaux chefs prirent occasion de cet événement pour provoquer de tumultueuses réjouissances ; ils n'eurent guère de peine à

assurer un grand déploiement d'enthousiasme de la part des classes inférieures : il leur suffit pour cela de relâcher pour un temps la rigueur habituelle des lois. Des proclamations royales en anglais et en hawaïen furent placardées dans les rues de Honolulu et affichées dans les villages les plus peuplés de l'archipel, par lesquelles Sa Majesté annonçait à ses sujets bien-aimés le rétablissement de son trône, et les engageait à le célébrer en faisant fi de toute contrainte morale, légale ou religieuse pendant dix jours consécutifs, période durant laquelle il déclarait solennellement suspendues toutes les lois du pays.

Qui donc, se trouvant à Honolulu durant ces dix jours mémorables, pourrait jamais les oublier ! Le spectacle de débauche universelle, au grand jour, défie toute description. Les naturels des îles voisines déferlèrent par centaines à Honolulu, et les équipages de deux frégates, opportunément lâchés comme autant de démons pour venir grossir le tumulte païen, mettaient la touche finale à la scène. Ce fut une sorte de saturnale polynésienne. Des forfaits trop atroces pour être rapportés furent commis en plein midi dans la rue ; certains insulaires, pris en flagrant délit de vol sur la personne d'étrangers, ayant été amenés au fort par leurs victimes, furent immédiatement volés, – en cette occasion, Kekuanoa informait les blancs, avec un ricanement sardonique, que les lois étaient han-napa (suspendues).

L'histoire de ces dix jours révèle sous leur vrai jour le caractère des insulaires des Sandwich, et fournit un éloquent commentaire sur les résultats découlant de tous les efforts des missionnaires. Libérés de la contrainte de sévères lois pénales, les indigènes presque jusqu'au dernier s'étaient volontairement plongés dans toute espèce de perversités et d'excès ; et par leur mépris absolu de toute décence montrèrent clairement que, bien qu'entraînés à une apparente soumission au nouvel ordre de choses, ils étaient en réalité aussi dépravés et vicieux que jamais.

Tels furent les événements qui produisirent en Amérique une explosion tellement générale d'indignation contre ce Paulet si plein de cœur et de noblesse de sentiments. Il n'est pas le seul à avoir provoqué, par l'accomplissement intrépide de son devoir, les clameurs stupides de ceux dont la soupçonneuse étroitesse d'esprit les rend aveugles à une juste appréciation des mesures que des exigences inusitées peuvent avoir rendues

nécessaires.

Il est à peine besoin d'ajouter que le Cabinet britannique n'eut jamais la moindre idée de s'approprier les îles ; et les actes de Lord George Paulet sont suffisamment justifiés par le fait que non seulement il reçut l'approbation sans réserve de son propre gouvernement, mais aussi qu'à l'heure actuelle encore, la grande majorité des Hawaïens bénissent sa mémoire et se reportent avec gratitude à l'époque où son autorité paternelle et libérale répandait parmi eux paix et bonheur.

## NOTE POUR LA SUITE

L'auteur, après son évasion de la vallée, racontée au dernier chapitre, passa plus de deux ans dans les mers du Sud. Peu après son retour en Amérique, il publia le récit qui précède, ne songeant guère alors qu'il arriverait par ce moyen à connaître l'existence de Toby, qu'il croyait défunt depuis longtemps. Il en fut cependant ainsi.

L'histoire de son évasion forme une suite naturelle à mes aventures, et c'est en cette qualité qu'elle figure désormais dans ce volume. Elle fut narrée à l'auteur par Toby lui-même, il n'y a pas dix jours.

New York, juillet 1846.

## SUITE

Le matin où mon camarade me quitta, comme je l'ai dit dans ma narration, il était accompagné par une grande foule de naturels, dont certains portaient des fruits et des porcs destinés à l'échange, car la nouvelle s'était répandue que des bateaux étaient entrés dans la baie.

Tandis qu'ils s'avançaient à travers les parties habitées de la vallée, d'autres en grand nombre, accourus par chaque sentier avec des cris et des appels, se joignaient à eux de moment en moment. Toute la troupe déployait un entrain tel que malgré tout son désir de gagner la plage, Toby avait grand-peine à ne pas se laisser distancer par eux. Faisant retentir la vallée de leurs clameurs, ils s'avançaient d'un train rapide, et les premiers s'arrêtaient de temps à autre, brandissant leurs armes pour exciter les autres à se hâter.

Ils arrivèrent bientôt à un endroit où la piste traverse un affluent du cours d'eau principal de la vallée. Là, les indigènes firent halte en entendant un son étrange s'élever des bois situés au-delà. Il était produit par Mao-Mao, le chef borgne, qui avait marché de l'avant, et qui heurtait de sa lance un tronc d'arbre creux.

Ce devait être là un signal d'alarme ; car tout retentit alors des cris de : « Hapaa, Hapaa ! » Les guerriers, serrant leurs lances, les brandissaient en l'air, et les femmes et les enfants s'excitaient mutuellement à ramasser des pierres dans le lit de la rivière. En quelques instants Mao-Mao et deux ou trois chefs s'élancèrent hors du bois, et le bacchanal redoubla d'intensité.

On allait en découdre, pensa Toby ; et comme il était sans armes, il pria l'un des jeunes gens domiciliés chez Marheyo de lui prêter sa lance. Mais il essuya un refus ; d'un air goguenard le garçon lui répondit que cette arme était très bonne pour lui, Taïpi, mais qu'un blanc combattait beaucoup mieux avec ses poings.

L'humeur plaisante de ce jeune garnement fut partagée par les autres, car

en dépit de leurs cris et de leurs gestes guerriers, chacun gambadait çà et là en riant, comme si c'était une des choses les plus drolatiques du monde que d'attendre la décharge de vingt ou trente sagaies de Hapaa en embuscade dans les buissons.

Tandis que mon camarade cherchait en vain à démêler la signification de tout ceci, un bon nombre de naturels se séparèrent des autres et s'encoururent dans les bois situés sur la gauche, tandis que le reste demeurait parfaitement tranquille, dans l'attente des événements. Au bout de peu de minutes, néanmoins, Mao-Mao, qui se tenait en avant, leur fit signe de venir bien vite, ce qui fut exécuté pratiquement sans un bruissement de feuilles. Ils s'avancèrent ainsi à pas de loup durant près d'un quart d'heure, en s'arrêtant à chaque instant pour écouter.

Toby ne goûtait pas du tout ce genre de sport ; si l'on devait se battre, il demandait à ce que l'on commençât sans plus tarder. Son souhait fut exaucé, car juste alors, comme ils s'enfonçaient au plus épais du fourré, d'effroyables hurlements éclatèrent de toutes parts, et des volées de traits et de pierres s'abattirent sur le sentier. On ne voyait pas un ennemi, et chose encore plus surprenante, pas un homme ne tomba, bien que les pierres volassent dru comme grêle parmi les feuillages.

Il y eut un court répit, durant lequel les Taïpis, avec des clameurs suraiguës, se jetèrent sous le couvert, lance au poing. Toby ne resta pas en arrière ; ayant failli de si près avoir le crâne broyé par les pierres, et excité par sa vieille rancune contre les Hapaa, il fut un des premiers à s'élancer sur eux. Tandis qu'il se frayait un chemin parmi le taillis, tout en s'efforçant d'arracher une lance à un jeune chef, les cris de lutte cessèrent tout d'un coup, et un silence de mort régna de nouveau sur le bois. Un instant après, la troupe de ceux qui s'étaient éloignés si mystérieusement surgit de derrière chaque buisson et chaque arbre, et se joignit aux autres en des éclats de rire joyeux et prolongés.

Le tout n'était qu'un simulacre, et Toby, tout hors d'haleine d'excitation, fut très irrité d'avoir été ainsi ridiculement berné.

Il apparut ensuite que l'alerte avait été un coup monté à son seul bénéfice ; mais il est difficile de dire dans quelle intention exacte. Mon



camarade fut d'autant plus irrité par ce jeu puéril, qu'à l'heure où chaque minute pouvait être si précieuse, on y avait perdu beaucoup de temps. C'était là, d'ailleurs, en partie peut-être, le but poursuivi, et il fut amené à le croire en observant, lorsque les naturels se remirent en route, qu'ils ne semblaient plus aussi pressés que devant. À la fin, après qu'ils eurent parcouru quelque distance, et comme Toby se demandait s'il arriverait jamais à la mer, deux hommes apparurent, courant à leur rencontre, et il en résulta une halte générale, suivie d'une bruyante discussion, au cours de laquelle le nom de Toby revint fréquemment. Tout ceci augmenta encore son désir d'apprendre ce qui se passait sur la plage ; mais ce fut en vain qu'il tenta alors de pousser de l'avant : les naturels l'en empêchèrent.

En quelques minutes, la conférence se termina, et la plupart des sauvages descendirent le sentier en courant dans la direction de l'eau, tandis que les autres entouraient Toby, et le pressaient de moi, c'est-à-dire de s'asseoir et de se reposer. Pour l'y mieux engager, plusieurs calebasses de nourritures que l'on avait apportées furent alors déposées sur le sol, ouvertes, et on alluma les pipes. Toby contint d'abord son impatience ; mais à la fin il se leva d'un bond et s'élança de nouveau en avant. Il fut vite repris, néanmoins, et derechef entouré, mais bientôt, sans plus le retenir, on lui permit de descendre vers la mer.

Ils débouchèrent sur un espace très vert, entre les bois et l'eau, tout près du pied de la montagne Hapaa, où l'on voyait un sentier qui s'enfonçait en zigzag dans une gorge.

On ne découvrait cependant pas trace de bateau ; rien qu'une foule tumultueuse d'hommes et de femmes, et quelqu'un parmi eux, qui leur parlait avec force. Comme mon camarade s'avançait, l'individu vint à sa rencontre, et il vit qu'il ne s'agissait pas là d'un étranger. C'était un vieux marin à cheveux gris, répondant au nom de Jimmy, que Toby et moi avions vu souvent à Nuku-Hiva, où il vivait en parfait sans-souci, dans la suite du roi Maouanna. De fait, c'était le favori royal, et il avait voix prépondérante dans les conseils de son maître. Il portait un chapeau de Manille et une espèce de robe de chambre en tapa, suffisamment lâche et mal ajustée pour laisser voir un refrain de chanson tatoué sur sa poitrine, et sur d'autres parties de son corps une variété de gravures dues à divers artistes indigènes. Il arborait à la

main une canne à pêche, et une antique bouffarde très culottée pendait à son cou.

Ce vieux vagabond, s'étant retiré des affaires, résidait à Nuku-Hiva depuis un certain temps ; il parlait la langue du pays, et pour cette raison servait souvent d'interprète aux Français. À part cela, c'était un fieffé colporteur de ragots : on le voyait sans cesse dans sa pirogue aller aux navires mouillés dans la baie, et débiter à leurs équipages les plus savoureux des scandales de la cour, telle par exemple cette honteuse intrigue de Sa Majesté avec une demoiselle Hapaa, danseuse publique aux fêtes, ou bien des choses incroyables, concernant les Marquises en général. Je me rappelle en particulier qu'il raconta à l'équipage de la Dolly une histoire à dormir debout sur deux prodiges naturels qu'il dit se trouver alors dans l'île. Il s'agissait d'une part d'un vieux monstre d'ermite, qui jouissait d'une grande réputation de sainteté tout en étant un sorcier fameux ; il vivait soi-disant dans une caverne de la montagne, où il dissimulait aux yeux du monde une grande paire de cornes qui lui sortaient des tempes. Nonobstant son renom de piété, cet horrible vieux compère était la terreur de l'île entière, car on disait qu'il sortait de sa retraite à chaque nuit noire pour aller à la chasse à l'homme. Quelque furet anonyme, aussi, en redescendant de la montagne, aurait jeté un coup d'œil dans son antre et l'aurait trouvé rempli d'ossements. Bref c'était un monstre de la pire espèce.

L'autre prodige dont nous parla Jimmy était le fils cadet d'un chef ; bien qu'il eût à peine dépassé l'âge de dix ans, il était entré dans les ordres, ses compatriotes superstitieux le croyant particulièrement désigné pour la prêtrise du fait d'une crête qui ornaît sa tête comme d'un coq. Mais ce n'était pas tout ; car, chose encore plus étonnante, le garçon se glorifiait de cette étrange excroissance, étant également doté d'une voix de coq ; et il ne manquait pas de pousser là-dessus force cocorico.

Mais revenons à Toby, que nous avons laissé devant la mer. Dès l'instant où il reconnut le vieux vagabond, il courut à lui, suivi par les naturels qui formèrent cercle autour d'eux.

Après lui avoir déclaré qu'il était le bienvenu sur ce rivage, Jimmy lui exposa qu'il avait appris et notre fuite du navire, et que nous nous trouvions chez les Taïpis. En fait, Maouanna l'avait pressé de se rendre dans la vallée,

et après y avoir visité ses amis, de nous ramener avec lui, son royal maître étant fort désireux de partager la récompense offerte pour notre capture. Il affirma toutefois à Toby qu'il avait rejeté l'offre avec indignation.

Tout ceci n'étonna pas médiocrement mon camarade, car ni lui ni moi n'avions la moindre idée qu'aucun blanc eût jamais rendu aux Taïpis une visite amicale. Mais Jimmy lui assura que c'était pourtant son cas, bien qu'il vînt rarement à la baie, et qu'il n'en repartît presque jamais par la plage. L'un des prêtres de la vallée, en relations avec un vieux théologien tatoué de Nuku-Hiva, était son ami, et par cet intermédiaire, il se trouvait tabou.

Il ajouta encore qu'il était parfois commandé pour aller à la baie réunir des fruits à l'usage des navires mouillés à Nuku-Hiva. C'était même en vue d'une commission de ce genre qu'il venait cette fois-ci, avoua-t-il, et il arrivait d'au-delà des montagnes en passant par Hapaa. Pour le lendemain à midi, les fruits seraient amoncelés à pleins paniers sur la plage, tout prêts à être chargés sur les embarcations qu'il comptait amener alors dans la baie.

Jimmy demanda ensuite à Toby s'il désirait quitter l'île ; si oui, il y avait dans l'autre rade un navire à court d'hommes, et il serait heureux de l'y mener, et de le mettre à bord le jour même.

— Non, répondit Toby, je ne saurais quitter l'île sans mon camarade. Je l'ai laissé dans le haut de la vallée, parce qu'on n'a pas voulu l'autoriser à venir ici. Allons d'abord le chercher.

— Mais, répliqua Jimmy, en admettant même que nous puissions l'amener à la plage, comment passera-t-il les montagnes avec nous ? Mieux vaut le laisser où il est jusqu'à demain, et je le transporterai à Nuku-Hiva dans l'une des baleinières.

— Impossible, fit Toby ; venez donc plutôt avec moi, et descendons-le toujours jusqu'ici.

Et, cédant à l'inspiration du moment, il partit en courant vers l'intérieur du val. Mais à peine eut-il tourné les talons, qu'une dizaine de mains s'abattirent sur lui, et il comprit qu'on ne lui permettrait pas de faire un pas de plus.

Ce fut en vain qu'il lutta : les sauvages refusaient mordicus de le laisser

s'écarter de la plage. Cette rebuffade inattendue lui fendit le cœur, et il conjura le marin d'aller seul à ma recherche. Mais Jimmy refusa : dans les dispositions où ils étaient, les Taïpis, sans toutefois lui faire de mal, ne le lui permettraient assurément pas.

Pas un instant Toby ne songea, comme il eut ensuite de bonnes raisons de le croire, que ce même Jimmy n'était qu'un vil coquin, et que par ses artifices il venait précisément de pousser les naturels à retenir mon ami, tandis qu'il s'efforçait d'aller à ma recherche. Le vieux marin devait bien savoir, en outre, que les naturels n'auraient jamais consenti à nous laisser partir ensemble, et c'est pourquoi il voulait emmener Toby seul, dans un but qui devint clair par la suite. Mais de tout ceci, mon camarade ne savait rien alors.

Il était encore à se débattre contre les insulaires, quand Jimmy à nouveau se rapprocha de lui, et lui recommanda de ne point les irriter, car il ne faisait qu'aggraver notre cas à tous deux, et s'ils devenaient furieux, nul ne pouvait prévoir ce qui arriverait. Il obtint finalement que Toby s'assit contre une pirogue brisée, auprès d'un amas de pierres sur lequel s'élevait, soutenu sur quatre pagaies dressées, un petit édicule en ruine, à demi recouvert d'un filet. Les pêcheurs s'y réunissaient au retour de la mer, et on voyait à l'intérieur leurs offrandes déposées devant une idole, sur une pierre noire. Cet édicule, d'après Jimmy, était strictement tabou, et personne ne molesterait Toby ni ne s'approcherait de lui tant qu'il ne s'écarterait pas de son ombre. Le vieux marin s'éloigna alors et engagea une très vive conversation avec Mao-Mao et plusieurs chefs, tandis que tous les autres sauvages formaient cercle autour de Toby et discouaient entre eux sans interruption.

Or, nonobstant ce que Jimmy venait de lui dire, une vieille femme s'approcha de mon camarade et s'assit à côté de lui sur la pirogue.

— Taïpi mortarkî ? fit-elle.

— Mortarkî nouï, répondit Toby.

Elle lui demanda alors s'il allait à Nuku-Hiva. Il lui fit signe que oui ; et avec un gémissement plaintif et les yeux pleins de larmes, elle se leva et s'éloigna.

Cette femme, lui apprit plus tard le marin, était l'épouse d'un vieux roi d'une petite vallée de l'intérieur communiquant avec le pays des Taïpis par

une gorge profonde. Les occupants des deux vallées étaient apparentés par le sang, et on les désignait par le même nom. La vieille femme était descendue dans la vallée de Taïpi la veille, et à cette heure elle se trouvait en visite avec trois chefs ses fils, chez des parents.

Quand l'épouse du vieux roi l'eut quitté, Jimmy se rapprocha de Toby et lui conta qu'il venait de délibérer sur l'affaire avec les naturels, et qu'il n'y avait pour lui qu'un parti à prendre. On ne lui permettrait pas de retourner dans le val, et s'il restait beaucoup plus longtemps sur la plage, il en adviendrait sûrement du mal pour lui comme pour moi.

— Ainsi, conclut-il, vous ferez mieux de m'accompagner tout de suite à Nuku-Hiva par les terres, et demain je vous amènerai Tommo, comme ils l'appellent, par eau ; ils ont promis qu'il serait ici au bord de la mer dès la matinée, afin de ne pas me retarder.

— Non, non, protesta Toby avec force, je ne veux pas l'abandonner de la sorte : il faut que nous partions ensemble.

— En ce cas, il n'y a plus d'espoir pour vous, s'exclama le marin ; car si je vous laisse ici sur la plage, je ne serai pas plus tôt parti qu'on vous ramènera dans la vallée, et après cela aucun de vous deux ne reverra jamais la mer.

Et il jura ses grands dieux que si Toby consentait à l'accompagner jusqu'à Nuku-Hiva ce jour-là, il ne manquerait pas de m'avoir avec lui le lendemain matin.

— Mais comment savez-vous qu'ils l'amèneront ici à la plage demain, puisqu'ils refusent de le faire aujourd'hui ? demanda Toby.

En réponse à l'objection, le marin lui alléguait beaucoup de motifs, tous si bien mêlés avec les mystérieuses coutumes des insulaires, qu'il n'en fut pas plus avancé. En vérité, il ne comprenait absolument rien à la conduite de ceux-ci, surtout en ce qu'ils l'empêchassent de retourner dans la vallée ; et, par surcroît, il faisait l'amère réflexion que le vieux marin pourrait bien, en fin de compte, lui mentir. Et puis, encore une fois, il devait penser à moi, resté seul avec les naturels et en santé des moins satisfaisantes. S'il s'en allait avec Jimmy, il avait du moins l'espoir de me procurer quelque soulagement. Mais est-ce que les sauvages, qui avaient agi de façon si bizarre, ne

s'empresseraient pas de m'écloigner avant son retour ? Et d'ailleurs, même s'il restait, peut-être ne le laisserait-on pas retourner dans la vallée jusqu'à moi.

En cette perplexité, mon pauvre camarade ne savait à quoi se résoudre, et son humeur courageuse ne lui était d'aucun secours. Il restait là, tout seul, assis contre la pirogue brisée, tandis que les naturels, groupés à distance autour de lui, le surveillaient de plus en plus fixement.

— Il se fait tard, dit Jimmy, qui se tenait derrière les autres. Nuku-Hiva est loin, et je ne puis traverser de nuit le territoire Hapaa. Vous voyez ce qu'il en est : si vous venez avec moi, tout ira bien ; sinon, je vous le garantis, aucun de vous deux n'échappera jamais.

— Allons, je n'y puis rien, dit enfin Toby, le cœur gros. Il faut que je m'en remette à vous.

Et il sortit de l'ombre du petit édicule, et jeta un long regard vers le haut de la vallée.

— Maintenant, restez tout près de moi, dit le marin, et dépêchons-nous.

Tinoa et Faïaoahé se montrèrent alors : l'affreuse vieille embrassa les genoux de Toby et donna libre cours à ses larmes ; quant à Faïaoahé, guère moins émue, elle lui dit quelques mots d'anglais qu'elle avait retenus, et lui présenta trois doigts levés : dans autant de jours elle l'attendrait.

Finalement Jimmy entraîna Toby hors de la foule, et après avoir appelé un jeune Taïpi qui se tenait près de là, un petit cochon entre les bras, tous trois se dirigèrent vers les montagnes.

— Je leur ai dit que vous alliez revenir, fit le vieux marin en riant, comme ils entreprenaient l'ascension ; mais ils vous attendront longtemps.

Toby se retourna, et vit les naturels tout en effervescence : les femmes agitaient leurs tapas en signe d'adieu, et les hommes leurs lances. Quand la dernière silhouette s'enfonça dans le bois, la main levée et trois doigts étendus, il eut un serrement de cœur.

Puisque les naturels avaient en définitive consenti à son départ, c'était peut-être que quelques-uns d'entre eux au moins comptaient réellement sur son prompt retour, supposant sans doute, comme il le leur avait dit en

descendant la vallée, que son seul but en les quittant était de se procurer les remèdes dont j'avais besoin. Ce Jimmy devait également le leur avoir dit. Et comme ils l'avaient fait une fois déjà, lorsque mon ami, pour m'obliger, entreprit son périlleux voyage vers Nuku-Hiva, ils me considérèrent, durant son absence, comme l'un de deux amis inséparables, dont la présence était une sûre garantie du retour de l'autre. Mais ce n'est là qu'une supposition de ma part, car dans leur étrange conduite, cela reste encore un mystère.

— Vous voyez quel homme tabou je suis, dit le marin, après avoir quelque temps suivi en silence le sentier qui gravissait la montagne. Mao-Mao m'a fait don de ce cochonnet, et l'homme qui le porte va comme nous traverser Hapaa et descendre jusqu'à Nuku-Hiva. Tant qu'il reste avec moi, il n'a rien à craindre, et il en ira exactement de même aujourd'hui pour vous, et demain pour Tommo. Rassurez-vous donc, et croyez-moi, vous le verrez dans la matinée.

Vu sa proximité de la mer, où les sommets de l'île sont relativement bas, la pente de la montagne n'était pas très rude ; le sentier, d'ailleurs, était passable, si bien qu'ils ne tardèrent pas à se trouver tous les trois au sommet, dominant les deux vallées. L'œil de Toby reconnut tout de suite les blanches cascades qui rayaient le cirque verdoyant de la haute vallée de Taïpi : on pouvait grâce à elles situer la case de Marheyo.

Tout en suivant Jimmy le long de l'arête, Toby remarqua que la vallée de Hapaa ne s'étendait pas à beaucoup près aussi loin dans les terres que celle des Taïpis. Ceci expliquait notre méprise, de pénétrer comme nous l'avions fait dans cette dernière.

Un sentier descendant la montagne apparut bientôt, et en le suivant, la petite troupe fut vite pour de bon dans la bienheureuse vallée.

— Maintenant, dit Jimmy, tandis qu'ils se hâtaient, sachez que nous autres hommes tabous nous avons des femmes dans toutes les baies. Je vais vous montrer les deux que j'ai ici.

Quand donc ils arrivèrent à la case où elles vivaient, d'après Jimmy, — elle était tout au pied de la montagne, parmi les bois, dans une retraite ombreuse, — il y entra, mais les dames étaient sorties, et il se mit dans une véritable fureur de la trouver vide. Néanmoins elles ne tardèrent pas à

paraître, et en effet elles accueillirent Jimmy très cordialement, aussi bien que Toby, au sujet duquel elles se montrèrent fort curieuses. Pourtant, à mesure que la nouvelle de leur arrivée se répandit, et que les Hapaa commençaient à se rassembler, il devenait évident que l'apparition parmi eux d'un étranger blanc n'était pas estimée à beaucoup près aussi merveilleuse que dans la vallée voisine.

Le vieux marin ordonna alors à ses femmes de lui préparer quelque chose à manger, car il devait être avant la nuit à Nuku-Hiva. Elles servirent donc un repas de poisson, de fruits à pain et de bananes, que les trois voyageurs mangèrent accroupis sur les nattes, au milieu d'une nombreuse assistance.

Les Hapaa posèrent mille questions à Jimmy concernant Toby ; et Toby lui-même les examinait attentivement, dans l'espoir de reconnaître l'individu qui lui avait infligé la blessure dont il souffrait encore. Mais ce farouche gentleman, si prompt à jouer de la lance, crut sans doute plus délicat de ne pas se montrer. À coup sûr, sa vue n'eût pas incité davantage mon ami à faire un séjour dans la vallée, car plusieurs nobles oisifs de Hapaa avaient poliment pressé Toby de passer quelques jours avec eux, à l'occasion d'une certaine fête ; mais il déclina l'invitation.

Durant tout ce temps, le jeune Taïpi s'attachait à Jimmy comme son ombre, et bien que fort turbulent à l'instar de ceux de sa tribu, on le voyait alors aussi doux qu'un mouton, et n'ouvrant la bouche que pour manger. Quelques-uns des Hapaa le regardaient de travers, mais d'autres étaient plus civils, et semblaient désireux de l'emmener pour lui montrer la vallée. Mais le Taïpi ne mordit pas à l'hameçon. À combien de yards pouvait-il s'éloigner de Jimmy avant que le tabou perdit de son pouvoir, ce serait difficile à dire, mais il devait quant à lui le savoir, à une fraction près.

Grâce à la promesse d'un mouchoir rouge et de quelque chose d'autre qu'il ne dit point, ce pauvre garçon avait entrepris un voyage plutôt scabreux, sans compter qu'à ce que Toby pût apprendre, c'était là chose qui n'était jamais arrivée auparavant.

Le punch insulaire, – l'aava, – fut apporté à la fin du repas, et passa à la ronde dans unealebasse plate.

Or, mon camarade, assis dans la case Hapaa, se sentait plus troublé que



jamais de me quitter ; à la longue, il devint si triste qu'il parla de retourner à la vallée et demanda à Jimmy de l'escorter jusqu'aux montagnes. Mais le marin ne voulut rien entendre, et afin de le distraire, le pressa de goûter de l'aava. En connaissant les effets narcotiques, Toby refusa, mais Jimmy lui dit qu'il allait y mêler quelque chose grâce à quoi ce breuvage rendu inoffensif les remonteraient pour le restant de leur voyage. Il finit donc par accepter d'en boire, et les effets furent bien tels que le marin l'avait prédit : le courage lui revint aussitôt, et toutes ses idées noires l'abandonnèrent.

Le vieux chenapan commença alors de laisser voir son véritable caractère, bien que Toby ne s'en aperçût pas sur le-champ. « Si je vous mène à un navire, dit-il, vous donnerez sûrement quelque chose au pauvre bougre qui vous aura sauvé ? » Bref, avant de quitter la case, il fit promettre à Toby de lui donner cinq dollars espagnols s'il réussissait à obtenir du bâtiment à bord duquel ils allaient une avance sur ses gages ; Toby s'engagea en outre à compléter la prime dès que ma délivrance serait un fait accompli.

Peu après avoir conclu ce pacte, ils se remirent en marche, escortés de la plupart des naturels ; et remontant la vallée, ils prirent vers son extrémité supérieure un sentier abrupt qui menait à Nuku-Hiva. Arrivés là, les Hapaa firent halte, et les regardèrent s'élever dans la montagne ; un groupe d'individus à mine patibulaire brandissaient leurs lances et jetaient des regards menaçants au pauvre Taïpi, dont le cœur parut s'alléger aussi bien que les jambes, dès qu'il fut à même de les considérer d'un peu haut.

En gagnant une fois de plus les régions supérieures, leur chemin suivit d'abord plusieurs arêtes couvertes de fougères géantes. Pour finir, ils arrivèrent sur une piste boisée, où ils rejoignirent une troupe de naturels de Nuku-Hiva, bien armés et transportant des faisceaux de longues perches. Jimmy semblait les connaître tous très intimement, et il s'arrêta une minute pour s'entretenir avec eux des oui-oui, comme les gens de Nuku-Hiva appellent les « monsieurs ».

La troupe chargée de perches était composée d'hommes du roi Maouanna, qui par ses ordres les avaient coupées dans les ravins pour ses alliés les Français.

Laissant ces gens poursuivre avec leurs fardeaux, Toby et ses

compagnons continuèrent d'avancer bon train, car le soleil affleurait déjà l'horizon de l'ouest. Ils débouchèrent sur les vallées de Nuku-Hiva d'un côté de la baie, là où les hauts-plateaux descendent jusqu'à la mer. Les vaisseaux de guerre étaient toujours à l'ancre dans la rade, et quand Toby abaissa les yeux sur eux, les étranges événements qui venaient de se dérouler depuis si peu de temps lui firent l'effet d'un songe.

Ils eurent tôt fait de descendre à la plage, et avant la nuit tombée ils se trouvaient dans la case de Jimmy. Là, ce dernier se vit souhaiter à nouveau la bienvenue par ses femmes de Nuku-Hiva, et après une collation de lait de coco et de popoi, ils montèrent dans une pirogue (toujours accompagnés du Taïpi, comme de juste) et pagayèrent vers un navire baleinier à l'ancre non loin du rivage. C'était là le bâtiment à court d'hommes. Le nôtre avait mis à la voile peu de temps auparavant. Le capitaine manifesta un grand plaisir à la vue de Toby, mais jugea, d'après son apparence d'épuisement, qu'il devait être impropre à tout service. Il accepta néanmoins de l'embarquer aussi bien que son camarade dès que celui-ci se présenterait.

Sans se soucier des promesses de Jimmy, Toby lui demanda instamment une embarcation armée pour aller jusqu'à Taïpi, me délivrer. Mais cela, le capitaine refusa d'en entendre parler, et il l'exhorta à la patience, car le marin tiendrait sa parole. Quand, de plus, mon ami sollicita les cinq dollars d'argent pour Jimmy, le capitaine ne voulut pas les donner. Mais Toby insista pour les avoir, car il commençait à soupçonner Jimmy de n'être qu'une âme mercenaire, et qu'il trahirait sans nul doute sa parole s'il n'était bien payé. Aussi non seulement il lui donna l'argent, mais il prit soin de lui assurer à plusieurs reprises que dès qu'il m'aurait amené à bord, il recevrait une somme encore plus forte.

Le lendemain avant le lever du soleil, Jimmy et le Taïpi partirent avec deux canots du navire, manœuvrés par des naturels tabous. Toby, comme de juste, souhaitait vivement les accompagner, mais le marin lui dit que, s'il le faisait, il gâtait tout ; aussi, malgré son envie, fut-il contraint de rester.

Vers le soir, il était en vigie, et il aperçut les canots qui doublaient la pointe et entraient dans la baie. Il cligna des yeux et crut me voir, mais je n'étais pas là. Descendant du mât presque hors de lui, à peine eut-il touché le pont qu'il sauta sur Jimmy et s'écria d'une voix menaçante : « Où est

Tommo ? » Le vieux forban se troubla, mais se ressaisissant bientôt, il fit tout ce qu'il put pour le calmer, lui assurant qu'il avait été impossible de me faire descendre au rivage ce matin ; alléguant des tas de raisons plausibles, et ajoutant que le lendemain de bonne heure il irait visiter à nouveau la baie avec une embarcation française, et qu'alors s'il ne me trouvait pas sur la plage, – comme il y comptait cette fois sans faute, – il s'enfoncerait tout droit dans le val et m'en ramènerait coûte que coûte. Mais cette fois encore il ne voulut pas permettre à Toby de l'accompagner.

Dans la situation où se trouvait celui-ci, son seul recours était pour l'instant ce Jimmy ; aussi fut-il contraint de se rassurer tant bien que mal avec ce que le vieux marin lui avait dit.

Le lendemain matin, cependant, il eut le plaisir de voir le canot français appareiller, emmenant Jimmy. « Ce soir donc, je le verrai », songea Toby... Mais il dut attendre bien longtemps avant de revoir Tommo. À peine le canot était-il hors de vue que le capitaine vint à l'avant et ordonna de lever l'ancre car il se disposait à prendre le large.

Vaines furent toutes les rages de Toby : on ne l'écouta pas. Quand il revint à lui, les voiles étaient déployées, et le navire s'éloignait rapidement de la terre.

— Oh ! me dit-il, lors de notre rencontre, quelles nuits d'insomnie j'ai connues ! Maintes fois j'ai bondi de mon hamac, rêvant que tu étais devant moi, me reprochant de t'avoir abandonné sur l'île...

Il me reste peu de chose à ajouter. Arrivé en Nouvelle-Zélande, Toby quitta ce bâtiment, et après diverses aventures, regagna l'Amérique, un peu moins de deux ans après avoir quitté les Marquises. Il me croyait mort ; et de mon côté j'avais toutes raisons de supposer qu'il n'était plus ; mais une singulière rencontre nous attendait, rencontre qui fut pour Toby un grand poids de moins sur la conscience.

---

## NOTES

---

[1] Tous les Européens emploient de nos jours, dans les mers du Sud, le mot Canaque pour désigner les insulaires. Dans les divers dialectes des principaux groupes, ce n'est qu'une dénomination d'ordre sexuel s'appliquant aux mâles ; mais les indigènes l'emploient maintenant dans leurs rapports avec les étrangers dans la même acception que lui donnent ceux-ci. Un « Canaque tabou » est un insulaire dont la personne a revêtu, dans une certaine mesure, un caractère sacré par le jeu d'une curieuse coutume que je relaterai plus loin.

[2] Je pense que ce nom pourrait se traduire par : les « Eaux Capiteuses ». « Arva » est l'appellation qu'on donne à une racine aux propriétés tout à la fois enivrantes et médicinales. « Ouai » est le mot marquesan signifiant : eau.

[3] Le blanc semble être, chez les Marquesans, la couleur sacrée.

[4] Le mot « Aatoua », tout en ayant d'autres sens, est employé dans presque tous les dialectes polynésiens pour désigner les dieux en général.

[5] J'ai trouvé ce passage, cité comme traduction presque littérale de l'original, dans un petit volume intitulé Navigation autour du Globe, dans lequel figurent plusieurs extraits des Recueils historiques de Dalrymple. Je n'ai jamais eu ce dernier ouvrage entre les mains, mais on dit qu'il contient une très bonne traduction anglaise d'une grande partie de l'Histoire du Voyage de Mendanna, du savant docteur Cristóbal Suaverde de Figueroa, publié à Madrid en 1613. .

[6] Des comptes rendus de ce genre sont parfois reproduits dans les Journaux anglais et américains. Ils amènent le lecteur à penser que les arts et les coutumes du monde civilisé sont rapidement en train de raffiner les naturels des îles Sandwich. Mais que personne ne s'y laisse prendre ! Les chefs se pavanent revêtus de drap fin tout galonné d'or, pendant que la grande masse des gens du commun conservent un aspect presque aussi primitif que du temps de Cook. Ce qui se passe dans ces îles, c'est que les deux classes suivent une évolution divergente : les chefs deviennent de jour en jour plus somptueux et extravagants dans leur manière de vivre, et les petits de plus en plus dénués de tout ce qui est nécessaire et décent. Mais la fin qu'atteindront les uns et les autres sera la même : les premiers se détruisent rapidement en s'abandonnant à leurs sens, et les seconds, eux, sont détruits par le manque de nourriture saine et tout un engrenage de maux. Les ressources des chefs tyranniques sont extorquées aux serfs affamés, et chaque fanfreluche qu'ils ajoutent à leur parure est acquise au prix des souffrances de leurs sujets ; ainsi la quantité de chamarrures portée par les chefs est-elle proportionnelle à l'état réel de dégradation dans lequel végète la plus grande partie de la population.

[7] L'honnêteté stricte que pratiquent les uns envers les autres les habitants de presque toutes les îles polynésiennes contraste singulièrement avec la propension au vol que manifestent certains d'entre eux dans leurs rapports avec les étrangers. On dirait presque que, suivant leur code particulier de morale, le chapardage d'une hachette ou d'un clou forgé appartenant à un Européen est considéré comme une action méritoire. Ou plutôt, on peut supposer qu'en pensant aux razzias pratiquées chez eux par leurs visiteurs, ils considèrent la propriété de ces derniers comme un objet de justes représailles. Cette considération, tout en expliquant une apparente contradiction dans le caractère moral des

insulaire, devrait modifier dans une certaine mesure la mauvaise opinion que le lecteur des récits de voyages dans les mers du Sud est trop porté à se former sur eux.

# Table des Matières

PRÉFACE
CHAPITRE PREMIER
CHAPITRE II
CHAPITRE III
CHAPITRE IV
CHAPITRE V
CHAPITRE VI
CHAPITRE VII
CHAPITRE VIII
CHAPITRE IX
CHAPITRE X
CHAPITRE XI
CHAPITRE XII
CHAPITRE XIII
CHAPITRE XIV
CHAPITRE XV
CHAPITRE XVI
CHAPITRE XVII
CHAPITRE XVIII
CHAPITRE XIX
CHAPITRE XX
CHAPITRE XXI
CHAPITRE XXII
CHAPITRE XXIII
CHAPITRE XXIV
CHAPITRE XXV
CHAPITRE XXVI
CHAPITRE XXVII
CHAPITRE XXVIII
CHAPITRE XXIX
CHAPITRE XXX
CHAPITRE XXXI
CHAPITRE XXXII
CHAPITRE XXXIII

CHAPITRE XXXIV  
APPENDICE  
NOTE POUR LA SUITE  
SUITE